This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

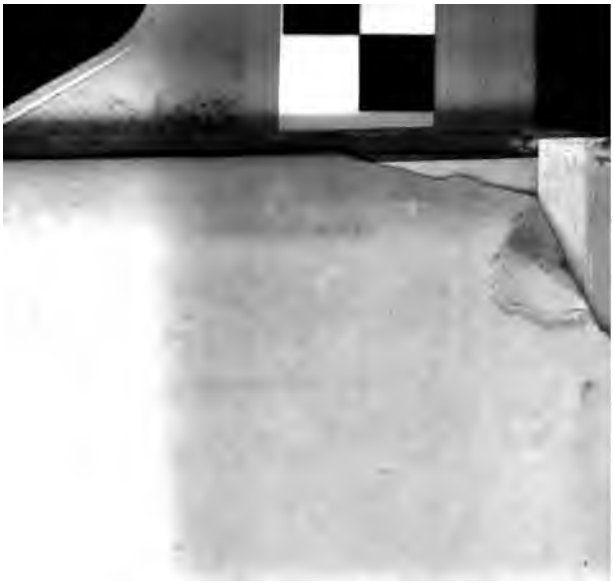
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

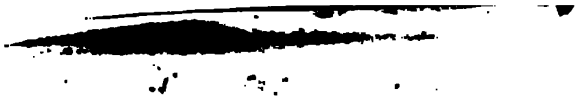
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
840.8
B583
1758
v.1
BUHR



EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.

FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy



Scene 1.

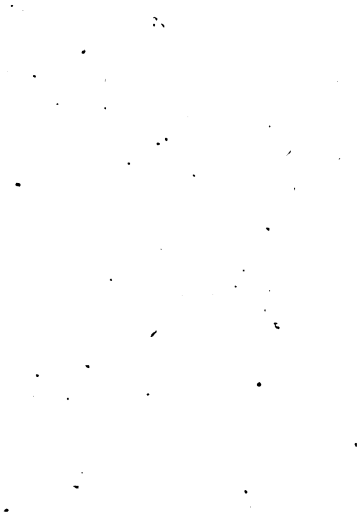
Boleswaw Sc. C. Duflos

Coup d'impreu de l'Amour.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL. REY.
MDCCLXIV.



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

QUATRIEME EDITION.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLIX.

dicieux, il m'approuvera.

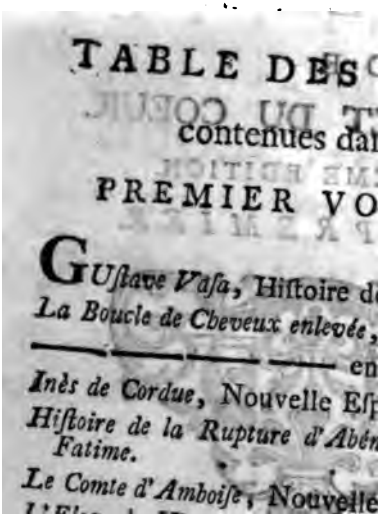


TABLE DES

contenues dan

PREMIER VO

GUſtave Vaſa, Hiſtoire d

La Boucle de Cheveux enlevée,

——— en

Inès de Cordue, Nouvelle Eſp

Hiſtoire de la Rupture d'Abén
Fatime.

Le Comte d'Amboiſe, Nouvelle

Left
Henry B. Fox
121-63

EXPLICATIONS
DES
FRONTISPICES
ET
VIGNETTES
DE LA
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,

EN DOUZE VOLUMES.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXV.

AVERTISS

On a cru faire pl
en ornant cette Edit
Eſtampes relatives a
plus intereſſans.

TOME PREMIER.

FRONTISPICE.

GUſtave Vaſa Roi de Suede retrouve chez la femme de Loholm, la Princeſſe de Sudermanie qu'il croyoit morte depuis longtems; & par un des effets ſinguliers de l'Amour, cette Princeſſe qui n'avoit pu s'en faire aimer, le rend plus amoureux qu'il n'avoit jamais été.

COUP IMPREVU DE L'AMOUR.

VIGNETTE.

Florinde laſſée de la Cour ſe retire à une Maiſon de Campagne; en ſe promenant elle apperçoit un Roſier fleuri qui ſe courbe à ſon approche. Ce prodige en rejouïſſant la Princeſſe excite ſa curioſité & l'engage à cueillir une Roſe; elle ſe trouve accrochée aux Epines ſans pouvoir s'en debaraſſer qu'avec violence; le Roſier ſoupire au moment qu'elle s'éloigne & la prie d'écouter le recit de ſon malheur.

TOME SECOND.

FRONTISPICE.

CAtherine de France Reine d'Angleterre ſoubçonnant Milord Tider d'inconſtance, refuſe de le voir. Tider animé du déſir de ſe juſtifier & outré de ce refus, entre inconſiderément dans le Cabinet de la Reine, dont une ancienne Loi defendoit l'entrée ſous peine de Mort, même au Roi.

L'AMOUR TEMERAIRE.

VIGNETTE.

Le Chancelier Moron amoureux de la Ducheſſe de Milan, parvient par ſes intrigues a la perdre dans l'Eſprit de ſon Epoux & en obtient par ſes importunitez la permiſſion de la faire mourir. Il entre dans ſon appartement avec un Vaſe plein de Poiſon & lui donne le choix de vivre en répondant à ſa paſſion ou de mourir avec la haine qu'elle lui avoit jurée; ce qu'elle choiſit.

TOME TROISIEME.

FRONTISPICE.

HEnri IV. Roi de Caſtille jaloux d'Alphonſe, veut lui faire épouſer Catherine de Sandoval. La Reine qui aime Alphonſe, s'oppoſe à ce mariage en révélant un ſecret qui les étonne tous quoique ce ne fût pas un ſecret pour eux.

SECRET REVÉLÉ.

VIGNETTE.

Pontignan engagé par deux Dames qu'il aime, a ſe laiſſer emmailloter pour faire piéce à un autre, eſt placé dans un lit entr'elles deux, au moyen de quoi elles s'aquitent de la promeſſe qu'elles lui avoient faite de le favoriſer.

TOME QUATRIEME

FRONTISPICE.

LE Prince de Navarre eſt ſurpris a genoux devant le lit de la femme du Comte de Tende; par une préſence d'eſprit peu ordinaire en pareil cas il donne le change au Mari.

RUSE DE L'AMOUR.

VIGNETTE.

Le Marquis de Rucille ſe déguiſe en Payſanne & préſente à la Comteſſe de Mortane un panier de fruit afin d'avoir occaſion de lui reprocher ſon Mariage.

TOME CINQUIEME.

FRONTISPICE.

LA Princeſſe de Clèves expoſée aux pourſuites du Duc de Némours, ſupplie ſon Mari de l'éloigner de la Cour où ſa Vertu ſe trouve en danger.

AVEUX EXTRAORDINAIRES.

VIGNETTE.

Temire rappelle ſon Amant à la vie, en lui pardonnant ſa témérité.

L [illegible] compagné du
ville ſon gendre fut
Guiſe & de Montpe
la chambre des [illegible]
comptant ſurprendre
un Amant; au lieu d'
fille couchée avec le

CONSTERNATION DE
DE ST. AN

VIONE I

Mr. de Némours ca
cabinet de Verdure, v
de Cl[illegible]

TOME SEPTIEME.

FRONTISPICE.

L'Empereur Othon Fpoux de Marianne la trouve ſur un lit entre les bras du Marquis de Brandebourg qui s'étoit introduit par ſurpriſe auprès d'elle. Tous deux ſont bleſſez par Beralde Prince de Savoye ; le Marquis outrage Othon & en reçoit la mort.

VENGEANCE SATISFAITE.

VIGNETTE.

Henri IV. aſſaſſiné.

TOME HUITIEME.

FRONTISPICE.

GAbrielle confidente de Souveraine, ſe cache dans un oranger par ordre de ſa maitreſſe, pour écouter la converſation des Princeſſes de Bourgogne; par un mouvement de vivacité elle répond juſte à un queſtion qu'une de ces Princeſſes fait à l'autre & leur cauſe autant de frayeur que de ſurpriſe.

TERREUR PANIQUE.

VIGNETTE.

Comines amoureux de la Ducheſſe de Bourgogne, ayant apris qu'elle étoit indiſpoſée, ſe rend avec précipitation dans ſon apartement. Une foibleſſe le fait tomber ſur ſon lit, le Duc qui ne l'aimoit point en eſt ſi indigné qu'il l'outrage.

TOME NEUVIEME.

FRONTISPICE,

MR. de Villequier prend pour ſon confident le Duc de Guiſe amant de ſa femme, il le ſurprend a ſes genoux; celui-ci qui l'apperçoit dans les glaces, dit, ſans ſe deconcerter, vôtre Mari vous adore & les ſoubçons qui vous outragent ne ſont que les effets d'une paſſion trop violente.

SUPPERCHERIE DU DUC DE GUISE.

VIGNETTE.

Fête charmante donnée à la Comteſſe de Gondez par Diſſenteuil ſon Amant.

TOME DIXIEME.

FRONTISPICE.

LE Comte de la Paliſſe cherche Almodis pour lui déclarer ſon Amour, il la trouve entre les bras du Comte de Barbelieux; la Jalouſie qu'il en conçoit l'engage à mettre l'Epée a la main. Un mot de Barbeſieux les rend tous contens.

L'ERREUR DETROMPÉE.

VIGNETTE.

Rendés-vous donné par deux aimables Dames à Charles-Quint & à François Premier à Madrid. Qui-pro-quo que produit ce rendés-vous.

TOME ONZIEME.

FRONTISPICE.

LA Comteſſe de Vergi mariée ſecrétement à Vaudray eſt empoiſonnée par un Bouquet que lui préſente la Ducheſſe. Deſeſpoir de Vaudray. Vengeance du Duc.

FUNESTES EFFETS DE LA JALOUSIE.

VIGNETTE.

Camille endormie dans une grotte laiſe tomber un Billet qui eſt ramaſſé par Francisque; effet que produit ce Billet.

MOrt d'Agripp
Neron.

MORT TRAGIQUE

VIGNE

La Comteſſe de
ment accuſée par le
cailler, eſt condamné
a remettre ſon ſort à
armes. Mandoce ſe
ſoutenir ſon innocenc

GUSTAVE VASA,

HISTOIRE DE SUEDE.

PREMIERE PARTIE.

C'Eſt du fond du Septentrion que je fais ſortir un Héros que la Nature forma avec tous les agrémens du corps qui font les perſonnes charmantes, & tous les ſentimens élevés qui rendent les hommes extraordinaires. La fortune donna tous ſes ſoins pour achever cet ouvrage. Elle porta Guſtave Vaſa, dont j'écris l'Hiſtoire, au degré le plus haut où peut aller l'ambition humaine. La Suede ſera la principale ſcene où je repréſenterai des événemens ſi merveilleux, & le théâtre célebre où les plus horribles tragédies des derniers ſiecles ſe ſoient paſſées.

Je commencerai par le regne de Suanthon, homme illuſtre, que ſes belles qualités éleverent ſur le Trône. Il arrêta lui ſeul le bonheur du Dannemarc, qui depuis tous les tems étoit en poſſeſſion de conquérir la couronne de Suede. Il fut toujours heureux. Le Ciel lui avoit don-

né un fils nommé Stenon, qui ſe trouv
des eſpérances qu'il en avoit conçues; &
me il vouloit rendre la couronne hér
dans ſa famille, il l'avoit marié avec un
ceſſe du ſang des derniers Rois, nommée
tine.

Stenon & Chriſtine furent heureux tan
Suanthon vécut. Le Ciel bénit leur mar
pluſieurs enfans, mais entre autres d'une
ſe, qui dès ſon enfance fit admirer en elle
digne de beauté. Quand Chriſtine ſe ſentit
elle fut obligée de ſe priver du divertiſſen
la chaſſe où elle alloit ſouvent; & de ſe
dans ſon palais à des plaiſirs moins violen
cile d'Eka tenoit le premier rang dans le
me, c'étoit la chere favorite de Chriſtine
me le Duc de Griphyſolme, ſon mari,
plus fidele ſerviteur du Roi.

Cécile ſe trouva groſſe en même tems que
tine. Elles étoient toujours enſemble, &
tous ceux qui prenoient ſoin de les divertir
ſonne n'y réuſſiſſoit comme un jeune Sei
nommé Ribergue, qui etoit élevé auprès d
ce Stenon. L'agrément de ſon eſprit, ſon a
auprès de Chriſtine, ſes ſoins à lui procur
les jours de nouveaux plaiſirs, lui avoient
rement acquis l'affection de la Maiſon Roy
etoit dans la chambre de Chriſtine lorſqu'e
coucha, & par une avanture aſſez bizarre,
cheſſe de Griphyſolme, qui s'empreſſoit
d'elle, ſentit auſſi les douleurs de l'accouch
Elle ſe délivra dans la chambre même de l
ceſſe, & elle mit au jour le fameux Guſta
ſa, & Chriſtine donna la vie à une fille
j'appellerai la Princeſſe de Sudermanie, a c
la confuſion que les mêmes noms pourroie
porter dans cette Hiſtoire.

Ribergue prit la petite Princeſſe entre ſe

au moment qu'elle vit la lumiere: il ſembloit pas cette action aller au devant de ſa deſtinée, qui l'attacha par la ſuite des tems d'un amour inviolable à cette Princeſſe. Il étoit écrit que ces trois perſonnes aimeroient, mais d'une maniere ſi peu commune, qu'il n'y auroit point d'exemple d'un ſort plus biſarre.

Ces deux aimables enfans furent nourris & élevés avec de grands ſoins. L'année d'après ils eurent une petite compagne qui fut ſœur de Vaſa, & qu'on appella Cécile comme ſa mere. Ils croiſſoient enſemble, ils avoient les mêmes occupations & les mêmes jeux. Les langes de la petite Princeſſe furent les premieres chaînes de Ribergue; ſon berceau vit naître ce prodigieux attachement qu'il conſerva toute ſa vie.

A meſure que ces enfans croiſſoient, ils devenoient plus beaux & plus aimables. La Princeſſe de Sudermanie étoit un prodige de beauté, Cécile étoit charmante, & Guſtave avoit le corps & l'eſprit au-deſſus de ce que l'imagination ſe peut figurer.

Il donnoit tous ſes ſoins & ſa complaiſance à la petite Princeſſe, & l'on remarquoit en elle une violente inclination pour lui. Je paſſe ſous ſilence mille circonſtances étonnantes qui marquoient en toutes rencontres cet invincible penchant. Vaſa avoit douze ans, quand le Duc de Griphyſolme, plus touché que les autres de l'admiration qu'on devoit à ſon fils, en conçut de grandes eſpérances. Il réſolut de l'envoyer dans la Province d'Oetlande, où il avoit la plus grande partie de ſon bien, pour le faire élever avec un ſoin digne des idées qu'il ſe formoit. Pour cet effet il avoit attiré chez lui tout ce que l'Europe avoit de Gens ſavans & habiles en toutes choſes, pour donner à ſon fils une éducation qui n'étoit pas alors commune aux perſonnes du Nord.

... un homme
avoué.

Quelques jours ava
ceſſe étoit fort triſt
que ſon frere & el
jeune cœur de la P
mouvemens qu'elle
croyoit donner à l'a
cile, le chagrin que
ſa. Enfin le jour éta
der celui de ſon voy
parlerent d'autre choſe
touchée, Guſtave au co
elle lui en fit mille repr
cœur ; je ne puis ſouf
vous nous voyiez en l'
tre ſœur & moi, & q
vec une joie qui nous
gaieté? C'eſt que je ſen
qui je vais me rendre pl
belles Princeſſes. Ah ! V
tes bien comme vous êtes
ne, ne partez-point. H
que vous dites eſt vrai,
quand je reviendrai, vous
Je vous le promets, reprit
pitation qui ſembl

terrompit ſes études par de premieres actions de valeur, où il la fit éclater contre des rebelles qui s'étoient ſoulevés.

Mais pendant qu'il mit ſi bien à profit le tems d'un exil ſi précieux, la Princeſſe devenoit une perſonne incomparable, & Ribergue en devenoit auſſi plus amoureux. J'ai déja dit qu'il étoit de grande naiſſance : j'ajouterai que ſa Maiſon avoit reſſenti tant d'attaques de la fortune, qu'elle n'avoit plus de reſſource qu'en ſa vertu ; & à dire vrai, ſi la vertu ſeule avoit pu faire le rétabliſſement des familles, la ſienne auroit dû tout eſpérer de lui.

Ribergue avoit beaucoup d'eſprit, de probité, d'honneur & d'intrépidité, qui marquent ſi bien le caractere des ames héroïques. Il avoit donné mille marques de ſa valeur, & les emplois conſidérables qu'il poſſédoit, étoient encore beaucoup au-deſſous de ce qu'il avoit mérité ; il étoit généreux en toute rencontre, fier dans les occaſions où il falloit avoir de la fierté ; il avoit la franchiſe & la liberté des anciens Cimbres, & il étoit d'une fermeté dans ſes ſentimens qui paſſe tout ce qu'on pourroit croire. Avec ces qualités il étoit encore de la plus belle repréſentation qu'on ſauroit voir. Sa taille étoit au-deſſus de celle du commun des hommes. Il avoit de grands cheveux blonds & friſés qui deſcendoient juſqu'à ſa ceinture ; il avoit l'air majeſtueux & doux, la phyſionomie ſpirituelle & ſage ; ſon viſage étoit fort agréable ; & tout ce qu'il faiſoit, avoit le don de plaire. J'ai marqué qu'il aima la Princeſſe dès qu'elle vit le jour : cet amour augmenta à meſure qu'elle croiſſoit ; & ſans qu'il eût jamais dit poſitivement à la Princeſſe qu'il l'aimoit, elle s'en trouva inſtruite, preſqu'avant qu'elle ſçût ce que c'étoit que l'amour. Il l'apprivoiſa auſſi de bonne heure ; non à deſſein de ſurprendre ſon inno-

cence, mais dans la vûe de l'accoûtumer à ſes ſ
timens épurés, & d'empêcher au moins qu'un co
qu'il prévoyoit ne pouvoir être à lui, ne pût é
par inclination à nul autre.

Il étoit fort ſouvent auprès d'elle, & aux heu
qu'elle étoit avec ſes Maîtreſſes, il s'y trouv
pour adoucir ce que ce caractere a de dur &
ſévere, & par ſes manieres douces & inſinuant
il apprenoit plus de jolies choſes en un mom
à la Princeſſe, qu'on n'auroit pu faire par
méthode ordinaire des gens qui étoient deſti
à cet emploi. Son principal ſoin étoit de
former des ſentimens dignes d'elle & de la p
haute vertu. A dire vrai, il n'eut pas de p
ne à la conduire dans un chemin où elle entr
naturellement; elle étoit née avec toutes les d
poſitions qu'il falloit pour la rendre accompl
Son eſprit avoit une douceur charmante, tou
ſes actions étoient accompagnées d'une modeſ
qui pénétroit les ames malgré qu'on en eût,
qui impoſoit un reſpect que les plus barbares
auroient rendu ſans contrainte; mais au mil
de tant de perfections, Ribergue étoit embara
d'un fonds de tendreſſe infini qu'il remarqu
dans le cœur de la Princeſſe; il ne la trouv
point encore appliquée, elle aimoit ſes pare
ſa Religion, ſes amis, ce qu'elle devoit aim
Que faire donc d'un penchant à aimer qu'
ſembloit avoir de réſerve, & qui éclatoit vi
blement dans tous ſes ſentimens? Le pénétr
Ribergue, qui adoroit tout ce qu'il voyoit d'
mirable dans la Princeſſe de Sudermanie, et
au deſeſpoir de cette ſource de tendreſſe qu
prevoyoit bien devoir être mis un jour a quel
uſage.

Dans cette penſée il s'entretenoit ſouvent a
elle ſur ce ſujet; & comme le jeune Guſtave
avoit cauſé des craintes, & qu'il avoit lu c

fois dans le cœur de la Princeſſe, qui ignorant elle-même ſes ſentimens, ne s'en méfioit point, ni de la curioſité de Ribergue, qui avoit conçu de véritables ſoupçons, il voulut ſe ſervir de l'abſence de Vaſa pour effacer ce qu'une forte inclination auroit pu former: mais qu'il devoit bien connoître par lui-même, que ce ſont des coups du Ciel que rien d'humain n'eſt pas capable de détruire.

Ses converſations avec la Princeſſe étoient auſſi fréquentes qu'il vouloit, parce que le Roi & Chriſtine, qui l'aimoient & qui connoiſſoient ſa ſageſſe, étoient bien-aiſes que la Princeſſe le vît & profitât de ſes conſeils.

Vous êtes toute admirable, lui diſoit-il ſouvent, gardez-vous de gâter tant de faveurs précieuſes que le Ciel vous a départies, par une foibleſſe qui ſeroit moins pardonnable en vous qu'en toute autre: vous avez l'ame tendre; que je prévois de malheurs pour vous! Si vous alliez aimer quelqu'un, que feriez-vous de votre eſprit & de votre délicateſſe? Où trouveriez-vous en toute la terre un homme qui fût digne de vous? Helas, pourſuivoit-il enſuite, ſi c'eſt un arrêt du Ciel que vous aimiez, vous aimerez ſans doute malgré mes raiſons; ont-elles jamais empêché l'amour, ajoutoit-il encore? helas! qui en a plus que moi pour ne vous pas aimer? vous êtes pourtant adorable; & cette raiſon devroit m'empêcher d'élever mon cœur juſqu'à vous: vous n'êtes pas faite pour moi. Qui entre toutes les beautés de la terre peut mieux que vous mériter nos affections & nos hommages? Dieu peut-il encore former une perſonne qui vous égale? & cependant toute belle, toute vertueuſe & toute parfaite que vous êtes, je ſuis coupable, & trop coupable de vous aimer; tant de tréſors ne me ſont pas deſtinés: non, ajoûtoit-il avec un ſoupir, &

quand vous deſcendriez juſqu'à moi, je ſuis trop jaloux de votre gloire pour ſouffrir que vous puiſſiez m'aimer de la maniere que je vous aime. Aimez les Sciences, aimez les beaux-Arts, aimez les actions vertueuſes; gardez-vous pour le Roi qu'on vous deſtine pour époux, & aimez alors par devoir, ce que vous recevrez par obéiſſance. Mais Ribergue, lui diſoit la Princeſſe, il me ſemble qu'il vous eſt plus aiſé de me parler comme vous faites, que de pratiquer vous-même de ſi ſalutaires maximes: puiſque vous me regardez de la maniere que vous le dites, pourquoi vous êtes-vous laiſſé ſurmonter à l'amour? Ne devez-vous pas juger par vous-même qu'il n'eſt pas poſſible de vaincre une inclination puiſſante que les Aſtres mettent dans notre cœur? Ah! croyez-moi, Ribergue, ſi toute votre Philoſophie a échoué contre un tel écueil, que ne devrai-je point craindre, moi qui ſuis jeune, & d'un ſexe à qui toutes les foibleſſes ſont naturelles! C'eſt de la ſorte qu'ils s'entretenoient, & Ribergue ajoutoit toujours qu'il n'y avoit point de mortel digne d'elle; la voulant conduire de cette maniere à des degrés d'élévation, d'où ſon cœur ne pût rien voir qui pût la mériter. Mais ſi Ribergue montroit tant ſon amour à la Princeſſe, jamais nul autre qu'elle n'en eut la connoiſſance, hors la ſeule Cécile, à qui la Princeſſe en fit part. Cet Amant ſincere & déſintéreſſé fut un Amant reſpectueux & diſcret: la plus grande paſſion du monde ne fut jamais connue que de la perſonne qui la cauſoit.

Ce fut en ce tems que Suanthon mourut, & que Stenon fut élu Roi. Il ne fut pas long-tems paiſible dans ce nouvel établiſſement. A peine avoit-il goûté une année entiere les douceurs de la Royauté, qu'il la voulut rendre trop abſolue ſur un Peuple qui déſiroit maintenir la liberté

berté de ſa Nation. La Suede ſe diviſa en deux partis : l'un fut pour le Roi, & l'autre contre lui : il ſe diſpoſa à combattre les rebelles ; & le Duc de Griphyſolme manda ſon fils, afin qu'il pût ſignaler cette grandeur de courage, dont il avoit déja donné de ſi belles marques dans un âge peu avancé.

Le jeune Guſtave revenoit à grandes journées vers Stocholm ; il eut envie de voir ſi Cécile ſa ſœur pourroit le reconnoître ; il fit part de ſon deſſein à la Ducheſſe ſa mere ; & la ſupplia de trouver bon qu'il la vît pour la premiere fois à une belle Maiſon de campagne qu'elle avoit, & qui n'étoit qu'à une journée de la Ville. La Ducheſſe approuva ce que ſon fils ſouhaitoit, & preſſée auſſi bien du violent deſir de le voir de quelques heures plutôt, elle ſe diſpoſa d'aller l'attendre à cette Maiſon qu'il lui marquoit. La Princeſſe de Sudermanie, qui ne ſçavoit rien de ſes projets, ne put conſentir à voir partir Cécile avec ſa mere ; & comme la Ducheſſe avoit ſes raiſons de ne la pas laiſſer auprès de la Princeſſe, la Princeſſe en eut de ſi bonnes, qu'elle fit conſentir la Reine à lui permettre d'aller pour trois ou quatre jours avec la Ducheſſe de Griphyſolme.

Elles partirent donc ſans autre équipage que celui de la Ducheſſe, la Princeſſe n'ayant avec elle que deux de ſes filles, & les femmes dont elle ne pouvoit abſolument ſe paſſer.

Guſtave arriva ſeul avec deux Ecuyers, ayant envoyé toute ſa Maiſon droit à Stocholm. Il vit ſa mere dans ſon appartement, qui fut charmée de ſa beauté & de ſa bonne mine ; & comme elle avoit conçu le deſſein de l'embaraſſer, après les premieres careſſes qu'elle donna à un fils ſi aimable, elle lui dit que Cécile avoit amené avec elle une de ſes amies ; qu'il les verroit enſemble,

pour connoître ſi le ſang lui pourroit faire diſtinguer ſa ſœur; & qu'elle vouloit avoir le plaiſir de voir auſſi ſi Cécile le reconnoîtroit; que pour cet effet elle l'alloit faire paſſer pour un Seigneur Allemand qui alloit à la Cour, & qui étoit recommandé au Duc ſon mari.

La Ducheſſe, ayant ainſi diſpoſé ſon fils, paſſa dans l'appartement de la Princeſſe, à qui elle conta qu'un jeune Etranger de grande qualité venoit d'arriver; & que comme il ſeroit quelque tems à la Cour, elle lui conſeilloit de lui cacher ce qu'elle étoit, & de paſſer pour une Compagne de Cécile, afin de tirer enſuite quelque plaiſir de l'étonnement où il ſeroit quand il la reverroit à Stocholm dans le rang qu'elle tenoit. La Princeſſe accepta avec joie ce que lui propoſoit la Ducheſſe, & dès qu'elle eut dîné, elle ſe rendit avec Cécile dans une galerie où la Ducheſſe s'entretenoit avec le feint Etranger: mais auparavant elle avoit donné tous ſes ordres à ſes gens, afin que la Princeſſe ne fût pas connue.

L'abord de ces trois perſonnes eut quelque choſe de très-ſurprenant: on ne vit briller que de la joie dans toute la contenance de Cécile, comme par un inſtinct ſecret. Guſtave fut frappé de reſpect & d'admiration à la vûe de ces perſonnes: il jetta d'abord les yeux ſur ſa ſœur; il ne la conſidéra que légerement; il les arrêta avec ſurpriſe ſur la Princeſſe de Sudermanie, & il les y attacha avec une attention digne de la merveille qu'il conſidéroit. La Princeſſe parut céder en ce moment à la force de ſon étoile. Tous ces petits mouvemens qu'elle avoit ſenti en tant de ſortes & en tant d'occaſions pour Guſtave, ſe ramaſſerent tous pour former une paſſion, où toute ſa vertu ne fit qu'une foible réſiſtance.

Elle rougit en regardant Vaſa, ſon émotion fut

ſi

ſi vive, que n'étant pas maîtreſſe d'elle-même, ſon embarras fut extraordinaire.

Il ſe fit un ſilence très-long en cette occaſion. La jeune Cécile le rompit la premiere; ſa mere, aprés avoir préſenté l'Etranger, étoit repaſſée dans ſon appartement.

On parla de pluſieurs choſes : Vaſa s'expliquoit avec une grace qui enlevoit les ames, il y avoit de l'eſprit & de la galanterie en tout ce qu'il diſoit. La Princeſſe conſerva ſa douceur & ſes manieres honnêtes, mais elle parla peu, & la converſation fut entre Guſtave & Cécile. Aprés quelques heures qu'ils eurent été enſemble, la Princeſſe revenant à elle avec une langueur toute charmante: mais ne vous ai-je jamais vu, lui-dit-elle, & n'avez-vous jamais été à Stocholm? Cette demande penſa embaraſſer Guſtave: il crut dans ce moment que la Princeſſe étoit ſa ſœur, & il le ſouhaita, parce qu'elle paroiſſoit plus parfaite que l'autre: je ne ſçais pas où nous pourrions nous être vus, repartit-il, mais ſi j'avois jamais vu une ſi belle perſonne que vous, j'aurois grand tort ſi je l'avois oubliée. Je ſuis comme vous, dit Cécile à la Princeſſe, j'ai quelque idée de cet Etranger, & il faut ſans doute que par quelque reſſemblance il nous rappelle une image que le tems n'a pas entierement effacée.

C'eſt ainſi que ces deux perſonnes retrouvoient quelques traits du jeune Vaſa, dans le viſage du bel Etranger. Le ſoir quand elles ſe furent retirées, Cécile ne parla que de lui, tant qu'on deshabilla la Princeſſe, qui pendant tout ce tems ne diſoit pas un mot; mais quand elle ne fut plus entre les mains de ſes femmes, menant Cécile ſur une terraſſe dont la vûe s'étendoit ſur la mer, elle s'appuya ſur la baluſtrade, & fut quelque tems ſans rien dire; & regardant enfin la ſœur de Vaſa avec une action toute paſſionnée; Ah! Cécile, lui

dit-elle, que vient faire ici ce fatal Etranger! ne vous étonnez pas, pourſuivit-elle, vous avez vu ce que j'ai vu: jamais homme ne fut ſemblable à celui-là; quel port, quelle beauté, quel air majeſtueux! je n'ai jamais vu rien de ſi ſurprenant. Il eſt vrai, dit Cécile, que cet Etranger eſt incomparable, il me fait tout-à-fait ſouvenir des tems héroïques, & je m'imagine que Théſée & Achille étoient faits comme lui; je dirai bien plus, dit la Princeſſe de Sudermanie, je dirai que votre frere devroit être fait comme lui, ou qu'il doit être ſemblable à votre frere. J'ai eu la même penſée que vous, repartit Cécile: plût à Dieu que mon frere fût comme lui, ou qu'il fût mon frere! J'en ſerois bien honteuſe, repliqua la Princeſſe: helas! ma chere Cécile, ſi vous voulez que je vous ouvre une ame qui ne vous a jamais rien caché, je vous avouerai qu'il ne m'eſt pas poſſible de diſſiper le trouble que cette funeſte vûe y a apporté. A peine ai-je conſidéré l'Etranger, que j'ai ſenti une agitation que je n'avois jamais ſentie; un friſſon qui a couru par tout mon corps m'a glacé, j'ai brûlé le moment d'après; j'ai voulu parler, un ſaiſiſſement de cœur a retenu ma langue, & je me ſuis trouvée dans un ſi pitoyable état, que j'ai cru mille fois mourir de confuſion. Que voudriez-vous donc que je devinſſe ſi c'étoit votre frere! Ah! ce n'eſt point mon frere, dit Cécile, je n'ai rien ſenti de ſemblable à ce que vous me dépeignez: à vous dire le vrai, j'ai été un peu émue à ſa vue; mais ne ſeroit-ce point que les perſonnes extraordinaires font naître à leur aſpect je ne ſçai quoi qui trouble? Non, ce n'eſt pas mon frere; je n'ai point eu des mouvemens ſi vifs que vous, & la nature m'auroit menée plus loin que vous n'avez été. La Princeſſe ſoupira, & ne répondit point. Cécile ſe tut auſſi; mais après, re-

pre-

prenant la parole avec quelque véhémence : que je ſuis folle, reprit-elle ! ah ! Madame, que je vous plains ! je commence à connoître votre mal ; & ſi je ne me trompe, c'eſt le commencement d'une inclination dominante : mon Dieu, que vous me faites de pitié ! elle ſe tut encore : enfin la Princeſſe tournant ſur elle de grands yeux tout remplis de larmes. Ah ! Cecile, lui dit-elle, que je vais être malheureuſe ! car enfin tout ce qui ſe paſſe dans mon ame s'eſt fait ſentir d'abord avec tant d'empire & de violence, qu'il ne m'eſt pas permis de l'ignorer. J'avois toujours craint le plaiſir que j'avois pris à voir votre frere durant mon enfance, je rappellois mille petites choſes, je n'avois pu l'oublier ; mais je ne me ſouviens plus de rien, tout eſt effacé par la vûe de cet Etranger, où plutôt de ce fatal ennemi du repos de mes jours. Ma chere Cécile, continuoit-elle, ne m'abandonnez pas, faites-moi bien honte de ma foibleſſe, il faut fuir l'Etranger, l'éviter à Stocholm. Et comment le pourrez-vous faire, lui dit Cécile, votre rang vous expoſera toujours à ſes yeux ! Je le traiterai froidement & ſans diſtinction, dit la Princeſſe. Vous ſerez toujours honnête, repartit Cécile, & puis, que ſeriez-vous de votre air doux & ſouriant ! Non, Madame, ce ne ſeront pas les dehors que vous déguiſerez, la bienſéance les regle tous : c'eſt pour le dedans que je crains, pour ce pauvre cœur que vous allez gêner en lui faiſant une contrainte continuelle ; je connois votre vertu, vous voudrez à tout moment lui ſacrifier une inclination que vous ne croirez pas qui lui puiſſe être compatible ; que je voudrois, continua-t-elle, que cet Etranger fût réſervé à la gloire de vous ſervir, qu'il fût fils de Roi, & que Stenon le dût choiſir pour ſon gendre ! Que dites-vous ! dit la Princeſſe : quels ſouhaits faites-vous ! Non

Cécile, non, ces heureuſes deſtinées ne ſont pas faites pour moi : mais enfin, quoiqu'il arrive, l'Etranger ne triomphera jamais de ma foibleſſe; il ne ſçaura jamais ſes avantages ; en quelque état que le ſort me réduiſe, j'aurai toujours ma gloire devant les yeux, & je ne ſerai jamais qu'à celui à qui le Roi mon Pere me donnera.

Comme elle étoit-là, on vint appeller Cécile de la part de ſa mere, qui preſſée par Vaſa, lui avoit avoué qu'elle étoit ſa ſœur, & que l'autre étoit la Princeſſe de Sudermanie. Cécile fut tranſportée de joie d'avoir un frere ſi grand & ſi aimable, & après mille careſſes qu'elle réitéroit toujours, elle courut à la chambre de la Princeſſe pour lui faire part de ſon bonheur. Je ne ſçais, lui dit-elle, en ouvrant le rideau de ſon lit, ſi vous ne me trouverez pas indiſcrete, & ſi je dois vous dire tout ce que je ſçais. Ah ! je le devine, reprit la Princeſſe, en ſe tournant de l'autre côté : vous avez trop de joie, c'eſt votre frere : que je ſuis miſérable ! Il eſt vrai, dit Cécile, c'eſt mon frere, votre ſort en eſt-il plus mauvais ? Oui, ſans doute, reprit la Princeſſe, il eſt pire qu'il n'étoit ; ce n'eſt pas que je me défie de vous, vous êtes toujours ma chere Cécile, c'eſt-à-dire, la plus fidelle & la plus ſage perſonne qui fut jamais ; je n'ai point peur que l'affection que vous aurez pour votre frere, vous faſſe trahir l'amitié que vous avez pour moi ; non, ce n'eſt pas-là ce qui m'embaraſſe ; mais que voulez-vous que je faſſe de Vaſa ? je le verrai à tout moment, il faudra recevoir ſes reſpects, être gracieuſe pour lui, & cependant toujours en garde contre moi-même, pour lui cacher de mes ſentimens ce qu'il peut y avoir de trop favorable pour lui ; encore s'il étoit ce même Etranger que nous voyions il n'y a qu'une heure, j'aurois eſpere qu'il s'en ſeroit retourné, & que je lui au-

aurois été indifférente; mais ici je ne puis rien déſirer que de garder un ſilence éternel, comme je le garderai ſans doute.

Guſtave demeurera toujours parmi nous, & je le verrai inceſſamment, l'amitie qui eſt entre nos familles paſſera juſqu'à lui, il en aura pour moi, & moi, continua-t-elle, je n'en aurai que trop pour lui: ô Ribergue, s'écria-t-elle, voici le trait fatal que vous avez tant appréhendé!

Après cela la Princeſſe embraſſa Cécile & la congédia: le lendemain elle vit Guſtave, & par une force d'eſprit bien au-deſſus de ſon âge, elle ſe rendit ſi bien maitreſſe des ſentimens de ſon cœur, qu'elle ne lui laiſſa rien paroître que ce qu'elle devoit avoir pour le fils du Duc de Griphyſolme.

Toute la Cour admira le jeune Vaſa, & la joie univerſelle que cauſa ſon retour ne fut troublée que par les prompts préparatifs de guerre, & par la mort de la Ducheſſe ſa mere. La Reine prit Cécile au Palais, & ce malheur l'attacha encore plus fortement à la Princeſſe de Sudermanie.

Le Roi mareha contre les Rebelles, & les défit par-tout où ils l'oſerent attendre. Vaſa ſe ſignala, & il fit des actions ſi belles qu'elles mériteroient un détail particulier. La défaite des Vaincus leur mit le déſeſpoir dans le cœur: ils appellerent Chriſtierne, Roi de Dannemarc, à leur ſecours. L'avis que le Roi Stenon en eut, l'allarma: de tout tems cette Couronne devoit craindre le progrès des armes de celle de Dannemarc: c'étoit pour la vingt-troiſieme fois qu'elle avoit été ſubjuguée.

Le Roi de Dannemarc arriva avec une puiſſante Flote à la vûe de Stocholm, il fit cet admirable ſiége dont toute la terre a tant parlé, & il étoit prêt d'emporter la Ville, quand Stenon

non arriva pour la ſecourir. Ses troupes étoient belles, & ſi leſtes, que leur ſeule contenance fit lever le ſiége au Roi de Dannemarc, & l'obligea à ſe rembarquer bien vîte; mais la fortune ne lui fut pas plus favorable ſur mer que ſur terre, il fut attaqué d'un vent contraire, qui retint trois mois ſes vaiſſeaux dans le Port. Stenon, au lieu de profiter d'une diſgrace ſi bizarre qui lui livroit abſolument ſon ennemi, eut la grandeur d'ame d'être touché de ſa miſere, & de lui envoyer offrir la paix à des conditions ſi avantageuſes pour Chriſtierne, que s'il eût été Vainqueur, il ne les auroit pas pu faire meilleures pour lui. Le Roi de Dannemarc, qui ne s'attendoit pas à un traitement ſi favorable, accepta la paix, & la ratifia comme l'on voulut. Stenon le reçut dans Stocholm, & lui donna tous les rafraîchiſſemens dont il eut beſoin.

Le Roi de Dannemarc étoit le plus bel homme qui fut dans le monde. Il étoit fait pour donner de l'amour; mais ce corps ſi charmant renfermoit une ame exécrable en cruautés, & ſouillée par toutes ſortes de vices. Il y avoit long-tems qu'il aimoit une miſérable qu'on appelloit Sigisbrite, & dont je parlerai ailleurs: cette femme avoit beaucoup d'eſprit, du reſte c'étoit un monſtre d'abomination, & bien digne d'être l'unique objet des amours infames de Chriſtierne: cependant ce Prince ſi prévenu pour cette cruelle femme, & qui avoit fait eclater ſa paſſion pour elle par des marques ſi extraordinaires, conçut un autre amour, & ſe trouva capable de l'unir dans ſon cœur barbare avec celui qu'il avoit pour elle. Les regards modeſtes de la jeune Princeſſe de Sudermanie aſſujettirent cette ame ſanguinaire: il ſçut aimer à la fois la plus vertueuſe Princeſſe du monde, & la plus impudique femme qui fut jamais; tant il eſt vrai que cet injuſte Prince pou-

pouvoit accorder en lui-même les choſes les plus incompatibles. Dès qu'il vit cette Princeſſe, il l'aima, & dès qu'il l'aima, il ne conçut que des deſſeins ſiniſtres & criminels; il partit dans la réſolution de les exécuter en toute maniere.

Après qu'il s'en fût allé, Stenon ne penſa qu'à jouir du repos qu'il lui laiſſoit par la paix qu'il venoit de conclure; mais pour s'aſſurer ce repos & le rendre durable, il réſolut d'attacher plus étroitement le Duc de Griphyſolme à ſes intérêts: il étoit tout puiſſant dans le Royaume, il lui avoit rendu mille ſervices conſidérables. C'étoit le plus important ami du feu Roi Suanthon. Il conſidéra qu'en lui donnant la Princeſſe ſa fille pour femme, il l'engageoit par-là à ſoutenir les droits de ſon fils, qui n'étoit qu'un enfant, afin que s'il venoit à manquer un jour, il pût le mettre en ſa place, & le faire régner ſur les Suédois. Dès que Stenon eût pris ce deſſein, il en fit part à la Reine ſa femme, & le communiqua au Duc de Griphyſolme, qui le reçut avec un reſpect & une reconnoiſſance proportionnés aux honneurs où l'on l'élevoit.

Mais que cette nouvelle, quand elle ſe répandit, fut reçue différemment! Guſtave, qui n'avoit point ſenti d'amour pour la Princeſſe qu'il aimoit & qu'il révéroit comme quelque choſe de devin, ſentit beaucoup de ſatisfaction de voir l'élévation où ce mariage alloit porter ſa Famille. Ribergue, qui ne croyoit rien au monde digne de cette Princeſſe, étoit dans une mélancolie qu'il ne cachoit pas, & que la Princeſſe accompagnoit de ſes larmes, que toute ſa ſageſſe ne pouvoit refuſer à ſon déſeſpoir. Mais Cécile étoit véritablement irritée de ce qu'on deſtinoit à ſon Pere, un bien qu'elle avoit toujours déſiré à Vaſa.

Je ne puis ſouffrir que vous ſoyez au Duc de Gri-

Griphyſolme, Madame, lui diſoit-elle; ſi un mortel pouvoit aſpirer juſqu'à vous, ce bonheur ne devroit jamais être dû qu'à mon frere. Votre Frere! reprit triſtement la Princeſſe, & le mérite-t-il mieux que le Duc? A-t-il pris pour moi d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime? Mais enfin, quoiqu'il ne m'aime point, je ne puis me réſoudre d'être à un autre: conſidérez encore à qui l'on me donne, au Pere de celui que j'aime; croit-on que j'aie aſſez de vertu pour ſuivre un devoir ſi cruel? Non, ma chere Cécile, non, cette vertu eſt trop médiocre pour un effort ſi extraordinaire. Allons trouver le Roi, il a d'autres enfans qui peuvent ſervir à ſa politique; avouons lui ma foibleſſe, & après cela enſevelifſions ma honte au pied des Autels, au ſervice deſquels je me vouerai, & offrons un cœur à Dieu que le ſeul Vaſa a été capable d'occuper dans le monde. Mais, Cécile, comment l'a-t'il occupé! vous le ſçavez, vous le ſçavez, reprenoit-elle, fondant en larmes; deſirs déraiſonnables, actions reprochables, regards indiſcrets, rien ne m'a trahi. Vaſa même ignore juſqu'au moindre de mes ſentimens. Quoi! ſe recrioit-elle encore, je ſerois à ſon Pere! le Pere de mon amant me poſſéderoit!

Ce fut de cette ſorte qu'elle ſe tourmenta durant deux ou trois jours; enfin, Cécile trop pénétrée de la douleur de la Princeſſe & de la ſienne propre, prit la hardie reſolution de la ſecourir. Elle connoiſſoit la vertu de ſon Pere, elle ſçavoit combien il avoit eu d'amour pour ſa femme qui l'aimoit cherement, & qui avoit une grande tendreſſe pour elle. Dans la parfaite connoiſſance qu'elle avoit de toutes ces choſes, elle fit une généreuſe trahiſon à la Princeſſe, en avouant à ſon Pere l'état de ſon cœur. Le Duc uſa des lumieres qu'il reçût en homme ſage, & qui

ui ſongeoit plus au bonheur de ſon fils qu'au en propre: il enviſagea tout d'un coup que ſa ortune étoit telle, que rien durant ſa vie ne ouvoit humainement la renverſer; qu'il n'en étoit as de même de celle de Guſtave, qu'il falloit aſſurer par un mariage ſi important, & qui dé- enoit ſi néceſſaire par les raiſons que ſa fille lui .voit dites. Il alla donc trouver Stenon, & ſans léliberer davantage, il lui dit tout ce qu'il avoit ésolu de lui dire, & ſçut lui repréſenter tant le choſes pleines d'utilité & de bon ſens, qu'il it conſentir le Roi à tout ce qu'il voulut; mais, our des raiſons ſecretes, ils convinrent qu'on ie publieroit pas ſi-tôt ce changement d'époux our la Princeſſe, qu'il inſtruiroit dans le par- iculier ſon fils, & que la Reine prendroit ſoin le porter les ordres du Roi à la Princeſſe ſa ille. Elle ne fut pas ſi ſurpriſe quand elle les eçut, qu'elle l'auroit été ſi elle ne s'y fût pas attendue. Cécile l'avoit averti de ce qu'elle avoit fait, & de ce qui ſe paſſoit d'heureux pour elle.

La Reine l'envoya chercher dans ſon cabinet, & ne lui parla qu'en préſence de Vaſa. Ma fille, lui dit-elle, quand ils furent l'un & l'autre devant elle, le Roi a changé de ſentimens, il ne vous deſtine plus au Duc de Griphyſolme; comme je vis avec plaiſir votre ſoumiſſion & votre reſpect pour la volonté du Roi, lorſqu'il vouloit vous donner cet Epoux, je verrai les mêmes marques d'obéiſſance, quand vous ſçaurez qu'il n'eſt plus de cet avis, & que c'eſt Vaſa qu'il choiſit pour le Mari que vous devez avoir. Vous vous troublez, ma fille, continua-t-elle, je ſçais que vous vous deviez attendre d'être la compagne d'un Roi, c'étoit avec plaiſir que je vous deſtinois au Trône; mais tel eſt le ſort des Princeſſes, l'intérêt de l'Etat en diſpoſe toujours ſouverainement. Guſtave a les vertus d'un

Prin-

Prince; s'il n'en a pas la naiſſance, c'eſt à ſes pareils que les grandes deſtinées ſont ouvertes, le feu Roi votre Aïeul naquit éloigné du Trône, ſon courage l'y porta; & après tout, la Royauté ne fait pas tout le charme de la vie. On peut être heureux dans une condition privée; & la douceur de ne point quitter vos parens, une mere qui vous aime, une Cour qui vous adore, être à un Epoux que vous connoiſſez, avec qui vous avez été élevée; croyez-moi, toutes ces choſes valent bien la fortune de commander ailleurs. Toutes les raiſons de la Reine étoient bonnes; elle n'avoit pas auſſi de peine à perſuader la Princeſſe; elle l'en convainquit par la réponſe qu'elle lui fit. Cependant Vaſa, qui avoit tout ſçu par ſon pere, quoiqu'il fût ſans amour pour la Princeſſe, avoit ſenti quelque plaiſir pour le choix que l'on faiſoit de lui, en lui deſtinant la plus belle perſonne qui fût dans le monde. Un jeune homme eſt rarement indifférent pour une choſe qui lui promet tant de gloire & tant de plaiſir; il fut proſterné aux pieds de la Reine tant qu'elle parla, & ſe traîna de cette maniere aux genoux de la Princeſſe, qu'il regardoit avec un reſpect infini. La Reine les embraſſa tous deux, & les laiſſant enſemble: je vous laiſſe, mes enfans, leur dit-elle, ſongez à vous aimer, & à mériter d'être heureux, en aimant la vertu par-deſſus toutes choſes.

Vaſa fit éclater ſes tranſports devant la Princeſſe, les prenant lui-même pour des ſentimens d'amour; & la Princeſſe préoccupée par le ſien, le crut auſſi-bien que lui, parce qu'elle le déſiroit. Elle s'abandonna à toute l'innocence de ſes deſirs, & les voyant ſi heureuſement autoriſés, elle en laiſſa aſſez voir à Guſtave, pour faire la félicité de tout autre que lui.

Ils vivoient heureux : Guſtave étoit perſuadé qu'il

qu'il aimoit la Princeſſe, & elle ſentoit & croyoit tout ce qu'il falloit pour ſa pleine ſatisfaction. Ribergue étoit le ſeul miſérable. La Princeſſe lui avoit fait confidence de l'état de ſes affaires; & en enviant la fortune de Vaſa, il ne fit jamais rien pour la détruire. Il déploroit en ſecret la violente paſſion de la Princeſſe. Il voyoit que Vaſa étoit fort éloigné d'en ſentir une pareille, & il démêla aiſément les ſentimens d'admiration, d'eſtime, & de reſpect qu'il avoit ſimplement pour elle.

Ils en étoient en ces termes, quand on apprit à la Cour de Suede que le Roi de Dannemarc s'étoit mis en chemin pour venir à Stocholm. Il manda à Stenon que c'étoit pour le viſiter, & lui demander en perſonne la Princeſſe de Suderma-nie pour le Prince de Dannemarc. La Princeſſe frémit à cette propoſition, & ſon malheur voulut qu'elle fut acceptée. Après bien des délibérations, le Conſeil de Suede conclut qu'il ne falloit point s'attirer ſur les bras un ſi puiſſant ennemi que Chriſtierne; qu'il falloit livrer la Princeſſe. Le Duc de Griphyſolme même fut de cet avis, & eſpéra retrouver l'alliance du Roi dans d'autres filles qu'il avoit.

Chriſtierne fut reçu du Roi Stenon avec un accueil digne de la Majeſté de ſon Hôte. On employa les fêtes & tout ce que le luxe fournit de plus galant & de plus magnifique pour le divertir. Chriſtierne, qui ne venoit que pour accomplir des deſſeins déteſtables, ne demandoit la Princeſſe pour ſon fils, que dans la penſée de ravir cette innocente proie, pour exécuter toutes les horreurs qu'il méditoit. Il ne la trouva que trop embellie pour ſe confirmer de nouveau dans ſes pernicieux projets. Il ne put s'empêcher de donner des marques de mépris & de haine au Duc de Griphyſolme, qu'il regardoit comme

me ſon rival, dans la croyance où il étoit avec tout le monde, que ſans la propoſition du mariage du Prince de Dannemarc, le Duc auroit épouſé la Princeſſe; mais il ne put auſſi cacher ſon amour pour la Princeſſe: il en donna des témoignages ſi viſibles, qu'ils allarmerent la Reine, qui en tira aiſément l'aveu de la bouche de la Princeſſe. Cette habile femme, qui, par un ſentiment ſecret & judicieux, prévit dès lors tous les malheurs qui pouvoient ſuivre un amour ſi fort à craindre, voulut éclaircir le Roi, qui prenoit pour tendreſſe de pere tout ce que Chriſtierne faiſoit.

La Reine, par une invention admirable; & dont une fameuſe Princeſſe ſe ſervit quelques années après elle, fit mettre dans la chambre de Chriſtierne une Sarbacane, par où elle n'apprit que trop ſes horribles intentions; en effet, elle ſçut qu'il vouloit donner la Princeſſe à ſon fils, & ſurprendre ſon innocence; où bien s'il la trouvoit auſſi vertueuſe qu'il avoit lieu de le craindre, de ſe défaire de la Reine ſa femme & du Prince ſon fils, pour la faire monter dans ſon lit & ſur le Trône.

Le Roi Stenon fut épouvanté de tout ce qu'il venoit d'apprendre, il aviſa aſſez précipitamment avec le Duc & quelques-uns de ſes amis, aux moyens les plus prompts & les plus ſurs pour ſe défaire d'un ſi dangereux hôte, & pour colorer le refus qu'il lui vouloit faire de ſa fille; pour ce ſujet, on fit naître des difficultés ſur le jeune âge du Prince de Dannemarc. Stenon dit qu'il vouloit garder ſa fille juſqu'à ce que le Prince fût en âge de l'épouſer. Chriſtierne, qui ſe douta bien que Stenon avoit change, & qu'on ne cherchoit qu'à rompre honnêtement avec lui, voulut auſſi payer d'adreſſe, & donner ruſe pour ruſe. Il feignit donc d'être content, & arrêta toujours ce pretendu mariage; il redoubla ſes careſſes

&

& ſes honnêtetés pour la Famille Royale & pour tout le monde en général, & mit tout en pratique durant ce tems-là, pour tâcher d'enlever la Princeſſe, mais elle étoit trop bien gardée pour cela. La Reine ne ſortoit plus du Palais ; & Chriſtierne, voyant que les moyens lui en étoient abſolument interdits, réſolut d'enlever le Roi Stenon au lieu de la Princeſſe, ſçachant bien que quand il ſeroit en ſa puiſſance, il lui ſeroit aiſé d'avoir enſuite la Princeſſe. Ainſi donc ce barbare réſolut de violer tous les droits de l'hoſpitalité ; il fit les aprêts d'un ſuperbe feſtin qu'il vouloit donner ſur ſon vaiſſeau au Roi Stenon, la veille de ſon départ.

Dès le matin il envoya prier en cérémonie le Duc de Griphyſolme, & trois autres des premiers Seigneurs du Royaume, afin qu'ils lui aidaſſent à recevoir le Roi quand il arriveroit dans ſon vaiſſeau. Le Duc, qui dans le deſſein qu'il avoit pour l'agrandiſſement de ſon fils, lui cédoit déja tous les honneurs, ſe réſerva pour accompagner Stenon, & envoya Vaſa avec les trois autres Seigneurs au Roi Chriſtierne. A peine furent-ils dans ſon Vaiſſeau que, ſans garder de circonſpection, ſes Gardes ſe jetterent promptement ſur eux, & les déſarmerent. Le jeune Vaſa, qui vit leur action, eut le tems de porter la main à ſon épée, & la tirant bruſquement, il eut le loiſir de ſe mettre en défenſe. Ce jeune Lion ne s'effraya point de voir tant d'épées tournées ſur lui ; il abattit de trois coups trois des plus inſolens qui s'approcherent ; & s'élançant en furieux juſques ſur Chriſtierne même, il auroit par un coup heureux terminé tous ſes deſſeins, ſi on ne ſe fût oppoſé à ſa valeur : tout ce qui étoit-là ſe jetta au devant du Roi, qui échapa ainſi à la fureur de ce hardi jeune-homme. C'eſt ainſi, lui crioit-il, que tu commences tes déteſ-

teſtables projets. Acheve, Roi barbare, &
crains pas la juſtice du Ciel; & quand il ſe
accablé par le nombre, pris & déſarmé: O D
dit-il, n'abandonnez pas Stenon, & ſauvez
nocente Princeſſe de Sudermanie.

Quand Chriſtierne eut fait charger de cha
ces quatre Seigneurs, il alla d'un auſſi grand
froid que s'il ne s'étoit rien paſſé au devan
Stenon, qui venoit peu accompagné ſe li
à lui; mais Stenon, remarquant quelque tro
dans la contenance de ceux qui accompagno
le Roi de Dannemarc, & n'y voyant point
quatre Seigneurs qui l'avoient précédé, ſe d
de la trahiſon: il demanda où ils étoient; & p
toute réponſe, le Roi de Dannemarc fit
main baſſe ſur tout ce qui accompagnoit le
heureux Stenon. Ce Prince ſe défendit avec
va'eur & une prudence admirables. Le Duc
Griphyſolme fit tout ce qu'on pouvoit atte
d'un homme de ſon expérience; mais leurs
forts auroient été inutiles, & ils auroient
combé enfin ſous le nombre des perfides
nois, ſi la Reine, toujours prévoyante & ſo
çonneuſe, n'eût envoyé Ribergue qui étoit
meuré auprès d'elle, & qui, haïſſant naturel
ment le Roi de Dannemarc, avoit évité de
vre le Roi; mais la Reine lui commanda d'y
ler accompagné, déſapprouvant le petit nom
de gens que le Roi avoit pris avec lui. Or
put arriver plus à propos que fit Ribergue
trouva les choſes au plus mauvais état où
pouvoient être. Furieux, il ſe jetta par-t
où le péril étoit extrême, & par-tout il ch
gea le ſort des armes, & tourna ſi abſolum
l'avantage de ſon côté, qu'il ſauva le Roi S
non, défit Chriſtierne, & le contraignit de
gagner à la hâte ſes vaiſſeaux, & de mettre
plus vite à la voile; ainſi ce perfide Roi

re

remporta que la honte de ſes deſſeins. Il emmena les quatre Seigneurs Suédois, qu'il mit dans la Forteresſe de Copenhague, où Vaſa vécut pour être réſervé à une deſtinée glorieuſe, & les trois autres moururent d'affliction & de miſere.

Ce Roi barbare fut déſeſpéré d'avoir manqué ſon entrepriſe; la vûe de ſon infame Sigibrite qu'il aimoit ne le conſoloit point de la perte qu'il croyoit avoir faite de l'illuſtre Princeſſe qu'il aimoit auſſi. Il entretenoit toujours ſes commerces dans la Suede avec le parti mécontent, qui, ravi des ſemences immortelles de guerre que la perfidie des Danois venoit de ſemer, rappella par la Gothie le Roi de Dannemarc, & lui ouvrit ainſi le chemin pour ſe rendre maître de toute la Suede.

Il marcha par terre, & vint avec une puiſſante armée contre l'infortuné Sténon, qui ne pouvoit lui en oppoſer qu'une bien différente en nombre. La Reine, qui vit tous les périls qu'il y avoit à redouter, courut au plus dangereux; elle crut devoir éloigner & ſauver la cauſe innocente de tant de maux; elle ſongea à cacher l'admirable Princeſſe de Sudermanie, & en cas de malheur, de l'empêcher de tomber jamais en la puiſſance de l'injuſte Roi de Dannemarc.

Elle la fit partir ſécretement, accompagnée de ſa Gouvernante, de deux ou trois femmes de qualité & de Cécile, & la confia au plus vertueux de tous les hommes. C'étoit Ribergue qu'elle choiſit pour la garde d'un dépôt ſi précieux; il ne lui étoit pas moins cher qu'à la Reine, & il avoit un double intérêt à le lui conſerver. Le lieu de leur azile fut dans la Dalécarlie, Province groſſiere, & dont les peuples ſimples & naïfs n'étoient point du tout civiliſés.

Cependant Sténon marcha contre Chriſtierne,

& lui préſenta la bataille : ce malheureux Prince fit des actions miraculeuſes : il étoit par-tout à la tête des ſiens, ſecondé vaillamment du Duc de Griphyſolme ; mais enfin ce Roi infortuné, après des efforts de courage au deſſus de ce qu'on en pourroit dire, fut bleſſé ſi dangereuſement que ſes gens l'emporterent hors du combat ; & par cette retraite donnerent la victoire au Roi de Dannemarc. Elle fut complette, & par la mort de Sténon, & par le peu de réſiſtance qu'on lui fit. La nouvelle de ce malheur ne parvint que trop tôt aux oreilles de la Reine Chriſtine. Cette courageuſe Princeſſe, après avoit donnée aux premiers mouvemens de ſa douleur cet accablement qu'elle produit dans l'ame la plus ferme, ſongea à ſauver les précieux reſtes de la Maiſon Royale, & après avoir tenté vainement ſa fuite en Pologne, elle tourna ſes pas vers la Moſcovie, où elle trouva une retraite paiſible pour le reſte de ſes jours.

Le Roi de Dannemarc avançoit cependant vers Stocholm ; il y entra avec autant de facilité qu'il auroit fait dans Copenhague ; il penſa mourir de douleur, quand il n'y trouva pas la Princeſſe de Sudermanie. La rage qu'il eut de ce qu'un bien qu'il cherchoit par des voies ſi violentes lui étoſt échapé, lui inſpira une telle fureur qu'il réſolut de la répandre ſur tout le Royaume. Il fut d'abord établi Roi paiſible ; les cérémonies de ſon Couronnement s'y firent avec une pompe funebre qui cachoit les plus déteſtables deſſeins ; tous les Grands du Royaume y aſſiſterent, attirés par la feinte douceur du Roi de Dannemarc. Après ſept jours de jeux, de tournois, de courſes de bague, & de bals, le Roi fit un feſtin royal à tous les grands Seigneurs, qui fut terminé par cette horrible tragédie dont tous les

Hiſ-

Hiſtoriens ont parlé, & qui fit frémir tous les
euples de la Chrétienté. Le banquet fut arroſé
ar le plus noble ſang de Suede. On commen-
a cette exécution barbare par l'illuſtre Duc de
riphyſolme, qui avoit toujours été un ſujet de
aine & de jalouſie au Roi de Dannemarc, par
s prétentions qu'il avoit eues pour la Princeſ-
e de Sudermanie; on fit périr toute la Nobleſ-
e; on n'épargna pas les Têtes ſacrées, & les
utels ne purent ſervir d'azile à leurs Prêtres vé-
érables. Le Peuple ne fut pas mieux traité;
t la Ville de Stocholm ne fut plus qu'un vaſte
imetiere, où la fureur & l'inſolence des Danois
voit exercé la plus ſale brutalité. Tirons le ri-
eau ſur un acte de cruauté ſi inoui. Les Pro-
inces en frémirent, & d'un commun accord,
es deux Partis qui avoient été juſqu'alors op-
oſés ſe réunirent, c'eſt-à-dire, les reſtes infor-
unés des amis de Sténon, & ceux qui lui avoient
té contraires, & qui avoient appellé le monſtre
ui venoit de répandre tant de ſang. Ils jurerent
ous ſa perte & le recouvrement de la liberté; ils
'aſſemblerent avec une diligence qui n'eſt pas
royable dans un tumulte pareil; comme ils é-
oient en peine d'élire un Chef qui les conduiſit
t qui les vengeât, ils virent parmi eux un Guer-
ier de haute apparence, qui leur fit un diſcours
ui leur arracha les larmes des yeux, ſur l'inhu-
anité que le barbare Roi de Dannemarc avoit
xercée contre leurs Concitoyens & contre leur
'ays, qui les anima de telle ſorte que, ſans
éliberer un moment, ils élurent cet Inconnu,
t le prierent bruſquement de les mener droit à
tocholm. Il ne perdit pas un moment, &
rofitant de cette belle ardeur, il chaſſa en peu
le tems le Roi de Dannemarc de la Suede,
ui s'en allant exerçoit par tout des cruautés
ffroyables; & ayant appris que ce vaillant

Chef étoit Ribergue, & ſe trouvant dans une de ſes terres près du Monaſtere de Néaval, il maſſacra toute ſon innocente famille.

Dès que le Roi Chriſtierne fût hors de la Suede, les Suedois, contens d'en avoir chaſſé l'ennemi, poſerent bas les armes, & chacun ſe retira chez ſoi, bien que les Places du Royaume fuſſent encore remplies de garniſons Danoiſes, & que le Roi de Dannemarc eût laiſſé dans Stocholm un Vice-Roi, nommé Théodore, de ſorte qu'il étoit encore le maître de la Suede.

Ce fut envain que Ribergue leur remontroit leur lâcheté, que le plus fort étoit fait, qu'ils le ſuiviſſent ſeulement, & que dans peu il ne reſteroit pas un Danois en Suede, & qu'il rendroit leur Pays tranquille comme il l'avoit été autrefois. Ils furent ſourds à ſes paroles, & préférerent la ſervitude & l'oiſiveté à tout ce qu'on leur en put dire. Ainſi Ribergue fut contraint de les abandonner : il ſe retira où ſon amour l'appelloit, & fut eſſuyer les larmes que la déplorable Princeſſe de Sudermanie donnoit tous les jours au malheur de ſa Maiſon.

Il eſt tems d'aller trouver Guſtave dans la Forteresſe de Copenhague, où il étoit en priſon, ignorant les diſgraces de ſa famille & de ſon Pays; & comme la premiere deſtinée de ſon cœur fut marquée en Dannemarc, je vais faire ici une deſcription des principales perſonnes dont j'ai à parler.

La Cour de Dannemarc étoit en ce tems-là, ſans contredit, la Cour la plus galante & la plus polie qui fût dans tout le Septentrion. La Reine Eliſabeth, la plus aimable des Sœurs de l'Empereur Charles Quint, y avoit répandu un air de politeſſe & de galanterie. Cette Princeſſe étoit fille du plus beau Prince que la terre eut jamais porté, elle étoit auſſi parfaitement

ment belle; elle avoit une vertu, un eſprit; & une douceur incomparables. Avec ces qualités, elle n'étoit point aimée du monſtre qu'on lui avoit donné pour époux. Il ſuffiſoit qu'elle fût vertueuſe; c'étoit aſſez pour la haïr. Cette Princeſſe avoit eu un fils & deux filles du Roi ſon époux. Le Prince étoit fort jeune, ainſi l'on ne pouvoit fonder rien de certain ſur lui.

Les Princeſſes étoient deux miracles de beauté, toutefois avec quelque différence. Dorothée avoit tout l'éclat que les blondes ont accoûtumé d'avoir, & toutes les aimables qualités que l'on peut déſirer en une Princeſſe. J'en dirai davantage de Chriſtine : c'eſt ainſi que s'appelloit la Princeſſe dont j'ai tant à parler. C'étoit la beauté la plus ſurprenante, la plus vive, & la plus majeſtueuſe que l'on eût jamais vu; à quinze ans elle étoit de la taille la plus belle, fort menue, un peu moins grande que la Princeſſe de Sudermanie : comme elle, elle avoit de grands yeux noirs, & les cheveux de même couleur; Chriſtine n'avoit pas l'air ſi brillant, mais elle l'avoit auſſi majeſtueux, elle avoit joint en ſa perſonne toute la beauté de ſon Pere & de ſon Aïeul. Elle avoit les regards touchans de l'Archiduc & le ſoûrire charmant de Chriſtierne; les graces avoient formé toute ſa perſonne, & ſes actions les plus négligées attiroient & enlevoient les cœurs; elle avoit un eſprit tout divin. Toute l'Europe avoit concouru à la rendre parfaite. L'Empereur ſon oncle lui avoit envoyé tout ce que l'Eſpagne avoit de bon pour l'inſtruire. Ferdinand lui avoit donné de ce que l'Allemagne pouvoit lui donner. La Reine de Hongrie lui avoit envoyé tout ce qu'elle avoit pu, & par ſon commerce elle lui avoit communiqué tout ſon eſprit. Marguerite Ducheſſe de Savoie lui avoit prodigué la délicateſſe d'Italie, & Eléonor

nor d'Autriche lui faiſoit part de toute la galanterie & de la politeſſe de France. Elle parloit toutes les langues de ces divers Pays; elle avoit auprès d'elle tous les maîtres qu'on lui avoit pu envoyer de France; elle ſçavoit toutes les agréables Sciences que l'on peut ſçavoir : je ne la repréſente que comme elle étoit, & tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire ſçavent bien que je ne parle que ſuivant la vérité.

Après la peinture que je viens de faire, ma main a peine d'en tracer une autre qu'il lui eſt oppoſée. Je quitte de ſi brillantes couleurs, & n'en puis trouver d'aſſez noires pour repréſenter Sigibrite. Elle étoit née en Hollande, dans la lie du Peuple, & parvenue par des moyens extraordinaires au rang de Maîtreſſe du Roi de Dannemarc; c'étoit une femme de quarante-cinq ans, grande, blonde, d'une beauté effrontée, qui avoit l'eſprit méchant, cruel, intéreſſé, & un aſcendant effroyable ſur celui du Roi. Il n'eſt pas néceſſaire de parler des autres perſonnes qui compoſoient la Cour de Dannemarc: je dirai ſeulement qu'Eric Banner, jeune Seigneur des plus conſidérables, & couſin-germain de Guſtave, étoit parfaitement bien fait, & avoit mille charmantes qualités qui le rendoient un des hommes du monde le plus aimable.

Ce fut lui qui, en arrivant à Copenhague, demanda au Roi, ſur ſa parole, Vaſa, offrant de le repréſenter toutes les fois qu'on le voudroit. Le Roi lui accorda ſa demande, à condition d'une ſomme, dont il convint, que Vaſa lui paieroit pour ſa rançon dans le tems qu'il voudroit lui rendre la liberté; & qu'en attendant il ſeroit ſur la parole d'Eric dans Copenhague, & qu'il lui ſeroit permis de paroître à la Cour.

Eric, ayant obtenu une réponſe ſi favorable & ſi peu attendue, courut ou vola droit à la Forteresſe

tereſſe pour délivrer ſon couſin, & pour lui porter en même tems les triſtes nouvelles de la déſolation de ſa patrie. Vaſa eut d'abord quelque joie de ſa liberté; mais enſuite, quand il eut appris tant d'horribles actions de Chriſtierne, il ne s'en voulut ſervir que pour punir ce monſtre, & pour le payer de tous ſes forfaits. Tant qu'Eric parla, on voyoit en Vaſa tous les mouvemens de ſon ame aux diverſes agitations de ſon viſage; il devenoit tout en fureur, il s'attendriſſoit, il pâliſſoit de crainte, il frémiſſoit de colere; les malheurs de Sténon le toucherent, la mort de ſon pere l'accabla, la trahiſon & la cruauté du Roi de Dannemarc l'effrayerent; & quand Eric eut ceſſé de parler, après un aſſez long ſilence: mais qu'eſt devenue, dit-il, la Princeſſe de Sudermanie? vous ne m'en parlez point. Je n'en ai pas ſçu de nouvelles, reprit Eric: je ſçai ſeulement qu'elle n'étoit plus à la Cour quand nous donnâmes la derniere bataille; & nous avons ſçu depuis à Stocholm que le Roi ſon pere l'en avoit fait partir ſecretement, & qu'on ne ſçavoit où elle étoit allée. Pauvre Princeſſe! s'écria Guſtave, les larmes aux yeux; enſuite ſe tournant vers Eric, elle mériteroit une autre deſtinée, continua-t-il; mais ma ſœur ſera avec elle; & ſi Ribergue eſt encore au monde, il ne l'aura point abandonnée. Helas! reprenoit-il, que j'ai été ici inutile à ma patrie! Eh, qu'auriez-vous fait, lui dit Eric? Je ſerois mort comme tant d'autres, reprit Guſtave, ou j'aurois vengé leur mort: je ne veux point de la liberté que vous m'offrez; & que voudriez-vous que j'en fiſſe? Je ne m'en ſervirois que pour percer le cœur du Roi de Dannemarc. De quel œil voulez-vous que je voie ce monſtre teint du ſang de mon pere, noirci de tant de cruautés? Non, laiſſez moi mes chaines; toutes peſantes qu'elles

ſont, je les trouve plus ſupportables qu'une feinte liberté, qui ne m'offre qu'une véritable ſervitude, dont pour tout fruit je ne recueillerois que l'infamie & la lâcheté. Eric fut long-tems à combattre l'obſtination de Guſtave, & n'en ſeroit point venu à bout, ſans l'eſpérance dont il le flatta, qu'avec le tems il pourroit être néceſſaire à ſon Pays, & trouver une glorieuſe occaſion pour ſa vengeance.

Dans cette ſeule penſée, Vaſa ſe rendit & accepta ſa liberté; il conſentit même à diſſimuler ſes reſſentimens, & ſe prépara deux jours après à aller voir le Roi. Il entra dans ſa chambre avec une fierté qui alloit preſque juſqu'à l'inſolence, malgré les remontrances & les avis d'Eric: on voyoit ſur ſon front l'indignation & la colere, dans tout ce que ces caracteres ont de plus vif. Le Roi ne remarqua que ſa bonne mine: il parut ſurpris & charmé à la vûe de Guſtave, & par l'aſcendant qu'il avoit ſur Chriſtierne, il adoucit la férocité du Roi de Dannemarc: il regardoit Guſtave avec autant de plaiſir que ſi c'eut été la premiere fois qu'il le voyoit: & comme il étoit le plus bel homme de ſon ſiecle, il ſembloit qu'il ſe contemploit en lui: il lui dit des choſes obligeantes; il fut gai, il parla de galanterie & avertit Vaſa, que les priſons des Dames de Dannemarc étoient bien plus rigoureuſes que les ſiennes.

Au ſortir de chez le Roi, Eric mena Guſtave chez la Reine. Il entra chez elle du même air qu'il étoit allé chez le Roi, mais il fut bientôt humilié; & quand le Majeſté de cette Princeſſe n'auroit pas produit cet effet, il y vit d'autres objets qui pouvoient tout attendre de leur puiſſance. La Reine lui fit un accueil gracieux & tout plein de bonté; la belle Dorothée, qui étoit auprès d'elle avec pluſieurs Dames de qualité, le reçut

reçut d'un air agréable & riant, qui lui fit avouer que cette Princeſſe étoit trés-agréable.

Les Cours des Rois de ce tems là n'étoient pas ſi cérémonieuſes qu'elles le ſont en celui-ci : les gens d'une certaine qualité étoient fort familiers avec eux, & la liberté qu'on avoit, rendoit leur accès plus agréable.

Quand Guſtave eût fait ſes premiers complimens, & qu'il eût reçu les civilités que l'on lui fit, il parut inquiet. Avant que de s'aſſeoir, il tourna deux ou trois fois la tête, & ſembloit chercher ce qu'il ne trouvoit pas. Après quelque moment d'entretien, la Reine Eliſabeth demanda la Princeſſe Chriſtine : on lui dit qu'elle étoit occupée á ſe parer d'un habillement á la Françoiſe que la Reine Eléonor lui avoit envoyé ; enfin, aprés une petite attente, cette charmante Princeſſe porta un nouveau jour dans un lieu qui brilloit déja de tant de clartés : la jeuneſſe, les jeux & les ris, tous les charmes, entrerent avec elle. Vaſa fut frapé, ſon heure étoit venue : il aima, il s'approcha de la Princeſſe avec une eſpece d'adoration. Quand ils furent près l'un de l'autre, ils s'arrêterent, ſe regarderent depuis la tête juſqu'aux pieds, & ſe dirent dans le fond de leurs cœurs, qu'eux ſeuls dans l'Univers étoient dignes l'un de l'autre.

Quand la Princeſſe eut pris ſa place, la converſation fut d'abord fort tumultueuſe par les louanges infinies qu'il lui donna ſur la galanterie de ſon habit. Vaſa la loua comme les autres, mais avec ce diſcernement délicat qui dit tant, & qui laiſſe tant penſer de choſes. Enſuite on paſſa à d'autres ſujets ; Chriſtine parla peu, & réva beaucoup : pour Vaſa, ſa converſation fut fort animée, il eut tout ſon eſprit ce jour-là, il ne pouvoit ſouffrir la rêverie qui ſembloit occuper la Princeſſe, tout ſon ſoin étoit

de l'en retirer, & toutes les fois qu'il le faiſoit, le viſage de Chriſtine ſe couvroit d'une petite rougeur.

Je ne dirai pas qu'il paſſa mal la nuit: il eſt vrai qu'il ne dormit point, mais il eut de ſi belles choſes qui l'occuperent qu'il ne fut point du tout à plaindre.

L'idée de la Princeſſe Chriſtine le charma toute la nuit: il s'apperçut de cette application à ne ſonger qu'à elle, il en ſoupira. Il connut d'abord la nature de ſon mal. Il en parla à Eric dès qu'il le vit: je ſuis amoureux, lui dit-il, & croiriez-vous qu'entre tout ce qu'il y a de perſonnes ſur la terre, ce fût à la fille du cruel Chriſtierne à qui je donne mon cœur? Eric fut épouvanté, & d'une paſſion ſi tôt née, & de l'aveu qu'il lui en faiſoit. Parlez vous ſérieuſement? lui dit-il: Et ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez réduit à une deſtinée ſi malheureuſe? Qu'a donc de ſi étonnant ce que je vous dis? reprit Guſtave: Chriſtine n'eſt-elle pas la plus belle Princeſſe de l'Univers, & n'ai-je pas une ame capable de recevoir l'impreſſion que font ſes charmes? Oui, repartit Eric, Chriſtine eſt belle, & vous avez une ame qui peut ſe ſoûmettre à l'empire de ſa beauté; mais toutes les raiſons défendent à Guſtave d'avoir des yeux pour elle, & de les élever juſqu'à elle. Chriſtine eſt fille de Roi, Chriſtine eſt fille de Chriſtierne. La rigueur de votre fortune s'oppoſe à l'élévation de vos ſentimens; & après un obſtacle ſi invincible, comment voulez vous accorder l'amour de la fille avec la haine que vous avez pour le pere? Pour la haine que j'ai pour Chriſtierne, reprit Guſtave, j'avoue qu'elle m'a fait ſentir avec répugnance l'amour que j'ai pour Chriſtine; mais elle l'emporte lui: j'ai toujours pour lui la même horreur, je ſens que j'aurai toujours le même amour p

elle. Je ſuis fâché d'aimer la fille de mon ennemi, voilà ſeulement ce qui m'embaraſſe : car pour aimer la fille d'un Roi, ce n'eſt pas ce qui m'épouvante : mes pareils portent bien haut l'orgueil de leurs penſées, & ne voient pas de grandes diſtances entre le Trône & eux. Enfin je ſens que je l'aime, cette fille de Roi ; je ſçais qu'elle eſt formée d'un ſang qui m'eſt odieux ; je connois que tout me défend d'eſpérer ; je comprens qu'il faut être téméraire pour oſer former des projets ; je crains qu'elle n'ait peut-être plus de fierté que ſon pere ; mais, quoique je ſçache toutes ces choſes, Eric, le deſſein en eſt pris, je l'aime, encore une fois, & je n'attens que l'occaſion pour lui faire voir que je l'aime.

C'eſt de la ſorte que Vaſa s'applaudiſſoit dans un amour où un autre auroit trouvé tant à combattre. Il voyoit Chriſtine tous les jours, mais il ne lui étoit pas bien aiſé d'exécuter ſes entrepriſes. Elle étoit toujours accompagnée de la Princeſſe ſa ſœur, & de toutes les Dames qui étoient à la Cour de Dannemarc. Il s'étoit fort attaché à la Princeſſe Dorothée ; elle s'étoit plu en ſon entretien, & préféroit ſa compagnie à celle de tout autre : elle l'avoit même mis au rang de ſes amis, & cette diſtinction avoit infiniment touché Guſtave.

Un jour que Dorothée ſe trouvoit mal, qu'elle étoit au lit, que la Princeſſe Chriſtine étoit couchée ſur ce lit, & qu'il y avoit cinq ou ſix perſonnes dans la chambre, de peur qu'un plus grand nombre ne l'incommodât, on ſe mit à faire pluſieurs recits de ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Dannemarc depuis quelques années : chacun faiſoit ſa petite hiſtoire ; on parla fort de Colombine, fille de Sigibrite, qui étoit morte depuis un an. Les uns contoient l'imprudence du Chancelier Valquendorf, qui ayant découvert le

deſert où cette belle perſonne ſe tenoit, en devint amoureux & en fit confidence au Roi, qui devint ſon rival. Mucé, homme de beaucoup d'eſprit, bien fait de ſa perſonne, & qui étoit le chef de la Nobleſſe de Sutland, s'étendit fort ſur le malheur de Toberne. Sibille, fille agréable de ſa perſonne & de la plus haute qualité, exagera les imprudences de Fébourg; & enfin chacun rapportoit ce qu'il ſçavoit de tant d'avantures qui avoient produit des évenemens ſi ſiniſtres.

Je vous aſſure, dit la Princeſſe, que vous dites-là bien des choſes de tout ce qu'a produit la beauté de l'infortunée Colombine; mais perſonne n'en ſçait davantage que nous, dit-elle, en ſouriant & regardant Dorothée; & ſi ma ſœur ſe portoit mieux, continua-t-elle en abaiſſant ſa voix & parlant à Mucé, elle vous diroit des choſes ſurprenantes, & qui ne ſont encore venues à la connoiſſance de qui que ce ſoit. Ah! Madame, dit alors Guſtave, du même ton qu'elle avoit parlé, ſi je pouvois eſpérer la même faveur, que ma curioſité ſeroit ſatisfaite! il y a ſi long-tems que j'entens parler ſi diverſement de Colombine, que je meurs d'envie de ſçavoir au vrai ce que j'en dois penſer. Votre envie ſeroit bien plus grande, reprit Sibille, obſervant que le reſte de la compagnie étoit occupé à de nouveaux recits, ſi vous aviez vu comme moi une ſi belle perſonne. Il eſt vrai, pourſuivit Mucé, que l'idée qui m'en reſte me charme encore; & que je ſerois ravi de ſçavoir bien préciſement ce qui a été ſi obſcur pour toute la Cour. Ce que vous en pourriez apprendre, dit Chriſtine, eſt de plus grande importance que vous ne penſez; mais, comme je ſuis perſuadée que Mucé & Sibille ſont diſcrets, je crois la même choſe de Vaſa, & fais honneur au goût de ma ſœur, qui l'ayant choiſi pour ſon ami, ne ſe trompe point au choix qu'elle fait; ainſi je

vous

vous promets que la premiere fois que nous pourrons nous rencontrer enſemble, Dorothée vous racontera des choſes qui mériteront votre attention. Enſuite la Princeſſe ayant hauſſé ſa voix, tout le monde ſe remit dans la converſation, & on continua de dire des Avantures. Vaſa, qui vouloit profiter de tout, & qui vit que les matieres qu'on traitoit lui fourniſſoient une occaſion favorable, après s'être long-tems excité à ce qu'il vouloit entreprendre, il ſe détermina tout-à-fait, & regardant Dorothée avec un air miſtérieux; je ſçais, lui dit-il tout haut, une choſe mille fois plus ſurprenante & plus jolie que tout ce qu'on a conté tout aujourd'hui, & ſi vous vouliez me garder le ſecret, je pourrois me réſoudre à vous en faire part. Ah! Vaſa, s'écria Dorothée, qu'eſt-ce que vous pouvez ſçavoir, & que vous ne m'ayez-pas encore dit? Eſt-ce dans cette Cour que cela eſt arrivé? Oui, continua Vaſa, c'eſt dans cette Cour: cela ſe paſſe en votre préſence & à vos yeux; & il eſt étrange que vous ne vous en ſoyez pas apperçue. Que vous me donnez de curioſité! reprit Dorothée. Venez, venez tout à l'heure me le dire. Mais la Princeſſe l'entendra, repartit Guſtave; eſt elle diſcrette & m'aſſurez-vous, continua-t-il d'un air galant & enjoué, qu'elle fera un bon uſage de ce que je m'en vais dire? Oui, lui dit Dorothée, je vous promets tout ce que vous voudrez: & je vous aſſure, continua Chriſtine, que vous ne devez point craindre de riſquer votre ſecret; je vous promets de la fidélité autant que je ſens bien que je vais avoir d'attention. Guſtave, ayant encore exigé de nouvelles aſſurances, pour mieux tromper le reſte de la compagnie qui s'éloigna un peu par reſpect, ſe leva, & mit un genoux à terre proche du lit ſur lequel étoient les Princeſſes, & ſe penchant à l'oreille de Dorothée; L'avanture que je ſçais,

Madame, lui dit-il, vous ſurprendra ſans dou
& devroit vous toucher de pitié ; c'eſt qu'il
dans cette Cour un malheureux, qui fut frappé
le premier moment qu'il vit une divine perſon
il la voit, il l'admire, il l'adore tous ſes jou
ſes tendres ſoupirs & ſes regards amoureux
hiſſent quelquefois ſon ſecret ; il ſouffre, il en
re tout ce que l'amour a de plus rigoureux.
ſçait que tout eſt contre lui, hors le Dieu
l'anime ; mais, il aime, il eſt audacieux, il
ſçauroit vivre, s'il ne rompt le ſilence où
reſpect l'a retenu.

Guſtave s'arrêta-là : les Princeſſes étoient ſi
erdites qu'il auroit pu parler toûjours : e
avoient d'abord remarqué l'émotion extraordi
re de Guſtave ; malgré ſa hardieſſe, il avoit le
ſage tout en feu, un éclat, une langueur d
les yeux, qui marquoit qu'il parloit de lui-mê
& qu'il étoit agité des mouvemens qu'il repréſ
toit. Il remarqua le trouble qu'il cauſoit d
les Princeſſes ; & arrêtant fixement ſes yeux
le viſage de Chriſtine, eſt-il tems qu'il pa
Madame, lui dit-il, & de quelle peine, de qu
tourmens, va-t-on accabler ce préſomptueux,
témeraire, qui aime & qui veut toujours aimer
plus belle Princeſſe de l'Univers ? Guſtave ſe
encore : Dorothée le regardoit avec ſurpriſe ; n
quand elle tourna les yeux ſur ſa ſœur, & qu'
vit l'étonnement où elle étoit, elle ne put s'e
pêcher de rire : mais elle ſurmonta bientôt ce p
mier mouvement, de peur de déplaire à ſa ſœ
& de l'embaraſſer. Vaſa, qui avoit fait ce q
avoit voulu faire, ſe leva, & prenant la par
tout haut : je ſçavois bien, dit-il, que ma Nou
le vous ſurprendroit : elle eſt ſûre, & vous p
vez compter que rien au monde n'eſt plus véri
ble. Chriſtine, revenant alors du déſordre où
ſa l'avoit jettée ; approchez, lui dit-elle, en

aiſant ſigne de la main, vous ne ſçavez pas la in de votre Hiſtoire, je veux vous l'apprendre : ous ne vous y attendez pas, & ſi le commen- :ement que je ne ſçavois pas m'a étonné, vous 'errez que la ſuite ne vous touchera peut-être pas noins. Alors Guſtave s'étant approché en remblant, & la Princeſſe ſe penchant vers lui : :e téméraire, ce préſomptueux, lui dit-elle, nérite tous les ſupplices qui ſont dûs aux coupa- ›les comme lui ; qu'il ſe taiſe donc, continua-t- :lle, mais qu'il ſe taiſe pour toujours. Entendez- ous, Vaſa ? c'eſt à vous que je parle, vous ſerez ›uni, ſi vous n'obéiſſez. Et pour ne donner pas le oiſir à Guſtave de répondre, la Princeſſe appel- a Sibille ; mais Vaſa, parlant à l'oreille de Doro- hée, ayez pitié de moi, Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas ; je vous en conjure par outes l'amitié que vous m'avez promiſe. Mais ous êtes fou, lui dit-elle, penſez-vous bien à out ce que vous venez de dire ? Je le déſapprou- ve extrêmement : je ne ſçaurois condamner la Princeſſe, vous l'avez fâchée. Ah ! Vaſa, on eſt ›ien plus circonſpect en Dannemarc qu'on ne l'eſt :n Suede ; & quoique vous ne ſoyez pas né ſu- et du Roi mon Pere, ſongez à tout ce qui peut ›'oppoſer à l'extravagance de vos diſcours : quels ſont vos deſſeins, & à quoi peuvent-ils aboutir ? A vivre & à mourir d'amour, lui répondit-il ; il n'eſt plus tems de déliberer ſur un deſtin écrit dans le Ciel : je ſouſcris avec plaiſir à tout ce qui m'ar- rive, &, quoiqu'il en puiſſe être, j'aimerai tou- te ma vie la Princeſſe de Dannemarc.

C'eſt ainſi que Guſtave ſe tira d'un premier pas qui auroit été ſi difficile à tout autre. Depuis, il ne perdit nulle occaſion de faire parler ſes yeux.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour un homme com- me lui, il falloit un autre langage & quelque dé-

défenſe que lui eût fait Chriſtine, ce
profond & ſincere que ſa ſeule perſonne lu
ſoit, ſa modeſtie, ſa fierté tout l'engage
ſilence; mais étant fille de Roi, le cour
Vaſa ne pouvoit s'y ſoumettre. Si elle e
d'un rang égal au ſien, il ſe ſeroit ré
ſouffrir & à obéir, mais elle étoit née
Trône; il croyoit par la grandeur de ſes
mens remplir l'intervalle qu'il y avoit de
elle; il ne pouvoit ſouffrir les obſtacles q
ſéparoient, & il eſpéroit par ſa fortune
amour trouver dequoi les ſurmonter. Il n
venoit même nul ſcrupule du côté de la Prin
de Sudermanie; & comme ſon cœur n'avoit
ſenti pour elle qui fût égal aux ſentimens
avoit pour la Princeſſe de Dannemarc, il ne c
toit pour rien les engagemens que Stenon
voulu qu'il prit avec ſa fille. Mais comm
étoit véritablement généreux, il ne pouvoit
ſer à cette Princeſſe infortunée ſans entrer
les derniers attendriſſemens : il s'en repréſe
une image touchante, & ſes malheurs &
vertus rempliſſoient ſon ſouvenir de pitié & d
miration.

Belle Princeſſe, s'écrioit-il quelquefois,
êtes vous ? Que ne puis-je vous ſecourir ! au de
de ce cœur que Chriſtine vous ôte, vous aure
plus tendre affection, ſi vous n'avez pas ſon am
Oui, je répandrai la derniere goute de mon
pour votre ſervice. O Dieux ! que ne puis-je
venger !

C'étoit de la ſorte que Guſtave penſoit à
déplorable Princeſſe, tandis qu'il s'abandonno
l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe de Dan
marc. C'étoit auſſi dans ce tems-là, que to
la Cour étoit occupée d'un Carouſel qui ſe
paroit, dont quinze jeunes Seigneurs étoien
mais ce qui étoit de ſingulier & de galant

d'ombrage ; mais, Guſtave, où eſt ſa fille, la Princeſſe de Sudermanie ? Si vous le ſçavez, il faut m'en inſtruire : je vous avoue que je la craindrois, ſi elle étoit notre ennemie. Elle a la grandeur de courage qu'avoit le Roi Suanthon ; j'ai envoyé en Pologne, croyant avec toute la terre que Sténon l'y avoit envoyée ; on ne l'y a point vue ; j'ai auſſi envoyé en Moſcovie ; je ſçais certainement qu'elle n'eſt point avec la Reine ſa Mere. J'ai preſſé Sigiſmond de me dire ſi elle n'étoit point inconnue à la Cour de ſon Pere, il m'a aſſuré qu'elle n'y étoit pas. Où eſt-elle donc, Guſtave ? Elle eſt en Suede, je n'en puis douter. O, mon cher Vaſa, continua finement ce Prince, l'empreſſement que vous me voyez à la recherche de cette Princeſſe n'eſt pas pour lui faire du mal, bien au contraire. C'eſt, à la vérité, pour l'empêcher de me nuire par les vains ſoulevemens qu'elle pourroit cauſer parmi les Suédois ; mais la raiſon principale, ce ſeroit pour élever cette Princeſſe aux ſuprêmes grandeurs, en la mariant avec mon fils, & la remettre par-là ſur ce Trône dont ma bonne fortune a chaſſé ſon Pere. Guſtava, qui ſçavoit l'amour du Roi pour cette Princeſſe, comprit toute l'adreſſe de ce diſcours ; auſſi répondant avec beaucoup de reſpect & toute la vérité qui n'étoit que trop certaine, il proteſta au Roi qu'il ne ſçavoit point où étoit la Princeſſe de Sudermanie. Le Roi le pria de s'en informer, & lui permit d'avoir commerce avec ſes parens & ſes amis en Suede. Vaſa lui promit de lui obéir, & l'aſſura qu'il feroit ſon devoir, s'il avoit quelque connoiſſance des lieux que la Princeſſe avoit choiſi pour ſa retraite.

Sa faveur auprès du Roi parut bientôt aux yeux ... toute une Cour ſervile, qui ne ſe conduit que ... aux du Prince. Il n'eut que quatre jours ... préparer au Carouſel, & quoique le tems fût

lui. La Princeſſe lui répondit avec beaucoup civilité, & lui dit que tout ce que le Roi fai étoit bien, & qu'elle n'avoit garde d'y contred Sigiſmond, qui entra dans ce moment, & qui noit d'apprendre ce qui s'étoit paſſé, ſe plaig au Roi de ce qu'il n'avoit pas daigné jetter yeux ſur lui pour l'honneur que Vaſa receva & que s'il eût penſé qu'un Etranger y eût prétendre, il auroit eu la même témérité q Vaſa pour le demander. Le Roi reçut fort b ce que lui diſoit Sigiſmond, ſans toutefois cha ger rien dans ce qu'il venoit de preſcrire. Prince de Pologne en regarda de travers Guſta qui, le conſiderant déja comme ſon Rival, lui moigna par une fiere joie, celle qu'il avoit remporter ce premier avantage ſur lui. Il ſe bloit que ce jour-là tout lui dût être favorab car le ſoir le Roi le tirant à part, lui parla ces termes.

Je vous ai fait Chevalier de Chriſtine, Guſt ve, lui dit-il; je vous ai donné une préfére ſur bien des Concurrens qui étoient plus en dr de l'obtenir que vous: mais vous ne ſçavez que je veux vous faire mon Confident. A c parole Vaſa trembla & s'imagina que cet eſp mauvais & brutal vouloit le faire le miniſtre bien des lâchetés; & s'armant de toute la fr chiſe de ſon courage, il ſe réſolut d'écouter de répondre ſelon ce qu'il devoit au Pere de Maîtreſſe. Le Roi continua de cette ſorte: vous avoue que j'ai l'eſprit inquiet depuis la Co quête de Suede; la famille de Sténon eſt écl pée à mes deſſeins: quoique cette Couronne ſ élective, & qu'elle m'apartienne par le dr des Conquérans, je crains toujours quelque mence de guerre. Ce n'eſt pas que la Ve de Sténon me faſſe peine en Moſcovie; elle là dans une impuiſſance qui ne me peut ca

d'o

d'ombrage ; mais, Guſtave, où eſt ſa fille, la Princeſſe de Sudermanie ? Si vous le ſçavez, il faut m'en inſtruire : je vous avoue que je la craindrois, ſi elle étoit notre ennemie. Elle a la grandeur de courage qu'avoit le Roi Suanthon ; j'ai envoyé en Pologne, croyant avec toute la terre que Sténon l'y avoit envoyée ; on ne l'y a point vue ; j'ai auſſi envoyé en Moſcovie ; je ſçais certainement qu'elle n'eſt point avec la Reine ſa Mere. J'ai preſſé Sigiſmond de me dire ſi elle n'étoit point inconnue à la Cour de ſon Pere, il m'a aſſuré qu'elle n'y étoit pas. Où eſt-elle donc, Guſtave ? Elle eſt en Suede, je n'en puis douter. O, mon cher Vaſa, continua finement ce Prince, l'empreſſement que vous me voyez à la recherche de cette Princeſſe n'eſt pas pour lui faire du mal, bien au contraire. C'eſt, à la vérité, pour l'empêcher de me nuire par les vains ſoulevemens qu'elle pourroit cauſer parmi les Suédois ; mais la raiſon principale, ce ſeroit pour élever cette Princeſſe aux ſuprêmes grandeurs, en la mariant avec mon fils, & la remettre par-là ſur ce Trône dont ma bonne fortune a chaſſé ſon Pere. Guſtava, qui ſçavoit l'amour du Roi pour cette Princeſſe, comprit toute l'adreſſe de ce diſcours ; auſſi répondant avec beaucoup de reſpect & toute la vérité qui n'étoit que trop certaine, il proteſta au Roi qu'il ne ſçavoit point où étoit la Princeſſe de Sudermanie. Le Roi le pria de s'en informer, & lui permit d'avoir commerce avec ſes parens & ſes amis en Suede. Vaſa lui promit de lui obéir, & l'aſſura qu'il feroit ſon devoir, s'il avoit quelque connoiſſance des lieux que la Princeſſe avoit choiſi pour ſa retraite.

Sa faveur auprès du Roi parut bientôt aux yeux de toute une Cour ſervile, qui ne ſe conduit que par ceux du Prince. Il n'eut que quatre jours pour ſe préparer au Carouſel, & quoique le tems fût

fut court, ſes habits & ſon équipage furent d'une galanterie & d'une magnificence qui paſſoient de tous les autres Chevaliers. La Princeſſe Chriſtine dit un jour qu'il étoit ſi ſingulier que des Dames fuſſent entrées en lice, qu'elle croyoit en garder la mémoire éternellement, & qu'elle conſerveroit avec ſoin ſon dard, & le mettroit dans ſon cabinet comme un des principaux bijoux. Toutes les Dames dirent qu'elles en uſeroient de même; cela donna ſur le champ penſée à Vaſa qui imagina quelque plaiſir de ſorte que la Princeſſe gardât auſſi des marques plus nelles de ſon amour. Il penſa donc à faire graver quelque choſe ſur ſon dard, & à le donner adroitement le jour du Carouſel avec celui de la Princeſſe; pour ce ſujet, il envoya promptement un inconnu avec ſon dard chez un Graveur, lui ordre d'y faire mettre ces vers:

Amour, prête-moi des armes;
Je veux attaquer un cœur;
Fais lui ſentir tes allarmes,
Comme je ſens ton ardeur.

Sigibrite, dont nous n'avons point encore parlé, avoit des yeux, & le goût bon & délicat, elle étoit accoûtumée à aimer les hommes du monde les mieux faits; ſon tempérament la tourna tout d'abord du côté de Guſtave. Elle ne ſe fit pas grand ſcrupule d'être infidele au Roi de Dannemarc: elle trouva Guſtave beau, elle l'aima; mais, comme elle étoit ambitieuſe, & qu'elle ne vouloit rien hazarder de ſon crédit & de ſon rang, elle ne ſe ſongea qu'à tromper le Roi, & à faire entrer Guſtave en intelligence avec elle. Toute ſa peine étoit de lui faire ſçavoir qu'elle l'aimoit: car quelque déreglement qu'une femme ait dans l'eſprit

premiers pas en amour ſont toujours malaiſés à faire: elle étoit embaraſſée à inſtruire Guſtave; elle ſortit de cette peine aſſez heureuſement.

Cette femme aimoit trop tout ce qui étoit d'éclat, pour n'être pas d'une fête ſi magnifique; Mucé étoit ſon Chevalier, elle étoit fort occupée de ſa parure, & ayant à faire de l'ouvrier qui avoit le dard de Vaſa, elle y fut elle-même pour lui parler. Il s'étoit enfermé pour graver ces vers: on lui dit d'abord qu'il n'y étoit pas: mais enſuite quelqu'un plus aviſé ayant vu que c'étoit Sigibrite, on lui dit qu'il étoit au logis. Comme elle étoit vive & prompte, elle monta; il cacha d'abord ſon ouvrage; l'action qu'il fit, lui donna de la curioſité, il fit le miſtérieux, mais d'une maniere qui augmenta la curioſité de Sigibrite; de façon que, quoi qu'il lui pût dire, elle ſçut ſi bien le prendre, & cette perſonne étoit ſi conſidérable dans le Royaume, qu'il lui montra ce qu'il faiſoit; elle trouva l'invention fort ingénieuſe, elle le preſſa pour ſçavoir l'auteur d'une galanterie ſi jolie, mais comme il ne le ſçavoit pas, il ne put la contenter. Dans ce même inſtant elle penſa à ſe ſervir de la même choſe, & à faire graver quelques paroles ſur ſon dard qu'elle changeroit avec celui Vaſa. Elle fut ravie d'avoir ſi heureuſement imaginé, & donnant une ſomme conſidérable à cet homme, afin qu'il lui gardât le ſecret, après avoir ſongé un moment, elle lui commanda de graver ces paroles ſur ſon dard, qu'elle lui envoieroit :

Les yeux qui me percent l'ame
Ont des traits plus dangereux :
Aime, répons à ma flâme ;
Vivons & meurons heureux.

Ce jour tant déſiré arriva: Chriſtine & Vaſa, plus beaux tous deux que le Dieu d'amour, & plus bril-

il le fit d'une
le ne put trouv
il partit d'aupr
ſes, il ſembla
demander ſes ſou
tout de feu, acc
qui tranſportoit
rer que ſes deſirs
Allez, mon Chev
que nous ayons q
journée. Il partit
après s'être baiſſé
& il fournit ſa car
& un air au deſſus
ner, & revint aupr
clamations, & en V
d'elle bien d'autres
adreſſe & le Peuple l
dit qu'elle ne s'étoit
prenoit d'un air à lu
la victoire. En effet,
rons les ornemens,
bien la mine de ne ſe
tive. Sigibrite, qui ſe
dit mille choſes flateuſe
deux Princeſſes

diſoit cent douceurs, dont elle tiroit avantage; & qu'elle tournoit d'un autre ſens qu'il ne le penſoit. D'autre part auſſi, Vaſa prenoit tout ce que Sigibrite faiſoit d'agréable, comme venant d'une créature adroite, qui vouloit s'acquérir un homme dont elle voyoit la nouvelle faveur auprès du Roi. Elle étoit ce jour-là dans une gaieté qui rendoit ſon humeur fiere plus ſupportable qu'à l'ordinaire; & comme elle ne penſoit qu'à changer ſon dard avec celui de Vaſa, elle le fit fort adroitement. Vaſa ne ſongeoit pas alors à ce qu'il faiſoit, il lui diſoit pourtant une galanterie, & en prenant ſon dard, elle crut voir dans ſes yeux ce qu'elle ſouhaitoit qui fût dans ſon cœur. Elle ſe joua quelque tems de ces dards avec une nonchalance affectée & rioit avec Sebille de quelque choſe de plaiſant que Mucé dit ſur la mauvaiſe fortune de quelques Chevaliers: enſuite elle donna ſon dard à Vaſa, & retint le ſien. Vaſa ſongea d'abord à l'importance de la mépriſe, ſi Sigibrite en avoit fait; elle étoit aiſée à faire, parce que tous les dards étoient ſemblables; ſi bien qu'il regarda promptement à l'endroit où les vers étoient gravés, & y voyant de l'écriture, il ne penſa point que c'en pût être un autre que le ſien.

D'autre part, Sigibrite, contente d'avoir fait ſon coup, étoit dans une joie qui brilloit en tout ce qu'elle faiſoit, & quand, par une action de la main, elle vit par hazard des lettres gravées ſur le dard de Guſtave, au même endroit où il y en avoit ſur le ſien; elle eut un trouble & une ſatisfaction qu'on ne ſçauroit repréſenter: qu'on s'imagine une femme emportée, dont toutes les paſſions étoient violentes, on ſe figurera aiſément ce qu'elle ſentit lorſqu'elle lut ces paroles, & qu'elle penſa que Vaſa les lui addreſſoit, car elle n'en douta pas un moment.

Va-

Vaſa, d'un autre côté, n'étoit occupé
la Princeſſe, elle revint ſe mettre en ran
prendre ſa marche vers le Palais. Il re
tous les prix de cette journée, hors un ſe
Mucé lui diſputa, ils furent enſemble les
voir de la main de la Reine : le premier
donna à Guſtave, fut le portrait de la Pr
enrichi de diamans, il fut tellement ra
contemplation de cette divine peinture, qu
blioit de recevoir les autres prix qu'Eliſabe
préſentoit. Il revint tout hors de lui au
la Princeſſe reprendre ſon rang & ſa march

Madame, lui dit-il, je devrois mettre
pieds tous ces Prix que ma bonne fortu
fait remporter, mais il y en a un ſi précieu
j'avoue que je ne le donnerois pas mêm
l'Empire du Monde ; qu'il eſt beau ! diſoit
regardant ce portrait ; qu'il eſt aimable !
ſuivoit-il, en l'approchant de ſa bouc
voyant rougir la Princeſſe en détournant l
je n'oſerois, achevoit-il, faire toutes me
rations. Cependant, il prit ſon tems pour
ger ſon dard en aidant la Princeſſe à de
de cheval. Abuſe qu'il étoit, il lui donno
de l'artificieuſe Sigibrite.

Le ſoir il y eut bal, & Vaſa ne s'y
moins admirer qu'au tournois. Le Prin
Pologne y danſa fort bien, il eut tout le
dard de la Princeſſe entre les mains ; & c
il n'étoit occupé qu'à la regarder, il ne
pas à lire ce qu'il y avoit de gravé : mai
qui le craignoit étoit dans une inquiétude
ge, outre qu'il étoit fâché que Sigiſmond
bonheur de tenir quelque choſe qui fût à la
ceſſe. En ſe retirant, elle reprit ſon dard
lendemain dès qu'elle fût habillée, elle le
elle-même dans ſon cabinet, & Sibille ava
hazard porta ſa vûe ſur la gravure fit un

cri, & Dorothée entrant dans le même moment, elle fit voir aux Princeſſes la cauſe de ſa ſurpriſe. Jamais il n'en fut une pareille : Sibille ſoutint toujours que c'étoit Sigiſmond qui avoit changé le dard de la Princeſſe. Elle fut de cette opinion, auſſi bien que Dorothée. Mais Chriſtine étoit ſi irritée du ſtile & de la liberté de ces vers, qu'elle ne pouvoit pardonner l'audace de ce Prince. Il faut que cette maniere de parler, diſoit Sibille, & de parler pour la premiere fois à une Princeſſe, ſoit Polonoiſe. Je m'imaginerois que Paris, quand il étoit Berger, parloit ainſi à Enone ſur les bords du Scamandre au pied du Mont Ida. Enfin, je ſuis comme la Princeſſe, cette façon familiere me déplait : je vous aſſure, reprit-elle, que je lui ferai bien voir que ſa froide galanterie n'a point du tout réuſſi. De-là elles furent chez la Reine, où tous les Chevaliers & toutes les Amazones étoient. Vaſa y vint comme les autres. D'abord il regarda dans les yeux de Chriſtine, pour tâcher de connoître ſi elle avoit lu ces vers, & voir l'effet que cette liberté auroit produit. Il lui parut qu'elle étoit chagrine. Sigibrite, au contraire, qui n'avoit pas accoûtumé d'être à ces heures chez Eliſabeth, s'y étoit rendue dans une joie extraordinaire, étant perſuadée que les vers de Vaſa s'adreſſoient à elle. Elle avoit eſpéré tout le matin d'avoir de ſes nouvelles ; & comme elle n'en avoit point eu, elle étoit chez la Reine, dans l'eſpérance de voir la ſatisfaction qu'il auroit pour un commencement d'amour ſi heureux. La converſation fut tumultueuſe, comme elle l'eſt d'ordinaire en ces rencontres. Sigibrite y trouva pourtant l'occaſion de dire à Vaſa quelques paroles obligeantes & à double entente, & le hazard fit qu'il y répondit comme elle le ſouhaitoit : c'en étoit aſſez pour la confirmer dans ſes idées ; mais Vaſa ne

ſongeoit qu'à Chriſtine ; il peſoit toutes
les ; il obſervoit toutes ſes actions. Il
qu'elle étoit d'un froid étonnant pour
ce Sigiſmond ; & comme il étoit ingén
tourmenter, au lieu d'en avoir du plaiſi
inquiéta, & conjectura de-là qu'il falloi
Prince eût parlé d'amour à Chriſtine. C'
jours un avantage qu'il avoit eu : il obſe
quitta la Princeſſe mal ſatisfait, & qu'el
pas trop contente : enſuite elle parla
ſœur, & s'en alla avec elle auprès d'une
où Sibille & Mucé ſe parloient. Il p
qu'elles avoient beaucoup d'attention a
choſe que leur diſoit Mucé, qu'elles faiſ
geſtes d'étonnement, qu'elles parloient
fois toutes trois enſemble, & enfin qu
prirent ſi fort à rire, qu'on n'a jamais vu
reil épanchement. Tout le monde les re
& on eut bien voulu ſçavoir le ſujet d'
exceſſif ; on rioit de les voir rire, ſans
de quoi. Sigiſmond ſe rapprocha pour en
part, mais à ſon abord ces quatre pe
comme de concert, reprirent un air ſi
qu'il les quitta bien vîte, & le rire fut
mencé. Vaſa les aborda, en déclarant
vouloit pas l'interrompre. Votre preſe
nous fait point de peine, lui dit obliger
la Princeſſe ; & ſi nous étions moins en vue
vous ferions part d'un ſecret fort plaiſa
dont nous prétendons tirer bien du
Remarquez cependant tous les mouveme
vers de toutes les perſonnes du Carouſel :
roit-on pas qu'un même eſprit les conduit
anime ? En effet, elles avoient toutes un a
preſſé, un air qui marquoit une occupatio
les étoient toutes parées, & chacune pa
avoit un deſſein.

Mais, pour expliquer la choſe, & faire

le ſujet du rire prodigieux des Princeſſes, aut ſçavoir que deux jours avant le Carouſel cé étant a=é chez l'ouvrier qui gravoit le dard Vaſa, & qui avoit été domeſtique de ſon , cet homme ne put s'empêcher de lui faire fidence de ces vers. Il ne lui parla pas de c de Sigibrite : il en voyoit trop la conſé- ıce ; mais pour ceux qu'un inconnu lui avoit né, il en voulut divertir ſon ancien Maître. cé les retint d'abord, & prétendit d'en faire uſage qui ne ſerviroit pas peu à ſon plaiſir, qui pourroit produire un étrange embarras. r ce ſujet il réſolut de faire mettre ces vers tous les dards, afin que chacun crût que ſon :valier ou ſon Amazone les avoit changés. Il cepta de ce déſordre que la Maiſon Royale Sigibrite. Il étoit ſon Chevalier ; elle n'eut c point de dard écrit ; Sibille, qu'il aimoit, ı eut point auſſi, ni Eric, qui étoit ſon Che- er : tout le reſte en eut. Il ſçut aiſément les riers de tout le monde ; il y envoya un hom- à lui de la part de chaque perſonne en partie- er, & le jour du Carouſel on ne s'aviſa point a trahiſon ; il arriva enſuite que chacun crut, que ſon Amazone, ou que ſon Chevalier, avoit ngé ſon dard, & avoit imaginé cette maniere énieuſe de faire ſçavoir ſes ſentimens ; de ſor- ue chaque perſonne croyoit être la ſeule pour cette galanterie avoit été faite, & s'applaudiſ- en ſecret, ſoit homme, ſoit femme, & ca- t ſon dard avec ſoin, de peur qu'un autre le arquât ; il n'eſt donc pas étrange ſi l'avantu- les dards en produiſit de mille manieres. Que billets, que de rendez-vous, que de fauſſes ures, & quel cahos produiſirent ces éclairciſ- ens ! Il y en eut qui s'aimerent qui n'y euſſent ais penſé ſans cela ; & Mucé prit d'un diver- ıment ſi ſingulier, un plaiſir dont il ſe réjouit

long-tems avec les Princeſſes. Vaſa n'étoi
encore de cette confidence, & il n'en p
de tout le jour, étant obligé de ſuivre
à la chaſſe, qui ne ſe pouvoit plus paſſer
depuis ſa nouvelle faveur. Il fut abordé
lieu des bois par un homme qui lui de
billet en ſe cachant le viſage, & qui diſp
même moment : il lut avec quelque ſurp
paroles,

*La galanterie de votre dard a produit tout l'
vous avez deſiré, vous n'avez cherché qu'à
re, & à me perſuader. Il y a long-tems que
réſiſte ; mais enfin il faut céder de bonne gr
me rends, Vainqueur trop aimable : trouvez
ſoir à dix heures dans le cabinet du Somm*

Guſtave lut vingt fois ce billet, v ul
jours, mais ne pouvant croire que ce fû
tine qui l'eût écrit. Quoi ! diſoit-il, cet
caſſe, dont la vertu eſt ſi pleine d'auſtérité
boit dans un relâchement de cette ſorte
non ; je me trompe ; relîſons encore un
mais, quoi ! reprenoit-il, toutes ces
ſon poſitives, & il eſt ſûr qu'elles s'adr
moi. C'eſt moi qui ſeul ai donné un da
Princeſſe, où elle a vu des marques de mon
enfin c'eſt à moi, à qui cet homme s'eſt a
& à qui ce billet convient. Mais, pourq
air de miſtere, ce rendez-vous à cette h
Non, encore une fois, je ne reconnois p
caractere de la Princeſſe : n'importe, pe
merveille de cette avanture, nous ſerons
éclaircis. Dans cette penſée, il ſe retira
après la chaſſe, pour attendre l'heure de
dit-on : & dès qu'elle fut arrivée, il paſſ
don dans le petit bois de Flore, & s'ava
droit vers le cabinet du Sommeil ; à peu
vis-à-vis du grand portique, qu'il apperçut
de la Lune une perſonne qui ſe leva de d

petit lit de repos, & qui s'avança toute enveloppée dans une mante qui la couvroit depuis la tête juſqu'aux pieds. Quand Guſtave vit ainſi cette figure qui n'étoit point accompagnée, il jugea bien que ce n'étoit pas Chriſtine, & il étoit en doute s'il entreroit, quand ce hardi Fantôme ſe plaçant juſtement aux rayons de la Lune pour être vu, jetta la mante qui le couvroit, & laiſſa voir l'emportée Sigibrite aux yeux de Guſtave, dans une négligence d'habillement qui n'étoit pas bien d'accord avec la modeſtie; & s'approchant de lui d'un air galant, pour ne pas dire effronté, elle lui dit, en ſoûriant un peu:

Amour, prête-moi tes armes,
Je veux attaquer un cœur;
Fais-lui ſentir tes allarmes,
Comme je ſens ton ardeur.

Vaſa avoit d'abord été épouvanté à la vûe de Sigibrite; mais il crut être tout de bon enchanté, quand il lui entendit dire ces vers, qu'il croyoit que la ſeule Chriſtine eût dû voir. Il étoit appuyé contre un pilier de marbre, ſans force, & ſans parole. Sigibrite, le conſiderant en cet état, crut que c'étoit un effet d'amour; ſi bien que reprenant la parole du même air qu'elle avoit commencé: l'amour vous a bien ſervi, Vaſa, lui dit-elle, il a mis dans mon cœur les mêmes choſes qui ſont dans le vôtre, &, comme je vous l'ai déja dit ſur mon dard,

Aime, répons à ma flame;
Vivons & mourons heureux.

N'eſt-ce pas aſſez m'expliquer? Ne tardons point à jouir d'une ſi charmante correſpondance. Sigi-

brite ajoûta à ces dernieres paroles des m
res flatteuſes. Vaſa étoit dans une indolenc
commençoit à la laſſer. Il avoit cependant
compris une partie de ſon malheur ; &, ne
lant pas tromper Sigibrite, ſans conſidérer c
c'étoit pour lui que d'irriter une femme de
te humeur : je ne ſçais, Madame, lui dit-il, f
vous dire que tant de bontés me confon
parce que je ſens bien que je ne les ai pas
ritées ; je ne ſçais non plus ce que vous m
tes de votre dard. Quoi ! s'écria Sigibrite,
n'avez pas lu les vers que j'ai fait graver ſur
dard ? Non, Madame, reprit-il. Quoi ! cont
t-elle, je n'ai pas reçu le vôtre, où ces
vers, que je vous ai dit d'abord, étoient é
Je ne ſçais ce que tout cela veut dire, Mad
reprit Vaſa, qui ſe réſolut fortement à nier
eût rien fait graver ſur un dard : je ſçais
ment que le jour du Carouſel, étant le mati
més chez le Roi, nous avons tous poſé
dards ſur la table de ſon cabinet, & il ſe
faire que j'aurai pris le dard de quelqu'
plus galant que moi. Du reſte, Madame, j
je ne me ſerois imaginé d'avoir la hardieſ
vous aimer ; le Roi vous adore ; vous répon
ſans doute, à ſes tendres affections ; je ſuis
ambitieux, qui vous trouve belle, & qui vou
garde avec admiration, mais qui ne penſe qu
fortune.

Un coup de foudre, & ces paroles, furc
même choſe pour Sigibrite : Ah ! Guſtave,
elle enfin, que me dites-vous ! Enſuite,
nant de cette ſurpriſe, elle voulut entrepr
de lui faire voir que ſon ambition, & la pa
qu'il pouvoit avoir pour elle, bien loin d'étr
compatibles, étoient d'un aſſortiſſement qui
voit être rempli d'utilités pour lui. Vaſa
avoua qu'il étoit inſenſible, & que pour rien

conſentiroit à trahir le Roi. Cette redoutable perſonne, qui étoit outrée de l'entendre parler comme il faiſoit, le conjura d'eſſayer au moins de l'aimer, qu'elle travailleroit à ſa fortune, & la rendroit ſi élevée, qu'on ne la regarderoit qu'avec des yeux d'envie. Vaſa, qui faiſoit cependant des réflexions, & qui connoiſſoit le caractere abominable de cette femme, vouloit ſurtout paroître inſenſible à ſes yeux, afin qu'elle ne pût jamais ſoupçonner dans les ſuites qu'il aimoit la Princeſſe. Dans cette penſée, il ſe radouciſſoit; & les eſpérances de cette malheureuſe étant flatées, elle lui paſſoit un bras au col, lorſqu'elle entendit derriere elle un grand cri, qui l'obligea à reprendre bruſquement ſa mante, & à s'enfuir bien vîte par de petits ſentiers détournés qui conduiſoient au Palais. Vaſa ne prit pas tant de précautions qu'elle, il ſe promenoit lentement, en rêvant à ſon avanture; &, prenant ſon chemin vers une grande allée qui étoit à l'autre porte du cabinet, il fut étrangement ſurpris d'y trouver les deux Princeſſes, Sibille & Mucé leurs filles étant à vingt pas de-là. Chriſtine paroiſſoit un peu interdite, Dorothée & Sibille ſe prirent à rire: il connut qu'elles avoient été témoins de ce qui s'étoit paſſé, il n'en fut pas fâché. Quel monſtre! lui dit Dorothée d'un air plus ſérieux! ah! Vaſa, j'ai ſouffert la moitié de la peine que vous aviez. Pour moi, j'en étouffe encore, dit Sibille. Je vous ai bien ſecouru au beſoin, reprit Mucé; car voyant l'emportement de cette effrontée, j'ai fait un grand cri, en contrefaiſant ma voix, pour vous tirer de l'embarras où je prévoyois bien que vous tomberiez. Tout le monde rit de ce que Mucé diſoit, & de l'effet que ſon cri avoit produit. Mais, quand on fut un peu revenu de toutes les pluiſanteries que cela fit dire: Hé! vous, Madame, dit Vaſa à Chriſtine, vous ne me dites

rien ; ne prenez-vous nul intérêt à ce qui s'eſt paſſé. Helas ! lui dit la Princeſſe, que voulez-vous que je diſe ; ne ſuis-je pas aſſez fâchée de voir que le Roi mon Pere eſt ſi cruellement trahi par la plus méchante femme du monde? Mais encore, reprit Guſtave, en lui parlant bas, auriez-vous voulu que le malheureux Vaſa ceſſât de vous adorer, pour répondre à la folie de cette perſonne? Guſtave, lui dit la Princeſſe, au nom de Dieu ne parlez pas comme vous faites ; ne me forcez pas à vous bannir pour jamais, & peut-être à vous haïr pour toujours ; & voulant détourner ce que Vaſa vouloit répondre, elle s'avança vers les trois perſonnes qui marchoient à deux pas d'eux, & les obligea à conter à Vaſa l'avanture des dames. Il fut merveilleuſement étonné ; & s'adreſſant à Dorothée, ſi la Princeſſe promet de ne ſe pas fâcher, lui dit-il, je vous apprendrai le nœud de tout ce miſtere. Dorothée l'ayant exigé de Chriſtine, Vaſa lui avoua qu'il avoit fait ces malheureux vers qui produiſoient tant de choſes ſurprenantes. Mucé eut la une belle matiere à dire cent jolies choſes ; on éclaircit l'injuſtice qu'on avoit faite à Sigiſmond, on vit bien que c'étoit le deſir de Sigibrite, & que les vers qu'on avoit cru de lui étoient d'elle ; & comme il étoit tard, les Princeſſes ſe retirerent.

Pluſieurs jours ſe paſſerent, où Vaſa par tous ſes reſpects ne fut pas mieux auprès de la Princeſſe : quoiqu'il eût des amis qui l'eſtimoient & qui l'aimoient auſſi chérement, c'étoit particulierement à Eric qu'il ſe plaignoit. Sigibrite continuoit à le perſecuter. Elle lui écrivoit tous les jours : il lui repondoit comme un ambitieux qui ne trouvoit encore rien de ſenſible dans ſon cœur ; & comme cette femme croyoit que ſi la fortune de Vaſa alloit auſſi loin qu'il le deſiroit, la reconnoiſſance après cela le tourneroit du côté de l'a-

l'amour, elle obligeoit adroitement le Roi à le combler de faveurs, qui, ſuivant en cela l'inclination qu'il avoit pour lui, faiſoit tout avec excès. Mais que Vaſa étoit peu touché des bontés de Sigibrite & de Chriſtierne ! Tous ſes deſirs n'étoient que pour la Princeſſe de Dannemarc ; il n'avançoit rien auprès de cette fiere perſonne. Ce n'étoit pas qu'elle ne vit bien tout ce qu'il y avoit d'aimable en Guſtave ; il n'y avoit pas de jour qu'elle n'en parlât avec la Princeſſe ſa ſœur & avec Sibille. Je ne ſçais, leur diſoit-elle, pourquoi je ſuis toujours irritée, quand je penſe que Vaſa oſe m'aimer ; car enfin la paſſion qu'il a pour moi n'eſt pas une choſe ſans exemple. Je vois qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant, que jamais homme ne fut fait comme lui, & que peut-être ſes vertus ſurpaſſent encore l'agrément de ſa perſonne ; cependant, je ne ſçais quel mouvement, (je penſe qu'il eſt d'orgueil) fait que je ne puis ſouffrir qu'il m'aime de la maniere qu'il le fait. Mais, diſoit Dorothée, ſi vous n'aviez que de l'orgueil, ce même mouvement ſe devroit bien faire ſentir dans une conquête ſi illuſtre ; & l'amour-propre & la fierté ont bien de quoi ſe ſatisfaire, quand on aſſujettit un homme du caractere de Vaſa. Enfin, dites plutôt, ma Sœur, que votre moment ſenſible n'eſt point arrivé ; car, ſi un homme entre les hommes peut être digne de vous, c'eſt le ſeul Vaſa. Je ſçais bien qu'il lui manque une Couronne, & que naturellement il ne peut être votre époux : mais, que ſçait-on ce qu'un malheureux caprice du Roi mon Pere ne pourroit pas faire dans la violente inclination qu'il a pour lui ? Sibille étoit de cet avis ; & c'étoit la matiere ordinaire de leur entretien, lorſqu'un ſoir que Vaſa alloit au coucher du Roi, il ſe vit abordé dans la Salle des Gardes par un étranger aſſez mal vêtu. Il le reconnut d'abord pour un hom-

paroles.

La fortune permettra-t-elle qu
juſqu'à vous, & après nous avoir
rés, ſouffrira-t-elle que nous nou
cet innocent ſtratagême? Que faite
où êtes-vous? On m'a dit que le barba
marc vous tient dans ſes priſons; &
proſcrite par mon Pere avant ſes d
ces, je ſuis dans un coin des Eta
lui, inconnue à tout le reſte de la
vous à moi, Guſtave? Avez-vous q
de ces tems ſi heureux où nous fûmes
volonté du Roi à être l'un à l'autre
qu'un eſpoir ſi agréable ne nous ſoit pl
de lui ſeul que je tire l'unique reſſou
vivre. Oui, mon cher Vaſa, je me ſ
vous, malgré tous mes malheurs. La
cile, qui m'a accompagnée, eſt le tén
mes penſées. Elle ſçait qu'en donnant a
de ma déplorable Maiſon, des larmes d
doit jamais finir, il me reſte encore des
donner à la mémoire de Guſtave.

La Princeſſe liſoit cette lettre avec
à ſes deux compagnes, qui n'étoient p
tentives à l'écouter. Quand elle

par toute l'Europe que ſon admirable beauté ? Ma ſœur, reprit froidement Chriſtine, ne nous étonnons pas tant de ce que nous voyons : examinez bien cette lettre, &, quelque paſſion que vous y voyiez, cette Princeſſe l'a pu écrire ſans être blâmable. Vous voyez qu'elle écrit à un homme qui avoit été deſtiné pour être ſon époux : ne la blâmons point, j'admire plutôt tout ce qu'elle écrit. Au travers de l'amour dont toute cette lettre eſt remplie, j'y vois un certain caractere de modeſtie & de vertu, qu'on ne peut trop eſtimer ; elle le fait reſſouvenir adroitement des ordres de ſon Pere & de ſon Roi. Que cette Princeſſe me fait pitié ! helas ! ſi elle ſçavoit qu'elle n'écrit qu'à un infidele, tant de tendreſſe ne devroit pas être reſſenti pour un inconſtant. Si elle ſçavoit ce nouveau malheur, dit Sibille, qu'il ajoûteroit aux autres ! Mais, enfin, Vaſa eſt un infidele, repartit la Princeſſe : voilà cet homme ſans foibleſſe, ce Héros que vous me vantiez tant. De quelque maniere que vous le voyiez, repliqua Dorothée, ou ayant été inſenſible aux charmes de la Princeſſe de Sudermanie, ou que l'ayant aimée, comme il y a grande apparence, il l'ait quittée pour vous, je trouve que la choſe vous eſt toujours glorieuſe : s'il n'a point été touché de ſes charmes, vous avez fait ce que la plus grande beauté de l'Univers n'a pu faire ; & s'il eſt vrai qu'il n'y fut point inſenſible, vous le chaſſez de ſon cœur, & vous vous en emparez avec un empire auquel il eſt ſoumis ſans réſiſtance ; enfin, de quelque façon que la choſe ſoit, vous avez bien lieu d'être contente de Guſtave & de vous.

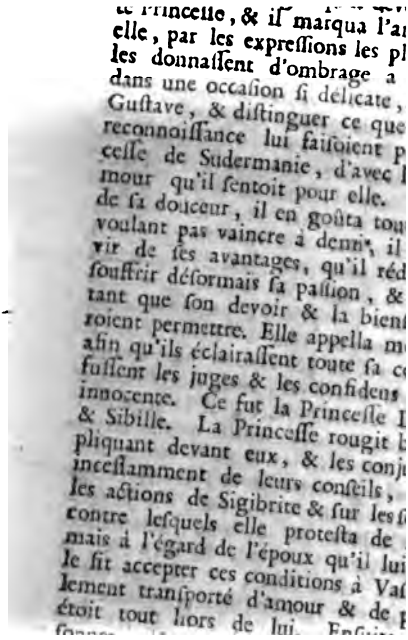
Ce que Dorothée diſoit, la Princeſſe Chriſtine le ſçavoit comme elle ; &, par une fatalité que l'on trouvera aſſez naturelle, cette lettre produiſit un grand changement dans ſon cœur. Cette fiere,

ſentimens tumultueux & préc
mêla avec une connoiſſance
parut comme il étoit, c'eſt-à-d
que ſont les objets quand l'amc
Dès qu'elle ſentit qu'elle l'ain
être aimée ; elle eut un mouvem
fit craindre que cette lettre de la
la plus malheureuſe perſonne
cauſé à Vaſa d'autres ſentimens
pitié : elle avoit toutes ces agitati
Dorothée & Sibille parloient : e
qu'elles penſeroient, ſi elles ſçavo
gieux changement, & ſi elles con
bleſſe.

Deux ou trois jours ſe paſſerent
ſon charmant vainqueur acheva de
il ignoroit ſa victoire. Malheureu
craignoit d'être dédaigné ; d'autre
qu'il avoit perdue & cherchée i
mettoit dans un chagrin épouvant
ſa mélancolie aux yeux même de c
qui, touchée de toute façon, ſi elle
de guérir toutes ſes peines, au m
le de ſoulager ſon inquiétude à l'ég
Elle y fut ſollicitée par Sibille & par I
ne pouvoient plus voir le déſ

qu'où ſon déchaînement n'auroit-il pas été ! c'étoit ce que Guſtave penſoit continuellement, & ce que la Princeſſe imaginoit qu'il penſoit ; de ſorte que, pour remettre le calme dans ſon ame, elle ſe réſolut de lui parler ; & ſe trouvant un jour dans le cabinet de Sibille, elle l'appella, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle, elle le regarda d'abord d'un air aſſez embaraſſé ; mais enfin ſe raſſurant comme elle pût, elle lui dit avec le reſte d'un battement de cœur : Guſtave, je ſuis bonne phiſionomiſte ; je vois que vous avez de grands chagrins, il ne dépend que de moi de vous les ôter. Helas ! reprit-il, en la regardant avec une langueur qui produiſit plus qu'il ne croyoit, vous ne le ſçavez que trop, que vous pouvez m'ôter tous les chagrins dont ma vie eſt traverſée. De vous ſeule dépend tout mon chagrin & toute ma joie : ôtez-moi mes chagrins, donnez-moi de la joie ; ou plutôt, divine Princeſſe, reprit-il, en mettant un genou à terre, ordonnez tout à l'heure que je meure, ſi vous ne voulez pas écouter mon amour. Chriſtine le pria de ſe relever, mais il s'obſtina à demeurer dans la même poſture ; il la regardoit tendrement ; & comme elle ſentit qu'elle en étoit émue, pour empêcher qu'il ne le remarquât, elle tira de ſa poche la lettre de la Princeſſe de Sudermanie, & l'ouvrant négligemment, elle l'expoſa aux yeux de Guſtave, qui fit une exclamation de joie en la revoyant. Tenez, lui dit-elle, je vous rends ce qui eſt à vous ; & elle lui conta comme elle l'avoit eue : mais, ajoûta-t-elle, je vous demande ma récompenſe, c'eſt de me dire préciſément, & ſans vous aviſer de rien déguiſer, ſi vous avez aimé cette Princeſſe, & en quels termes vous en êtes avec elle. Vaſa, qui étoit ravi d'avoir retrouvé ſa lettre, qui voyoit bien qu'elle n'étoit pas tombée en des mains dangereuſes, & qui remarquoit une certaine bonté

pour



rendu la lettre de la Princeſſe de Sudermanie étoit encore à Copenhague: il lui répondit, qu'il y étoit; & ajoûta qu'il l'avoit aſſuré que s'il pouvoit s'en retourner en Suede, il y trouveroit un bon parti, & que s'il vouloit ſe mettre à la tête de ceux qui avoient envie de ſe ſoulever, il pouvoit tout attendre de leur zele & de leur valeur. Ces choſes-là, Madame, continua-t-il, tentent bien l'ambition d'un jeune homme, ſur-tout quand il ſonge que ce n'eſt rien ôter au Roi votre Pere qui ſoit légitimement à lui; qu'il n'en coûteroit tout au plus que la perte de quelques mauvaiſes garniſons; & que je ſerois du moins en état par-là d'offrir à la plus belle Princeſſe de l'Univers, un trône qui ne ſeroit pas indigne d'elle. Chriſtine rougit. Ne ſuis-je point coupable, dit-elle, d'entrer dans un ſi dangereux ſecret? Mucé appuya ce qu'avoit dit Guſtave. Ah! ma ſœur, dit Dorothée, qu'importe qu'il en coûte un trône à mon Pere, ſi l'on vous y voit aſſiſe un jour avec Vaſa? La Princeſſe demanda encore à Guſtave, en quel endroit étoit la Princeſſe de Sudermanie? Il lui dit, que l'homme qui étoit chargé de ſa lettre avoit eu ordre de la remettre entre les mains d'Aſtolfe, & qu'il étoit mort ſubitement après, ſans avoir eu le tems de lui dire où étoit la Princeſſe; qu'il n'avoit eu que celui de lui rendre ſon paquet, où Aſtolfe avoit trouvé une lettre de la Princeſſe de Sudermanie, qui le conjuroit de paſſer en Dannemarc, pour tâcher d'apprendre des nouvelles de Guſtave, & de lui faire tenir ſa lettre. Dieu nous préſerve, dit Sibille, que le Roi ou Sigibrite puiſſent ſçavoir où eſt cette malheureuſe Princeſſe; car l'infamie, ou la mort, ſeroient les moindres choſes qu'on lui deſtineroit. Il eſt vrai que je tremble, dit Chriſtine, quand je penſe à l'inhumanité de cette abominable femme; & je ne puis m'empêcher d'en craindre quelque

ſiniſtre

parfaitement dans l'Hiſtoire
voir de l'infortunée Colomb
nerent tous vers la Princeſſe
nant ſon conſentement à ce
mença ſon diſcours de cette

HISTO

DE

COLOM

SOIBRITE eſt née de la
que l'on ſçauroit s'imagine
le fait dire de contraire, n'eſt
La Hollande eſt ſon pays; elle
ne à un homme auſſi miſérable
me extraction. Il mourut qu
qu'elle fut groſſe, & ſi la

faire rougir. Elle pouvoit avoir ſept ou huit ans; & dans cet âge innocent elle étoit heureuſement privée des déplaiſirs que lui pouvoient donner les déſordres de la conduite de ſa mere, lorſque cette mére fut epriſe d'amour pour un jeune Matelot qu'elle ſuivit en Norvégue : elle s'habitua ſur les côtes de la Mer, où elle étoit contrainte de vivre de ſon Commerce. En ce tems-là, elle recueillit chez elle des débris d'un naufrage une femme de qualité de France, qui s'appelloit Caſalis, qui étoit d'un eſprit merveilleux, & d'une vertu achevée : c'eſt aſſez de dire qu'elle avoit été élevée auprès de la célebre Reine de Navarre, cette charmante ſœur de François I. Caſalis étoit veuve, elle avoit été mariée à un étranger, elle paſſoit en ſon pays, pour recueillir des biens aſſez conſidérables qu'il lui avoit laiſſés. Sigibrite la retira chez elle, & ſe ſervit de quelques pierreries qu'elle avoit, pour rendre ſa condition moins malheureuſe. Caſalis ſe vit ainſi depouillée ſans en murmurer; & ſe trouvant dans un lieu ſi ſauvage, elle ſe prépara à la patience; & de tems en tems, quand quelque Vaiſſeau paſſoit, elle envoyoit des lettres en ſon pays, pour y faire ſçavoir de ſes nouvelles, afin qu'on vînt la tirer d'un état qui eût été bien dur à un courage moins élevé que le ſien. Mais tout ce qu'elle fit fut inutile, elle fut contrainte de paſſer ſa vie avec l'abominable Sigibrite; & il ſemble que le Ciel l'eût permis ainſi, pour ſeconder les merveilleuſes inclinations de Colombine, & pour conſerver une vertu pure dont la chute eût été certaine. La ſage Caſalis s'attacha à cette petite fille, & remarqua avec plaiſir un naturel ſi heureux. Sa mere, qui fut bien aiſe d'être défaite du ſoin qu'elle pouvoit lui donner, l'abandonna entierement à la conduite de ſon hôteſſe, qui, tout-à-fait retirée de la ſociété de Sigibrite, éleva cette jeune merveille, & lui donna de ſi

fortes

fortes impreſſions de piété & de vertu, l'inſtruiſit ſi admirablement de mille agréables ſciences, qu'on vit cette fois-là qu'une bonne éducation l'emporte ſur une mauvaiſe naiſſance. Colombine étoit une perſonne parfaite pour la beauté & pour l'eſprit, dès l'âge de quinze ans. Ce fut en ce tems-là, que le malheureux Toberne en devint amoureux; mais afin que vous conceviez plus aiſément les merveilleux effets que ſa beauté produiſit, je vais vous la dépeindre. Elle étoit déjà de la taille la plus haute, fort menue, la gorge extrêmement avancée, la démarche & l'air ſi noble & ſi agréable, qu'elle raviſſoit tous ceux qui la regardoient; elle avoit les cheveux blonds, naturellement friſés; de grands yeux bruns paſſionnés, les plus beaux que l'on pouvoit voir; le nez joli; une petite bouche façonnée, d'un rouge toujours éclatant; les dents admirables; mille agrémens au menton & aux joues; le viſage rond; un air jeune & fin. Tout le défaut qu'elle avoit, provenoit du voiſinage de la Mer qui lui avoit rendu le teint fort brun; mais il étoit ſi coloré & ſi uni, qu'il ſembloit qu'elle ne l'eût ainſi que pour rendre ſa beauté plus ſinguliere, & je l'aimois mieux de la ſorte que ſi elle eût été plus blanche. Ce fut en cet état qu'elle apparut à Toberne dans les Forêts de Norvégue, la premiere fois qu'il la vit: je dis apparut: car il eſt certain qu'il crut que c'étoit une apparition. Vaſa n'a point vu Toberne, ainſi je lui dirai qu'il étoit parfaitement bien fait, & le plus honnête homme que l'on ait jamais vu. Il étoit Gouverneur de Copenhague, & avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire un voyage en Norvégue pour ſes affaires particulieres; il s'y arrêta quelque tems dans une de ſes terres: ce fut en chaſſant qu'il vit Colombine, & qu'il en devint amoureux. Il apprit de la ſage Caſalis, qui ne l'abandonnoit jamais,

jamais, ce qu'elle étoit, & la malheureuſe condition de ſa mere: il ne voulut point la croire; & quand il en fut informé par un fidele domeſtique qu'il commit à ce ſoin, il fut tellement épouvanté, qu'il ne ſe pouvoit imaginer qu'une perſonne ſi rare fût née de parens ſi abjets. Il croyoit toujours, qu'à la façon des Romans, il y avoit quelque miſtere caché ſous une naiſſance ſi obſcure; que Colombine étoit quelque Princeſſe déguiſée, dont l'avanture ſe developperoit quelque jour. Mais enfin, Caſalis & ſes yeux le perſuadant que Colombine n'étoit que trop malheureuſe, il lui voulut faire des préſens, qu'elle refuſa avec une généroſité qui le toucha encore davantage. Il s'adreſſa à Caſalis, il trouva la même fermeté: déſeſpéré de ne pouvoir rien faire pour adoucir leur miſere, il voulut voir Sigibrite. Qu'il eût été heureux s'il n'eût jamais eu cette curioſité! Dès que cette abominable le vit, elle l'aima; il étoit jeune, beau, magnifique, il n'en falloit pas tant pour la ſéduire; elle prit donc ce qu'il lui donna; & ayant acheté une petite maiſon fort agréable, elle eut des gens pour la ſervir, & vivoit dans cet air d'opulence comme ſi elle y eût paſſé ſa vie. La ſeule Colombine étoit fâchée de ce changement, elle en prévoyoit avec une douleur inconcevable les dangereuſes ſuites: elle ignoroit les ſentimens que ſa mere avoit pour Toberne; mais elle ſçavoit ceux qu'il avoit pour elle, & c'en étoit trop pour allarmer ſa vertu.

Toberne paſſoit des journées entieres avec elle & avec Caſalis; il étoit charmé de ſon entretien, il étoit enchanté de ſa modeſtie & de ſa retenue; il avoit autant d'admiration pour elle qu'il avoit d'horreur pour ſa mere, qui, perdant toute honte, lui avoit découvert la paſſion qu'elle avoit pour lui. Il ménageoit la mere, pour ſe conſerver toujours

jours quelque accès auprès de la fille. Il connut d'abord ce dangereux eſprit, & vit trop de quoi elle étoit capable. En effet elle vint à haïr horriblement Colombine, & s'en expliqua au Gouverneur en des termes qui le firent trembler. Il étoit contraint d'en parler avec cette vertueuſe perſonne, qui, pour toute réponſe, pleuroit les crimes de ſa mere, & les malheurs qu'elle lui préparoit. Helas! Seigneur, lui diſoit-elle ſouvent, laiſſez-nous; abandonnez des malheureuſes qui ne méritent pas vos bontés. Faites ramener Caſalis dans ſa patrie, procurez-moi un azile aux pieds des Autels, & ſauvez-vous des fureurs de ma mere. Que ſçais-je! ah, bon Dieu, ſi elle exécutoit ce que je n'ai pu entendre ſans frémir! Si elle en vouloit à une vie ſi illuſtre, ſi ſes reſſentimens attaquoient notre généreux protecteur, ce ſeroit bien là le comble de nos miſeres. Voudrois-je vivre après de tels malheurs! Je ſerois trop long-tems, ſi je vous rediſois tous les entretiens de ces trois aimables perſonnes, & les emportemens de la cruelle Sigibrite.

Un jour, qu'elle étoit dans une rage épouvantable, & qu'elle diſoit à Toberne tout ce que ſa jalouſie & ſon amour lui inſpiroient, elle tomba tout d'un coup à ſes pieds, en lui embraſſant les genoux avec des paroles flateuſes . . . On ne ſçait, dit Dorothée en cet endroit, en paſſant la main ſur ſes yeux, on ne ſçait de quelles paroles ſe ſervir pour parler avec modeſtie de tout ce que fit cette femme, & il faudroit des termes nouveaux pour faire entendre les horribles propoſitions qu'elle fit a Toberne de lui livrer l'innocente Colombine, pourvu qu'il voulut ſatisfaire l'amour qu'elle avoit pour lui. Il demeura ſaiſi d'etonnement; & ſe démêlant avec horreur des bras deteſtables de ce monſtre, il ſe prit a fuir,

fuir, pour aller chercher Colombine, & tâcher de l'engager à un deſſein qu'il y avoit déja quelque tems qu'il avoit formé.

Caſalis avoit entendu tout ce que Sigibrite avoit dit à Toberne, elle en fut épouvantée, & courut où étoit Colombine; elle lui conta tout ce qui s'étoit paſſé. Ah! mon enfant, pourſuivit-elle, quittons cette impudique, ſauvons votre vertu des pieges qu'on lui tend. Je ſçais bien qu'il n'y a rien à craindre de celle de Toberne, mais la vôtre ſeroit toujours en péril auprès de votre mere; j'aimerois mieux vous voir au pouvoir de mille amans, que ſous celui d'une ſi méchante femme. Les Amans reſpecteroient toujours votre ſageſſe, & les Barbares mêmes l'adoreroient. Ah! ma mere, lui répondit cette judicieuſe Fille, je ne veux point aller avec Toberne. Je ne vous le propoſe point auſſi, repartit Caſalis; mais je veux vous mettre en ſureté; fuyons, ma fille, fuyons; & nous mettant plutôt ſur une frêle Barque à la merci des eaux, abandonnons notre conduite à cette providence éternelle qui eſt la protectrice des innocens, & qui n'abandonne jamais ceux qui vous reſſemblent. Le Gouverneur entendit ce triſte entretien, & ſe montrant en cet endroit à ces deux femmes, tout plein d'admiration pour elles, par l'oppoſition de ce qu'il venoit de quitter, il demeura quelque tems ſans parler: après quoi ſe mettant à genoux auprès de Colombine, & lui tenant la main qu'il baiſa pour la premiere fois de ſa vie: j'atteſte le Dieu de vérité, lui dit-il, de la ſincérité de ce que je vais vous dire; & l'ayant préparée à l'écouter, il lui fit la propoſition de l'épouſer ſécretement. Colombine & Caſalis furent extrêmement ſurpriſes; &, dès que la premiere fut un peu revenue à elle: Ah! Seigneur, lui dit-elle, penſez-vous bien à ce que vous me propoſez? Vouloir aſſocier

à

à votre rang auguſte une miſérable fille, ſans biens, ſans alliance, digne rebut de la fortune, objet infortuné de la colere du Ciel! Non, Seigneur, je ſuis trop reconnoiſſante de l'honneur que vous m'avez fait, pour pouvoir jamais abuſer de celui que vous me voulez faire. Toberne fut charmé de la modération de cette jeune fille. Il eut beau la preſſer, il la trouva d'une fermeté que rien ne pouvoit ébranler. A Dieu ne plaiſe, diſoit-elle, que pour le prix de vos bontés je vous mette un jour en état de vous repentir du choix que vous auriez fait. Le Gouverneur, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner auprès d'elle, eut recours à Caſalis: il la perſuada ſi bien de ſes intentions, & lui en fit tellement remarquer l'importance pour ſon repos & pour celui de Colombine, qu'après quelques jours de difficulté on la réſolut d'épouſer Toberne. La vertueuſe Caſalis lui ſervit de véritable mere, le Prêtre les unit tous deux en préſence de deux ou trois domeſtiques de Toberne, & un gazon dans un bocage ſolitaire fut le lit nuptial. Ces époux réſolurent que Toberne retourneroit à la Cour, parce que le temps qu'on lui avoit donné pour ſon voyage étoit expiré. Il devoit revenir dans peu, pour enlever Colombine & Caſalis, & les faire conduire près de Copenhague, où elles demeureroient inconnues juſqu'à ce qu'il eût fait approuver un mariage ſi inégal à ſes parens: car vous ſçavez que Toberne étoit le plus grand Seigneur du Royaume, étant deſcendu des derniers Rois, & qu'il tenoit le premier rang après ceux de notre Maiſon. Ces deux aimables époux ne jouirent pas long-tems des douceurs de leur mariage, par la néceſſité qu'il y avoit d'executer tout ce que j'ai dit.

Toberne quitta ſa chere femme, la recommanda aux ſoins & à l'affection de la prudente Caſalis,

lis, & partit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été.

Colombine ſupportoit ſon abſence auſſi patiemment qu'elle le pouvoit, en ſe conſolant avec Caſalis, quand ſon malheur amena en Norvégue le Chancelier Valquendorf. Son ſort fut pareil à celui de Toberne: il devint amoureux de Colombine, il eut peine à ſe figurer que ce ne fût pas une de ces Divinités que les Payens adoroient; & n'en ayant reçu que des marques d'une profonde indifférence, il s'en revint à la Cour, où ce jeune-homme enchanté ne parla au Roi d'autre choſe que de Colombine. Il lui exagera de telle ſorte la beauté & l'eſprit de cette perſonne que le Roi qui, juſqu'à ce moment n'avoit jamais rien aimé, ſe ſentit de violens deſirs de voir & de poſſéder cette belle fille; & ſans délibérer davantage, il commanda ſur le champ qu'on allât lui chercher cette petite famille. Cet ordre fut exactement exécuté; on mena Sigibrite, ſa fille & Caſalis à une des maiſons du Roi. Il y courut pour voir cette fameuſe beauté; il la trouva encore plus charmante que Valquendorf ne la lui avoit dépeinte, & il en devint paſſionnément amoureux. Je ne vous dirai point la joie de Sigibrite de ſe voir dans un poſte ſi avantageux, & comme elle s'empara d'abord de l'eſprit du Roi, en flatant ſon amour avec toutes les ſoupleſſes qu'elle ſçavoit bien qui lui étoient agréables. Cette ambitieuſe femme crut tout facile à ſes deſirs; & comme elle penſoit toujours à gagner le cœur de Toberne, elle ſongea auſſi à éloigner d'elle Colombine, comme un obſtacle à ſes deſſeins, & à inſinuer au Roi qu'il la fit aller à la Cour, qu'il la logeât dans ſon Palais, & qu'il mît Colombine & Caſalis auprès de nous. Le Roi lui obéit aveuglément; & comme ſon attachement avoit deja fait un bruit horrible, in-

loigné de croire ce qu'on de
vous imaginez bien quelle
Toberne, à meſure qu'il fu
événemens différens. C'eſt
qu'elle fut exceſſive, & qu'e
de comparaiſon ſans celle d
me ſens pas aſſez de force po
ter, ni pour vous dire tou
tout ce qu'elle dit dans to
rencontres. Auſſi-tôt qu'elle
ſe renferma dans un petit cal
col de Caſalis, toute fondan
voyant bien les obſtacles qu'il
la déclaration de ſon mariage
devoit craindre de la part du
ce pitoyable état plus de deu
s'écria-t-elle enfin, cher Tobe
ainſi que je te devois revoir da
Peres! Enſuite, faiſant réflex
pourroit jamais parler, & qu'el
à toute la famille du Roi, el
réſolution, bien digne de ſa ve
rage. On la préſenta à la Rein
répugnance qu'elle avoit de la
pour obéir au Roi. La Reine lu

renfermoit quelque grand miſtere ; & ſe retirant dans ſon cabinet, elle y vit que Colombine lui demandoit une audience fort ſecrete. La Reine eut impatience de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit ; & ayant donné ſes ordres, quand elle fut couchée, Colombine fut introduite avec le dernier ſecret à la ruelle de ſon lit. Dès qu'elle fut à genoux, elle voulut parler, & ſa bouche timide lui refuſa des paroles ; rien ne la ſecourut, ſes yeux auſſi la trahirent en ſe rempliſſant incontinent de larmes. Elle étoit dans ce mortel embarras, lorſque Caſalis l'en tira, qui, s'approchant de la Reine avec un air noble & attirant qui lui étoit particulier, l'inſtruiſit des mêmes choſes que je viens de vous dire, ſans oublier de parler d'elle-même, & de dire à la Reine ma mere l'honneur qu'elle avoit d'être une des Dames de Marguerite de Valois. Je ne puis vous redire l'étonnement de la Reine ; il étoit ſi grand que cette Princeſſe ne l'a jamais pu bien exprimer ; elle fit cent queſtions à Caſalis & à Colombine ; elle eut de l'horreur pour Sigibrite, & une juſte admiration pour Colombine ; & comme elle la ſçut femme de Toberne, c'eſt-à-dire, d'un rang ſi élevé au-deſſus de celui où elle étoit née, elle l'embraſſa fort tendrement, la conſola, & lui promit ſon amitié, ſes conſeils & ſon aſſiſtance.

Elles paſſerent le reſte de la nuit à raiſonner, & à ſonger à cacher avec une grande prudence le mariage de Colombine, & à ménager bien ſecretement le commerce qu'elle auroit avec ſon mari. La Reine lui promit de la ſervir comme ſi elle eût été ſa fille, charmée qu'elle étoit de la vertu, de la prudence & de l'eſprit qu'elle montra dans tout cet entretien. Le lendemain, dès qu'il fit jour chez la Reine, elle nous envoya chercher, la Princeſſe & moi, confia ce grand ſecret à notre jeuneſſe, afin que nous aimaſſions

Colombine, & que nous la traitaſſions bien. Quand la Reine nous eut donné ſes inſtructions, elle vit entrer Toberne, mais ſi changé, qu'il lui fit pitié; elle connut qu'il lui vouloit parler, elle ſe retira avec lui dans ſon cabinet: il fit ce qu'avoit fait le ſoir Colombine; il ſe confia à la Reine, & s'il ne fit pas voir tant de foibleſſe, il lui montra une auſſi ſenſible douleur. La Reine lui dit ce qui s'étoit paſſé: il fut ravi que Colombine eût pris le parti de ſe confier à elle; il ajoûta qu'il falloit de grands remedes à de ſi grands maux, & qu'il étoit réſolu de renoncer à toute ſa fortune de Dannemarc, de s'enfuir avec les débris qui lui en reſteroient, & d'emmener Colombine dans un lieu où ſa vertu ne fût pas aſſujettie à une puiſſance dont l'innocence avoit tout à redouter. La Reine fut tout à-fait de ſon avis; car elle prévoyoit bien que, quelque précaution dont on s'aviſât, on ne pourroit pas long-tems cacher des choſes d'une telle conſequence, & dont la connoiſſance pourroit tout faire craindre de l'emportement du Roi.

Toute la Cour regarda comme un effet de la vertu de la Reine, les bons traitemens que nous faiſions à Colombine: on crut que la politique la faiſoit agir, & bien-tôt on connut auſſi qu'elle étoit touchée de la modeſtie de la conduite de Colombine; car dès qu'elle étoit levée, elle entroit dans ma chambre, elle n'en ſortoit pas de tout le jour, elle me ſuivoit par-tout, elle couchoit dans un même lit avec Catalis, n'ayant jamais voulu changer une coûtume qu'elle avoit eue depuis ſon enfance. Le Roi ne lui parloit que devant nous; cette vertueuſe femme ayant reduit l'homme le plus emporté à vivre avec elle dans le même reſpect que ſi elle eût été Reine de tout l'Univers. Il n'y avoit point de jour auſſi

auſſi où elle n'eût des entretiens ſecrets avec ſon cher Toberne, que nous lui facilitions, ou chez ma ſœur, ou chez moi: & comme le Roi s'émancipoit depuis peu par les conſeils de Sigibrite, Toberne, craignant tout, avoit ſi bien preparé toutes choſes pour ſa fuite, qu'une partie de ſon bien étoit paſſé en France, & que la Reine de Navarre ayant demandé qu'on lui renvoyât Caſalis, Colombine la devoit ſuivre inconnue, le Navire & le Pilote étant à la dévotion de Toberne. Mais, lorſque nous étions dans la ſatisfaction d'un départ ſi déſiré pour le repos de ces illuſtres perſonnes, nous nous apperçûmes de la groſſeſſe de Colombine. D'abord Toberne ne pouvoit ſe réſoudre à l'expoſer en cet état; mais la Reine l'y fit conſentir, d'autant plutôt que l'extravagante paſſion de Fébourg éclata en ce tems aux yeux de Colombine, qu'elle s'en trouva importunée, & que c'étoit un ſurveillant qui nous incommodoit fort par l'intérêt de ſon amour. Fébourg étoit le Favori du Roi, comme vous ſçavez; & ayant à tout moment des commiſſions de ſon Maître auprès de cette charmante perſonne, il ne put voir tant de merveilles ſans les aimer: mais il les aima d'une façon qui lui tourna tout-à fait la tête; de maniere que, ſans reſpect pour Colombine, & moins encore pour le Roi, il lui parloit à tout moment d'une paſſion qui l'irrita enfin juſqu'au point qu'il lui en coûta la vie. Colombine fut d'abord ſurpriſe de ſon audace, elle s'en plaignit à Toberne, qui n'en fit que rire. Elle pria Fébourg avec douceur, de ne lui plus parler d'une paſſion inutile, & qui lui ſeroit préjudiciable ſi le Roi en avoit connoiſſance. Fébourg ne ſe corrigea pas pour cela. Colombine demeura dans ſa modération, & lui dit pourtant pluſieurs fois que, s'il continuoit dans ſa folie, elle ſeroit contrainte

verent tout mouillés de leurs pleurs. Ils reſterent toujours embraſſés, & Toberne prenant la parole avec beaucoup de ſaiſiſſement: Eh! qu'avez-vous, ma chere Colombine? lui dit-il; nous allons être heureux; & puiſque vous voulez bien ſuivre un époux qui vous adore, rien ne nous ſéparera deſormais. Mais qu'avez-vous, vous-même, Seigneur? lui répondit Colombine: helas! à peine ai-je ſenti vos yeux mouillés de larmes, qu'un éclair n'a pas plus de promptitude que l'effet qu'elles ont produit ſur mon cœur. Je ne ſçais, reprit Toberne; mais j'ai ſenti ce ſoir en vous voyant un attendriſſement qui va preſque juſqu'à la foibleſſe. Tout me bleſſe les yeux ici, je voudrois que vous en fuſſiez bien loin; je crains tout pour une femme que j'aime, & qui m'eſt precieuſe. Je crains tout..... Il s'arrêta en cet endroit; &, reprenant la parole avec une douleur peinte en tout ce qu'il diſoit: je crains le Roi, continua-t-il, je crains ſon humeur emportée, inſolente, qui ſe laſſe enfin des bornes que vous lui avez preſcrites juſqu'ici. Ah! ne tardons pas davantage, ſortons de cette Cour, où je ne vois de vertu que dans la Reine & dans les Princeſſes. Quelle fel cité, bon Dieu, s'écrioit-il, quand nous ſerons dans un lieu où je jouirai paiſiblement de tous ces treſors! Ma chere Colombine, ne m'aimez-vous pas toujours? Ne conſentez-vous pas à me ſuivre? Si je vous aime, Seigneur! reprenoit-elle; ne voyez-vous pas que je vis? Tant que je vivrai, j'aimerai mon cher Toberne. Oui, je vous aimerai tant que je vivrai, je voudrois vivre pour vous aimer toujours. Sans vous, je ne pourrois vivre. Allons, Seigneur; partons: je ſerai contente avec vous au bout du monde, je ne puis plus être un moment ſans vous. J'arrivai comme ils ſe parloient ainſi; &, comme ils ne ſe contraignoient pas devant moi, j'a-

j'avoue qu'ils me tirerent les larmes des yeux, & que je n'ai jamais vu tant de vertu ni tant d'amour, ni entendu des choſes plus belles ni plus touchantes. Hélas! elles n'auguroient que trop les malheurs qui arriverent dès le lendemain.

Le Roi fut à la chaſſe, où Toberne le ſuivit; & dès que Colombine fut éveillée, cette miſérable fille qui étoit auprès d'elle, & que Sigibrite avoit gagnée, en ouvrant les rideaux de ſon lit, lui preſenta un petit panier de ceriſes de la part de Toberne. Colombine les aimoit extrêmement: on n'en avoit point encore vu. Elle n'eut pas de peine à s'imaginer que c'étoit un ſoin de ſon cher époux; elle les mangea, il y en avoit peu, & dès qu'elle les eût mangées, le mortel venin dont elles étoient aſſaiſonnées fit bien-tôt ſon funeſte effet. D'abord, l'infortunée Colombine eut de furieux maux de cœur, enſuite elle fit des efforts effroyables, mais inutiles, pour ſe ſoulager. Les convulſions la ſaiſirent avec de telles violences, que la pauvre Caſalis vint toute déſeſpérée avertir la Reine, qui courut à ſa chambre avec nous. Les Médecins connurent d'abord le poiſon, & jugerent par ſes effets que Colombine en mourroit. Tout pleuroit auprès d'elle; elle étoit la ſeule tranquille, & ne perdit jamais la connoiſſance. Comme nous étions dans cet épouvantable état, la fille qui lui avoit donné ces fatales ceriſes, s'approcha toute en larmes du lit de Colombine, & ayant prié la Reine de faire retirer le monde, elle lui confeſſa que c'étoit Sigibrite qui lui avoit donné ces ceriſes, & lui avoit ordonné de dire que c'étoit de la part de Toberne. La Reine fit un grand cri quand cette fille dit cela. Colombine ſoupira, leva les yeux au Ciel, enſuite, jugeant que la Reine méditoit une prompte vengeance, elle ſe tourna

doucement de ſon côté, & lui prenant les mains entre les ſiennes, ſur leſquelles elle commençoit de donner de froids baiſers : au nom de la Juſtice éternelle, lui dit-elle, n'en faites point contre celle qui m'avoit donné la vie, & qui me cauſe la mort. Madame, n'affligez point ma mort; ces derniers momens me ſont aſſez pénibles, & me coûtent aſſez. Je vous conjure par le Dieu que nous adorons, par votre vertu ſublime, de n'accuſer point Sigibrite. Elle n'en put dire davantage; ſes oppreſſions l'étouffoient, & quand elle eut du relâche, ce fut pour tirer une aſſurance ſolemnelle de la Reine qu'elle ne diroit rien contre ſa mere; enſuite elle empira toujours de plus en plus, elle parla peu, elle ſoupiroit beaucoup; elle nous embraſſa, ma ſœur & moi, qui étions auſſi mortes qu'elle, & tirant une bague de ſon doigt, elle la donna à Caſalis. Tenez, lui dit-elle, ma chere Caſalis, rendez cette bague à mon cher Seigneur. On s'eſt ſervi de ſon nom adorable pour m'ôter la vie. Mon cher Toberne, dit-elle tout bas, je ne vivois que pour toi : mon cher Toberne, reprit-elle plus bas encore, je meurs tienne.

Ainſi finit la déplorable Colombine, qui nous laiſſa une tendreſſe bien précieuſe pour ſa mémoire, & un regret infini pour la perte d'une ſi belle vie.

Quand le Roi fut revenu de la chaſſe, à qui l'on avoit envoyé pour l'avertir de ce malheur, il trouva Colombine morte : il fit des choſes qui avoient plus de rapport à un inſenſé qu'à un homme ſeulement bien affligé; il fut furieux, il fut indomptable, jamais douleur n'a été ſi vive, ni ſi éclatante. Celle de Toberne fut plus dangereuſe, & ne fut pas moins ſenſible, il tomba de cheval, quand ſon Ecuyer, l'ayant tiré à l'écart de ceux de la ſuite du Roi, lui conta ce-

te

te malheureuſe nouvelle. Il demeura ſi long-tems évanoui, que ce fidele domeſtique le fit porter en cet état à une de ſes maiſons de campagne qui n'étoit pas éloignée de-là : ſon déſeſpoir, pour n'avoir pas un théâtre auſſi éclatant que celui du Roi, ne fut pas moins vif, ni moins long. Jamais amant n'a penſé, ni n'a dit tout ce qu'il dit & qu'il penſa.

La Reine, fidele aux dernieres volontés de Colombine, ne voulut point qu'on publiât l'auteur de ſa mort ; & le Roi & Toberne, en apprenant la cauſe qui ne ſe put cacher, ignorerent le ſurplus. Le Gouverneur demeura près de trois mois avec une fievre très-dangereuſe, & accablé de la plus mortelle douleur. Caſalis la renouvella, en allant prendre congé de lui pour s'en retourner en France. Nous avons ſçu qu'il lui fit confidence du deſſein qu'il avoit de la ſuivre, dès que ſa ſanté le lui permettroit, pour ſe retirer du monde, & conſacrer les reſtes de ſa déplorable vie à Dieu ſeul. Le Roi n'avoit, ni des penſées ſi pieuſes, ni une douleur ſi affermie. Sigibrite prit ſoin de le conſoler ; & par une avanture horrible, étonnante, & qui me fait frémir toutes les fois que j'y penſe, il oublia la plus belle & la plus vertueuſe perſonne qui fut jamais, pour aimer, vous le ſçavez tous, & je n'oſe le dire, pour aimer la mere, ou plutôt le bourreau de cette infortunée : un monſtre, une abominable, en un mot, l'infame Sigibrite. Le Roi ſe donna tout entier à cette paſſion, il aima Sigibrite avec fureur, & mille fois plus ardemment qu'il n'avoit aimé ſa déplorable fille ; mais l'éclat où cet amour l'éleva, & le pouvoir abſolu qu'il lui donna, ne bannirent pas l'affection qu'elle conſervoit pour Toberne. Quoiqu'il n'eût point paru à la Cour depuis la mort de Colombine, elle crut que le tems l'auroit conſolé, & qu'il étoit retenu par ſa mala-

die, plutôt que par ſa douleur. Elle réſolut de l'arracher de ſa ſolitude, de tenter un dernier effort, &, s'il lui devenoit inutile, de l'accabler d'autant de marques de haine, qu'elle avoit voulu lui donner de témoignages d'amour. Elle obligea adroitement le Roi de l'envoyer chercher. Le jour de ſa naiſſance étoit prochain; il avoit accoûtumé de faire un Feſtin Royal: elle lui fit entendre qu'il y alloit de ſa grandeur à faire que le premier Seigneur de ſon Royaume s'y trouvât, de maniere que l'ordre fut ſi précis à Toberne de ſe rendre à Copenhague, qu'il ſe réſolut d'obéir; parce qu'ayant pris ſes réſolutions, cette action lui devenoit indifférente. Son eſprit étoit déja détaché de toutes les choſes d'ici-bas; il n'avoit de ſouvenir que de Colombine, & ne penſoit qu'au Ciel. Il arriva donc à la Cour. Mais, malgré ces préparations, que ne ſentit-il point en revoyant les lieux où il avoit vu Colombine! Sa fermeté l'abandonna auprès de la Reine qui le reçut en particulier; il demeura une heure ſans parler, plus pâle qu'un mort; il étoit immobile, ſes yeux ſeuls avoient du mouvement. Il jettoit de longs regards ſur ma ſœur, & ſur moi, & ſur la Reine; quelques larmes de tems en tems tomboient de ſes yeux, qu'il ne prenoit pas la peine d'eſſuyer. Son viſage en étoit couvert; pour toute voix il n'avoit que des ſanglots; & quand il voulut parler, il ne put prononcer que le nom de Colombine, qu'il répéta cinq ou ſix fois. Notre état n'étoit pas meilleur que le ſien; enfin, nous liâmes quelque entretien; il communiqua à la Reine ſa réſolution de ſe retirer du monde. Elle nous arracha de nouvelles larmes; mais nous ne l'en détournâmes point. Il avoit une ſecrete répugnance d'aller chez Sigibrite. Comme elle ne l'avoit fait venir que pour le voir & lui parler, deux jours après qu'il fut arri-

vé,

vé, en ſortant de chez ma ſœur, on le pria de la part de Sigibrite de paſſer chez elle. Il ne put ſe diſpenſer d'y aller. Quand il entra dans ſa chambre, à peine l'auroit-elle reconnu, tant il étoit changé, ſi l'amour ne l'eût repréſenté à ſes yeux avec des traits dont elle avoit trop malheureuſement reconnu la puiſſance. Elle ne s'amuſa point à le menager; & ſans faire de réflexion ſur ſa douleur, elle lui parla bruſquement de ſa tendreſſe. Toberne ne s'en émut point; & comme ſon parti étoit pris, il ne s'aviſa pas auſſi de ſe contraindre, & lui dit avec une froideur qui penſa la déſeſpérer, qu'il ne répondroit jamais à ſon amour, qu'elle ſe devoit occuper toute entiere de celui du Roi; & que, pour lui, il étoit un malheureux, à qui elle, ni toutes les femmes du monde, ne feroient jamais changer de penſées. Sigibrite s'indigna à une déclaration ſi nette, & qu'elle croyoit que ſa nouvelle faveur la pouvoit garantir d'entendre. Ainſi donc, lui dit-elle, votre dureté ne finira jamais, ingrat Toberne? Et comme il ne répondoit point: pouſſe ta cruauté juſqu'au bout, s'écria-t-elle: joins la mere à la fille. Déja ton trop d'amour pour elle m'a forcé de ſacrifier la miſerable Colombine à mes reſſentimens; j'ai encore la même fermeté, ton inſenſibilité me feroit exercer autant de rigueur ſur moi-même. Comme Toberne commençoit à entendre & à connoître ſon crime, il la regardoit avec un mépris mêlé de déſeſpoir, ſi bien que devenant tout d'un coup furieuſe: moi, mourir pour toi! s'écria-t-elle encore, non, non, lâche, je veux vivre, & pour te perſécuter. Apprens, barbare, apprens que c'eſt moi qui t'ai privé pour jamais de la vûe de tes cheres amours. Mais j'ai encore le cœur aſſez hardi, je n'épargnerai pas un perfide, & mes mains ſacrifieront ta vie à mon déſeſpoir. J'ai fait mourir Colombine; tout

m'eſt permis, & je ſçaurai bien délivrer mes y
d'un malheureux, dont la vûe me reproche
inceſſamment ma honte. Toberne, qui avoit ét
té avec ſurpriſe, avec effroi & avec horreur
que Sigibrite avoit dit, ſentit qu'il devenoit
rieux à ſon tour. Inhumaine! s'écria-t-il, e
levant & tirant avec emportement ſon épée, in
maine, tu mourras, tu ſeras punie, je t'immol
aux manes de l'innocente Colombine. Mais n
reprit-il en s'affoibliſſant, & voyant qu'elle é
quaſi morte de frayeur: cette belle ame, qui
là haut dans un rang ſi élevé, arrête mon b
& me défend de la venger. Ton ſang n'eſt
aſſez pur; je rougirois de le répandre. Vis,
bominable, vis, entaſſe crime ſur crime, m
comme tu as vécu. En achevant ces paroles
ſortit d'un pas chancelant, & détournant touje
ſa vûe d'un objet & d'un lieu qu'il ne pouv
aſſez déteſter.

Toberne repaſſa chez moi au ſortir de chez c
te méchante femme, mais dans un état que je
puis vous repreſenter, & qui nous plongea d
de nouveaux regrets. Je tire cette hiſtoire tr
en longueur, il faut precipiter un evenement
neſte à la gloire du Roi. Il trouva Sigibrite d
les premiers mouvemens de ſa haine pour Tob
ne: elle avoit reſolu de le perdre, elle dit au F
qu'elle venoit d'apprendre l'intelligence qu'il y
voit eu entre Toberne & Colombine; & com
elle s'apperçut que le Roi n'etoit pas aſſez ai
d'une choſe paſſée, elle ajoûta l'impoſture à c
malheureuſe vérité, & lui dit que le Gouverne
toujours téméraire, avoit oſé lui parler d'amo
mais qu'elle le conjuroit, s'il vouloit le punir,
ne la point mêler dans ſa vengeance, & de fa
rouler la choſe ſur l'inſolence d'avoir oſé ai
Colombine. Le Roi n'entra que trop dans
ſentimens que Sigibrite voulut lui inſpirer. Il
ſe

ſolut dans ce moment de traiter Toberne comme il avoit fait Fébourg ; mais, comme ſon rang & ſon mérite rendoient la choſe très-importante, il lui falloit chercher quelque formalité, & il avoit beſoin de preuves. Pour cet effet, il réſolut de ſe plaindre, & de l'accuſer publiquement ; & le jour du feſtin, le Roi mit tous les jeunes gens ſur le chapitre de leur bonne fortune, il s'attacha particulierement à Toberne, lui fit la guerre ſur cette matiere, & lui dit qu'il ſçavoit qu'il avoit été fort bien avec Colombine. A ce nom ſi cher & ſi peu attendu, Toberne ſoupira, ſes yeux ſe remplirent de larmes ; & il dit au Roi avec une noble hardieſſe, qu'il étoit vrai qu'il avoit oſé l'adorer. Le Roi n'en vouloit pas davantage, il ne dit plus mot : le reſte du repas fut languiſſant. Dès qu'il fut fini, le Roi ſortit le premier de la ſalle, & commanda à Coſa, Grand-maître de ſa Maiſon, d'arrêter le Gouverneur ; mais il n'étoit pas aiſé de ſe défaire d'un homme de cette importance, puiſque l'accuſé ne pouvoit être fruſtré de ſon privilege, de n'être jugé que par le Sénat de Dannemarc. On le transféra d'abord dans les priſons publiques ; & l'on ſe contenta d'envenimer les pieces qui devoient ſervir à ſa condamnation. Toute la malice néanmoins que l'on y put inſinuer, ne fut pas ſuffiſante pour le faire condamner ; parce qu'il n'y avoit point de Loi qui punit de mort la penſée ſeule dont il s'agiſſoit. Les Sénateurs, qui n'étoient pas d'humeur de faire leur cour en commettant une injuſtice, renvoyerent le Gouverneur abſous, & ne lui ſauverent pourtant pas la vie ; car le Roi, liſant leur Sentence, paſſa du dépit à la fureur : il dit qu'elle auroit été conçue en d'autres termes, s'il eût trouvé autant d'amis dans le Sénat que le Gouverneur y avoit de parens ; & déclara que, puiſqu'on avoit refuſé de lui rendre juſtice à Copenhague,

il

maiſon où les Juges av
ſembler, & on les menaça
rent, de les jetter par u
s'ils ne s'acquittoient mi
n'avoit fait le Sénat de C
rent aſſez le triſte ſens d
fiers qu'ils étoient, & le
ſe rencontroient, de péri
innocent, leur ayant aiguiſ
tirer d'affaire, en prononç
point le Gouverneur, mais
condamné de ſa propre bou
tenta de cette bizarre Senten
la faire exécuter lorſqu'on y
les Grands du Royaume pen
Reine dit au Roi dans le part
le crut capable de le pouvoi
y reuſſit; elle ſe mit avec ſa
tous les Seigneurs, qui, a
leurs enfans, vinrent ſe jette
pour obtenir la grace de Tob
cle ne fut plus touchant; m
inexorable à tant de prieres, à
de larmes; l'infortuné Tobern
charmes qui l'avoient ornée,
qu'il avoit inſpirée à

Dorothée finit un recit qui avoit tiré pluſieurs fois des larmes des yeux de ces illuſtres auditeurs. Ils parlerent long-tems de Colombine & de Toberne, & conclurent que Vaſa ne pouvoit trop ménager un eſprit auſſi pernicieux que celui de Sigibrite; qu'ils ne pouvoient aſſez s'obſerver, la Princeſſe & lui, ni cacher avec aſſez de prudence le commerce de leur innocente affection.

L'illuſtre Vaſa & la Princeſſe Chriſtine vécurent long-tems dans le parfait bonheur que produit l'intelligence de deux amans qui s'aiment; & comme toutes leurs actions ſe paſſoient en public, ils n'en rendirent aucunes indifférentes; elles Servoient toutes en particulier à marquer leur paſſion; elles avoient toutes un langage ſecret; il s'entendoient par leurs ſignes, auſſi parfaitement que s'ils s'étoient parlé; & quelques geſtes faits avec adreſſe, étoient quelquefois plus ſenſibles qu'un entretien le plus paſſionné qu'ils euſſent pu avoir.

Leurs confidens étoient auſſi prudens qu'eux, ils veilloient inceſſamment pour derober la connoiſſance de cette tendre affection, non ſeulement aux yeux intéreſſés, mais à ceux de toute la terre. Dorothée & Sibille ne quittoient jamais Chriſtine, & la tenoient toujours avertie, afin que rien ne la trahît. Mucé & Eric n'étoient pas moins circonſpects; & par cette maniere pleine de précautions, ils cachoient un ſi grand ſecret à la pénétration d'une Cour éclairée, & dangereuſe par le nombre des partiſans que Sigibrite s'y étoit acquis.

Elle vivoit dans la même ignorance que le reſte du monde, elle perſécutoit toujours Vaſa: le voyant inſenſible à ſon amour, elle ne penſoit pas qu'il fût capable d'en prendre pour une autre, elle le croyoit ſeulement ambitieux.

Le

Reine que les autres s'i
Vaſa aimoit Chriſtine, i
& ſeulement par cet inſt
tous les amans.

Je dois parler de ce P
idée qu'on trouvera né
ſouviendra avec plaiſir dan
été marié, quoiqu'il fût
Grand Sigiſmond, ſon Pere
amoureux d'une jeune fille
toit pas fort illuſtre, avoi
Eliſabeth d'Autriche. Six
ge, cette Princeſſe mourut
ſon amour, l'avoit fait ccl
la Pologne. Le Roi ſon P
n'épouſât cette perſonne,
tique pour le détourner d'u
& tout lui ayant été inu
traint de ſe ſervir de l'
dernier remede. Pour cet
Prince d'aller voyager dans
l'Europe; il obéit avec une
peine étoit-il hors de la Pol
le Roi ſon Pere avoit marié
Statillas Daſtold, Palatin de

Sigiſmond penſa mourir

ne occaſion ſi cruelle, il continua ſes voyages, en réſolu de les faire plus longs que le Roi on Pere ne le ſouhaitoit; & puiſque la néceſſi- : l'y contraignoit, de tâcher de guérir d'une aſſion qui ne pouvoit plus être ſatisfaite. Il alla ans pluſieurs Royaumes; mais, en quelques di- ers climats où il portât ſes pas, quelques diffé- ns objets qu'il vît, & quelque effort qu'il fit ur ſon cœur, il fut toujours perſécuté de ſon a- iour, & l'idée de la belle Radivil fut toujours do- inante dans ſon ame juſqu'à ſon arrivée en Dan- emarc. Il trouva dans les yeux de Chriſtine des raits ſi redoutables qu'il ſe livra volontiers à leur ouvoir, eſpérant par leur moyen de ſe dégager e ſon attachement pour Radivil. Il s'imagina bien ue ce changement d'affection ſeroit favoriſé par : Roi ſon Pere; & comme il ne prévoyoit pas e grands obſtacles du côté du Roi de Danne- iarc, il ſuivoit ſans réſiſtance le penchant qui entraînoit, ne ſongeant ſimplement qu'à gagner bienveillance de la Princeſſe. Il ne perdoit ucune occaſion de tâcher de lui plaire & de 'entretenir de ſa paſſion. Chriſtine le recevoit vec beaucoup de civilité, mais avec une froi- eur extraordinaire, des qu'il étoit ſur la matié- e de ſon amour; & quoiqu'il fût jeune, admira- lement bien fait, & rempli de mille belles qua- ités, il ne donna aucune atteinte à la tendreſſe u'elle avoit pour Vaſa. Vaſa lui parut plus aima- le, & fut auſſi uniquement aimé.

Toutes ces choſes étoient dans cet état-là, & 'aſa & Chriſtine jouiſſoient d'un bonheur qui, pour tre trop charmant, ne pouvoit plus être durable. e ſort ſe laſſa de les favoriſer: Sigibrite étoit ebutée des froideurs de Guſtave, elle ne compre- oit point qu'on pût être inſenſible à ſon âge: lle avoit toujours eſpéré qu'il ſe rendroit, & que 'amour qu'elle lui montroit ſeroit enfin de quel-

quelque prix pour lui ; & comme il étoit à bo
de toutes les adreſſes dont il l'avoit amuſée ju
qu'alors, elle voulut pénétrer toute ſa conduit
Elle l'étudia avec un ſoin extraordinaire, & c
le crut démêler enfin qu'il avoit de l'amour po
la Princeſſe, & bien-tôt après elle ſe douta qu
en étoit aimé. On ne peut exprimer à quel po
la porterent la rage & la jalouſie. Elle vou
en être tout-à-fait convaincue, & réſolut ap
cela de leur faire ſentir des maux plus grands e
core que ceux qu'elle ſouffroit. Elle propoſa
Roi d'aller à Néderbi, qui eſt une Maiſon
chaſſe, où il n'alloit d'ordinaire que pour ſon pl
ſir, & fort peu accompagné ; elle eſpéroit
dans cette petite Cour rien n'échaperoit à ſa
nétration, & qu'elle y ſeroit mieux à portée
donner les coups qu'elle méditoit.

Le Roi, qui ne cherchoit qu'à lui plaire,
qui ſe plaiſoit lui-même dans ces petites retr
tes, partit de Copenhague accompagné des Pr
ceſſes : car il falloit bien que la Reine conſen
qu'elles ſuiviſſent le Roi : elles n'avoient
leur Gouvernante & leurs filles, Sibille, Sigibri
& deux ou trois autres femmes de qualité. P
les hommes, il n'y en avoit, outre ceux qui
voient indiſpenſablement ſuivre le Roi, que ſi
ou huit de nommés, dont le Prince Sigiſmo
& Vaſa en étoient. Là le Roi ſe divertiſſ
à la chaſſe, à la promenade & au jeu ; perſo
ne n'eut oſé l'aller troubler dans cette ſolitu
Ce fut un piége bien adroit que Sigibrite te
dit à nos malheureux amans, & qui ne lui dor
que trop de clarté. On ne ſe deffioit-là de ri
& mille petites circonſtances ne la confirmer
que trop dans ſes penſées : elle voulut
preuves certaines, & elle imagina la ruſe
monde la plus ſubtile, & de laquelle on ne
pouvoit garantir. Elle avoit la connoiſſa
d

d'un homme qui contrefaiſoit ſi bien toutes ſortes d'écritures, qu'il n'étoit pas poſſible qu'on ne s'y méprît: elle l'avoit fait venir à Néderbi; & comme elle avoit reçu ſouvent des lettres de Guſtave, elle en fit aiſément contrefaire le caractere par cet homme. Elle lui dicta une lettre pour la Princeſſe, qu'elle fit rendre à Sibille par un jeune Ecuyer de Vaſa qu'elle avoit gagné, & de qui elle avoit appris qu'il en portoit quelquefois à cette fille de la part de ſon Maître. Cette lettre contenoit ces paroles.

J'avois toujours entendu parler du ſéjour de Néderbi comme d'un Paradis terreſtre, j'avois déſiré d'y venir, eſpérant que tout y favoriſeroit mon amour, & j'y ſuis mille fois plus contraint que je ne l'étois à Copenhague. Il me ſemble que tout le monde m'obſerve, que tous les yeux intéreſſés ſont tournés ſur moi, qu'à tout moment le Roi découvre le fond de mon cœur, & y pénetre les ſentimens que j'ai pour vous. Prenez pitié de ma peine, Madame, ſouffrez que je ſoubaite que votre promenade ſe faſſe ce ſoir dans la petite Iſle de Galatée, je m'y trouverai pour vous dire mille choſes qu'il eſt important que vous ſçachiez.

Sigibrite prit ſi bien ſon tems pour faire donner cette lettre, qu'au moment même que Sibille la récevoit, le Roi propoſoit une partie de jeu à Vaſa & à Sigibrite. La Princeſſe crut voir en Vaſa de la repugnance pour le jeu. Elle fut quelque tems à les voir jouer; & comme il n'y avoit qu'une galerie qui ſéparoit ſon apartement de celui de Sigibrite, elle alloit & venoit à tous momens. Quand elle fut repaſſée chez elle, elle y lut le billet que Sibille lui donna. Quand l'heure de la promenade fut venue, & que ſelon les apparences le jeu devoit être fini, elle ſe rendit avec la Princeſſe ſa

ſœur

qu'on le fut averti
être.

Les Princeſſes demeu
Guſtave, & elles l'attenc
les ſe laſſérent enfin,
Château pour ſouper a
vérent encore au jeu. Si
du, elle l'avoit fait à deſſ
& le Roi, qui ne cherch
au jeu dès qu'il eût ſoup
poir, la Princeſſe en étoi
qua entr'eux des ſignes
firmerent de plus en plu
avoit fait obſerver la Pr
tems qu'elle avoit été dans
ne fut aſſez tard à voir jou
que le jeu ne finiſſoit p
ſon apartement. Elle avo
point parlé à Vaſa de tout
inquiétude; & elle étoit
quand elle vit entrer dans
core toute habillée. Ces fo
res lui étoient ſi ordinaires d
le crut d'abord que Sigi
compte du jeu; elle la reg

Madame, lui dit-elle, par où commencer, pour vous dire tout ce qu'il eſt néceſſaire que je vous confie: il faut être autant perſuadée que je le ſuis de votre prudence, de votre bonté, & de votre diſcrétion. Je me trouve dans une ſituation de malheur, qui m'oblige, plutôt que mon intention, à vous dire un ſecret important auquel toute ma fortune eſt attachée. Helas! continua-t-elle en feignant de ſoupirer, ce ne ſeroit pas auſſi à Princeſſe Chriſtine que je devrois choiſir pour ce bizarre ſecret, ſi une fatale conjoncture ne m'y forçoit. Enfin, Madame, je vais me livrer à toute la généroſité de votre ame. La Princeſſe, qui avoit tremblé ſans ſçavoir pourquoi, dès qu'elle avoit remarqué l'agitation de Sigibrite, & qui craignoit d'entrer dans la confidence d'une ſi dangereuſe perſonne, ſe remettant un peu du trouble qu'elle lui avoit communiqué, l'arrêta en cet endroit, avec un air tout rempli de douceur, mêlé toutefois d'une petite ſévérité. Je ne ſçais, lui dit-elle, ſi vous avez bien penſé à la confidence que vous me voulez faire, & ſi j'y ſerai auſſi propre que vous le croyez: je puis volontiers écouter une bagatelle; mais vous me parlez d'un air ſi ſérieux, l'intérêt de votre fortune que vous avez mêlé dans vos diſcours, tout cela me perſuade que votre ſecret eſt d'une trop grande importance, qu'il m'embaraſſera ſans doute, & que par le peu de ſecours que mon eſprit vous donnera, vous verrez bien que les moindres choſes paſſent ſa portée. Sigibrite connut bien que le bon ſens de la Princeſſe lui dictoit cette réponſe; mais feignant de croire qu'elle ne parloit ainſi que par modeſtie ſur la confiance qu'elle vouloit avoir pour elle, elle reprit ainſi: Non, Madame, ne craignez point mon ſecret, votre eſprit, tout merveilleux qu'il eſt, ne m'eſt point néceſſaire; je ne penſe point que je parle à

tout ce que je ſens
dans mon cœur? Vous êt
t-elle adroitement, pour
cœur peut ſentir; il agit
notre raiſon, les impreſſio
ribles, il nous force à ce
réſiſte point. C'eſt avec
m'a contrainte de répondr
a pour moi. En cet endroit,
ſce; elle porta une main ſi
obſerver le viſage de la Pri
tierement d'une rougeur de
tout le ſoir. Vaſa m'aima,
ment qu'il parut à la Cour.
ment; mais il ne m'expli
quelque tems après le Carou
l'inſtant qu'il put connoître
indifférent. C'étoit envain
tout ce qu'il me falloit dire
mens furent confondus; je
dant, je voulus que ma dé
cer à trahir le Roi, ſervît
tion de Vaſa, & à établi
voyez comme je l'ai mis da
mais, comme je craignois t
découvrît une paſſion que je

avec la Princeſſe Dorothée. Il vous paroît juſqu'ici aſſez inutile que je vous aie conté tout ceci; mais apprenez ce qui m'y a engagé. Ce ſoir, comme le jeu a été fini, & que le Roi s'étoit retiré, j'ai vu ſortir de mon cabinet un Ecuyer de Vaſa tout en larmes, & c'eſt celui-là même qui eſt de notre intelligence. D'abord j'ai été très-épouvantée: il a redoublé ma crainte, en m'avouant qu'il avoit accoûtumé de porter quelquefois des lettres de Vaſa à Sibille, & en m'apprenant qu'il lui en avoit donné une tantôt qui étoit pour moi; que ſon Maître lui en ayant parlé, & ayant ſçu ſa mépriſe, étoit entré dans un déſeſpoir ſi grand, qu'il l'avoit voulu tuer, ce qui l'obligeoit à me prier de le ſauver de ſes fureurs. Voilà, Madame, acheva Sigibrite, le ſujet qui m'amene: ayez pitié de Vaſa & de moi. Que ſeroit-ce ſi Sibille, éclaircie de la vérité & ſenſible à la tromperie de Guſtave, donnoit des clartés au Roi par cette malheureuſe lettre? Hélas! je ne ſçais pas ſeulement ce qu'elle contient; enfin; Madame, enfin il faut que vous la retiriez adroitement des mains de Sibille. Peut-être n'y aura-t-il rien dedans qui marque directement que c'eſt à moi qu'elle s'adreſſe; peut-être vous ſera-t-il aiſé de lui faire faire croire qu'elle eſt pour quelqu'une des Dames qui ſont dans ce Château; que ſçai-je, peut-être qu'elle croira que c'eſt pour elle-même. C'eſt à votre prudence que je me remets entierement.

Sigibrite, pendant tout ſon diſcours, obſervoit la Princeſſe, elle voyoit qu'elle prenoit à longs traits tout le poiſon qu'elle verſoit dans ſon cœur. Elle en goûtoit une maligne joie, elle ne ſe ſoucioit pas qu'il parût ridicule à la Princeſſe qu'elle s'ouvrît à elle ſur une choſe de ſi dangereuſe conſéquence pour elle auprès du Roi; il ne lui importoit de l'uſage que la Princeſſe en pouvoit faire:

Chriſtine ne crut que t
qu'elle crût ; elle eut beſoi
fierté pour ne paroître poi
penſa & repenſa vivement à
avoit devant les yeux. Un
conçut ſur le champ pour
vengea : elle ſe crut vengée
mépriſer toujours. Elle rép
beaucoup de ſageſſe, qu'il
faire de la faire entrer dans
n'en falloit jamais plus pa
l'avoir priée de retirer cette
Sibille, qu'elle le feroit, &
de l'entier aſſoupiſſement de
répondit que par ce peu de
effet la matiere l'embaraſſoit
de Sigibrite lui devenoit inſu
crainte horrible où elle éto
connut parfaitement, & qui
vouloit faire, ſe retira, l'eſpri
voir ſi bien réuſſi, & rempli
fuſte de ſes projets.

La Princeſſe fut immobile
étoit demeurée ; elle penſa mil
qui toutes ne lui parloient que

ne dans un état qui attira bientôt toute ſa compaſſion! Il eſt donc vrai, s'écrioit-elle, que je n'ai aimé qu'un perfide! Vaſa m'a trompée; Vaſa, que j'ai cru ſi vertueux, & que j'ai ſi cherement aimé: ô ma ſœur! ah Sibille! l'auriez-vous jamais penſé? Le traître! avec quel faux ſemblant il m'abuſoit! qui n'en auroit fait autant que moi! au moins ſi quelqu'un dans le monde peut aimer d'une auſſi ſenſible maniere que j'aime. Mais, interrompit doucement Dorothée; ſi vous pouvez rendre quelque ordre à votre eſprit, dites-nous donc par où vous avez pu ſçavoir des choſes ſi étranges. Seroit-ce Sigibrite, reprit Sibille, voyant que ſes ſanglots ôtoient l'uſage de la voix à Chriſtine, je ſuis ſortie de votre chambre quand elle y eſt entrée? mais, quoiqu'elle ait pu vous dire, je ne vois pas que vous deviez ajoûter foi à une femme ſuſpecte. La Princeſſe, faiſant de grands efforts ſur elle-méme, leur raconta ce qu'elle venoit d'apprendre, & les jetta dans une ſurpriſe qui étoit égale à ſa douleur. Elles firent pourtant adroitement ce qu'elles purent pour la diminuer. Elles reluirent la lettre de Guſtave; mais par malheur elle étoit faite de maniere qu'elle convenoit trop à ce que Sigibrite vouloit perſuader. Dorothée & Sibille étoient conſternées, & ne ſçavoient plus que dire. La Princeſſe réſolut de ne parler jamais à Vaſa, & de ſe refuſer le plaiſir de le confondre; elle fit jurer ſa ſœur & Sibille de faire la même choſe, & de ſe tenir dans un ſilence & dans une fierté qui lui laiſſeroient ignorer le déſeſpoir où elle étoit.

Tandis qu'elles prennent ces réſolutions, Sigibrite, contente de ſa trahiſon, veut combler entierement ſon crime; elle ſe ſert d'un autre billet, où elle avoit fait contrefaire l'écriture de la Princeſſe. Il ne contenoit que trois mots; elle prioit Vaſa de ſe trouver le lendemain matin dans l'une des

voya prier le Prince Sigiſm
ler. Elle lui dit, que n'aya
loit promener pour jouir de
cheur du matin, & qu'elle
dre ce tems pour l'entreteni
ne lui en avoit pas encore
vouloit ſervir, & lui prome
du Roi. Elle marchoit touj
choſes flateuſes & engageant
trouvoit ſon bonheur infini,
me ſe jettoit elle-même dans
les offres qu'elle lui faiſoit a
ture de cœur; quand elle vi
la Princeſſe avoit accoûtum
dit au Prince qu'elle l'alloit
ſe qui lui importoit; qu'el
en cet endroit, qu'il verroi
Princeſſes, qu'il lui feroit pl
de conduire adroitement leur
qu'elle lui marqua, qui éto
croyoit voir la Princeſſe. S
mond, qu'elle avoit ſes raiſon
priere, ajoûtant d'un air de g
tant, qu'elle ne croyoit pas
coup en le priant de condu

matin. Il

& Sibille; elle ne fut point ſurpriſe de trouver le Prince; & quoique l'heure fût extraordinaire, la vie libre que le Roi avoit établie dans cette maiſon, faiſoit qu'il n'y avoit rien à redire que le Prince Sigiſmond ſe promenât avec elle. Elle étoit fort triſte, mais cette triſteſſe lui donnoit une douceur charmante; & quoique ſon entretien ne fût pas bien animé, elle ne paroiſſoit pourtant, ni chagrine, ni mécontente. Comme elle n'avoit point de promenade affectée, & que la préſence du Prince de Pologne lui rendoit tous les lieux d'une égale indifférence, il ne lui fut pas mal aiſé de conduire inſenſiblement les Princeſſes à celui où Sigibrite étoit allée trouver Vaſa, & où elle le fatiguoit d'un entretien inſupportable, au lieu de celui où il avoit eſpéré trouver tant de douceur avec Chriſtine. Il avoit été au déſeſpoir de la rencontre de cette femme, & il s'en étoit peu fallu qu'une bruſquerie ne l'en eût défait pour toujours; mais conſiderant toutes les raiſons qu'il avoit de la ménager, & combien il lui importoit de cacher toujours ſon amour, il rentra bien tôt dans ſa politeſſe naturelle, & rejetta ſa rêverie ſur le ſujet de ſon ambition. Sigibrite ne lui parla point de ſa paſſion; elle fit la gaie, & s'entretint avec lui de toutes les intrigues de la Cour.

Elle apperçut les Princeſſes, quand elles furent à vingt pas; elle s'étoit placée de maniere qu'elle pouvoit d'abord les voir. Vaſa avoit pour lors le dos tourné. Chriſtine, qui les vit auſſi dès qu'on les pût voir, & qui reconnut Guſtave, pâlit & frémit à cette vûe; elle ſe confirma dans tout ce que Sigibrite lui avoit dit, & jugea de l'empreſſement de ces deux perſonnes par l'heure & le rendez-vous qu'elles avoient choiſi. Auſſi tourna-t-elle ſes pas négligemment d'un autre côté, comme ſi elle ne les eût pas apperçus. Sigiſmond n'eut garde de la faire aller vers un homme qu'il ſoup-

Princeſſe. La mélancolie da
jours un air paſſionné, qui
de la tendreſſe. Elle le salu
en augura mal. Il n'accord
vec le billet qu'il avoit reçu
côté qu'il ſe tournât, il tr
nieres glacées ; il ne ſçavoit
penſoit quelquefois qu'on ne
que pour lui faire voir le tr
Sigibrite, qui remarqua ſon e
yoit qu'il faiſoit tout l'effet q
ter ſur l'eſprit de la Princeſſe,
Vaſa, pour redoubler ſa jalou
plus ſe contraindre, s'approcha
& voulut lui parler ; mais cett
dant avec un dédain qui ne lu
Vaſa, lui dit-elle, quittez cett
bonté vous avoit permiſe ; or
d'humeur d'avoir de la complai
ne penſez non plus à moi que
m'aviez vûe. L'air bruſque de l
paroles ſi éloignées de ſa douce
ferent Vaſa. Il demeura interdit
ſé, qu'il auroit fait pitié à tou
les premiers momens de ſa ſurpr
il jetta les yeux

Il alla porter ſon étonnement & ſa douleur dans tous les lieux où ſa rêverie le conduiſit, il s'enfonça dans les promenades les plus reculées de cette charmante ſolitude ; plus il cherchoit la cauſe de ſon malheur, & moins il la comprenoit ; il étoit effrayé d'un changement ſi prompt, & après mille penſées toutes différentes il réſolut de s'éclaircir à quelque prix que ce fût.

Il revint fort tard au Château, le Roi lui fit la guerre de ſa retraite ; & ayant eu un faux avis des lieux où l'on ſoupçonnoit que fût la Princeſſe de Sudermanie, il lui en parla long-tems, & l'accablant de careſſes, lui fit connoître qu'il devoit tout eſpérer de ſon amitié. Mais que ſon amitié étoit peu capable de toucher l'affligé Guſtave dans la triſte ſituation où étoit ſon eſprit ! Il fit ce qu'il put pour parler aux Princeſſes : leur accueil terrible lui en ôta la hardieſſe ; il fit tant qu'il aborda Sibille. Qu'ai-je fait, lui dit-il, comment & par laquelle de mes actions, me ſuis-je perdu ? Généreuſe Sibille, ayez pitié d'un malheureux qui n'a plus d'eſpoir qu'en vos bontés. Vaſa, lui dit-elle, nous nous ſommes trompés tous deux juſqu'ici dans le commerce que nous avons eu enſemble ; peut-il y avoir rien de ſûr & de fidele entre des ennemis ? Allez, Vaſa, ſongez que vous êtes Suédois, & je me ſouviendrai toujours que je ſuis Danoiſe. Sibille le quitta à ces mots, & les prononça d'une voix ſi ferme, que le déſeſpoir de Guſtave en augmenta par l'impoſſibilité qu'il vit à pouvoir s'inſtruire de la cauſe de ſa diſgrace. Il la rejettoit quelquefois ſur le Prince de Pologne, il croyoit qu'il lui arrachoit le cœur de la Princeſſe, & qu'il le dépoſſédoit d'un bien, ſans lequel il lui étoit impoſſible de vivre. Dans cette penſée, les diſpoſitions qu'il avoit

il leur conta ſon avanture,
nement. Ils coururent tou
ceſſes pour s'informer du
ſurprenante ; elles les arrêt
& leur ordonnerent ſi abſolu
ler jamais de Guſtave, que
ils fuſſent, il ne leur fut
s'exprimer.

La Cour fut très-déſagréable
intelligence dura ; les Princeſ
rées. Vaſa étoit ſi chagrin,
gnoit plus auprès de Sigibrite ;
de ce déſordre qu'elle avoit ſi fa
elle faiſoit ſemblant de ne s'
la douleur de Vaſa, & tâchoi
droitement de la jalouſie de S
tems qu'elle donnoit de grand
Prince, & qu'effectivement elle
ment au Roi en ſa faveur. C'é
effroyable qu'elle voyoit pour la
ſa vie que Chriſtierne contredi
Ce fut envain qu'elle voulut p
deſſeins & dans la politique de
lumieres ne l'aiderent ſur rien ;
rentée de lui dire
qu'elle

ſes ſentimens, en lui voulant ſeulement donner du ſoupçon de l'amour de Vaſa pour Chriſtine; & tout ſon eſprit fut déconcerté, quand elle vit que le Roi n'étoit, ni étonné, ni fâché. Elle, qui le connoiſſoit ſi bizarre & ſi violent, fut épouvantée, quand elle crut que cette même bizarrerie le pourroit porter peut-être à faire un choix ſi inégal, & à prendre Guſtave pour le mari de la Princeſſe. Le Roi lui répondit froidement, que cette paſſion ne l'étonnoit point, que Guſtave ne pouvoit rien aimer de plus beau que la Princeſſe ſa fille, & que cette Princeſſe ſeroit bienheureuſe d'avoir un mari auſſi accompli que Guſtave. Il la quitta avec ces foudroyantes paroles, qui, portant la fureur dans ce cœur barbare, firent réſoudre Sigibrite à ne plus rien ménager pour ôter Chriſtine à Guſtave, & pour la donner à Sigiſmond; elle fit une fauſſe confidence à Guſtave, en lui diſant que le Prince de Pologne alloit épouſer Chriſtine; & elle dit à Sigiſmond, que le Roi lui auroit donné la Princeſſe avec joie, ſi Vaſa ne s'y fût pas oppoſé, mais que, pouvant tout ſur l'eſprit de ce Prince, ſon crédit l'emportoit viſiblement ſur le ſien: qu'il y avoit un bon remede à cela; que s'il étoit auſſi amoureux qu'il le diſoit, & qu'il fût auſſi hardi qu'amoureux, elle s'engageoit à lui donner les moyens d'enlever la Princeſſe, & de s'en rendre poſſeſſeur par cette voie-là.

Le deſſein de Sigibrite étoit d'irriter Vaſa contre Sigiſmond, en lui faiſant accroire qu'il alloit épouſer Chriſtine, & de porter le reſſentiment dans le cœur de Sigiſmond, en le perſuadant que Guſtave mettoit obſtacle à ſon bonheur. Elle eſperoit qu'ils ſe querelleroient; qu'elle en mettroit la cauſe ſur la Princeſſe; qu'elle aigriroit le Roi; que Sigiſmond s'enfuiroit avec ſa proie; & que Vaſa reſteroit livré à ſa mer-

merci. Ces deux rivaux firent une partie de ce qu'elle déſiroit, ils ſe haïrent; mais Sigiſmond, dont la vertu étoit peut-être plus grande que ſon amour, ne conſentit qu'à une partie de ce qu'elle voulut. Il refuſa d'enlever la Princeſſe, & il l'aſſura qu'il l'obtiendroit du Roi, ou qu'il forceroit Vaſa à ne lui plus nuire.

Le triſte & malheureux Vaſa ſe promenoit dans les jardins du Palais durant les funeſtes complots qui ſe formoient contre lui. Il penſoit avec une eſpece de déſeſpoir à ce que lui avoit appris Sigibrite, & il ne ſongeoit qu'à s'oppoſer aux prétentions du Prince de Pologne par un combat qui terminât ſa peine ou ſa vie, lorſqu'il ſe vit abordé par Eric, qui tenoit deux papiers à la main: voici votre bonheur, lui dit-il avec un tranſport de joie qui l'empêchoit preſque de s'exprimer: voici votre bonheur que j'apporte; & lors, ſans lui donner le tems de l'interrompre, il lui conta toute la trahiſon de Sigibrite, comme elle s'étoit paſſée, & lui montra ces deux billets, qui avoient cauſé tant de déſordre, & qui etoient écrits de la main de Sigibrite. J'ai ſçu tout ce que je viens de vous dire, continua Eric, par cette jeune fille qui la ſert à la chambre, & avec laquelle nous nous amuſons tous quand le Roi eſt avec Sigibrite: cette jeune fille a pris de l'amitié pour moi; & ſçachant le malheur qui vous accable, & celui qui vous menace, vous lui avez fait une telle pitié, qu'elle s'eſt reſolue de m'avertir de tout ce que je viens de vous dire: mais ce n'eſt pas aſſez, pourſuivit Eric, je cours deſabuſer la Princeſſe; & quoiqu'elle m'ait défendu de lui parler de vous, quand elle ne me voudroit pas entendre, je perdrai le reſpect, je parlerai ſi haut que la vérité ira juſqu'à elle, quand elle ne le voudroit pas. A peine Eric donna-t-il le tems à Vaſa de lui té-

témoigner ſon étonnement pour tout ce qu'il venoit de lui apprendre. Il ſe démêla bruſquement de ſes bras pour aller chercher la Princeſſe, & laiſſa Guſtave dans le plaiſir de ſa juſtification, dans celui de ſçavoir que trop d'amour faiſoit les rigueurs de ſa Princeſſe, & dans le ſoin d'empêcher que le Prince de Pologne ne parvînt à ce que Sigibrite lui avoit fait appréhender. Que lui ſervoit-il d'être juſtifié, & que Chriſtine fût innocente, ſi Sigiſmond devoit la poſſéder? Il réſolut d'empêcher le bonheur de ce Prince, il s'abandonnoit fortement aux moyens qui s'en préſentoient à ſa vûe, lorſqu'il ſe ſentit tout d'un coup arrêté, & qu'il vit que c'étoit par Sigiſmond. Ce Prince le cherchoit, animé par les derniers diſcours de Sigibrite; & l'ayant enfin rencontré, mais ſi profondément occupé de ſes penſées que rien ne l'en pouvoit diſtraire, il avança la main au devant de lui, & l'arrêta par cette action. A quoi rêve ce grand Politique? dit ce Prince avec un fier ſourire: ce Favori, dont les pernicieux conſeils ſe mêlent de décider de ma fortune, & dont la fortune ne peut être bonne que par la faveur de mes pareils. Guſtave, éveillé par des paroles ſi pleines de hauteur & ſi piquantes, ne rendit aucun ſalut à Sigiſmond; & le regardant avec cette audace qu'inſpire le mépris à un cœur véritablement généreux: Prince de Pologne, lui dit-il, les Favoris comme moi ne voient point de fortune au deſſus de leurs eſpérances; & voici, continua-t-il en portant la main ſur ſon épée, ce qui peut égaler la mienne à celle des plus grands Rois. Sigiſmond, étonné & piqué de la hardieſſe de Vaſa, ne repartit que par une action ſemblable à la ſienne. Ils ſe battirent avec une valeur & une animoſité ſans pareilles; l'avantage fut preſque égal durant quelque tems, & ils commençoient à s'affoiblir

qui n'étoit gueres en meil
qui, pour l'aider à ſe relever
entendit, lui firent jetter la
noient; il apperçut Chriſtine
les bras de Sibille, & Eric
voulut s'avancer vers elle,
effrayée ſe préſenta inopinén
te vûe ne lui cauſant que d
vellant tout le ſujet de ſes
d'un air funeſte, & où la
à paroître; il la ſaiſit d'un
de la force, & la mena d'u
qu'auprès de la Princeſſe.
tout ſanglant & tout effroya
aſpect étoit terrible & atten
lui dit-il, Sigibrite a voulu
mort cruelle, puiſqu'elle vo
coupable aux yeux de ma Pr
ſatisfaite, je vais payer le t
exigent: & comme il vit les
tout couverts de larmes. Suis-
il; croyez vous Vaſa fidele
vous aime, & qu'un cœur qu
qu'à vous, ne puiſſe jamais ai
reprit-il, je ne puis aimer qu
heureuſe en ſecret

a-t-elle à tous ceux qui ſe trouverent auprès elle. Juſte Ciel! ſi vous prenez ſa vie, vous ivez bien auſſi celle qu'il ne faut point épar- ier. Perſonne n'entendit le ſens de ces paro- ; dans le trouble où l'on étoit. Sigibrite en mprit tout l'emportement, & Vaſa tout le char- e; mais, repouſſant doucement ceux qui le vou- ient ſecourir : Eh bien, Madame, dit-il à la rinceſſe, me croyez-vous encore coupable? on, lui dit-elle, Vaſa, non; & lui montrant s deux billets de Sigibrite qu'elle tenoit à la ain tout ouverts, voilà ce qui nous avoit per- us. Rendez donc, reprit-il, mes derniers mo- ens heureux; ils le ſeront, continua-t-il dou- ement, ils le ſeront, ſi je meurs à vos yeux, je meurs pour la plus belle Princeſſe du mon- e. On n'entendit qu'à peine ces derniers mots: s'affoiblit; mais un peu après, comme s'il lui ût reſté encore quelque choſe à dire, il ramaſ- toutes ſes forces, & mettant un genou en ter- , il ſembloit remercier la Princeſſe des regrets u'elle témoignoit. Elle pleuroit, elle le regar- oit, elle faiſoit ſigne qu'on l'emportât, & com- e ſi elle eût deviné qu'il vouloit quelqu'au- e choſe: Eh oui! lui dit elle, Vaſa, je ſuis même que j'ai été pour vous, mon ſort eſt ttaché au vôtre; vivez. O fortune! dit-il tout as, fortune! quelles amertumes mêles-tu à tes aveurs! Il falloit prendre ma vie lorſqu'on me royoit criminel, & ne me donner pas la mort orſqu'on me connoît innocent: mon amour ſt aſſez fort pour rejoindre le tiſſu de mes jours; e vivrai pour vous adorer. Durant que ce triſ- e ſpectacle ſe paſſoit, le Prince de Pologne, u'Eric avoit fait aſſiſter, entendoit tous ces diſcours, parce qu'il n'étoit qu'à deux pas; & ayant compris que Guſtave aimoit la Princeſ- ſe, & ſçu par un mot d'Eric l'artifice de Sigi-

brite, il s'avança vers eux, aidé par deux perſonnes qui le ſoutenoient: je vous demande pardon Madame, dit-il à Chriſtine, d'avoir eu part aux malheurs qui ont voulu détruire une ſi belle affection. Le Ciel ſçait que je l'aurois révérée ſi je l'euſſe connue, je la reſpecterai déſormais & vous, Vaſa, continua-t-il en s'adreſſant à lui & lui prenant la main, ſoyez aſſuré qu'il ne me reſte plus rien d'ennemi pour vous. Recevez les aſſurances de mon amitié, que je ſcelle de mon ſang qui ſort de tous les endroits de mon corps. Il s'étoit fait un ſi grand effort pour ſe traîner juſqu'en ce lieu, & pour prononcer ces paroles, qu'il s'évanouit en les finiſſant. On l'emporta, & Vaſa auſſi, par le commandement du Roi, qui avoit ſçu leur combat, & qui s'avançoit lui-même pour les faire ſecourir. Il trouva tout le monde conſterné: Sigibrite avoit l'effroi & le déſeſpoir peint ſur le viſage. La Princeſſe étoit toute en pleurs: le Roi comprit bien ſa douleur, il crut qu'elle étoit le ſujet de la querelle du Prince & de Guſtave. Il ordonna qu'on en eût tous les ſoins imaginables, il ſuivit Sigismond juſqu'à ſon appartement, & le fit panſer devant lui. Il envoya le lendemain ſçavoir des nouvelles de Guſtave & il y fut lui-même trois jours après, & lui parla ſans aigreur de la cauſe de ſon combat: il lui fit entendre qu'il ſçavoit ſon attachement pour Chriſtine; & que s'il lui en avoit fait confidence, il l'auroit trouvé indulgent. Ces paroles firent l'effet qu'on doit penſer ſur l'eſprit de Guſtave, il ſe ſeroit jetté en bas de ſon lit, ſi le Roi ne l'en eût empêché; & ce Prince, qui faiſoit tout avec excès, obligea la Reine à l'aller voir & à y mener les Princeſſes. Elle fit pluſieurs fois cet honneur au Prince de Pologne, qui avoit demandé pardon au Roi, & renoncé aux prétentions que ſon amour lui avoit donné ſur

Chri

Chriſtine. Tout ſembloit favoriſer Guſtave, & la ſeule Sigibrite le laiſſoit dévorer à la honte & à la douleur de n'avoir pas réuſſi dans ſes projets, que ſa paſſion enragée avoit ſeule pu concevoir. Elle n'avoit pu obliger le Roi à s'irriter contre Guſtave, elle n'avoit pu, par tout ce qu'elle lui avoit dit, l'obliger à le haïr; mais le malheur de Guſtave fit ce qu'elle n'avoit ſçu faire.

Chriſtierne alloit ſouvent voir Vaſa, il s'inquiétoit de ce que ſa guériſon étoit trop lente, & ſon affection pour lui étoit montée au dernier degré de tendreſſe. Un jour qu'il entra dans ſa chambre, il y trouva un grand calme, un ſeul valet de chambre en ſortit dès qu'il vit le Roi, & le Roi s'avançant juſqu'auprès du lit de Vaſa, apperçut qu'il étoit endormi, & qu'il avoit une caſſette toute ouverte auprès de lui, où il y avoit pluſieurs papiers. Il ſe douta que c'étoit des Lettres galantes, & peut-être qu'elles étoient de Chriſtine. La curioſité ſimplement lui fit porter la main ſur un papier déployé qui étoit tout près de la main de Vaſa, comme ſi c'eût été le dernier qu'il venoit de lire. Le Roi s'approcha doucement de la fenêtre: mais quelle etrange ſurpriſe fut la ſienne, lorſqu'il lut cette fatale Lettre, dont j'ai parlé, de l'infortunée Princeſſe de Sudermanie! On ne peut dépeindre les mouvemens de ce Roi à une telle lecture. Enfin, il ſentit tout ce que l'amour fait ſentir à un cœur naturellement cruel.

Il ſortit de cette chambre avec ſon larcin, ne ſe ſentant pas en état dans ce moment de diſſimuler, & il vit bien que la diſſimulation lui étoit néceſſaire; car, lorſqu'il fut en lieu où il put rêver à ſon avanture, il prit la réſolution de la cacher à Guſtave, de pénétrer ſes ſentimens; &, comme il l'avoit vu ſage & moderé, en lui

par-

parlant de ſa paſſion pour Chriſtine, il s'a
giner, que ce n'étoit que parce qu'il a
Princeſſe de Sudermanie, & qu'il vouloit
plir les engagemens où il étoit avec elle.
s'éclaircir; & comme il crut que Guſtav
où elle étoit, il réſolut, s'il la lui vouloit
de le récompenſer par le don de la Prince
le. Il conclut donc de diſſimuler, & il re
connoître le cœur de Guſtave, & de fai
ver toutes ſes actions.

Guſtave ne s'apperçut point de la per
Lettre; il vivoit plus heureux qu'il n'avo
fait; il étoit parfaitement reconcilié avec
ceſſe, & il avoit lieu de s'abandonner
belles eſpérances par les continuelles bo
Roi.

Ses bleſſures enfin guérirent; celles d
Sigiſmond le retinrent plus long-tems
pourtant contraint de partir, tout foible
toit, par l'arrivée de pluſieurs Couriers q
envoya de Pologne, pour lui mander la
du Roi ſon Pere. Son retour étoit néceſ
renouvella avant ſon départ toutes ſes p
d'amitié à Guſtave; il l'avertit de ne ſe
à Chriſtierne; qu'il étoit changé, qu'il pr
à lui, & qu'en toute néceſſité il lui off
retraite aſſurée en Pologne pour lui &
Princeſſe, & une armée toujours prête
ſervir; il lui dit adieu enſuite avec beau
tendreſſe, & ces deux grands-hommes
d'une affection ſi durable, qu'elle paſſa m
qu'à leur poſtérité.

L'avis du Prince de Pologne ne do
peu à penſer à Vaſa & à Chriſtine; ils s'
rent en effet, qu'il y avoit je ne ſçais quo
traint dans les careſſes de Chriſtierne; & le
de Guſtave n'étoient plus libres; parce

vit toujours ſuivi & toujours obſervé, ſoit par des gens de qualité, ou par des domeſtiques du Roi, & même par des inconnus. Cette nouveauté qui leur devoit être ſi ſuſpecte, les affligea extrêmement, & obligea Vaſa de répondre avec plus d'empreſſement qu'il n'avoit fait aux amis de feu ſon pere, qui le ſollicitoient continuellement de ſon retour en Suede, & lui promettoient une occaſion de gloire & de vengeance, puiſqu'il y avoit un parti tout prêt à ſe révolter, & à ſecouer le joug de Dannemarc, qui n'attendoit qu'un Chef pour ſe mettre à leur tête. Il écrivit donc, & promit de s'échapper le plutôt qu'il pourroit.

Chriſtierne, d'autre part, tourmenté par ſa jalouſie, & ſçachant que la Princeſſe de Sudermanie étoit dans les Etats qui avoient été au Roi ſon Pere, crut que ſi Vaſa ne l'aimoit point, il lui ſeroit le plus aiſé du monde de la lui remettre entre les mains, s'il le vouloit. Il ne douta pas qu'il ne ſçût le lieu qu'elle avoit choiſi pour ſon azile; enfin, il voulut ſçavoir abſolument les penſées & les deſſeins de Vaſa, & ſe détermina à lui parler. Il lui dit qu'il avoit été averti que la Princeſſe de Sudermanie étoit en Suéde, & que c'étoit par lui ſeul qu'il vouloit l'avoir en ſon pouvoir; qu'il lui avouoit qu'il avoit cette affaire ſi fort à cœur que, s'il pouvoit le ſatisfaire, il lui donneroit ſans balancer la Princeſſe Chriſtine pour ſa femme. Vaſa lui proteſta qu'il ne ſçavoit point où étoit la Princeſſe de Sudermanie: le Roi crut qu'il lui déguiſoit la vérité, & ſa colere penſa éclater; néanmoins, comme il le voulut pouſſer à bout, qu'effectivement il auroit été capable de tout faire pour Vaſa, ſi Vaſa avoit pu lui donner cette Princeſſe, il ſe modéra aiſément, & retenant ſes fureurs par ce grand art de diſſimuler où il étoit excellent maître, il propoſa à Vaſa d'aller en Suede; qu'il étoit aſſûré que, quelque part que

fût

fût la Princeſſe de Sudermanie, elle le lui fe
ſçavoir : car continua-t-il finement, je n'étois
ſi peu inſtruit des pratiques de la Cour de mon
nemi, que je ne ſçuſſe que cette Princeſſe
fut deſtinée pour épouſe ; ainſi, dans les engag
mens qu'elle croit avoir avec vous, je ſuis aſſ
que, dès que vous ſerez en ſon pays, elle v
donnera de ſes nouvelles : parlez donc, Vaſa,
n'eſt plus tems de vous contraindre, il faut
je ſçache la vérité ; tenez-vous à la Princeſſe
Sudermanie par les liens qu'on voulut vous d
ner autrefois, ou bien voulez-vous entrer d
ceux de ma fille ? Eſt-ce l'époux futur de la Pr
ceſſe de Suede que je dois voir en vous, ou c
de la Princeſſe de Dannemarc ? Eſt-ce mon all
ou mon ennemi ?

Jamais homme ne fut ſi confus que Vaſa à
diſcours ſi peu attendu, & dont il prévoyoit
dangereuſes conſéquences, & le péril où il s'allo
plonger. Il ſçavoit bien, comme le Roi, que
alloit en Suede, la Princeſſe de Surdermanie
feroit ſçavoir où elle ſeroit ; il voyoit bien qu'
la livrant à Chriſtierne, il pouvoit poſſéder
Princeſſe ſa fille. Quel bien plus grand & plus d
ſiré pouvoit-il jamais avoir ! Cependant il n'
pas la moindre envie de l'acquerir par une ver
ſi lâche ; ſa vertu fut ferme ; l'amour n'eſſa
pas même de l'ébranler. Il vit d'un coup d'œ
tout ce que ſon refus lui alloit cauſer de dou
leur & de perte : il ſe remit aſſez promptement
& regardant le Roi avec une aſſurance qui l
donnoit de la dignité : je ſuis ſoûmis à votre puiſ
ſance, lui répondit-il ; j'adore la Princeſſe vot
fille. Vous avez plus d'un droit ſur moi ; je vou
drois vous obéir, & je devrois tout faire pour
prix glorieux que vous me promettez. Mais, Sir
commandez-moi des choſes juſtes ; quelque diff
ciles qu'elles ſoient, je les exécuterai. Je puis tou
ho

hors d'aller remettre moi-même la fille de l'infortuné Sténon, la fille de mon Maître & de mon Roi, entre les mains de ſon ennemi & de l'uſurpateur de ſa couronne. Ah ! Sire, que votre Majeſté me pardonne, c'eſt la ſeule choſe que mon cœur, que mon bras, refuſe à votre ſervice. Le Roi s'alluma de courroux à cet aveu ſi franc. Vil Eſclave, lui dit-il, je te ferai repentir de l'orgueil de ton refus : j'en comprens tout le miſtere ; envain tu le colores de l'apparence d'une fauſſe généroſité. Je punirai ton ingratitude, & l'audace de tes prétentions. Je te défens de regarder Chriſtine que comme une Princeſſe à qui je ne te voudrois pas donner pour ſon domeſtique. Je te défens de ſortir de ta maiſon ; ta vie me répond du moindre effort que tu feras pour ta liberté. Je ne te renferme pas dans les cachots dont ma bonté t'a retiré, parce que j'ai des deſſeins que je ne veux pas que l'on pénetre. Le Roi irrité le quitta à ces mots, & ordonna à un Officier de ſes Gardes de le reconduire chez lui, de l'y garder avec un de ſes compagnons, & de lui en répondre ſur ſa vie.

La Princeſſe fut incontinent avertie de ce malheur par Eric, à qui il fut permis de voir Vaſa. Elle ne put condamner l'action qu'il avoit faite, ni celle qu'il avoit refuſé de faire. Ils eurent quelque douceur, dans un malheur qui les menaçoit de les ſéparer pour jamais, de ſe trouver ſi tendres & ſi fideles, & ſi dignes l'un de l'autre. Ils ſe donnerent par Eric mille preuves ſenſibles de leur innocente affection.

Leur malheur en étoit à ce point, lorſqu'on parla d'un voyage ſecret que le Roi devoit faire, accompagné d'un petit nombre de domeſtiques. Perſonne alors n'en put pénétrer le ſujet ; & l'on ne ſçut que long-tems après, que, voulant regagner le cœur de la Nobleſſe de Dannemarc, que ſes

ſes cruautés, ou, pour mieux dire, celle
gibrite, avoient tout à-fait ſoulevé contre
avoit réſolu de rendre le Duché de Holſte
étoit ſon patrimonie, Province de Dannem
comme ce pays relevoit immédiatement d
pereur, il fut le trouver, & en arracha
qui lui fut expédié.

Ce fut pendant cette abſence que Guſ
ſolut de s'enfuir en Suede. Il fit ſçavoir
ſein à la Princeſſe par Eric : ils concert
la façon qu'il s'y prendroit, & il l'exécu
de cette maniere ſinguliere qui n'eſt ig
perſonne.

Eric fit ſemblant d'aller dans ſes terr
ſes affaires particulieres : il partit avec
train, & revint *incognitò* dans une ma
Vaſa l'attendoit déguiſé; il avoit trompé
lance de ſes gardes, & s'étoit ſauvé; mais
que de quitter Copenhague, il réſolut, quel
que qu'il pût courir, de hazarder tout
que de partir ſans voir la Princeſſe, qu
le lui eût défendu par une lettre pleine
dreſſe, dans laquelle elle lui faiſoit ſes
& elle le croyoit déjà bien loin, quand,
menant un ſoir au clair de la Lune avec
ceſſe Dorothée & Sibille, elle vit paſſer
trois fois auprès d'elle un garçon des jardi
chargé des outils de ſon métier. Elle fut
ve, ſans ſçavoir pourquoi, à le conſidé
grandeur & la beauté de ſa taille lui
quelque émotion, qui redoubla, lorſqu'é
ſiſe entre ſa ſœur & Sibille, elle vit ce
homme, qui, s'étant defait des choſes qu
toit, s'étoit jetté à ſes genoux, & les

reprit-il; j'ai de l'amour, & vous vouliez que je partiſſe ſans vous voir, & que ſçais-je quand je vous reverrai? Je vais paſſer dans un pays tout plein des fureurs que le Roi votre Pere y a miſes; je ſerai à la tête d'un peuple qui ne reſpire que la liberté. Quelque heureux ſuccès que j'oſe me promettre de la juſtice de mes armes, ce ſont ces ſuccès qui acheveront d'irriter votre Pere contre moi. Eh! Madame, tout me flate du côté de Suede, tout me déſeſpere de celui de Dannemarc. Suivez les belles deſtinées qu'on vous promet, reprit la Princeſſe, elles vous conduiront au comble de vos deſirs. La fortune aime les heureux; & ſi votre bonheur eſt tel que nous l'eſpérons, le Roi mon Pere ne vous réſiſtera pas. Allez, Vaſa, le plus fort pour vous eſt de nous quitter ſans péril. Mais je vous quitte, repartit-il. Votre amour fidele, repliqua-t-elle, vous aſſure de mon cœur. Dorothée & Sibille ſe mêlerent à cette converſation; & Chriſtine, inquiete pour le ſalut de Vaſa, la finit le plutôt qu'elle pût; mais non pas ſans répandre des larmes qui furent le ſceau de la tendreſſe qu'elle lui promettoit de lui conſerver, mais l'augure certain de leur ſéparation éternelle.

Guſtave ſe rendit à Lubec en habit déguiſé. Eric l'y vint joindre, & les habitans de cette ville l'ayant reconnu, & ayant appris ſes deſſeins, lui fournirent toutes les aſſiſtances dont il avoit beſoin pour une ſi glorieuſe entrepriſe.

Il fut dans quelques Provinces *incognitò*, ſonder les cœurs & les eſprits: il les trouva tout remplis du deſir de ſecouer le joug des Danois; &, après les avoir diſpoſés comme il le ſouhaitoit, il paſſa dans la Dalécarlie, Province d'une grande étendue, & dont les Habitans ſont fiers & belliqueux. Ce fut-là qu'il fit la rencontre d'un Seigneur Dalécarlien, nommé Péterſon, qui le recon-

reconnut, & qui le pria de ne point ſe cacher à lui; il lui fit voir une extrême tendreſſe pour ſa perſonne, & un zele ardent pour la liberté de ſon pays, tellement que Vaſa ne balança pas à s'ouvrir à lui: ils convinrent qu'ils agiroient chacun de leur côté pour attirer dans le parti de Guſtave le plus de Suédois qu'ils pourroient; &, ſe ſéparant, ils ſe donnerent rendez-vous dans un certain tems à un Château qu'avoit Péterſon à l'extrêmité de la Dalécarlie. Guſtave la parcourut entiere avec Eric; & retournant ſur ſes pas au tems qu'il avoit marqué à Péterſon, il n'eut plus que de l'impatience pour ſe rendre chez lui, afin de mettre la derniere main à ſes grands deſſeins, auxquels il voyoit des commencemens très-heureux: il marchoit donc avec une extrême diligence, & les jours lui duroient dans des chemins qui lui parurent extraordinaires: en effet, la Dalécarlie eſt un pays plein de forêts, & il eſt commun d'en trouver de trente lieues de longueur, dont les arbres ſont plantés ſur une mouſſe céladon. Ils s'élévent orgueilleuſement juſqu'aux nuës; ils ſemblent avoir vu l'enfance du Monde, & l'éternelle verdure qu'ils conſervent brave la rigueur des hyvers.

Guſtave marchoit un jour avec ſon cher Eric dans une de ces grandes forêts, dont l'aſpect a je ne ſçais quelle beauté terrible; enfin ils ſe trouverent dans un endroit qui leur parut moins affreux que les autres. Cette forêt n'étoit pas ſeulement coupée en routes, mais auſſi en d'admirables allées, dont la prodigieuſe longueur laſſoit, & faiſoit perdre la vue. Quelques rochers couverts de mouſſe s'élevoient d'une forme bizare, & un ruiſſeau ſerpentant en mille détours agréables, faiſoit que ce lieu, tout ſauvage qu'il étoit, avoit une beauté ſinguliere qui plaiſoit & qui occupoit inſenſiblement tout l'eſprit.

Vaſa

Vaſa s'y arrêta avec plaiſir, & ordonna à ſes gens de reprendre le chemin qu'ils devoient tenir, parce qu'ils s'étoient écartés, & deſcendant de cheval avec Eric, ils les donnerent à leur Ecuyers. Vaſa ſe coucha ſur l'herbe prés d'un de ces agréables rochers, & Eric lui dit qu'il alloit ſe promener & conſulter la Déeſſe de ces forêts au ſujet de leur bonne fortune; il marcha en diſant ces paroles, & parcourut pluſieurs allées, l'eſprit aſſez diſpoſé à la joie, & ne penſant qu'aux choſes qui flattoient doucement les eſpérances qu'il avoit de voir bien tôt ſon parent & ſon ami dans la derniere élévation du bonheur, par la diſpoſition dans laquelle il voyoit les peuples; & il n'avoit plus qu'à voir ce Seigneur de la Dalécarlie, chez qui ils alloient, pour ſe mettre à la téte des troupes qui l'attendoient.

Eric donc, penſant à toutes ces choſes, ſe promenoit tranquillement, admirant ces hauts arbres, l'agrément ſauvage de ces beaux déſerts, & l'horrible ſolitude dans laquelle il ſe croyoit être, lorſque tournant dans une allée, il trouva à deux pas de lui une jeune fille, ſi charmante qu'elle lui fit bien-tôt oublier toutes les penſées qui l'occupoient, pour ne ſonger qu'à la merveille de cette rencontre.

Cette perſonne étoit d'une taille haute & majeſtueuſe. Le blond de ſes cheveux, la blancheur de ſon teint, le feu de ſes beaux yeux, & tout l'air de jeuneſſe qui étoit répandu ſur ſon viſage, firent croire à Eric que c'étoit la Déeſſe dont il avoit parlé à Vaſa. Les habits de cette belle inconnue n'avoient nulle parure: ils étoient d'une ſimplicité propre, & d'une négligence à donner encore de l'éclat à tous ſes charmes.

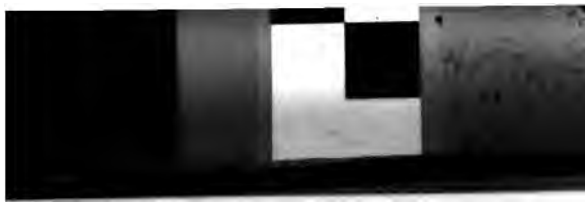
Vaſa & Eric étoient ſuperbement vêtus en voyageant: ils ſçavoient que ces dehors charment

ment les peuples; ils les vouloient prévenir par-là, & en attirer l'admiration. Eric avoit donc un habit magnifique, & ſa bonne mine & les agrémens de ſon viſage étoient encore relevés par ce ſecours. La jeune fille, qui l'avoit ſurpris par ſa vûe, ne fut pas moins étonnée de la ſienne. Elle s'arrêta comme il s'étoit arrêté; &, après les premiers momens qu'ils mirent à ſe conſidérer, ils ſe regarderent enſuite avec quelque plaiſir. Enfin, Eric rompant le ſilence avec une eſpece de tranſport: où ſuis-je! que vois-je! s'écria-t-il. Eſtes-vous la Divinité de ces lieux? Habitez-vous la Terre? Deſcendez-vous du Ciel? Cette belle perſonne ſouriant avec modeſtie, & voyant qu'il ne parloit plus: je ſuis une ſimple fille, lui dit-elle, & toutes les apparences ne le montrent que trop: mais, vous, qui devez-vous être? Je n'ai rien vu de fait comme vous parmi nos Dalécarliens. Ma ſurpriſe eſt extrême, & par quelle avanture vous trouvez-vous dans un pays que j'ai oui dire qu'on nomme barbare dans le reſte du Monde? Ah! reprit Eric, puiſqu'il a produit une perſonne comme vous, toute merveilleuſe, c'eſt le Paradis de l'Univers, Madame, & pas un lieu de la Terre ne peut montrer rien d'égal à ce que je vois devant mes yeux. Seigneur, lui répondit-elle d'un air agréable, on ne dit point des choſes ſi galantes dans ces déſerts; les groſſiers habitans de ces bois ne nous ont jamais accoûtumées à les entendre. Eh quoi! reprit Eric, le feu de vos yeux n'a-t-il pas éclairé leur eſprit, & portant l'amour dans les cœurs n'avez-vous pas répandu la politeſſe par-tout? De l'amour, Seigneur, s'écria-t-elle, on ne l'a jamais entendu nommer dans ces lieux. Vénus & les Graces ne paroiſſent point dans des demeures ſi ſauvages; les Hamadriades ſont timides,

es, elles s'enfuiroient à leur aſpect, & ſe ren-
rmeroient pour jamais ſous leurs rudes écor-
s : mais Seigneur, ſans nous embaraſſer de
hoſes fort ſubtiles, nous ne laiſſons pas de vivre
eureux ici, parce que nous ne connoiſſons rien
e meilleur que ce que nous avons. Cette jeune
erſonne dit tout ceci avec une vivacité aiſée &
élicate; ſon langage étoit pur, ſon action noble,
: il étoit impoſſible de penſer qu'elle eût pris
aiſſance dans ces épouvantables forêts : auſſi E-
c la regardoit-il avec un étonnement ſans pa-
il, & il l'écoutoit avec une ſatisfaction extrê-
ie, Ah ! lui dit-il, que vos Hamadriades ſe ca-
hent pour jamais, pourvu que vous paroiſſiez
ujours à mes yeux. Et ſi l'amour que je reſ-
ns vous alloit épouvanter auſſi-bien qu'elles, je
'eſtimerois dès ce moment bien malheureux,
uiſque ſelon les apparences il durera autant
ue ma vie. J'ai vécu juſqu'à préſent ſans rien
mer; j'ai été dans des Cours où j'ai vu les plus
elles perſonnes du monde, rien ne m'a ému,
un deſert affreux me préſente le ſeul objet ca-
ble de toucher mon cœur. Ne vous offenſez
s, Madame, continua-t-il, lui voyant prendre
air un peu fier. Ah ! lui dit-elle, comment
oulez-vous que j'écoute des paroles ſi hardies?
ous abuſez de la terrible ſolitude qui regne
ns ces lieux, & vous imaginez ſans doute
ue nous y ſommes ſeuls : mais déſabuſez-vous,
urſuivit-elle, en prenant un air plus gai, & archant dans une grande allée; ces bois ſont ibités, & vous voulez bien que je reprenne le emin de la maiſon de Peterſon. De Peterſon ! ecria-t-il avec ſurpriſe. Eh ! Madame, où eſt-il? 'eſt lui que je cherche avec un de mes amis que u laiſſé à cent pas d'ici. Vous êtes donc les eux étrangers qu'il attend? repliqua-t-elle. Oui, adame, continua-t-il : mais vous oſerai-je de-

mander s'il a le bonheur que vous lui appar
Je ſuis ſa parente, reprit-elle. Et vous ê
dans ces lieux barbares? pourſuivit-il. Et
continua-t-elle, tranquillement avec une
amies, dont la préſence fait tout le cha
ma vie, & ſans autre ſociété. Mais M
reprit-il, quelle Divinité a pris ſoin de
& de polir votre eſprit? Et que faites-vou
Soleil à l'autre, où vous ne voyez jamais
Soleil? Nous liſons, reprit-elle, nous trav
les Inſtrumens, la Muſique, la promenad
cela nous aide à paſſer les jours qui ne ſ
ici plus longs qu'ailleurs. Ah Madame, p
vit-il encore, que vous me ſurprenez par
que vous dites; car enfin, à voir la fraîc
votre teint, & l'air content qui brille ſur vo
ſage, on diroit que vous êtes heureuſe.
ſçavez-vous pas reprit-elle en riant, que
oſt heureux par-tout? Mais, Seigneur, je
ge pas, continua-t-elle en s'arrêtant, que
éloigne de votre compagnon. Il auroit peu
le pas égarer dans la diverſité des routes
chercher, & après cela je m'offre d'êtr
guide. Mais, Madame, lui dit-il, je me
je le ſçais, je le ſens. Seigneur, reprit-e
peut vous ſecourir, je puis vous ſervir avec
cret d'Ariane, ne craignez rien; & lui m
le chemin qu'il devoit tenir, elle lui dit
l'alloit attendre dans un lieu qu'elle lui mo
la main.

Eric s'en retourna chercher Guſtave, ſi p
la beauté de cette perſonne & des graces
eſprit, qu'il ne pouvoit penſer à autre
D'auſſi loin qu'il apperçut Vaſa, il lui cri
cette Forêt étoit pleine de prodiges; & q
fut près de lui, il lui conta ſon avant
homme qui en étoit charmé. Guſtave ſo
lui voulut perſuader que c'étoit une viſio



voit eue ; & comme Eric le preſſoit de ſe lever & de marcher, Guſtave le fit, ſçachant qu'ils alloient à la maiſon de Peterſon : mais, pour la charmante perſonne dont il lui avoit fait une deſcription ſi avantageuſe, il lui ſoutenoit qu'il ne la retrouveroit plus ; que ce ne pouvoit être, comme il la dépeignoit, qu'une Nimphe Aërienne, qui le voyant ſi bien fait, & l'occaſion ſi favorable, avoit eu envie de s'immortaliſer avec lui ; mais qu'il voyoit bien qu'il n'avoit pas été tenté de ſatisfaire ſes deſirs. En continuant ſes railleries, Vaſa & Eric avançoient toujours, & ſe trouverent enfin dans le lieu que cette belle perſonne lui avoit marqué. Ils l'apperçurent de loin avec ſa compagne, qui étoient aſſiſes toutes deux ſur un arbre renverſé. La perſonne qu'Eric n'avoit point vûe, avoit un Luth à la main, & l'autre ſe leva & s'avança vers eux : mais quand ils furent près d'elle, Eric qui la conſideroit, remarqua qu'à meſure qu'ils s'approchoient, elle faiſoit des geſtes d'étonnement, & que ſon viſage tout ému changea pluſieurs fois de couleur ; mais enfin, ſe déterminant, elle pouſſa un grand cri, & s'élança entre les bras de Guſtave. Eric étoit tout épouvanté de cette action, & plus encore quand il vit que Vaſa, l'ayant regardée, lui rendoit ſes careſſes avec d'évidens ſignes d'affection.

Il ne ſçavoit que penſer, il avoit beau leur parler & les queſtionner, ils ne lui répondoient pas : il regardoit ce qui ſe paſſoit comme un enchantement, & il croyoit preſque ce que Vaſa venoit de lui dire, il n'y avoit qu'un moment, au ſujet de la Silphe, lorſque, ſe tournant vers l'autre Dame qui étoit aſſiſe ſur cet arbre couché, il fut ſurpris au-delà de ce qu'on le peut dire, de voir qu'elle étoit la plus belle perſonne qu'il eût jamais vûe. O Dieu ! dit-il, eſt-ce ici le pays

des merveilles ! & en même tems il entendit l'autre perſonne qui s'écrioit : c'eſt lui, Madame, c'eſt lui. Il étoit prêt de perdre la raiſon, & il ne ſçavoit même s'il ne l'avoit pas déja perdue, quand il apperçut cette jeune fille prendre Guſtave par le bras, & l'amener vers l'autre Dame, qui étoit dans un ſi grand étonnement, qu'il ne peut être comparé qu'à celui d'Eric. Elle n'avoit pas la force de ſe remuer, & elle vit Vaſa à ſes genoux, qui les embraſſoit ſans pouvoir former une ſeule parole; la jeune fille ſe mit auſſi à côté de Guſtave, & ſi tranſportée de joie qu'elle ne regardoit pas ſeulement Eric: quelques larmes qui coulerent des beaux yeux de l'admirable inconnue furent les ſeuls ſignes de vie qu'elle donna; car elle étoit demeurée immobile aux premieres actions de ſon amie, & elle reſſembloit proprement à une belle figure de marbre. Après ces larmes, quelques ſoupirs précipités ſortirent de ſa belle bouche ; & prenant avec ſes deux mains la tête de Vaſa, d'une façon toute tendre, elle pancha la ſienne deſſus, & demeura long-tems en cet état ; mais d'une maniere ſi paſſionnée, qu'Eric eut le tems de reprendre ſa connoiſſance, & de juger qu'une ſi merveilleuſe perſonne ne pouvoit être que la Princeſſe de Sudermanie. C'étoit elle en effet, & ſa compagne étoit Cécile, ſœur de Vaſa.

O ! Madame, diſoit Cécile, le Ciel vous renvoie mon frere ! Pouvoit-il récompenſer par un prix plus cher tant de ſouffrances ſi peu méritées ? Je vous revois donc, dit enfin la Princeſſe, en le preſſant toujours avec ſes beaux bras; j'ai vécu, & je rendrai ma vie de bon cœur, ſi la providence le veut, puiſque je vous ai vu. Ah ! Vaſa, quel favorable ſort vous amene ? Celui de mourir pour ma grande Princeſſe, reprit-il, ou de l'arracher à ces lieux barbares, pour l'éle-

ver

ter au Trône de ſes Peres. C'eſt mon deſſein, Madame : je vous cherche en tous lieux. Je ſouleve vos ſujets contre les Danois, pour les remettre ſous votre obéiſſance, & j'eſpére qu'un prompt ſuccès vous comblera bien-tôt de ſatisfaction, & réparera l'horreur de vos peines paſſées. Veuille le Ciel, reprit la Princeſſe, conduire votre bras & vos deſſeins ! Mais, Guſtave, ce Trône que vous me promettez me ſeroit odieux, ſi je ne le partageois pas avec vous. Comme elle achevoit ces paroles, elle vit Peterſon tout proche d'eux, qui demanda pardon à la Princeſſe, de ne l'avoir pas avertie qu'il avoit trouvé Guſtave, & que c'étoit lui qu'il attendoit ; qu'il n'en avoit agi ainſi que par prudence, craignant encore que quelque nouveau malheur ne l'éloignât. La Princeſſe l'excuſa aiſément, & la paix fut bien-tôt faite.

Vaſa lui préſenta ſon cher Eric, qui fut ravi de voir que la belle perſonne qui lui avoit fait ſentir les premieres émotions d'amour, étoit la ſœur de Guſtave. Après bien des diſcours qu'on ſe peut imaginer, ils reprirent le chemin du Château, qui n'étoit qu'une haute tour affreuſe qui s'élevoit juſqu'aux nues ; on avoit bâti au pied quelques logemens bas, qui n'étoient que commodes, ſans nulle beauté. C'étoit dans cette terrible demeure que la Princeſſe de Sudermanie avoit paſſé les plus beaux jours de ſa vie, en penſant à ſon cher Vaſa avec une tendreſſe & une fidélité qu'il n'avoit pas méritées, comme nous l'avons vu.

La Princeſſe lui dit que Ribergue, toujours ardent pour ſon ſervice, avoit mis de grandes diſpoſitions parmi les peuples pour un ſoulevement, & qu'il étoit paſſé depuis peu dans la Filandie, dont il étoit originaire ; qu'il avoit pris le nom de ſon Pere, qui s'appelloit Fleming ; & qu'il avoit gagné

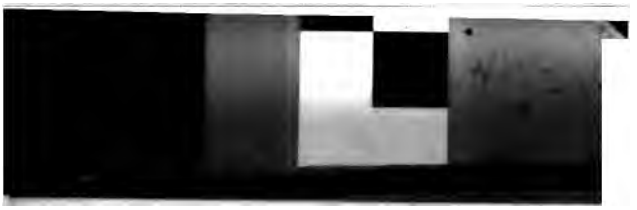
tous les cœurs, n'attendant qu'une occaſion pour ſe déclarer.

Guſtave auroit été heureux auprès de ſa belle Princeſſe, s'il eût pu goûter ſon bonheur ; mais il étoit ſenſible auprès d'elle ; le cœur tout rempli de la Princeſſe de Danemare, il ne ſongeoit qu'à lui donner continuellement de ſes nouvelles, & des témoignages de ſon amour. Il étoit réſolu de couronner la Princeſſe de Sudermanie, ne ſe pouvant réſoudre d'uſurper le bien de ſes peres, & d'aller enſuite trouver Chriſtine, & ſe faire un mérite de toutes les Couronnes qu'il lui ſacrifioit ; car celles de Norvége & des deux Gothies étoient jointes à celle de Suede.

Il demeura peu chez Peterſon ; mais ce fut aſſez pour donner le tems à Eric d'achever de s'enflamer pour Cécile, & cette belle perſonne ne ſentit nulle indifférence pour lui. Vaſa ſe préparoit à partir, quand Ribergue arriva, qui fut affligé de le voir ; mais, comme il avoit le cœur grand, & une fermeté héroïque, il ne changea pas le deſſein qu'il avoit pour la liberté de la Suede. Quoiqu'il prévit que la Princeſſe en ſeroit la récompenſe de Guſtave, il réſolut de l'aider, & de mettre avec lui la Princeſſe ſur le Trône, & après cela de revenir habiter le déſert qu'elle abandonneroit. Il donna des lumieres à Vaſa, & des inſtructions ſolides & ſinceres ſur ſa conduite, & retourna en Finlandie pour prendre ſon tems à propos, pour le ſecourir utilement.

La veille du départ de Vaſa, la Princeſſe de Sudermanie lui dit tout ce que ſa vertu lui put permettre de plus tendre. Songez à vaincre, Vaſa, lui dit-elle, vous vaincrez pour vous. Tous les ſuccès que vous aurez, vous regardent ; & je ne veux de ſceptre que pour le remettre dans vos mains.

Il



Il commença ſes progrès par ſoulever ceux qui travaillent aux mines de cuivre, & alla aſſiéger la ville d'Oroſia; il la prit, & de-là il marcha diligemment vers Upſal, qui ne lui fit pas plus de réſiſtance. Il ſe rendit enſuite à Ovaſten, & fit aſſembler les Etats en pleine campagne: il fit une harangue pathétique, où il eut la modeſtie de ne parler, ni de ſa perſonne, ni de ſes actions; mille cris éleverent ſa valeur juſqu'au Ciel, & tous d'une commune voix le demanderent pour leur Roi: il refuſa ce titre, & ſe contenta de celui de Gouverneur, & de Prince de Suede.

Il marcha droit à Nicoping. Ce fut-là où il fut puiſſamment aſſiſté par Ribergue, qui ſe faiſoit appeller Fleming, comme nous l'avons dit: ce vaillant homme, à la tête des habitans de Filandie, obtint des Danois la permiſſion de marcher contre Vaſa; mais, comme il avoit bien un autre deſſein, quand il fut près de l'armée Suédoiſe, il ſe rangea de ſon côté, & aida par ce grand ſecours à Vaſa à prendre Nicoping. Il ne lui reſtoit que Stocholm & Colmar, pour être entierement maître de la Suede. Lubec, qui l'avoit ſi bien aſſiſté à ſa ſortie de Dannemarc, ne l'abandonna pas non plus dans ſes belles entrepriſes: elle lui envoya une Flote de dix-ſept grands vaiſſeaux de guerre, chargés de ſoldats & d'argent, & de toute ſorte de munitions. Fleming la commanda; & par un bonheur dont il ne fut redevable qu'à ſon expérience & à ſon courage, il vainquit la Flote de Dannemarc, & Vaſa acheva de ſe rendre poſſeſſeur de toute la Suede.

Comme il étoit dans la Norvége, qu'il avoit auſſi ſoumiſe, & que revenant de donner quelques ordres, il ſuivoit ſeul, accompagné de Peterſon, les agréables bords de la belle riviere de Glama, il ſongeoit à la Princeſſe Chriſtine, & ſe livroit à quelque inquiétude ſur les troubles dont le Danne-

avec beaucoup de viteſſe
ment ; mais quand elle
tinguer les objets, que
d'y remarquer diſtinctem
vale de Danemarc ! Cl
la poupe, ſon Fils aup
la Princeſſe étoient a
trois ou quatre hommes
tant de femmes, faiſoien
toutes ces perſonnes ma
ſolation, & ſur leurs vi
nance. Ah ! Seigneur, s'
ſon cheval preſque dans la
Majeſté ? Eh quoi ! lui d
gardant fierement, je te
lent fugitif ? Le Ciel, pour
me réſervoit-il celui de te
ble extrémité où il m'a réd
prit Guſtave, le cœur pé
quelques larmes qu'il vit
dites-moi préciſément l'éta
vous fuyez, comme je le
pays qui n'a plus rien d'en
tout vous ſera ſoumis. Ser
près de vos Etats. Je vous o
les ſecours qui vous ſeront

ſort, à toi, le plus cruel de mes ennemis, & celui que j'abhorre le plus? En achevant ces paroles, il commanda d'un ton impérieux qu'on ramât avec plus de diligence; mais Vaſa, le regardant d'une maniere ſuppliante, au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, n'écoutez pas les mouvemens de votre haine; conſiderez votre déplorable fortune; vous la réparerez, ſi vous voulez bien que nous ayons la gloire d'y contribuer. Venez, Seigneur, venez; la juſtice du Ciel, le bonheur de nos armes, tout vous remettra ſur le Trône que vous ſemblez vous-même abandonner. Va, traître, lui dit le Roi, ôte-toi de ma préſence: j'aimerois mieux que cette barque fût engloutie dans ces eaux, que de me voir un moment en ton pouvoir. J'ai des amis & de l'appui; & après le recouvrement de ma Couronne, je ne m'en ſervirai que pour ta ruine totale. La barque s'éloignoit, & Guſtave ſuivit les bords de la riviere, ſa voix ne s'entendoit preſque plus. Il remarqua que la Reine parloit au Roi, & un moment après, qu'elle s'étoit miſe à genoux.

Il n'y avoit pas en cet endroit le moindre petit bateau. On n'en eût pu trouver que fort loin de-là. Vaſa apperçût de l'autre côté de la riviere bien des gens à cheval, qu'il jugea devoir être à Chriſtierne; & dans le tems que cette fatale barque s'éloignoit de ſon bord, il apperçut la malheureuſe Chriſtine, qui lui faiſoit ſigne d'un mouchoir qu'elle ôta de devant ſes yeux, qui apparemment étoit tout trempé de ſes larmes, & qui, après cette action, lui tendit les mains, comme lui diſant un dernier adieu. Cette action fut ſi attendriſſante pour lui, qu'il pouſſa un cri qui fut entendu de l'autre côté du rivage, & ſe laiſſa aller entre les bras de Peterſon, qui le reçut, & l'empêcha de tomber à terre. Cet objet frappa les yeux de Chriſti-

ne : elle tomba auſſi, & quelques cris qui s'éleverent dans la barque, répondirent à celui que Vaſa venoit de faire.

Un détour de la riviere deroba aux yeux de Peterſon, & la barque, & la connoiſſance de ce qui s'y paſſoit. Il étoit aſſez occupé auprès de Guſtave, il le coucha comme il pût à terre, & le fit revenir après bien des ſoins & du tems.

Ce retour à la vie lui ſembla pire que la mort. Que ne dit-il pas contre la cruauté & l'injuſtice de Chriſtierne ! & enſuite dans quels mouvemens tendres ne paſſa-t-il pas en ſe repréſentant la Princeſſe Chriſtine dans la malheureuſe condition où elle étoit ! On ne peut dire ce qu'il penſoit ; & il auroit été capable de prendre quelque funeſte réſolution, ſi le ſouvenir de ſa gloire & de ce qu'il devoit à la Princeſſe de Sudermanie ne l'euſſent retenu. Mais il faut dire ici un mot en paſſant de ce qui avoit cauſé la perte de Chriſtierne, & la revolte des Danois.

Sigibrite, qui avoit un grand pouvoir, s'étoit laiſſé ſéduire à l'Héréſie de Luther, & elle en avoit infecté une bonne partie de la Cour. Les zelés Catholiques n'avoient pu ſouffrir ce tort fait à la Religion ; & cela, joint aux cruautés & aux tirannies que Chriſtierne exerçoit ſur ſes Sujets, ils avoient écouté les propoſitions de Fréderic Duc de Holſtein, qui, ſe mettant à la tête des revoltés, s'étoit bien tôt rendu maître de tout le Royaume. Dans la premiere émeute qui arriva à Copenhague, le Peuple jetta Sigibrite dans le Lac. Le Roi la ſauva ; elle évita encore la fureur du même Peuple, qui la vouloit tuer : elle périt enfin après l'horrible tempête qui avoit diſperſé la flote du Roi de Dannemarc, & qui l'avoit obligée de ſe ſauver dans cette petite barque où Guſtave la trouva.

Cette révolution des affaires de Dannemarc fut

ſi

prompte & ſi entiere, qu'à peine le malheu-
ux Chriſtierne ſe put-il ſauver dans l'équipage où
l'ai repréſenté avec ſa déplorable famille. Il al-
t chercher un azile auprés de l'Empereur Char-
-Quint ſon beau-frere.

Frédéric, n'ayant trouvé nulle réſiſtance, s'étoit
t couronner dans Copenhague, & étoit auſſi
itre & auſſi tranquille, que s'il n'eût pas fait u-
uſurpation. Guſtave fut ſenſible à cette ré-
lution, & touché vivement des infortunes du
re de ſa Maîtreſſe, il reſolut de donner prompt-
ment la liberté à ſon pays, & de couronner
Princeſſe de Sudermanie; & quand il l'auroit
idue Reine paiſible, d'aller offrir ſon bras &
troupes à Charles V. pour rétablir Chriſtier-
dans ſes Etats; & obtenir de ſes ſervices la
inceſſe qu'il adoroit. Dans cette réſolution il
rendit à Strengem; il convoqua les Etats du
oyaume, & ſe mit dans la poſture d'un hom-
e prêt de ſe voir dégrader. Il rendit un comp-
exact de ſa conduite & de ſon adminiſtration,
ſe démit du gouvernement de Suede.

La Princeſſe de Sudermanie lui écrivit, de ne
iſſer point rallentir l'affection qu'on avoit pour
i, & de prendre la Couronne; qu'elle ſe ſe-
it déja rendue auprès de lui, ſans une indiſ-
ſition qu'elle avoit; mais qu'il ſe fit toujours
uronner, & qu'elle donneroit enſuite la joie
ſon peuple de leur montrer la fille de Gu-
ve. Ce fut pour lors que Ribergue, ſe trou-
nt ſeul avec Vaſa & Eric, lui demanda la ré-
ompenſe de ſes ſervices. Il eſt juſte, mon cher
ibergue, lui dit Vaſa, que l'illuſtre Fleming,
miſſe du fruit de ſes ſervices. Vous m'avez con-
uit au Trône, vous en êtes le plus ſûr ſoutien,
ont eſt en votre diſpoſition; demandez des
vinces, elles ſeront à vous. Seigneur, reprit

ne: elle tomba auſſi, & quelques cris qui s'éleverent dans la barque, répondirent à celui que Vaſa venoit de faire.

Un détour de la riviere deroba aux yeux de Peterſon, & la barque, & la connoiſſance de ce qui s'y paſſoit. Il étoit aſſez occupé auprès de Guſtave, il le coucha comme il pût à terre, & le fit revenir après bien des ſoins & du tems.

Ce retour à la vie lui ſembla pire que la mort. Que ne dit-il pas contre la cruauté & l'injuſtice de Chriſtierne! & enſuite dans quels mouvemens tendres ne paſſa-t-il pas en ſe repréſentant la Princeſſe Chriſtine dans la malheureuſe condition où elle étoit! On ne peut dire ce qu'il penſoit; & il auroit été capable de prendre quelque funeſte réſolution, ſi le ſouvenir de ſa gloire & de ce qu'il devoit à la Princeſſe de Sudermanie ne l'euſſent retenu. Mais il faut dire ici un mot en paſſant de ce qui avoit cauſé la perte de Chriſtierne, & la revolte des Danois.

Sigibrite, qui avoit un grand pouvoir, s'étoit laiſſé ſéduire à l'Héréſie de Luther, & elle en avoit infecté une bonne partie de la Cour. Les vrais Catholiques n'avoient pu ſouffrir ce tort fait à la Religion; & cela, joint aux cruautés & aux tirannies que Chriſtierne exerçoit ſur ſes Sujets, ils avoient écouté les propoſitions de Fréderic Duc de Holſtein, qui, ſe mettant à la tête des revoltés, s'étoit bien tôt rendu maître de tout le Royaume. Dans la premiere émeute qui arriva à Copenhague, le Peuple jetta Sigibrite dans le Lac. Le Roi la ſauva; elle évita encore la fureur du même Peuple, qui la vouloit tuer: elle périt enfin après l'horrible tempête qui avoit diſperſé la flote du Roi de Dannemarc, & qui l'avoit obligée de ſe ſauver dans cette petite barque où Guſtave la trouva.

Cette révolution des affaires de Dannemarc fut

ſur

me j'enverrai au devant d'elle, dans le tems que vous prendrez le ſoin de me le marquer.

Ribergue partit dès le lendemain, & ſe rendit bien-tôt dans le beau deſert qui renfermoit la merveilleuſe perſonne qu'il aimoit d'une maniere ſi particuliere. Il trouva la Princeſſe un peu changée, de quelque légere indiſpoſition qu'elle avoit eue. D'abord qu'il fut auprès d'elle, il mit un genou en terre, & lui préſenta la Lettre de Guſtave. Eſt-il Roi? lui dit-elle, en la recevant. Non, Madame, reprit-il, & je n'obéis encore qu'à vous. Eh! pourquoi, repliqua-t-elle en s'impatientant un peu, ne fait-il pas ce que je veux; & décachetant la Lettre, elle y trouva ces paroles.

A LA REINE DE SUEDE.

VOtre Trône vous attend, Madame: il eſt juſte que celui qui vous le rend, vous y place. Perſonne ne peut diſputer cet emploi à l'illuſtre Ribergue. Il veut avoir l'honneur de vous conduire. Venez donc, Madame, vous montrer à vos peuples. Je demeure ici, pour tenir tous les cœurs ſoumis à vos Loix, & pour les diſpoſer à recevoir Votre Majeſté.

GUSTAVE.

Quand la Princeſſe eût lu cette Lettre, elle ſe fit conter par Ribergue le détail de tout ce qui s'étoit paſſé: il donna mille louanges à la valeur & à la conduite de Guſtave; & pourſuivant avec un air plus paſſionné & plus triſte, voilà vos

peines finies, Madame, continua-t-il, & les miennes vont recommencer. Vous allez régner. C'eſt peu de dire régner : vous allez être aſſiſe ſur le Trône à côté de cet heureux mortel, que le Ciel & votre cœur ont choiſi pour être poſſeſſeur de la plus belle Princeſſe du monde. Vous ſerez contente, Madame, j'ai travaillé à votre ſatisfaction. Je ne vous fais pas reſſouvenir avec quel zele & quelle fidélité je vous ai ſervie, que j'ai accompagné votre exil, & ſoulagé quelquefois vos triſteſſes. Tout cela n'avoit que des charmes pour moi, qui vous adore en quelque état que vous ſoyez. Mais ce que je veux vous remettre devant les yeux, & que je veux que vous n'oubliyez de votre vie, c'eſt le ſervice que je viens de rendre à mon Rival. Vous le ſçavez, Madame, avec quelle activité infatigable j'ai été par-tout. Les plus pénibles emplois me ſont devenus faciles, conſeils utiles, ſecours ſinceres, eſſentiels, heureux. Je n'ai rien négligé pour l'élever à ce point de grandeur où je ſçavois que vous le deſiriez. J'ai tout fait pour lui, & je vous perds, & je ſçavois que je vous perdrois. Qui vit jamais, Madame, un Amant déſintéreſſé à ce point de faire tout ce que j'ai fait ? Il faut achever. Je vous conduirai, je vous placerai ſur ce Trône, & je vous mettrai entre les bras de mon Rival. Je vous dirai, Madame, que de la même main je me mettrois auſſi un poignard dans le ſein, ſi la Religion me permettoit un acte ſi féroce, & qui mériteroit de couronner dignement tant d'efforts cruels que j'ai fait ſur moi-même. Mais, Madame, ce déſeſpoir raviroit à ma douleur une mort naturelle qu'elle me reſerve, & qui ſera la fin de toutes mes douleurs.

Ribergue ſe tût, parce qu'il n'avoit plus la force de parler, & qu'il tomba dans une douleur ſi profonde, que ſon accablement le rendoit comme un homme qui n'a plus de vie. Il ne lui reſtoit que des regards, qu'il attachoit ſur la Princeſſe d'une fa-

façon à percer l'ame la plus endurcie. La ſienne n'étoit pas de ce caractere; elle eut pitié des maux qu'elle cauſoit, & regardant Ribergue d'une maniere obligeante : que je vous plains! lui dit-elle, & que ce que vous me dites corrompt cruellement le bonheur que j'oſe attendre de la bonté du Ciel! Quelque heureuſe que j'aille être, je ne ſçaurois conſiderer l'état de douleur où je vous vois, ſans en être vivement touchée. Mais, Ribergue, vous vous êtes fait de ſi grands efforts, ne vous en puis-je encore demander? Vivez auprès de nous, comblé de notre amitié; &, s'il ſe peut, moderez le trop d'ardeur qu'il y a dans la vôtre. Non, Madame, reprit-il foiblement, je ne puis vivre auprès de vous quand vous êtes heureuſe par le ſeul endroit qui ne m'offre que des vûes affreuſes. Quand vous ſerez Reine paiſible, & que cet heureux mortel jouira de ſa félicité, je viendrai me renfermer dans le deſert où vous êtes préſentement, & où je paſſerai le reſte de ma vie. J'y verrai encore les marques de tant de larmes que vous avez répandues; il me ſemblera que les échos de ces affreuſes forêts répéteront vos ſoupirs, & la trace de vos pas aidera à me conduire au terme de toutes mes peines. Toutes ces choſes rempliront mon cœur de pitié, d'horreur & de déſeſpoir; penſant inceſſamment à vos maux paſſés, à votre félicité préſente, & au ſujet de mon infortune, je nourrirai mes penſées d'une éternelle douleur. Hélas! répondit la Princeſſe, que vous m'affligez par cette obſtination à vouloir vivre de la ſorte. J'eſpérois que nous paſſerions notre vie enſemble, & que celui qui avoit partagé toutes mes diſgraces, voudroit avoir la même union à une meilleure fortune.

Comme la Princeſſe achevoit ces paroles, Cécile entra, à qui elle conta ce que Ribergue étoit venu lui dire de la part de Vaſa. Après quoi Ribergue regardant Cécile: ſi j'avois l'eſprit dans une autre ſituation,

trouve malade d'une telle fortune, & j'ai
Guſtave de la réſerver pour Eric, & de l'acco
paſſion qu'il a pour vous. Il l'a fait, & vous a
ſon épouſe. Quoi! Ribergue, reprit la Princ
ric aime Cécile; je n'en ſçais rien, & je ne l'
que par vous? Ah! dit-elle à cette belle fill
voyoit toute embaraſſée, vous êtes une m
amie de taire ainſi vos affaires, & je n'au
mais cru avoir à me plaindre de vous. Ri
qui comprit que ſa préſence apportoit quel
ſtacle à la juſtification de Cécile, ſortit ſur
prétexte; & dès que la Princeſſe ſe vit ſeu
elle, lui faiſant des reproches pleins de te
elle lui témoigna la joie qu'elle avoit de ſon
a vec le plus cher ami de Vaſa. Mais, ma ch
cile, pourſuivit-elle, quoique l'alliance qui
entre nous ſoit la plus proche, je crois q
ſentez, comme moi, qu'elle ne ſçauroit aug
notre amitié; je ſuis fâchée que vous l'ayez
par le ſecret que vous m'avez fait de l'amo
ric. Je vous aſſure, Madame, reprit C
ſouriant, que je penſe qu'il y avoit quelqu
qu'Eric m'aimoit, & que je ne le haïſſois p
ſans le ſçavoir. Je n'avois jamais connu
que dans votre cœur, & je l'avois vu accor
de tant de mauvaiſes

. Vous ſçavez ce qu'a dit Ribergue, & vous
que nous allons être heureux preſque auſſi-
e nous avons déſiré de l'être. Oui, reprit
ceſſe, la différence eſt grande de cet amour
que vous aviez connu auparavant, & je la
encore infinie; liſez, continua-t-elle, liſez
tre de votre frere. Quelle ſéchereſſe, bon
Part-elle d'un eſprit ſatisfait & d'un cœur
? Diroit-on qu'il ſçait qu'il va être Roi,
l ſent qu'il doit poſſéder une Princeſſe qui
roit pas être indigne de lui? Ah! Cécile,
donner la main à un homme qui ne m'aime
Mais n'importe, dit-elle, on ne réſiſte
à ſa deſtinée, je ſuis prête à partir.
ile excuſoit ſon frere ſur le ſoin que ſes
s occupations lui donnoient, & elle em-
toute ſon adreſſe à diſſiper les défiances & les
ons de la Princeſſe. Elle paſſa la nuit ſans fer-
s yeux, & le lendemain étant dans ces vaſtes
nades, c'eſt-à-dire dans la Forêt, on lui vint
u'Eric étoit arrivé: elle crut qu'il venoit mar-
par cet empreſſement la paſſion qu'il avoit pour
, elle lui en témoigna ſa penſée, & elle s'ar-
t s'aſſit pour l'attendre; un peu après il pa-
onduit par Ribergue. Il ſalua la Princeſſe avec
profond reſpect; & baiſſant les yeux, il lui pré-
ſans les relever, une Lettre de Guſtave. La
ſſe la prit, un peu émue; & voyant qu'il ne lui
rien, elle l'ouvrit, & y trouva ces paroles.

Guſtave à la Reine de Suede.

t eſt prêt, Madame, pour votre Couronnement,
n'eſt pas peu de gloire à l'infortuné Voſa de
établir dans le Trône de vos Peres. C'eſt tout
'aura pu faire un fidèle Sujet, c'eſt auſſi la
qualité que je prens, n'en déſirant point d'au-
'il faut un Roi, Madame, pour être aſſis à vos

côtés,

cités, vos Peuples vous en choiſiront un digne de *& qui le ſoit auſſi de leur commander. Parmi te* *Seigneurs illuſtres, je n'en ſçache pas un qui m* *mieux cet honneur que Ribergue. Je lui donne* *ſuffrage, s'il eſt néceſſaire; & quand vous* *Maîtreſſe paiſible, je vous demanderai quelques-* *de vos Troupes victorieuſes, Madame, pour le ſe* *d'un Roi malheureux à qui je dois mes ſervices.* *vous dira les obligations indiſpenſables où je ſu* *céder à une deſtinée qui m'éloigne de vous.*

La Princeſſe lut avec précipitation cette Le enſuite un tremblement la prit; elle regarda C le d'une vûe que les larmes offuſquoient d elle s'appuya ſur elle, lui préſenta cette Lettre la relut avec elle, mais très-lentement. C devint plus morte que vive, quand elle en eût une partie, elle jetta un coup d'œil ſur Eric, q toit fort triſte; & ſur la fin de cette funeſte le re, Cécile, qui aidoit à tenir cette Lettre à la peu ſûre de la Princeſſe, la couvrit entieremen ſes larmes. Que ne puis-je effacer ces caract dit-elle d'une voix coupée de ſanglots, pa véritables larmes de ſang! qu'eſt-ce donc qu'il dire, & que nous reſte-t-il à ſçavoir? Apprene nous, Eric, continua la Princeſſe toujours appu ſur Cécile, & avec une pâleur mortelle ſur le vi Eric, à qui Vaſa avoit recommandé de ne taire à la Princeſſe de ſes engagemens avec Chriſtine, avoua l'amour qu'il avoit pour elle, & lui fi recit de leur avanture. La Princeſſe ſoupira pluſi fois, après quoi elle eut un ſi grand ſaiſiſſem que l'on crut que ce moment de douleur ſeroit dernier moment. Elle tomba dans une foibleſſe fut longue. Ribergue l'aſſiſtoit, mais il étoit un état où il faiſoit autant de pitié qu'elle, t étoit affligé. Cécile étoit inconſolable, & ſ portoit contre ſon frere dans un reſſentir

lui étoit bien pardonnable. Quand la Prin-
ſe fut revenue à elle, elle fut long-tems ſans
ler, tout gardoit devant elle un profond ſilen-
hors Cécile, qui le rompoit de tems en tems
des emportemens contre ſon frere. Enfin,
Princeſſe les pria tous de la laiſſer ſeule. Céci-
vouloit demeurer auprès d'elle, mais elle lui
mmanda d'aller entretenir Eric : elle obéit mal-
elle.

La Princeſſe de Sudermanie demeura près d'une
ire à la place où elle étoit aſſiſe, abîmée dans
douleur & dans ſes réflexions; elle ſe promena
uite, & fut ſi loin dans cette affreuſe & terri-
Forêt, qu'elle ſouhaita quelquefois dans ſon
eſpoir qu'un de ces Ours blancs dont les Mon-
nes ſont peuplées, vînt finir par une prompte
rt une vie ſi cruellement agitée. Cécile, qui la
voit de loin, ne la vit revenir vers le Château
à la nuit; elle finit cette promenade par le friſ-
n de la fievre qui la prit; elle dit pourtant qu'el-
partiroit; &, parlant un moment bas à Ribergue,
crut qu'elle lui donnoit quelque ordre. Elle fut
s incommodée toute la nuit, & le jour ſuivant
fievre duroit encore. Elle diminua le jour d'a-
s; & faiſant approcher Eric, elle lui ordonna
s'en retourner trouver Vaſa, de lui dire qu'auſſi-
: que ſon mal diminueroit, elle partiroit & fe-
t exactement tout ce qu'il ſouhaitoit, & que
bergue la conduiroit. Eric, la voyant ſi calme,
éroit qu'elle auroit pris une réſolution néceſ-
re, quoiqu'il prévît bien que les peuples diffi-
ement la recevroient pour Reine, ſi Vaſa n'é-
it pas leur Roi. Il prit congé d'elle & de Cé-
e, à qui il avoit parlé en Amant véritable des
érances que Guſtave lui avoit données, & il
ut eu la joie de ſe flater qu'elle y donnoit
entier conſentement. Il fut retrouver Vaſa,
qui il fit une peinture naïve de ce qu'il avoit
vu,

vu, & de l'effet que les ordres qu'il lui a donnés avoient produit. Guſtave en ſentit remords, qui ne s'étoient jamais ſoulevés co lui. Mais ſon amour pour Chriſtine l'éloig de toute autre penſée, il ne ſongea qu'à di ſer effectivement les Etats du Royaume à r voir la fille de Sténon. On eut d'abord d joie de ce qu'il y avoit encore quelque reſt ce ſang; mais on déclara à Guſtave qu'ell regneroit qu'avec lui, & tout ce qu'il put fut inutile.

Cependant il recevoit tous les jours des M gers qui lui apportoient des nouvelles de la de la Princeſſe de Sudermanie, qui étoit quel fois mieux, & d'autrefois plus mal; & lorſ avoit une entiere eſpérance de ſa guériſon apprit qu'elle étoit enfin morte. Il en eut douleur à laquelle il ne s'étoit pas attendu.

L'image de la plus belle Princeſſe que la T eût jamais eue, qui n'avoit que vingt-deux dont la vie avoit été ſi malheureuſe, & qui voit aimé, tout inſenſible qu'il étoit pour avec une paſſion & une fidélité ſans exemple venoit à ſon ſouvenir, pour le tourmenter d façon ſi terrible, que rien n'étoit égal à l'éta il ſe trouvoit. Eric n'étoit pas ſuffiſant pou conſoler: il fit ſçavoir cette déplorable nou aux Etats aſſemblés; & comme ils le prierent ſonger à ſe choiſir une autre femme, il ſe que l'Empereur Charles-Quint ne lui refuſero la Princeſſe Chriſtine ſa niece, puiſqu'il pou eſpérer par cette alliance de voir rétablir beau-frere dans ſon Royaume. Cette penſée minua un peu ſa douleur, quand Ribergue va qui lui amenoit ſa ſœur. Il étoit ſi triſt elle ſi affligée, qu'il retomba par cette vûe le même déplaiſir qu'il avoit reſſenti d'abord; il le ſuſpendit encore par le rôle qu'il alloi

préſenter, & qui demandoit toutes les fonctions de ſon eſprit.

L'Aſſemblée des Etats le proclama Roi : il eut la modéſtie de vouloir encore refuſer ce titre. Jean Magnus, Légat du Saint Siége & Archevêque d'Upſal, fut le premier qui lui prêta le ſerment de fidélité, & qui enſuite le couronna Roi. Quand il ſe vit établi & Maître abſolu, il réſolut d'envoyer une Ambaſſade vers l'Empereur : mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il reçut un Envoyé de la Princeſſe Chriſtine, qui lui écrivoit, & lui mandoit ſon mariage avec Sforce Duc de Milan ! ſon déſeſpoir fut extrême ; & dans une ſi grande douleur, il reſſentit encore plus vivement la perte de la Princeſſe de Sudermanie. Il accuſoit Chriſtine, & s'imaginoit qu'elle devroit avoir fait quelque réſiſtance aux volontés de l'Empereur, qui lui avoit donné cet époux.

Pénétré de la perte de l'une & de l'autre Princeſſe, il vivoit malheureux ; & ſi la mort de l'une l'affligeoit ſenſiblement, le mariage de l'autre achevoit de l'accabler. Il fallut néanmoins dans cet état ſi fâcheux conſentir à une entrevûe avec le nouveau Roi de Dannemarc, afin d'aſſurer une entiere tranquillité aux Suédois.

Cette entrevûe ſe fit à Mulmuyen ; & aprés quelque conteſtation, la paix ſe fit par l'adreſſe & l'habileté de Guſtave, auſſi avantageuſe qu'elle pouvoit l'être à ſon pays. Aprés avoir fait cette derniere action, les Suédois éleverent la vertu de Guſtave juſqu'au Ciel. Ils l'appellerent de tous ces noms flatteurs qu'il ſied ſi bien aux peuples reconnoiſſans de donner, & qui flattent ſi agréablement l'oreille du plus modeſte Prince ; mais rien ne pouvoit le toucher, il fut inſenſible à tant de marques d'affection, & propoſa de ſe démettre de la Royauté ; ſoit qu'effectivement il fût accablé par la douleur dans laquelle il étoit abîmé,

abîmé, ou qu'il voulût éprouver le pouvoir qu'il avoit ſur des ſujets naturellement inconſtans. On fut étonné d'un procédé ſi extraordinaire; ils le conjurerent avec larmes de les gouverner; ils obtinrent ce qu'ils vouloient, & rendirent la Couronne héréditaire dans ſa famille.

L'Ambaſſade qu'il devoit envoyer en Eſpagne prit une autre route, & alla en Allemagne demander la Princeſſe de Saxe, que l'Aſſemblée des Etats le ſupplia d'épouſer. Comme ſon mariage étoit d'une abſolue néceſſité, il lui étoit indifférent quelle épouſe il eût: & en attendant ſon arrivée, il fit les nôces de ſon cher Eric & de la Princeſſe ſa ſœur. Elles ſe célebrerent ſans cérémonie & ſans divertiſſement par la volonté de Cécile; & Ribergue, qui l'eſtimoit infiniment, y aſſiſta, après quoi il ſe retira pour quelque tems.

Les Suédois attendoient impatiemment leur nouvelle Reine, quand il arriva à Stocholm une ſuperbe Ambaſſade de la part de Sigiſmond-Auguſte Roi de Pologne, qui l'envoyoit pour faire alliance avec le Roi Guſtave, & lui offrir en mariage la Princeſſe Iſabelle, la plus belle Princeſſe de ce tems-là. Ladiſlas, qui étoit favori du Roi de Pologne, étoit l'Ambaſſadeur que ce Prince avoit choiſi. Le Roi de Suede le reçut avec l'accueil le plus careſſant; & s'informant de la vie de ſon illuſtre Maître, Ladiſlas lui dit qu'il avoit ordre de ne lui en cacher aucune des particularités; & ſçachant qu'on attendoit de jour en jour la Princeſſe de Saxe, il témoigna au Roi le déplaiſir qu'auroit Sigiſmond de ce que la Princeſſe Iſabelle n'auroit pas le bonheur dont il s'étoit flatté. Le Roi lui en ayant auſſi fait voir un chagrin véritable, l'amena dans la chambre de la Princeſſe ſa ſœur, & le pria de lui conter en ſa préſence les avantures du Roi de Pologne, ce qu'il fit de cette ſorte.

HIS-

HISTOIRE DE SIGISMOND AUGUSTE, ROI DE POLOGNE.

COmme vous n'ignorez rien, Seigneur, des coûtumes de mon Pays, ni des guerres que nous avons ſoutenues, je ne vous en parlerai pas; s'il vous plaît, & je n'aurai l'honneur de vous entretenir que de la paſſion de mon Maître pour l'admirable Radivil: il l'aime encore d'une maniere qui fait bien voir que tous les obſtacles qu'on veut oppoſer au véritable amour ne ſont pas capables de le ſurmonter.

Le Prince Sigiſmond étoit fort jeune quand le Roi ſon Pere le maria avec Marguerite d'Autriche; on fit ſa Maiſon, & l'on choiſit les plus belles Filles du Royaume pour les mettre auprès de la Princeſſe. Radivil n'étoit pas d'une condition aſſez relevée pour prétendre à cet honneur; mais ſa beauté, la plus grande qu'on eût encore vûe en Pologne, lui obtint ce que la ſimple nobleſſe de ſes parens lui auroit refuſé. Auſſi-tôt que Sigiſmond la vit, il en fut amoureux; les charmes de Radivil étoient des charmes abſolus, auxquels il n'étoit pas aiſé de faire réſiſtance. Il ne leur falloit qu'un moment pour vaincre. Vous croyez bien, Seigneur, que dans les diſpoſitions où étoit le Prince, la Princeſſe n'en devoit rien attendre de

qui n'a ſervi qu'à les tourmenter
Le Prince agiſſoit avec beau
tion, tant par les égards qu'il
ſa femme, que par ceux qu'i
grand Sigiſmond ſon Pere, q
prouvé cet attachement dans
de ſon mariage. La Princeſſe c
divil: il ne ſçavoit comment
marques d'une galanterie qu'elle
funeſte à ſa gloire. Il n'oſoit
guer de ſes compagnes, & ſon
ſoit encore que par l'ardeur de ſe
Un jour la Princeſſe lui reproc
tion pour cette fille: il s'excuſoit
voit; elle continua de lui parler
rible émotion, qu'elle fut rema
monde; il en fut piqué, & dédai
te contrainte, il paſſa dans une
& partageant avec Radivil une fenê
elle étoit appuyée: on me gronde,
le Radivil, on dit que c'eſt parce
me, & je trouve que ſi j'ai à être
de ce que j'ai été juſqu'à préſent
dire. Eh! quoi, Seigneur, lui
ne craignez [illegible] que je vou

térêts ; pouvez-vous me voir à vous comme j'y ſuis, & ne pas entrer dans la querelle que me fait la Princeſſe ? Je me range de ſon côté, Seigneur, lui dit Radivil, & je vous regarde depuis quelque tems comme le plus coupable de tous les hommes ; contentez la Princeſſe, & laiſſez-nous vivre dans la tranquilité. En diſant ces mots, Radivil appuya un regard charmant ſur le Prince, & ſe retira parmi ſes compagnes. Le Prince la regarda fixement à ſon tour ; & connoiſſant tout le bonheur que le ſens de ces dernieres paroles lui annonçoit, il ſentit ſon cœur pénétré de joie & d'eſpérance.

Ce commencement lui étoit trop heureux pour ne deſirer pas des ſuites avantageuſes ; le Prince me chargea d'une lettre pour donner à Radivil ; je l'abordai chez la Reine, mere de Sigiſmond : que vous êtes belle aujourd'hui, lui dis-je ! avez-vous réſolu d'enchaîner tout le genre humain ? M'en préſerve le Ciel, reprit-elle en riant, j'aurois de trop deſagréables Eſclaves. Mais, repartis-je en riant auſſi bien qu'elle, parmi tout ce grand nombre n'y en peut-il pas avoir dont vous puiſſiez rendre le deſtin moins malheureux ; & me trouveriez-vous indigne d'oſer vous offrir un cœur qui brûle pour vous ? Radivil me regarda avec aſſez de fierté, & me dit dédaigneuſement : donnez ce cœur à quelque autre, Ladiſlas ; il ne ſeroit pas heureux avec moi. Je vis bien qu'elle prenoit ce que je lui diſois pour une déclaration d'amour que je lui faiſois ; & bien qu'elle me traitât avec quelque orgueil, comme je ne l'aimois pas, je n'en fus point piqué ; & voulant me divertir de ſon erreur, vous faites la fiere, lui dis-je ; mais ſi je prenois le même ton que vous, vous ſeriez bien punie, & je vous verrois faire des demarches auprès de moi qui me vengeroient de tant de mépris. Vous perdez l'eſprit, me dit-elle d'un air tout étonné ; & ne m'étant pas poſſible de vous répondre ſérieuſement, je vous laiſ-

orgueil insupportabl
t-elle d'un air tout
moi, c'eſt pour le
Sans doute, repris-je
s'élever juſqu'à vous
me, & qui m'a cha
reprit-elle: donnez, &
une joie dont il pe
vrai qu'il ait pour m
dont vous m'aſſurez.
paroles, & alla lire en
ce. Le ſoir même, e
donner ſa réponſe, qu
faction; ils furent lon
de cette maniére, par
voit pour le Roi ſon P
donnât lieu à la Princ
de lui: cette gêne le

Il faiſoit ſouvent d
qu'elles lui donnoient
Radivil; & un jour qu
l'éloignai adroitement
menai dans un lieu où
trouveroit; nous le renc
jouïs, & je les laiſſai en
tête, & ſe voyant ſeule,
m'appell

la guerre, & lui diſoit qu'elle ne l'aimoit pas. Ah! Seigneur, lui répondit-elle, je vous aime, mais vous voyez bien que je ne ſuis pas à mon aiſe. J'ai une frayeur continuelle qu'on ne nous ſurprenne, & qu'on n'explique deſavantageuſement pour moi la complaiſance que j'ai pour vous. Que diroit le Roi? Que penſeroit la Princeſſe? Remettez-moi avec quelqu'une de mes compagnes. Le Prince tâchoit de la raſſurer, & il employoit tous les agrémens & toute la vivacité de ſa paſſion pour la rendre plus hardie, quand tournant la tête, il vit de loin la Princeſſe, qui, ne les ayant point perdus de vûe, les avoit toujours ſuivis & obſervés. Radivil l'ayant vûe auſſi, s'arrêta, & la Princeſſe pouſſa ſon cheval vers eux avec une colere qui paroiſſoit vivement ſur ſon viſage. C'eſt une chaſſe particuliere que vous faites, dit-elle au Prince ſon mari; & vous avez ſans doute eſperé que le ſuccès en ſeroit heureux. J'ai trouvé Radivil qui s'étoit écartée, reprit-il froidement. Et vous voulez vous égarer avec elle, repartit la Princeſſe. Je voudrai ſans doute tout ce qu'elle voudra, repliqua le Prince avec dépit: mais, Madame, ne vous inquiétez pas. Radivil fait tout ce qu'il faut faire pour vous plaire. Comme la Princeſſe alloit continuer un entretien commencé avec tant d'aigreur, il ſortit du bois prochain une Panthere, la plus grande & la plus furieuſe qu'on eût jamais vûe. Elle venoit droit à eux. Le Prince ne balança pas, il ſe mit au devant de Radivil, & préſenta ſon épieu à la fiere bête. Cette vûe l'arrêta d'abord: le Prince alla à elle, & lui enfonça cet épieu dans les flancs; elle s'irrita de cette bleſſure, & devint enragée; mais le Prince ne s'épouvanta pas, il la combattit longtems avec ſon épée, & lui donna ſi heureuſement des coups mortels, qu'il l'abatit à ſes pieds. Après cette victoire, il fut étonné de voir à ſes côtés la généreuſe Radivil, qui ne l'avoit point abandonné. Pour la Princeſſe, elle

avoit fui quand elle avoit vu l'action du Pri
avoit voulu ſauver ſa rivale, & par la crain
qu'elle avoit eue du furieux animal. Radiv
toutes les couleurs de la mort ſur ſon vaſa
avoit eu grand peur pour elle & pour le Prin
ſon amour avoit été plus fort que ſa pe
Seigneur, lui dit-elle, voyant beaucoup de
ſes habits, n'êtes-vous point bleſſé? Non,
il, aimable Radivil; & puiſque vos beaux
clairoient mon combat, je n'en pouvois re
qu'une victoire entiere. Quelques chaſſeurs
rent comme il achevoit ces paroles: les c
Princeſſe les avoient appellés en cet endroit.
mirerent la valeur du Prince, & bien-tôt
chaſſe ſe rendit dans ce lieu là.

La Princeſſe ne revint pas avec les autres
avoit repris le chemin de ſa Ville, ſi pleine d
roux, qu'elle ne put réſiſter à la violence,
en tomba malade. Le Roi, qui ſçut ſes ſ
plainte, fit des remontrances à ſon fils, &
vre Radivil fut long-tems ſans que la Princeſ
lût qu'elle parût devant elle: elle lui fit d
même de ſe parer, elle n'oſoit mettre aucu
ment à ſa tête, & ſes beaux cheveux ſans
étoient tous relevés autour de ſon viſage;
t oit ſi belle que cette négligence toute ſimpl
portoit avantageuſement ſur tous les ſeco
l'art, & jamais elle ne fut ſi charmante que
ſorte. Tous les caprices de la Princeſſe ne ſe
qu'à augmenter l'amour du Prince, & Radi
plus aimée.

La jalouſie de la Princeſſe augmentant to
jours, le Roi fit propoſer un parti à Radivil
la marier, avec ordre, en cas de refus, de l'e
dans les Provinces les plus éloignées; elle fu
affligée d'une telle propoſition, & ſi epou
de la derniere, qu'elle ne balança pas à acce
mari qu'on lui offroit.

A cette nouvelle, le Prince fut ſi irrité, que ſans garder aucune meſure, il volut voler dans la chambre de Radivil; elle le fit prier de n'y pas entrer, & le lendemain il obligea la Princeſſe ſa ſœur de faire une partie de chaſſe. Il revint dans ſon chariot, parce qu'il pleuvoit extrêmement. Il ſe mit auprès de Radivil, & lui fit mille reproches de ce qu'elle conſentoit à ſe marier : il parloit avec impétuoſité, il s'arrêta enfin; elle ne répondoit pas, & pleuroit avec une grande amertume. Enfin, après avoir fait un paſſage à ſa voix au travers de mille ſanglots : rien n'eſt pire pour moi, lui dit-elle, que de me ſéparer de vous. J'aime mieux l'enfer que l'on m'offre, que de conſentir à m'éloigner de vous, & m'en aller avec des barbares, où je n'entendrois pas même prononcer votre nom. Ah! Seigneur, pouvez-vous imaginer cette ſéparation éternelle ſans mourir? J'aime bien d'une autre maniere; plutôt que de quitter mon cher Prince, je me livrerois au monſtre le plus affreux. Mais ce n'eſt pas à un monſtre que vous livrez; reprit le Prince; c'eſt à un homme, & je ne puis ſouffrir qu'un autre vous poſſede : rien n'égale l'horreur de ce tourment. Hé! ne l'aije pas continuel, s'écria Radivil, n'êtes-vous pas entre les bras de la Princeſſe? Je ne l'aime point, repliqua Sigiſmond; mais, vous, vous pourriez aimer un mari qui vous adorera. Ah! quel ſupplice! non, Radivil, je ne ſouffrirai point qu'un autre jouiſſe d'un bien que mon amour ſeul mérite. Nous allons donc nous ſéparer, reprit Radivil en fondant en larmes, & vous y conſentez, mon cher Prince; vous voulez priver mes yeux du plaiſir de vous voir; laiſſez-moi auprès de vous. Celui à qui on me donne, ne jouira pas d'un ſort trop heureux; mon cœur, toutes mes affections ſont à vous; en diſant cela, elle lui ſerroit les mains entre les ſiennes; & le

aimerons toujours
celui que l'on vous deſtine.
rent encore cent choſes tend
divil fut arrivée, elle alla elle-
ceſſe lui annoncer qu'elle étoit
Princeſſe en fut fort aiſe, &
toute la Cour étant paſſée chez
vint auſſi.

Jamais Radivil n'avoit été p
pleurs l'avoient embellie; elle a
un certain éclat languiſſant, ſi
dre, qu'il n'étoit pas poſſible de
là ſans en être touché: auſſi
toutes ſes flames avec plus de
jamais; & ayant apperçu le jeu
deſtinoit pour époux à Radivil
tout orgueilleux de ſa bonne fo
dans un ſi grand tranſport de jalo
ſa lui aller commander de ſortir de
la Princeſſe, de la Cour & de
retint pourtant, & paſſant dans le
Princeſſe, il fit dire à Radivil de
ver; elle obéit, & y alla avec un
pagnes. Elle vit de l'altération dan
Prince, qui, l'abordant d'une maniere
puis conſentir, ma chere
retire la

lut le ramener à la raiſon ; mais il fut inflexible ; & il la laiſſa dans un trouble & dans un embaras extrême. Il fit défendre à ce jeune-homme de ſe préſenter jamais devant lui, ni aux lieux où ſeroit Radivil. Vous pouvez bien croire que toutes ces circonſtances firent un bruit horrible. La Princeſſe en fut atteinte d'une douleur ſi vive, que la fievre lui en prit : elle vouloit punir l'innocente cauſe de ſes peines, elle vouloit d'abord l'exiler ; mais comme elle penſa que le Prince la ſuivroit par tout, elle aima mieux la tenir étroitement obſervée auprès d'elle, & la tourmenter cruellement en ſe tourmentant auſſi elle-même. Le Prince, que ces manieres offenſoient ſi ſenſiblement, la traitoit avec une indifférence ſi grande, qu'elle fu. ſuffiſante pour la tuer : elle ne put endurer tant de maux que ſon indocilité lui rendoit inſupportables : elle mourut peu regrettée, & le grand Sigiſmond même fut peu touché de ſa perte.

Après la mort de cette Princeſſe, on rendit ſes filles à leurs parens. Le Roi mit Radivil chez la femme de la Cour de la vertu le plus auſtere, afin que le Prince ne pût la voir librement.

Ils eurent en effet mille difficultés pour entretenir leur commerce, & ils étoient heureux, quand par quelques lettres ils pouvoient ſoulager la contrainte dans laquelle ils vivoient. Le Roi, qui craignoit tout d'une paſſion ſi exceſſive, en parla pluſieurs fois à ſon fils ; mais comme il le trouvoit toujours plus amoureux, après avoir fait agir en vain l'autorité Royale & paternelle, il le conjura d'avoir la complaiſance de vouloir voyager durant ſix mois, pour voir ſi l'abſence ne lui ôteroit pas un ſi fatal engagement.

Le Prince, au déſeſpoir d'une ſi facheuſe propoſition, dit pourtant qu'il étoit prêt d'obéir ; craignant que s'il réſiſtoit à la volonté de ſon pere, il ne fit pis, & ne le remariât encore ;

ſi bien que choiſiſſant à ſon gré le mal le plus aiſé à ſupporter, il ſe diſpoſa à partir; mais auparavant il convint avec Radivil de toutes les manières dont ils ſe donneroient de leurs nouvelles. Le Prince eut même la conſolation de lui dire adieu, & il lui laiſſa de groſſes penſions pour pouvoir faire une grande & magnifique dépenſe.

Dès qu'il fut parti, on donna à Radivil une honnête liberté chez la Dame près de qui elle étoit; elle alloit voir ſes amies, & ſortoit quand il lui plaiſoit. Le Prince lui écrivoit ſouvent, & elle avoit un pareil empreſſement à lui témoigner ſa tendreſſe. Elle vivoit extrêmement ſolitaire, & ſe laiſſoit voir rarement, quand Statillas Caſtol, Palatin de Trok, arriva à la Cour. C'étoit l'homme du monde le mieux fait: il étoit beau, ſes manieres & ſa mine le diſtinguoient des autres hommes. Il n'avoit de ſa nation que ce qui en eſt le meilleur, & qui ſert à faire un parfaitement honnête-homme: n'ayant ni la fierté ſuperbe, ni la groſſiereté & la rudeſſe qui ſont ordinaires aux Polonois. Il avoit tout l'eſprit imaginable, de bonnes mœurs & du ſçavoir. Il venoit de voyager, & avoit pris en France un air de politeſſe, qui achevoit de le rendre un homme extraordinaire. Son arrivée fit grand bruit à la Cour, on ne parloit que du charmant Statillas, & il n'entendoit parler que de la beauté de Radivil: il avoit une grande envie de la connoître; & quelque bien qu'elle entendit dire de lui, elle n'eut aucune curioſité de le voir.

Radivil alloit un jour chez la Grande-Maréchale qui étoit ſon amie particuliere: elle entra, ſelon ſa coûtume, ſans faire avertir; & comme elle fut dans la chambre de ſon amie, elle fut ſurpriſe de n'y trouver qu'un grand homme le mieux fait qu'elle eût jamais vu, excepté le Prince Sigiſmond. Cet homme

me avoit une si haute apparence, qu'elle n'hésita pas à comprendre que c'étoit Statillas; mais comme elle évitoit le monde, elle résolvoit de retourner sur ses pas; & après lui avoir fait une révérence modeste, elle voulut s'en aller: mais le Palatin, la saluant avec autant de respect que si elle eût été la Reine. A cette fuite précipitée je devrois reconnoître la divine Radivil, lui dit-il, si sa prodigieuse beauté ne m'avoit pas déjà instruit qu'une telle personne ne pouvoit être que la merveille dont j'ai tant entendu parler. Seigneur, lui dit-elle en souriant, c'est me reprocher avec beaucoup d'adresse une manière sauvage dont j'ai fait une habitude trop forte; mais, Seigneur, ne croyez pas pour cela que j'aie renoncé entierement à la politesse; je croyois trouver ici la Grande-Maréchale; je me trompe pour n'offrir pas à vos yeux une personne inconnue. La Grande-Maréchale, qui n'avoit passé que pour un moment dans son cabinet, revint, & trouva une conversation fort spirituelle entre ces deux personnes. Radivil la voulut pourtant abréger en se retirant: son amie la retint malgré elle, & ce fut assez long-tems pour donner lieu au Palatin de prendre une passion si forte & si tendre, que dès sa naissance elle le porta à regarder Radivil comme la seule personne qui pouvoit faire le bonheur de sa vie.

Il chercha par-tout Radivil, qui l'évitoit exactement, dès qu'elle s'apperçut de ses soins empressés; mais il lui donna des marques si éclatantes de son amour, qu'elles parvinrent à la connoissance du Roi, qui en fut surpris, mais aussi qui en fut bien-aise, espérant qu'elles conduiroient Statillas aussi loin qu'il alla; car il la demanda au Roi en mariage, qui vit par-là ses desirs accomplis, & qui crut que Radivil recevroit un si grand établissement avec un entier oubli de l'attachement du Prince. Il lui fit donc di-

re de ſe préparer à épouſer le Palatin. Il fut épouvanté du refus qu'elle lui fit, & de trouver une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il craignit que le Prince n'eût pris quelque engagement avec elle, ce qui l'obligea d'uſer d'une violence qui ne lui étoit pas naturelle: il fit donc dire à Radivil de ſe reſoudre à l'honneur que le Palatin lui faiſoit, ou à prendre le voile dans trois jours au plus tard. La pauvre Radivil gémit, pleura, & choiſit enfin le moins rude de ces partis: elle écrivit au Prince une lettre fort touchante, & épouſa Statillas, en lui cachant l'horrible répugnance qu'elle avoit pour cette union. Elle vécut avec lui d'une maniere à achever de le rendre le plus amoureux de tous les hommes, parce qu'elle eut pour lui une douceur charmante, & une conduite dont il eut tous les ſujets du monde d'être ſatisfait.

Le Prince ne répondit pas à la lettre qu'elle lui avoit écrite: elle jugea que c'étoit par trop de douleur, ou peut être par indifference; ce qui ne l'aida pas peu à ſe livrer entierement à ſes devoirs. Son mari vivoit avec elle d'une maniere à vaincre la plus endurcie. Il lui parla du Prince: elle ne s'aviſa point de lui faire de mauvaiſe fineſſe, & lui avoua de bonne-foi qu'elle avoit eu de l'inclination pour lui; mais en même tems elle lui promit de la ſurmonter, & de ſe donner entierement à lui. En effet, c'étoit ſa penſée; elle trouvoit Statillas aimable, elle ſentoit l'obligation qu'elle lui avoit de l'avoir élevée à un rang où naturellement elle ne pouvoit pas aſpirer. Dans le fond elle étoit piquée du procédé du Prince, qui ne lui avoit pas répondu, & elle avoit réſolu de ſe l'ôter du cœur, de ne travailler qu'à y réuſſir, & de donner toutes ſes complaiſances à Statillas.

Elle ignoroit les ſentimens du Prince Sigiſmond, qui avoit été accablé comme d'un coup de foudre

dre à la nouvelle de ce funeſte mariage; mais comme il avoit entendu dire que le Palatin étoit extraordinairement aimable, la jalouſie le ſaiſit tout entier. Il crut Radivil infidele; & dans cette penſée il mouroit de douleur, & ne lui voulant pas dire des injures, il ne lui dit rien du tout. Elle ne ſçavoit pas qu'un mouvement ſi tendre le faiſoit agir ainſi; & quand le Palatin l'ôta de la Cour, pour lui faire voir ſes terres & la mener dans ſon Gouvernement, elle y conſentit volontiers, pour perdre de vûe des lieux qui lui ramenoient des idées encore cheres à ſon ſouvenir.

Elle ſe plut infiniment dans un ſuperbe château que Statillas avoit à vingt lieues de Cracovie; c'étoit un beau Pays de chaſſe : elle aimoit ce divertiſſement, & le prenoit preſque tous les jours. Elle lui témoigna qu'elle ſeroit bien aiſe d'établir ſa demeure en ce lieu : il y conſentit avec une grande joie, lui ayant pourtant offert de la ramener à la Cour; mais elle témoigna tant de répugnance pour cette propoſition, qu'il fut bien-aiſe de ſe voir contredire, & de jouir paiſiblement, dans ſa belle retraite, d'un tréſor qui lui devenoit tous les jours plus précieux. Ce fut dans ce lieu qu'il devint une eſpece de Philoſophe, à ſon amour près, dans lequel ſeul il faiſoit conſiſter le ſouverain bien.

Son aimable femme combattoit tous les jours la paſſion qu'elle conſervoit, malgré elle, pour le Prince. Mais elle avançoit peu dans un deſſein ſi téméraire; elle avoit beau percer les bois, traverſer les plaines, être au bord des fontaines, le Dieu qu'elle portoit dans ſon ſein la ſuivoit par tout; & elle le trouvoit près des eaux, dans les campagnes & dans les forêts.

Au bout de quelques mois, le Roi Sigiſmond ſe trouvant dangereuſement malade, envoya en

Dannemarc, où le Prince ſon fils étoit alors, & lui manda de revenir; il obéit, & la Pologne le revit plus amoureux que jamais. Quoiqu'il ne vit pas la belle Radivil, tout l'en faiſoit reſſouvenir; & ce même Palais, où ils avoient été enſemble, remplit ſa mémoire de mille circonſtances capables de rappeller ſon amour quand il ne l'auroit pas conſervé; mais il le retrouva plus tendre, & il ſe reſſouvint avec des deſirs flateurs de ce que Radivil lui avoit dit, quand elle étoit réſolue d'épouſer le premier homme qu'on lui avoit propoſé. Quoique Statillas fût ſi bien fait, il eſpéra que ſa poſſeſſion auroit ſans doute éteint l'inclination qu'il préſuppoſoit qu'elle avoit eue pour lui, & il ne ſongeoit plus qu'à trouver les moyens de la voir.

Quelques jours après ſon arrivée, le Roi ſon Pere ſe trouva mieux, ſoit que ce fût un effet de la joie qu'il eut de revoir ſon fils, ou qu'elle vînt d'une cauſe naturelle; le Prince prit ce tems pour aller voir la femme du Palatin. Il avoit envoyé un eſclave fidele reconnoître les lieux, & découvrir par quel moyen il lui pourroit parler. L'eſclave revint bien inſtruit, & l'aſſura qu'il ne pouvoit l'aborder qu'à la chaſſe, où elle alloit fort ſouvent. Le Prince partit, ſans autre compagnie que la mienne & celle de ſon eſclave : nous étions traveſtis, & nous allâmes en poſte juſqu'à deux lieues du château. Là nous trouvâmes des chevaux, & nous prîmes le chemin qu'on nous dit que la chaſſe avoit tenu. Nous l'entendîmes, mais nous n'en pûmes approcher par la quantité de bois & le peu de connoiſſance que nous avions du pays. La nuit nous ſurprit, nous errâmes long-tems ſans ſçavoir où nous étions, & mourant de froid.

Enfin nous apperçûmes de loin une clarté; & quand nous fûmes plus près, nous connûmes que

que c'étoit un grand feu dans un vuide de la forêt; nous découvrîmes pluſieurs Payſans, tant hommes que femmes, qui ſe chauffoient, & qui faiſoient rôtir quelques pieces de ſanglier. Nous nous approchâmes, & nous nous réjouiſſions de cette rencontre, quand nous fûmes étrangement ſurpris d'un objet qui frappa notre vûe. C'étoit Radivil, plus belle que la beauté même, qui étoit aſſiſe au milieu de ces bonnes gens ſur une pile de faiſceaux de paille: ſon habillement étoit tout compoſé de ces belles fourures qui ſont ſi rares dans les autres Pays, ſa tête était couverte d'un bonnet de mirthe, les treſſes de ſes beaux cheveux lui couvroient les épaules, ſa gorge étoit fermée par ces mêmes fourures, qui, lui ſerrant auſſi les bras, ne lui laiſſoient voir que les mains: rien n'étoit ſi merveilleux, que de voir avec ce vêtement ſi ſauvage ce divin viſage qui jettoit un éclat éblouiſſant; on lui voyoit un air jeune & gai, car elle rioit avec ces gens-là. Le Prince Sigiſmond penſa tomber de ſon cheval à une rencontre ſi peu prévûe. Il ſe précipita à terre, & alla à elle tout hors de lui. La voilà, me dit-il! qu'elle eſt belle! s'écria-t-il encore: & en effet, Seigneur, c'eſt peu de dire qu'elle brilloit comme l'aſtre qui éclaire au milieu de la nuit. Toute comparaiſon eſt foible; jamais objet ne parut comme celui-là; car imaginez-vous cette jeune perſonne ainſi vêtue, à la lueur d'un grand feu, au milieu de quinze ou vingt perſonnes effroyables; & elle, avec un air paiſible & riant, qui s'entretenoit avec eux. Elle tourna la tête du côté du Prince à ſon abord, & ne put s'empêcher de s'écrier avec quelque joie. Le Prince ſe mit à genoux: Ah! lui dit-elle, comme ſi elle n'eût point ceſſé de le voir, mon cher Sigiſmond, c'eſt vous! & rougiſſant de ſa propre penſée: Ah Seigneur, reprit-elle tout bas, & que venez-vous faire ici? Ne m'avez-vous pas témoigné

sorts, & dites-moi ſi je puis
vous voyez la perſévérance de
quelque joie? Seigneur, lui d
veuille ne vous rien dire, je ſen
que je ne dois. Statillas m'aim
vous aime; elle ſoupira, elle s'a
ſa femme, pourſuivit-elle. Ah
vous de ma vûe, ne venez pas
que je n'ai que trop ſenti pour vo
reſiſta, & lui dit cent choſes paſſio
dre Radivil s'en trouvoit embaraſſ
émue, quand tout-à coup on en
bruit de chevaux; je me mis ince
de mon Maître, qui vit un jeune h
blement bien fait, qui ſe jetta à te
d'un air familier vers Radivil. Elle
nent, & lui prenant la main ſe
Pologne, elle la lui baiſa, ce qu
au Prince que c'étoit Statillas. Il em
fois ſa femme, & ſe fit conter com
égarée; mais, nous ayant apperçu, fa
rer, il n'arrêta ſa vûe que ſur Sigiſm
garda fixement, & il parut un air cl
viſage: il ſe tourna vers ſa femme, &
da qui il étoit

ſommes approchés; & ce n'a pas été ſans ſurpriſe que nous avons trouvé cette belle perſonne, brillante de tant de charmes, que nous n'avons pas héſité à la prendre pour une Divinité.

Scatillas reçut froidement cette galanterie, & y répondit de même. Il nous offrit pourtant avec aſſez de civilité de le ſuivre, & d'aller paſſer le reſte de la nuit chez lui.

Sigiſmond auroit bien voulu accepter ſes offres, mais il eut peur d'être connu, ce qui l'obligea à le remercier. Il le vit partir avec une émotion cruelle, & comme le raviſſeur de ce qu'il avoit au monde de plus cher.

Il connut bien qu'il lui ſeroit difficile de retrouver Radivil, & il ne voulut pas même en hazarder le dangereux plaiſir. Il s'en retourna, il écrivit à cette belle perſonne, mais elle le fit prier de ne lui plus faire cet honneur. La contrainte où il vécut pour lui plaire ne fut pas longue: le grand Sigiſmond mourut, & il ſe vit par-là élevé ſur le Trône.

Le Palatin de Trok, comme le plus grand Seigneur du Royaume, ne pouvoit pas manquer d'aſſiſter à ſon Couronnement; & il ne s'y prépara qu'avec un chagrin horrible. Sa femme le remarqua: qu'avez-vous, Seigneur, lui dit-elle, pourquoi partez-vous avec tant de triſteſſe? Vous ne me quittez que pour quelques jours. Eh, ne ſçavez-vous pas, lui dit-il, que je vais voir l'homme du monde que je hais le plus, & de qui je crains le plus la vûe? Vous l'avez aimé. Et que craignez-vous, Seigneur? reprit-elle: vous avez toutes ſortes d'avantages ſur lui; vous me voyez, vous me poſſedez, & il ne me verra jamais. Mais vous l'avez aimé, reprenoit-il toujours. Et je vous aime, Seigneur, lui diſoit-elle; & lors, lui faiſant des careſſes flateuſes & charmantes, elle tâchoit de diſſiper ſa préoccupation, & de lui faire faire de bon-

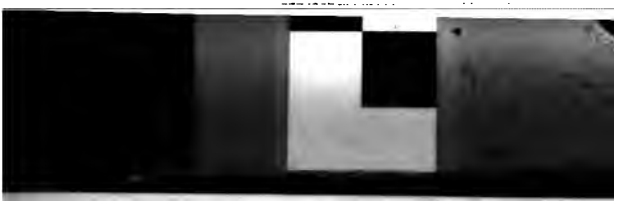
l'inconnu, & ſon idée le fra
elle le fatigua d'un tourment
voyage ; & le lendemain qu
il ſe préſenta devant le Roi, ils
tre ſi troublés, que tout le m
agitation : ils rougirent tous d
eut de pitoyable pour le malheu
qu'au travers de toute la majeſ
le Roi, il le reconnut incontin
inconnu de la nuit. Il fut frap
la plus ſenſible douleur. Que ne
& que ne devoit-il pas penſer ? M
& terribles s'offrirent à ſon ima
meura glacé en préſence de Sigiſm
impoſſible de pouvoir ouvrir la
Le Roi connut ſon embarras ; &
ſément de ſa premiere ſurpriſe, il l
très-agréable, & le combla enſuit
Mais le Palatin ne put ſe ſurmonter
toujours abîmé dans une triſteſſe
cérémonies & les fêtes qu'il y eut au
du Roi lui parurent longues & i
& quand elles furent finies, il den
mond la permiſſion de s'en retourne
la lui pouvoit pas refu

air ſatisfait & gai. Mais qu'elle fut ſurpriſe de l'accueil froid qu'on lui fit ! Un air ſombre & funeſte étoit répandu ſur le viſage de Statillas ; & quand il ſe fut défait de tant de témoins importuns, & qu'il fut ſeul dans la chambre de ſa femme, il s'aſſit d'abord dans une chaiſe, elle ſe tint de bout, & par des manieres charmantes elle eut rendu ſes careſſes deſirables à tout autre qu'à lui : mais il la repouſſa doucement, & remoit ſes regards élevés au Ciel d'une façon très-propre à faire juger de l'état douloureux de ſon ame ; enfin ſes yeux laiſſerent tomber quelques larmes. Il ſembloit que ſon déſeſpoir, toujours renfermé en lui-même, ne cherchât à éclater que par ces dehors plus touchans que terribles. Radivil frémit en le conſiderant de la ſorte, elle pâlit, ſes yeux s'emplirent de pleurs ; & ſe mettant à genoux, en s'appuyant ſur lui : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, vous percez mon cœur ; ne me cachez pas ce qui vous afflige, continua-t-elle : qui au monde vous aime ſi tendrement que moi ? Il ſoupira ; & la regardant d'une maniere plus tendre qu'irritée : vous m'aimez, lui dit-il, vous m'en aſſurez ; & que vouloit dire cet égarement concerté entre le Roi & vous, dans cette nuit funeſte où je vous rencontrai tous deux ſi paiſibles, ſatisfaits ſans doute d'une rencontre ſi ardemment deſirée de l'un & de l'autre ! Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que les apparences ſont trompeuſes, & que cette nuit, qui vous paroît ſi funeſte, vit d'innocence dans le fond de mon cœur & dans ma conduite ! Ecoutez-moi, pourſuivit-elle, toutes les paroles que je vais vous dire ſont des paroles de vérité. Alors elle lui conta tout ſimplement comme la choſe étoit arrivée ; qu'elle croyoit bien que le Prince l'étoit venu chercher ; mais que c'étoit ſans ſon conſentement, & qu'elle avoit été étrangement ſurpriſe

priſe de le voir-là ; que la plupart de
l'avoient trouvée ſeule quand elle s'ét
qu'il ſçavoit bien que cela lui étoit arri
fois pendant que Sigiſmond étoit hors
me ; & qu'enfin elle n'auroit pas pris
pour témoins de ſon entrevûe avec
elle eût été ſi criminelle que de la
conſentement ; qu'il étoit vrai qu'elle
un miſtere de cette avanture, jugeant q
soit lui donner du déplaiſir ; & qu'
Prince ſi bien déguiſé, elle avoit eſp
le reconnoîtroit pas.

Le Palatin écouta attentivement
Quand ce que vous dites ſeroit vrai
dit-il, vous pourriez être innocente ;
vois pas moins dans tout cela la
de l'amour du Prince, & c'eſt cette
qui me déſeſpere : vous l'avez aim
vous pouvez encore être ſenſible à
Raſſurez-vous, au nom de Dieu,
je vous ai dit quelquefois dans ma
ne le verrai point ; je vous le jure en
vous ne me jurez pas, s'écria-t-il,
l'aimez plus. Que vous prenez plaiſir
menter ! repliqua-t-elle. Ah ! Seigne
aime avec une paſſion ſi tendre, que
laiſſer ma vie à vos genoux pour vou
Levez-vous, Madame, lui dit-il, en
la main, je ne m'appercevois pas de
je vous demande pardon de toutes
gances que je commets.

Après cela il lui fit quelques careſ
cha le jour ſuivant de ſurmonter le ch
dans lequel il paroiſſoit viſiblemen
plongé : il ſe contraignoit violem
ne pas affliger ſa femme, qu'il voyoit
te de la ſituation de ſon humeur ;
point deſagréable, mais triſte & l



de maniere qu'au bout de quelque tems, ne pouvant plus réſiſter à lui-même, il tomba dangereuſement malade, & dans peu tout l'art des Médecins fut impuiſſant pour le ſauver. Son illuſtre femme lui rendoit tous les devoirs qu'il eût pu exiger du plus vil de ſes domeſtiques; elle ne repoſoit ni la nuit ni le jour; elle étoit inceſſamment auprès de lui, occupée à le ſervir, à le ſoulager, & à chercher d'inutiles remedes. Son mal étoit trop grand, le cœur étoit attaqué, bleſſé d'une plaie incurable: il ne ſe flatta pas; connoiſſant qu'il falloit partir, & voyant Radivil toute en larmes auprès de lui: je vais vous quitter, Madame, lui dit-il; je vais auſſi quitter la vie. Ce moment eſt pénible, où il faut faire un ſi ſenſible détachement, la nature & l'amour ne font pas ces efforts ſans peine. La mort va rompre le lien qui m'attachoit à vous. Je mourrois ſatisfait, ſi vous ne preniez pas de nouveaux engagemens. Ma mort, continua-t-il en ſoupirant, vous va laiſſer libre; mais, Madame, reprit-il après un peu de ſilence, comment allez-vous employer cette liberté? Le Roi vous aime, que deſtinez-vous à ſon amour? Radivil fondoit en larmes, il en fut touché. Ma chere femme, lui dit-il, prêtez quelque attention à l'homme du monde à qui vous êtes la plus chere, & à un homme mourant qui ſe dépouille de tous ſes intérêts pour ne penſer qu'à ceux de votre gloire.

Vous avez aimé le Roi, une grande jeuneſſe comme la vôtre fait pardonner cette foibleſſe; mais vous ne ſeriez pas excuſable de ſouffrir ſa galanterie après ma mort. Je vous ai montré comme on aime parfaitement, en vous épouſant; vous me permettrez de vous dire, que vous ne deviez pas naturellement prétendre à cet honneur. Préſentement que vous en êtes révêtue, il n'y a

point

Adieu, Madame, que vous ſerez
d'une vûe où l'amour paroiſſoi
de l'égarement : ſouvenez-vous
paroles. Il s'affoiblit en diſant c
ſieurs fois le nom de Reine.

Radivil fut véritablement affli
voit liée à ce grand-homme par
qui lui devinrent plus précieux.
cette mort avec quelque ſorte d
bla que ſon amour prenoit de
ſans bien ſçavoir préciſément ſes
ſeulement qu'il aimoit la veuve de
ne l'avoit jamais aimée ; il ſe reſſou
de cette nuit où il l'avoit revûe
mille fois que tout ce qu'une idé
préſenter, & il brûloit d'envie de l

Il lui fit faire un compliment
ſon mari, n'oſant d'abord lui parler
Elle y répondit avec reſpect ; &
après, le Prince m'envoya la voir ;
avec un ſérieux que j'attribuai à
ſéance ſur l'état où elle étoit ; mais
l'ayant vûe en particulier, & lui voul
ſentimens du Roi, elle m'interdit la p
ment, & me

gravité

s'irriterent : voyant l'obſtacle que la ſévérité de Radivil y vouloit mettre, il ſe renflamma, pour ainſi dire ; & n'écoutant que l'impérieux amour, il partit peu ſuivi, & je l'accompagnai au château où Radivil demeuroit. Comme elle avoit un grand nombre de domeſtiques, nous en trouvâmes beaucoup, & le Roi défendit qu'on l'avertit de ſon arrivée : il fut obéi.

Cette illuſtre veuve s'étoit occupée tout le jour à faire faire une copie d'un portrait de Statillas, & le Peintre ayant achevé ſon travail, & étant ſorti de ſa chambre, elle y étoit demeurée toute ſeule, aſſiſe à deux pas de ce grand portrait, qui étoit à terre, appuyé contre une chaiſe ; elle le conſideroit ſi attentivement qu'elle ne tourna pas la tête quand le Roi entra, croyant que c'étoit quelqu'un de ſes domeſtiques. Il fut touché de ſon action, qui lui parut trop paſſionnée ; & , ne pouvant réſiſter à la peine qu'elle lui faiſoit, il s'avança, & ſe mit au devant du portrait. Radivil fut ſurpriſe, & leva languiſſamment les yeux juſqu'à ſon viſage ; elle les y attacha avec un entier oubli, ſans ſe lever, & ſans donner aucun ſigne d'étonnement de voir-là le Roi ; & après l'avoir regardé aſſez long-tems, elle rougit tout-à-coup, & le tirant par le bord de ſa longue veſte : retirez-vous, lui dit-elle avec dépit, ne m'ôtez pas le ſeul ſecours qui me reſte. Quoi ! Madame, lui dit le Roi, ſi paſſionnée pour votre mari ! vous conſiderez ſon portrait avec cette tendreſſe ? Je rappelle tout ce qui peut conſerver Statillas dans mon cœur, & vous en bannir, reprit-elle ; je conſidere tous les traits de cet homme qui m'a ſi parfaitement aimée : je l'oppoſe à une foibleſſe honteuſe que je ne veux plus conſerver, & vous venez traverſer tous mes deſſeins. Ah ! Sire, continua-t-elle, en ſe levant, allez-vous-en, ou ſouffrez que je fuie. Adorable Radivil, inter-

rompit

rompit le Roi, en mettant un genou
ne combattez point des ſentimens que
fortifier par la connoiſſance que je vou
d'un amour ardent s'il en fut jamais. E
que j'évite, reprit-elle, je n'en veux p
les dangereux effets : non, Seigneur, I
peut-être pu ſans crime écouter le Prin
mond, mais la Veuve de Statillas ne p
entendre le Roi de Pologne. Sçavez-vou
continua-t-elle, ce que ce mari ſi che
pour moi; il m'a élevée de la baſſeſſe à
neur d'être ſa compagne, & un mari
mant a paſſé tous les jours de ſa vie à
moigner ſa conſtance, & la ſincérité d
mour. Je ſçais tout, s'écria le Roi,
par ſes deſirs: mais vous ne ſçavez pa
dame, que Sigiſmond, mille fois plus a
que Statillas ne l'a été, veut auſſi plus f
vous qu'il n'a fait. Je mets ma Cour
votre tête; recevez-la, Madame; je ſ
même mon Ambaſſadeur, pour vous der
vous-même : qui pourroit comme moi
la grandeur de ma paſſion ? Recevez-moi
me, comme Epoux, je vous apporte ma
la charmante Radivil, non la Veuve de
eſt ſeule digne de partager mon Trône
poſſedet mon cœur. Songez-vous bien
vous me dites, reprit-elle, ſans s'émouvoi
Seigneur, la triſte Radivil n'a point m
de gloire.

Que vous dirai-je, Seigneur ? Le Ro
bien connoître qu'il parloit ſérieuſement ;
voya chercher dès le lendemain ſes pr
Miniſtres, leur déclara ſon deſſein,
articles de ſon mariage ; & après avoi
cette illuſtre marque de ſa paſſion, il y
gnit tant d'autres, tendres, délicates &

bonheur étoit le plus grand de tous les bonheurs.

En effet le Roi l'épouſa publiquement à quelques jours de-là, & ce fut dans la Fête de cet auguſte Mariage qu'il apprit, Seigneur, votre Couronnement. Dès-lors il penſa à vous renouveller ſon amitié; il m'envoya vers vous, pour vous préſenter la Princeſſe ſa ſœur pour Epouſe, pour vous offrir cent mille hommes dévoués à votre ſervice, & pour vous faire part de l'hiſtoire de ſes heureuſes amours.

Ladiſlas finit ſon diſcours par ces marques d'affection du Roi de Pologne pour l'illuſtre Vaſa, qui les reçut avec toute la reconnoiſſance qu'on devoit attendre d'un cœur auſſi noble que le ſien. Il fit cent careſſes à ſon Favori, & l'aſſura que ſi on ne ſe fût pas tant hâté de lui donner la Princeſſe de Saxe, il auroit préféré celle de Pologne à toutes celles de l'Univers; il dit à Ladiſlas qu'elle arrivoit au premier jour, & le pria d'aſſiſter à ſon mariage, ce que l'Ambaſſadeur accepta avec reſpect. L'aimable femme d'Eric lui fit cent honnêtetés, & lui parla long-tems des charmantes qualités de la Reine de Pologne.

Guſtave avoit toujours le cœur rempli de l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe Chriſtine, il ne ſe conſoloit pas de ce qu'elle étoit échapée à ſes ſoins, & qu'elle fit le bonheur du Duc de Milan. Ce malheur l'auroit occupé tout entier, s'il n'eût pas auſſi été pénétré d'une vive douleur pour la mort de l'admirable Princeſſe de Sudermanie, & il ſongeoit autant à cette perte qu'à l'autre; elles étoient différentes, mais preſque également ſenſibles pour ſon cœur.

La nouvelle Epouſe qu'il attendoit, n'avoit aucune part à ſes penſées; il ſe préparoit indifféremment à la recevoir; & la politique & l'envie de contenter ſes Sujets, ayant fait ſeuls ce ma-

riage,

riage, il n'avoit nul déſir pour ſon ac
ment.

Quelques jours avant ſon arrivée,
manda au Roi ſon frere la permiſſi
demeurer plus dans le Palais. Il fut
touché d'une telle demande; il aimoit ſi
une tendreſſe infinie; mais elle lui dit
qu'elle ne pouvoit demeurer dans un l
le ſeroit obligée de voir plus ſouven
ſonne qui ſeroit en la place où elle
deſiré de voir la princeſſe de Sudermar
le ne ſe ſentoit pas capable de lui
aſſidument ſa cour; qu'elle partageroi
plaiſirs; & qu'en un mot elle ſouha
voir une maiſon à elle, & d'y pouve
une vie auſſi particuliere qu'elle le voi
Roi fut très-fâché du deſſein de la P
ſœur; mais, comme il entroit aſſez da
ſons, qu'il aimoit; & qu'il avoit un
complaiſance pour elle, il ſouffrit une
ſi deſagréable. Elle ne s'éloigna pas bea
Palais, & prit une parfaitement belle m
étoit environée de jardins d'une beauté
dinaire.

Cécile fut obligée d'aller au devant d
ne; elle fit de bonne grace tout ce qu
à faire, mais avec une mélancolie qu
ſon naturel, qui étoit vif, brillant &
nôces ſe firent avec pompe & magnifi
l'Ambaſſadeur de Pologne y ayant aſſ
congé du Roi du Suede, & retourna en
comblé des marques de l'amitié de Vaſa
Maître, & chargé de préſens & d'honne

Après les premiers jours qui, ſont neceſ

la fille de Loholm. C'étoit un homme de qualité de Suede, on diſoit que ces deux perſonnes étoient parfaitement bien faites & infiniment raiſonnables. Sa femme étoit jeune, & ſa fille étoit d'un autre lit. Quoi qu'il en ſoit, Cécile n'avoit de ſociété qu'avec elles; le Roi l'alloit voir ſouvent, & la grondoit quelquefois de cette humeur ſolitaire, lui diſant obligeamment qu'il enviоit le bonheur de la fille & de la femme de Loholm qui la voyoient ſi ſouvent. En effet, elles paſſoient leur vie enſemble: car, comme le jardin de la maiſon de Loholm n'étoit ſéparé que d'une muraille de celui d'Eric, une porte qu'on avoit faite, donnoit une communication commode, & elles étoient les unes avec les autres ſans que leurs domeſtiques même le ſçuſſent.

Le Roi, qui ne s'étoit point défait de ſon amour pour Chriſtine, apprit un jour avec une joie qu'il ne put s'empêcher de reſſentir que cette Princeſſe étoit veuve; il courut chez ſa ſœur lui dire cette nouvelle: elle ne la reçut pas comme lui. Ah! Seigneur, lui dit-elle, je n'ai jamais pris aſſez d'intérêt en cette Princeſſe, pour regarder la mort du Duc de Milan qu'indifféremment; & je ne ſçais ſi vous régaleriez bien la Reine par le plaiſir qu'on voit bien que vous en avez.

Le Roi vit bien que ſa ſœur n'étoit pas propre à lier une longue converſation ſur ce ſujet. Il chercha Eric & il trouva en lui plus de complaiſance. Mais il n'en eut bientôt plus de beſoin, quand il ſçut par un homme qu'il avoit envoyé en Italie, que l'Empereur venoit de remarier cette jeune Veuve au Duc de Lorraine. A peine avoit-elle eu le loiſir de répandre des larmes, ſi elle en avoit voulu verſer. Il trouva ſa ſœur plus docile cette fois à l'écouter, mais pourtant paroiſſant toujours déteſter un ſi fatal attache-

beaucoup d'empreſſement pou
charmes de Cécile avoient fai
effet qu'ils produiſoient ſur ta
étoit difficile de la voir ſans l
marquant la froideur qu'elle a
s'en étoit plainte au Roi, &
monſtrations d'amitié, à quoi
pas. Le Roi, qui eût déſiré pl
famille, en parla doucement à C
même Ribergue qui étoit reve
preſſa Eric d'obtenir quelque c
femme pour la Reine; mais Eri
Princeſſe ſa ſœur étoit devenue
particuliere depuis la mort de la
dermanie, que ce ſeroit la tuer
traindre, n'ayant de plaiſir au
ſeule avec la fille & la femme de
étoit au déſeſpoir d'une telle retra
voit des momens où il haiſſoit ce
femme de Loholm: il s'étonna
grande ſimpathie d'humeurs qu'il
ſa ſœur & ces femmes; car il ne les
vûes à la Cour. Il demanda deux
pourquoi elles n'y alloient pas; &
qu'accoûtumées à la vie de la Provi
moient à vivre ainſi

forte curioſité de la voir. Il n'eut garde d'en faire la propoſition à la Princeſſe ſa ſœur ; il crut, & il crut bien qu'une telle envie allarmeroit trop ſa paiſible & ſolitaire ſociété. Il ſe réſolut donc de la contenter ſans ſon ſecours & à quelque prix que ce fût ; il s'adreſſa à une des filles de ſa ſœur, elle lui fit voir la choſe très-difficile : car, Seigneur, lui dit-elle, quand la Princeſſe n'eſt pas chez ces femmes, elles viennent par le jardin, & entrent tout droit dans ſon cabinet, où elles ſont toujours ſeules, & dès qu'on a éclairé le ſoir l'appartement de la Princeſſe, perſonne n'y oſeroit demeurer : il n'y a qu'Eric ou Ribergue qui y vont quelquefois ; & quand votre Majeſté a pris ces heures pour venir voir la Princeſſe, on l'avertit, & nos deux ſauvages s'enfuient par le jardin.

Le Roi rit du diſcours de cette jeune fille ; & lui dit qu'il viendroit ſeul à une porte de derriere, où il lui dit de ſe trouver ; qu'il ſeroit enveloppé dans un manteau, & qu'elle le conduiroit à ſa chambre comme un domeſtique ; que de-là il deſcendroit par un petit eſcalier, & qu'elle ne ſe mît pas en peine du reſte.

Cette fille, éblouie d'être dans un myſtere avec le Roi, lui promit de l'attendre le lendemain à cette porte, à l'heure qu'il lui marqua. Ils furent ponctuels l'un & l'autre à s'y trouver ; elle fit ſemblant de s'amuſer un peu avec lui ; & quand on ne les obſerva pas, elle marcha devant, & il la ſuivit juſqu'à ſa chambre. Quand tout fut calme dans l'appartement de ſa ſœur, il deſcendit, & ſe coula dans ce grand & vuide appartement où il n'y avoit que des lumieres ; il traverſa pluſieurs chambres, & s'arrêta à la porte de celle de Cécile, pour obſerver ces perſonnes avant que d'y entrer.

Comme il faiſoit un chaud exceſſif pour le cli-

mat, on avoit ouvert de grandes fenêtres qui alloient juſqu'à terre, & qui donnoient ſur le jardin. Le Roi vit une femme qui lui parut fort bien faite, qui travailloit auprès d'une petite table; & cherchant ſa ſœur, il l'apperçut aſſiſe ſur un carreau, appuyée ſur les genoux d'une perſonne qui étoit ſur un lit de repos: elle n'étoit vêtue que d'une étoffe légere, ſes cheveux étoient négligemment repris derriere ſa tête, & rattachés avec des cordons de couleur vive. Mais quelle ſurpriſe pour l'illuſtre Vaſa, de reconnoître en cette perſonne la déplorable Princeſſe de Sudermanie! On ne peut dire l'effroyable émotion que cette vûe porta à ſon cœur. Il eut beſoin de s'appuyer contre la porte près de laquelle il étoit. Jamais cette Princeſſe n'avoit été ſi charmante; ſa beauté parut lumineuſe à Guſtave: il crut qu'elle lui jettoit des éclats de feu, de lumiere & d'amour; ſes yeux étoient étincelans, ſon teint brillant des couleurs les plus belles: cette beauté éblouiſſante fut dans cet inſtant une beauté touchante; elle trouva le moment heureux, le foible de ce grand homme, & une entrée facile dans un cœur rebelle qui ne lui avoit que trop réſiſté.

O Dieu d'Amour! voilà de tes coups, tu frappes dans le tems qu'on l'a le moins prévu.

Ce Prince dont il n'eſt pas aiſé de repréſenter l'état, étoit demeuré à la place où il étoit, comme un homme éperdu; il n'avoit rien d'animé que les yeux & le cœur; les yeux pour attacher leurs avides regards ſur la merveilleuſe perſonne qu'il conſidéroit, & le cœur pour en recevoir l'image qui, s'y gravant avec les traits d'un amour éternel, en effaça pour jamais celle de la Princeſſe Chriſtine.

Il doutoit ſi ce qu'il voyoit n'étoit point une illuſion; il ne ſçavoit s'il étoit dans le ſéjour de la mort, & ſi la mort lui apparoiſſoit ſous une

ſi

ſi belle figure. Suis-je vivant? ſe diſoit-il en lui-même? le Ciel me la rend-il? Où bien l'amour, pour ſe venger d'un barbare tel que moi, a-t-il pris ces traits de la mort pour rendre ma vie pleine d'amertume? Il raiſonnoit ainſi en lui-même, & il ſeroit peut-être demeuré inceſſamment attaché à la place où il étoit, s'il n'eût entendu cette voix pleine de charmes qui répondoit à ſa ſœur, dont elle avoit les doigts paſſés dans les ſiens. Je ne puis vivre plus long-tems de la ſorte, diſoit-elle. Vaſa ne me verra point, je le ſçais bien: Eh! que lui ſeroit ma vue? Mais la ſienne, ma chere ſœur, porte des atteintes trop cruelles à mon cœur, ſouffrez que je me retire dans ce Monaſtere. Non, s'écria le Roi de l'endroit où il étoit: non, vous n'y entrerez point. A cette voix, que la Princeſſe reconnut promptement, elle ſe leva, & partit comme un éclair, fuyant dans ce fatal jardin, & ſe dérobant ainſi à la vue de Guſtave. Cécile étoit preſque morte par le premier effet de ſa ſurpriſe; & la femme de Loholm, jettant ſon ouvrage toute épouvantée, ſe préparoit à fuir auſſi, ſans ſçavoir preſque pourquoi; mais le Roi, la prenant par le bras, l'arrêta d'une façon terrible; rendez-la moi, lui dit-il, ou donnez-moi la mort. Cette femme, toute tremblante, crut qu'il avoit perdu l'eſprit; & le Roi, remarquant l'état où elle étoit, s'adoucit & regardant ſa ſœur d'une maniere toute paſſionnée: Ah! ma ſœur, lui dit-il, rendez-moi cette Princeſſe, ſi vous voulez que je vive. Qu'on ne s'attende pas à me la cacher encore, continua-t-il; la maiſon de Loholm, & toute la Suede, y feroient un effort inutile: quelle vûe! s'écria-t-il en portant ſes deux mains jointes & renverſées ſur ſes yeux. Ma ſœur, pourſuivit-il en s'avançant vers elle, je l'aime, je l'adore, je ne la quitterai jamais. Cécile étoit ſi

ſurpriſe de voir le Roi comme il étoit, & d'entendre des paroles qu'elle avoit tant deſirées autrefois, qu'elle n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche. Mais enfin, revenant toute entiere à ſa raiſon. Vous l'aimez ! lui dit-elle : il n'eſt plus tems, cruel ! vous êtes à une autre ; & que ſera cet amour à contre-tems, que produire de nouveaux malheurs ?

Mais le Roi ne l'écoutant pas, & la priant d'aller après la Princeſſe, ils y furent tous trois, & l'apperçurent de loin au clair de la Lune toute étendue dans une allée qui terminoit le jardin, & qui conduiſoit à la maiſon de Loholm. A cette vue, le Roi courut, tout tranſporté où elle étoit ; &, la trouvant évanouie, il la prit entre ſes bras, & la reporta dans la chambre de Cécile ; & remarquant quelque ſang d'une légere bleſſure qu'elle s'étoit faite à la tête en tombant, il fut tout effrayé, & faiſoit des regrets qui touchoient la femme de Loholm, & attendriſſoient Cécile. Il étoit à genoux auprès de la belle Princeſſe, & lui tenoit une de ſes mains ſur laquelle il donnoit mille baiſers tout de feu : enfin, elle revint à force de remedes ; elle ouvrit ſes beaux yeux, & les arrêta ſur le Roi d'une façon ſi languiſſante que ſes regards euſſent ſeuls ſuffi à lui ſoumettre une ame qui n'avoit plus de réſiſtance à lui faire, & qui s'étoit livrée avec toute la véhémence de l'amour impétueux. Le Roi parla, il parla en deſordre, mais ce fut en homme amoureux : la Princeſſe en fut ſi étonnée, qu'elle ne pouvoit répondre, & regardoit Cécile d'une maniere ſi touchante, qu'on entroit aiſement dans ce qu'elle penſoit. Enfin elle ſe remit. Que faites-vous, Seigneur, lui dit elle ? Eſt-il tems de me déclarer des ſentimens qui autrefois euſſent fait mon bonheur, & qui ne ſerviroient maintenant qu'à nous rendre malheureux l'un & l'autre ? Helas ! dit-elle

elle à Cécile, vous n'avez pas voulu me laiſſer prendre le parti que je voulois; nous ne nous ſerions point vus, & je ſerois tranquille. Eh! que voulez-vous faire? s'écria-t-il: non, je ne le ſouffrirai jamais; il n'y a plus de Monaſtere pour vous. Mais, ma ſœur, pourquoi dire qu'elle étoit morte? Pourquoi me le perſuader par vos feintes douleurs? Je n'étois que trop affligée, reprit Cécile, de la réſolution que la Princeſſe prenoit de ne vous voir jamais, & de ſe cacher pour toujours. Ribergue auſſi, repartit ce Prince, Ribergue m'a trahi, & ma ſœur, & Eric, & tout le monde; mais, graces au Ciel, la voilà, il me rend cette divine Princeſſe de Sudermanie. Seigneur, reprit-elle, je l'ai condamnée à ne paroître plus au jour, cette infortunée Princeſſe. Nous avons ſemé le bruit de ſa mort, elle ne paroîtra jamais; quoiqu'il arrive, la fille de Stenon ne ſe donnera pas ainſi en ſpectacle. Ma réſurrection & ma mort auroient l'air d'une fable, dont le peuple le plus groſſier auroit peine à ſe repaître. Non, s'il vous plaît, Seigneur; & comme tous les Grands du Royaume qui m'avoient vûe ſont morts, qu'il y a long-tems que j'étois enſévelie, pour ainſi dire, dans le fond de la Dalécarlie, ſi je me montre, comme vous ſemblez le ſouhaiter, ce ne ſera plus revêtue de mes premiers honneurs, mais ſimplement comme la fille de Loholm: je dois à ce nom heureux, continua-t-elle en rougiſſant, la ſeule ſatisfaction que j'aie eu de ma vie. Et comme ma Princeſſe, lui dit le Roi paſſionné, & comme la fille de Loholm, vous avez mon cœur & tous mes deſirs, & vous êtes Souveraine de toutes mes volontés.

Il fut donc arrêté que la Princeſſe de Sudermanie ne porteroit plus ce nom; & Ribergue & Eric, qui furent avertis de cette avanture, ne la purent aſſez admirer. Ribergue, tout amoureux

qu'il étoit, fut preſque content de la ſatisfaction que la charmante Loholm avoit de régner enfin ſur un cœur qui lui avoit fait trop de réſiſtance.

Le lendemain, le Roi impatient courut chez ſa ſœur, & ſçachant qu'elle étoit paſſé à l'autre maiſon, il y fut; il n'y trouva que la femme de Loholm qui lui dit qu'elles s'étoient allées promener hors de la Ville, & qu'elles reviendroient bientôt. Il ſe réſolut à les attendre, & pria cette femme de lui raconter ce qui avoit obligé la Princeſſe à faire courir le bruit de ſa mort. Elle lui obéit, & lui apprit que la Princeſſe, accablée de ce qu'Eric lui avoit dit de ſa part ſur ſes ſentimens pour la Princeſſe Chriſtine, s'étoit conſultée, & ayant bien jugé que les Suédois auroient beau la reconnoître pour la fille de Stenon, qu'ils ne la couronneroient pas ſi Guſtave ne l'épouſoit; & Ribergue, à qui elle s'étoit ouverte de ſa penſée, lui ayant avoué que la choſe ſeroit ainſi, & ne voulant pas auſſi d'un homme qui en aimoit une autre, elle avoit pris la réſolution de faire dire qu'elle étoit morte, & de cacher ainſi ſa vie; que cela avoit réuſſi comme il l'avoit vu; que Ribergue avoit envoyé chercher Loholm, qui étoit ſon ami particulier; qu'il avoit amené la Princeſſe qui l'avoit faite épouſer à Loholm, qui l'aimoit depuis quelque tems; & que la Princeſſe avoit voulu paſſer pour ſa fille: que ſa ſéparation d'avec Cécile avoit été touchante; & que Cécile n'y avoit conſenti qu'après avoir fait jurer à la Princeſſe qu'elle viendroit la retrouver, comme il voyoit qu'elle avoit fait: qu'à la nouvelle du mariage de la Princeſſe Chriſtine avec le Duc de Milan, Cécile avoit voulu avertir le Roi que la Princeſſe n'étoit pas morte, croyant qu'il rentreroit dans ſon devoir; mais qu'elle s'étoit obſtinée à ne le vouloir pas, diſant qu'elle aimeroit mieux mourir mille fois que d'épouſer un homme

me qui s'étoit vu ſi tendrement aimé, ſans aucune ſenſibilité pour elle. Enfin, Seigneur, continua cette femme, elle vit avec indifférence l'alliance de Saxe, ſçachant bien que vous épouſiez à regret cette Princeſſe.

Le Roi n'écoutoit qu'avec émotion un pareil diſcours, quand il fut interrompu par l'arrivée de la charmante Loholm & par celle de Cécile. Il exprima ſes ardeurs de toutes les manieres les plus perſuaſives, & la Princeſſe prenant un maintien rempli de majeſté : Seigneur, lui dit-elle, ne me parlez plus de la ſorte ; il n'eſt bienſéant, ni à vous, ni à moi, de faire & d'entendre de pareils diſcours : ſouvenez-vous de ce que je ſuis ; reprenons l'un & l'autre de la raiſon dans nos ſentimens, & n'en faiſons paroître que ce qui peut ſatisfaire une bonne amitié. A ces conditions, vous me verrez quelquefois ; mais, Seigneur, plus d'amour, je vous en conjure. La Princeſſe alloit continuer, mais ce tems étoit un tems de miracles : les heureux ſont toujours heureux, & quelquefois les plus infortunés ceſſent de l'être. Eric accourut tout hors de lui, il étoit deſtiné à porter de bonnes nouvelles à Guſtave. Il lui dit qu'on le cherchoit par-tout, & que la Reine venoit d'expirer en mettant un Prince au monde.

Le Roi leva les yeux au Ciel, & admira les decrets de ſa Providence ; & ne ſe conſultant qu'un moment, il ſe jetta aux pieds de la Princeſſe, & la pria de vouloir monter au Trône de ſes Peres, en le partageant avec lui. Elle y conſentit, comme l'on peut croire ; mais à condition que ce ſeroit comme la fille de Loholm. Cécile étoit ſi tranſportée de joie, qu'on ne pouvoit la modérer. Elle reprit dès ce moment toute ſa gaieté. On fit les obſéques de la défunte Reine avec beaucoup de magnificence ; & l'impatience du Roi eut peine à attendre que les cérémonies en

fuſſent achevées, pour déclarer à ſes Sujets qu'il vouloit les honorer de ſon Alliance, en prenant une de ſes ſujettes pour ſa femme. Il fit ſçavoir que c'étoit la fille de Loholm qu'il choiſiſſoit pour un ſi grand honneur : elle ſembla à leurs yeux comme un prodige de beauté, & peu après elle leur en parut un de vertu.

Ces nôces ſi déſirées ſe firent avec une pompe extraordinaire. Quoiqu'on pût faire, le triſte Ribergue n'y voulut pas aſſiſter : il ſe retira dans les déſerts de la Dalécarlie. Le Roi, poſſeſſeur de ſon aimable Reine, goûtoit à longs traits une ſi ſenſible félicité : il eut le plaiſir de voir arriver à ſa Cour Mucé & Sibille, que le mariage avoit unis après une longue fidélité. Il fit ſçavoir au Roi de Pologne, par une ſuperbe Ambaſſade, les particularités de ſon bonheur ; & il jouit paiſiblement des douceurs d'une longue & heureuſe vie.

FIN.

LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE:

POEME HEROÏ-COMIQUE DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*

A MADAME
FEMOR.

MADAME,

COMME *j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, il ſeroit inutile de diſſimuler que j'en fais quelque cas. Vous ſçavez qu'il n'a été compoſé que pour amuſer de jeunes Dames d'un eſprit bien fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur ſexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en ſecret quelques copies, qui bientôt ſe multiplierent : mais un Libraire ſe préparant à en faire imprimer un exemplaire qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de conſentir que je lui donnaſſe l'original même, pour le rendre public ; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors ſans* Machine.

La Machine, *MADAME, eſt un terme inventé par les Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons; & c'eſt ce qui conſtitue le merveilleux du Poëme. Car les Poëtes reſſemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de groſſir les plus petites choſes.*

La Machine, que j'ai employée, vous paroîtra nouvelle, & un peu étrange, l'ayant empruntée du Syſtême des Cabaliſtes. Sçavez-vous

comme un Roman ordin
Or ce Comte de Gaba
les quatre Elémens ſont pe
lés Silphes, Gnomes, Ny
Les Gnomes ſont les Dén
la Terre, & qui ſont, dit
malfaiſans. L'Eau eſt le
comme le Feu eſt celui des
gard des Silphes, qui ſont r
ce ſont les plus jolies & les
tures du monde. On aſſure
lier commerce avec eux, à
tion, qui à la vérité ne co
le monde: c'eſt d'être exceſ
Ce Syſtême des Eſprits eſ
premier Chant. Tout ce qui
autres Chants eſt également fa
tion, MADAME, de l'enl
charmante Boucle de Cheveux
ſçavez, eſt une avanture un
leur Métamorphoſe. Tous les
ſont pas moins des Etres ima
Eſprits aëriens qui y agiſſent.
vous reſſemble aux

EPITRE.

une partie de vos graces, je réunirois, comme vous, tous les ſuffrages, & je ſerois goûté au moins d'une moitié du monde. Quelque ſoit mon ſort, je me ſçaurai toujours bon gré d'avoir trouvé cette heureuſe occaſion de vous témoigner publiquement l'eſtime & le reſpect avec lequel je ſuis, MADAME, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

ALEXANDRE POPE.

PREFACE.

DU TRADUCTEUR.

VOICI la Traduction d'un petit Poëme Anglois de l'illuſtre Mr. Pope, le premier Poëte moderne d'Angleterre. Entr'autres Ouvrages qu'il a donnés au public, il eſt Auteur de la traduction en vers Anglois de l'Illiade d'Homere, qui a été ſi juſtement louée par Monſieur de Voltaire dans ſon *Eſſai ſur la Poëſie Epique*, traduit nouvellement de l'Anglois en François, & imprimé à Paris. On vient auſſi de traduire & de publier les Diſcours ſenſés & ingénieux dont Monſieur Pope a accompagné ſa traduction de l'Illiade, & on eſt obligé d'avouer qu'on n'a jamais rien écrit de plus judicieux en faveur d'Homere.

La traduction de ce Poëme Héroï-comique,

que, intitulé en Anglois *The Rape of the Lock*, pourra contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous ſommes, que la Nation Angloiſe n'a en partage que le ſérieux & le profond, & ne peut atteindre comme nous à la fine plaiſanterie, à la ſatyre délicate, & à l'élégant badinage. Il eſt vrai que les *Voyages de Gulliver* ont déja commencé à nous détromper; mais comme ils n'ont pas été publiés en François tels qu'ils ont paru en Anglois, & que le Traducteur de ſon aveu a beaucoup retranché & beaucoup ajouté, le ſuccès que ce Livre a eu en France, en faiſant honneur à Monſieur Swift, qui en eſt l'Auteur, nous a toujours laiſſé croire que ſon ouvrage avoit beſoin qu'on y mît la main, ſur-tout depuis qu'on a vu à Paris ces mêmes *Voyages* de l'édition de Hollande, traduits fidelement & mot à mot.

Il n'en ſera pas de même de la Traduction qu'on donne ici du *Rape of the Lock*, qui eſt très-littérale. On n'a rien ajouté, ni rien retranché; & ſi elle renferme quelques différences, elles ſont légeres & dans les regles. Car il eſt hors de doute, que lorſqu'on traduit, il eſt quelquefois néceſſaire de préférer les expreſſions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original; ſans quoi une Traduction, pour être trop ſcrupuleuſement fidele, deviendroit réellement infidele, & deshonoreroit injuſtement l'Auteur qu'on traduit.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre

tre langue de plus ingénieux, dans le genre badin, que la *Boucle enlevée* de Mr. Pope, qui, lorſqu'il fit ce petit Poëme, n'avoit, dit-on, que vingt ans: ſeul âge où il convient de s'amuſer à faire des vers de cette eſpece, & peut-être de quelque eſpece que ce ſoit.

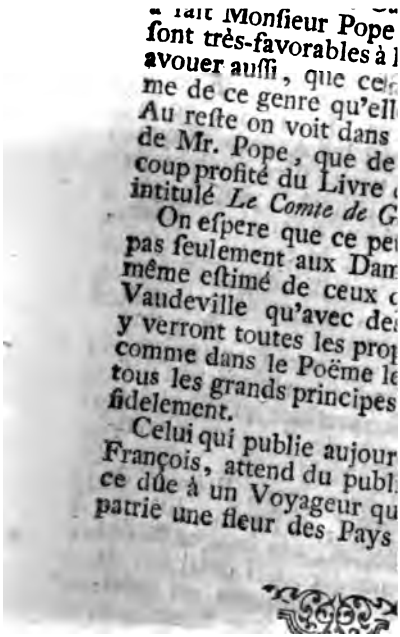
Ce qui fit éclorre cet ouvrage, fut une avanture arrivée en 1712 à Madame *Fermor*, à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un ſujet auſſi ſtérile en apparence, ne ſervit qu'à faire eſtimer davantage le génie & le bel eſprit de l'Auteur. Le Poëme de la *Boucle enlevée* eſt parmi les Anglois ce que le *Lutrin* eſt parmi nous, ſi ce n'eſt qu'il eſt, ce ſemble, plus enjoué & plus galant.

Il eut peut-être été à propos de le traduire en vers; mais outre que le travail eſt été plus pénible, on n'avoit pas lieu d'eſpérer d'y réuſſir. D'ailleurs, une proſe poëtique frappe également l'imagination, & a une certaine liberté que nos vers n'ont point.

Quoique cette Traduction ſoit fort au deſſous de l'original, on préſume qu'elle plaîra, parce que les beautés de l'Auteur couvriront les défauts du Traducteur.

On trouvera, dans ce petit Poëme, de l'invention, du deſſein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images & des penſées, en un mot, ce qui conſtitue la vraie poëſie. On y remarquera un comique riant, fort éloigné du fade burleſque, les alluſions ſatyriques ſans être offenſantes, des plaiſanteries hardies ſans être trop libres, & des railleries délicates ſur le

baeu



LA BOUCLE
DE
CHEVEUX ENLEVÉE:
POËME HEROÏ-COMIQUE
DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*

CHANT PREMIER.

JE chante une cruelle offenſe cauſée par l'Amour, & une querelle ſérieuſe née d'une hardieſſe badine. Muſe, je conſacre ces vers à Tirſis, & je me flate que Belinde daignera les lire. Quoique je traite de petites choſes, je mériterai de grands éloges, ſi l'une m'inſpire, & ſi l'autre m'applaudit.

O Déeſſe, dis-moi quel étrange motif porta un jeune Seigneur à attaquer une Belle. Apprens-moi quelle cauſe encore plus extraordinaire força la Belle à réſiſter au jeune Seigneur. Peut-il y avoir tant de dureté dans un cœur tendre, & tant de courage dans un Petit-Maître?

Le Soleil perçoit au travers de rideaux blancs,

&

& par de timides rayons eſſayoit d'ouvrir des yeux qui le devoient éclipſer. Déja, les chiens favoris ſecouoient leurs oreilles; les amans, qui ſe plaignent de ne dormir jamais, commencoient à s'éveiller : il étoit midi. Trois fois les pantoufles avoient frappé le plancher; trois fois les ſonnettes avoient appellé, & les montres preſſées du doigt avoient fait entendre leur ſon argentin. Cependant Belinde, languiſſamment étendue ſur le duvet, dormoit encore. Un Silphe attaché à la Belle prolongeoit ſon repos, & avoit conduit à ſon lit le Songe du matin, qui voltigeoit ſur ſa tête, & la couvroit de ſes ailes.

La Belle croit voir un jeune-homme, plus brillant que n'eſt un Petit-Maître le jour d'une cérémonie, s'avancer dans ſa ruelle. A cet aſpect, quoiqu'en ſonge, elle rougit : ce jeune-homme, qui étoit un Silphe, approche alors de ſon oreille ſes levres ſéduiſantes, & lui parle en ces mots :

O la plus belle des mortelles ! O toi, les délices & l'objet des deſirs de mille habitans de l'air ! ſi jamais dans l'enfance ton eſprit fut ému de ce que ta nourrice t'enſeigna au ſujet des eſprits aériens, prête l'oreille à ma voix & ſois docile.

Connois d'abord ton excellence & ta grandeur, & ne borne point la vue aux objets terreſtres & matériels. Il eſt des vérités ſecretes, ignorées des orgueilleux Philoſophes, & révélées ſeulement aux vierges & aux enfans. L'incrédulité rebelle n'ajoutera point de foi à celles que je vais t'annoncer; il n'eſt donné qu'à la beauté & qu'à l'innocence de les croire.

Apprens donc, que des légions innombrables d'eſprits t'environnent ſans ceſſe. Cette milice légere de la région inférieure de l'air, quoiqu'inviſible à tes yeux, t'accompagne par-tout, même aux cercles & aux ſpectacles : penſe à cet aérien cor-

cortége, & tu ne verras plus qu'avec mépris un Seigneur ſuivi de deux pages.

Notre antiquité eſt égale à celle du Monde : nous fûmes autrefois renfermés dans les plus beaux corps de Femmes, mais nous paſſâmes enſuite de ces corps terreſtres dans ces corps aëriens.

Ne crois pas que, lorſque les Femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles : elles les conſervent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaiſir les cartes qu'elles ont aimées : la vûe d'un jeu d'hombre les divertit & les amuſe. Si elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques ; leurs ames retournent toujours à leur premier élément dont elles empruntoient leur caractere. Les femmes fieres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élevent toujours avec le feu, leur éternel ſéjour : celles qui ont été douces & complaiſantes, vont habiter les eaux & coulent comme elles ; elles boivent avec les Nymphes le thé élémentaire. Les Prudes transformées en Gnomes, deſcendent dans les entrailles de la terre, & vont de tous côtés, cherchant à faire du mal. Les Vaines & les Coquettes, changées en Silphes, voltigent & folâtrent dans les airs. Mais, apprens quel eſt notre privilege : dégagés des liens mortels, nous pouvons à notre choix changer de forme & de ſexe, & careſſer les femmes belles & chaſtes, qui mépriſent les terreſtres amours. Nous les garantiſſons des pieges qu'on leur tend dans les bals & dans les maſcarades nocturnes ; nous les préſervons de l'ardeur dévorante des téméraires amans : envain on les lorgne pendant le jour, envain on chuchete avec elles dans les ténebres ; nous les rendons froides & dédaigneuſes, même lorſque l'occaſion favorable les invite à la volupté, que la danſe les anime, que la muſique leur amol-

amollit le cœur. Enfin, ce qu'on appelle ici ſageſſe d'une femme, n'eſt que l'inſpirati ſon Silphe.

Il y en a quelques-unes deſtinées par l aux embraſſemens des Gnomes. Ce ſont dinaire celles qui ſont idolâtres de leur b Dirigées par ces eſprits jaloux, qui fom leur orgueil, elles mépriſent les homme leur font la cour; elles dédaignent leurs mages & leurs preſens. Les Gnomes s'appl ſans ceſſe à détourner les flateuſes idée pourroient faire impreſſion ſur elles. Lor Seigneur, par exemple, fait briller à leur l'Hermine & la Jaretiere, ou qu'elles ent prononcer les mots ſéducteurs de *Duc Milord*, c'eſt alors que les Gnomes redo leurs ſoins.

D'autres Gnomes ſe donnent un autre er ils préſident aux regards des Coquettes; i prennent aux jeunes filles à conduire habil leurs yeux; ils ſont cauſe que leurs joues ſ vrent à propos d'une rougeur de comm tandis que leurs cœurs palpitent à la vue joli homme.

Les Silphes ont des vues plus délicates é épurées. On croit ſouvent qu'une jeune pe s'égare; c'eſt qu'on ignore les deſſeins myſt du Silphe qui la guide: il la conduit, comm la main, dans un labirinthe, au milieu mans & des amours. Quelquefois, pour la d'une folie, il lui en inſpire une autre. Par ple, quelle fille tendre & reconnoiſſante ne pas gagnée par un préſent magnifique offert tement, ſi un autre galant plus habile, donnoit le bal, n'effaçoit le ſouvenir du p Lorſque Florio parle, quelle beauté réſiſte ſon langage ſéducteur, ſi en même tems l Damon, ſans être apperçu, ne lui ſerroit la

cortége, & tu ne verras plus qu'avec mépris un Seigneur ſuivi de deux pages.

Notre antiquité eſt égale à celle du Monde : nous fûmes autrefois renfermés dans les plus beaux corps de Femmes, mais nous paſſâmes enſuite de ces corps terreſtres dans ces corps aëriens.

Ne crois pas que, lorſque les Femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles : elles les conſervent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaiſir les cartes qu'elles ont aimées : la vûe d'un jeu d'hombre les divertit & les amuſe. Si elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques ; leurs ames retournent toujours à leur premier élément dont elles empruntoient leur caractere. Les femmes fieres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élevent toujours avec le feu, leur éternel ſéjour : celles qui ont été douces & complaiſantes, vont habiter les eaux & coulent comme elles ; elles boivent avec les Nymphes le thé élémentaire. Les Prudes transformées en Gnomes, deſcendent dans les entrailles de la terre, & vont de tous côtés, cherchant à faire du mal. Les Vaines & les Coquettes, changées en Silphes, voltigent & folâtrent dans les airs. Mais, apprens quel eſt notre privilege : dégagés des liens mortels, nous pouvons à notre choix changer de forme & de ſexe, & careſſer les femmes belles & chaſtes, qui mépriſent les terreſtres amours. Nous les garantiſſons des pieges qu'on leur tend dans les bals & dans les maſcarades nocturnes ; nous les préſervons de l'ardeur dévorante des téméraires amans : envain on les lorgne pendant le jour, envain on chuchete avec elles dans les ténebres ; nous les rendons froides & dédaigneuſes, même lorſque l'occaſion favorable les invite à la volupté, que la danſe les anime, que la muſique leur amol-

tête nue, elle adora attentivement les pui
du Monde: une céleſte image paroît dans u
roir, elle fixe ſes yeux ſur elle, c'eſt l'
objet de ſes pieux regards. Une Prêtreſſe
rieure, dans une humble attitude, eſt à c
l'autel où la vanité préſide.

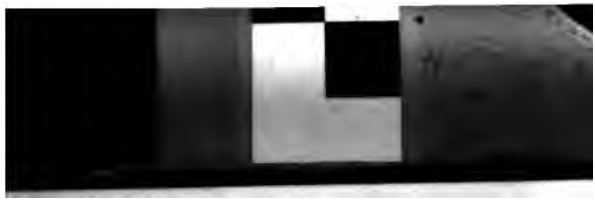
Celle-ci commence les ſacrés rits: a
découvrent de précieux tréſors, ſources d
mens & de beautés pour la Déeſſe. On
briller dans de petits coffres les perles & les
res les plus précieuſes des Indes; les parfu
l'Arabie ſortent des flacons d'or qui les r
ment; la tortue & l'éléphant unis ſe transfo
en peignes; les épingles & les aiguilles ſon
gées en eſcadrons: ici l'on voit confond
poudre, la pâte, la Bible, & les billets doux.

Déja l'impérieuſe beauté prend ſes armes,
chaque inſtant ſon viſage acquiert de nou
agrémens; les graces ſe réveillent, le ſourir
eſt plus doux, l'éclat du teint naît inſen
ment, les yeux brillent d'une lumiere plus
Les Silphes s'empreſſent autour d'elle: ils o
ſa tête, arrangent ſes cheveux, donnent un
air à ſa manche, étalent ſa jupe. Sylvie
plaudit d'une adreſſe qui n'eſt pas la ſienne.

CHANT SECOND.

LE Soleil ſortant de l'onde n'eut jamais
d'éclat que Belinde, lorſqu'elle ſortit de
Palais pour ſe rendre ſur la Tamiſe. Elle
accompagnée des femmes les plus belles &
jeunes hommes les mieux faits, tous ſuperbe
parés.

Belinde ſeule attire les regards & les cœ
on voit ſur ſa gorge d'albâtre une croix étince



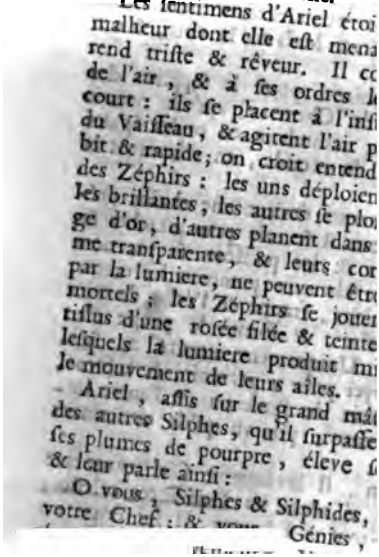
tes, qu'un Juif auroit baisée, & qu'un Infidele auroit adorée; la vivacité de son esprit paroit dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées: elle distribue également les charmes de son sourire: mais elle n'accorde de grace à aucun; elle reprime les desirs, sans offenser les amans; éblouissante, comme l'astre du jour, elle répand, comme lui, de tous côtés, une lumiere égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur, elle imprime le respect; elle sçait cacher habilement ses petits défauts, si on peut dire que les Belles aient quelque chose à cacher. Ces petits défauts même sont sur le compte de son sexe. Mais on la voit, & on les oublie.

Elle portoit d'ordinaire, pour le supplice des cœurs, deux boucles de Cheveux, qu'elle nouoit galamment, & qui, retombant en ondes égales sur le plus beau cou du monde, en relevoient la blancheur.

Ces boucles charmantes étoient une chaine précieuse, dont l'Amour se servoit pour attacher ses captifs. Les oiseaux & les poissons se prennent aux filets: les beaux cheveux prennent les cœurs.

Un Baron audacieux, frappé de l'éclat de ceux de Belinde, les desire, & forme le projet d'en faire la conquête. Uniquement attentif au succès, il veut employer pour y parvenir, & la force, & la ruse. Le choix de l'une ou de l'autre importe peu aux Amans, pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils desirent.

Dans ce dessein, il invoque le Ciel avant que le jour paroisse: il adore les Puissances célestes; & s'adressant sur-tout à l'Amour, il lui érige un autel, composé de douze gros volumes de Romans François: il déploie trois jarretieres, un gand, avec d'autres pareils trophées de ses premieres amourettes. Ses lettres, ses billets doux, allu-

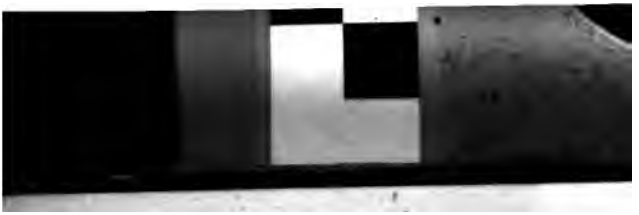


pide dans les airs, & gliſſe
Zéphirs badinent ſur l'onde cal
la joie regne autour d'elle.

Les ſentimens d'Ariel étoi
un malheur dont elle eſt mena
la rend triſte & rêveur. Il co
vite de l'air, & à ſes ordres l
accourt : ils ſe placent à l'inſ
de du Vaiſſeau, & agitent l'air p
rapide & rapide; on croit entend
le des Zéphirs : les uns déploien
leurs brillantes, les autres ſe plo
nge d'or, d'autres planent dans
forme tranſparente, & leurs cor
ſont par la lumiere, ne peuvent êtr
aux mortels ; les Zéphirs ſe jouen
de tiſſus d'une roſée filée & teinte
deſquels la lumiere produit m
le mouvement de leurs ailes.

Ariel, aſſis ſur le grand mâ
de des autres Silphes, qu'il ſurpaſſe
de ſes plumes de pourpre, éleve ſ
& leur parle ainſi :

O vous, Silphes & Silphides,
votre Chef : & vous, Génies,



du ſoleil; que ceux-ci conduiſent dans le Ciel les planetes bienfaiſantes; que ceux-là, dans les eſpaces immenſes, prennent ſoin des cometes redoutables; que dans la lune il y a des Silphes chargés du ſoin de recueillir & de ratacher au Firmament les étoiles tombantes, & de former les brouillards de l'air le plus groſſier; que d'autres peignent l'Iris, déchaînent les vents, pétriſſent les tempêtes, ou répandent ſur les ſillons les pluies favorables; que d'autres préſident ſur la nature humaine, épient la conduite des hommes, pendant que les Chefs auxquels ils ſont ſoumis, avec des armées puiſſantes, gouvernent les Nations, ſoutiennent les Monarchies & fondent les Empires.

Pour nous, nous préſidons ſur les Belles: doux ſoin, emploi galant, quoiqu'en apparence peu glorieux. Toute notre étude, vous le ſçavez, ô Silphes, eſt de garantir du vent de Nord la poudre de leurs cheveux; d'empêcher que le parfum des eſſences ne s'évapore; d'emprunter des fleurs nouvelles les couleurs les plus vives; de dérober quelques goutes de l'arc-en-ciel, pour en faire de l'eau qui conſerve la fraîcheur de leur teint; d'étendre délicatement un rouge trompeur ſur leurs joues pâles; de friſer leurs cheveux; de placer leurs mouches; de donner enfin de la grace à leurs moindres actions, & de les rendre aimables de toute maniere; de faire même que dans leurs ſonges elles portent ſi loin l'idée des modes, qu'à leur réveil elles puiſſent les perfectionner, ou en inventer de nouvelles.

Mais, hélas! ajouta-t-il, un augure funeſte menace en ce jour la plus belle des femmes dont jamais les Silphes prirent ſoin. Quel ſera ce deſaſtre, quel en ſera l'auteur? C'eſt ce que les Deſtinées tiennent encore enſeveli dans une profonde nuit.

ſon petit chien.

Vous donc, Eſprits, ſoye
quitter de l'emploi dont je
rette prendra ſoin de ſon
lant, je confie ſes pendant
tille gardera ſa montre; C
belles boucles de Cheveux;
rai attentif à Mirine, ſa ch
te Silphes choiſis ſeront ce
ſon jupon: les jupons ced
ſauts, quoiqu'ils ſoient dél
reſpectables, par des plis ſe
des paliſſades de franges, &
de baleine.

Celui, ajouta-t-il, qui ne
que mes ſoins prévoyans l
cher ſa faute; il ſervira de
flacon de criſtal, il ſera clo
il ſera jetté dans une eau in
ra pluſieurs années en ſentine
guille; de la gomme & de
leront les aîles. Envain il ſ
ſayer de voler: des vapeurs ce
ront ſon corps léger; il dev
fleur flétrie; attaché à une
un autre Ixion, expoſé à la f

reiller. Mais tous, avec des cœurs palpitans & conſternés, attendent le funeſte accompliſſement des ordres du Deſtin.

CHANT TROISIEME.

DANS ces agréables plaines, où la Tamiſe qui les arroſe, ſe plaît à contempler en elle-même les ſuperbes tours de Londres, on voit un Palais magnifique qui tire ſon nom du Village d'Ampton, dont il eſt voiſin (*a*). C'eſt-là que les Miniſtres Britanniques reglent la deſtinée des Etats de l'Europe; & c'eſt-là, grande Reine, Maîtreſſe de trois Royaumes, que tu viens prendre & les avis de ton Conſeil, & du thé.

Ce fut dans ces beaux lieux que la compagnie ſe rendit, pour s'entretenir utilement pendant quelques heures. Les uns parlent d'une viſite rendue; d'autres d'un bal remarquable par la magnificence & la galanterie: ceux-ci vantent la gloire de la Reine des Iſles Britanniques ou la beauté d'un écran des Indes; & ceux-là interpretent les mouvemens, les ſignes & les regards. On entend à chaque mot flétrir une réputation; & s'il arrive que la converſation ſoit ſuſpendue pour quelques momens, l'éventail & la tabatiere la ſoutiennent; on chante, on rit, on lorgne, & le reſte.

Cependant, le ſoleil étoit plus qu'à la moitié de ſa courſe, & dardoit obliquement ſes rayons. Déja les Juges affamés ſe hâtoient de ſigner leurs ſentences, & les Criminels couroient ſe faire pendre, pour laiſſer dîner les Juges: les Marchands ſortoient de la Bourſe pour s'en retourner chez eux, avec

(*a*) *Amptoncourt*, Maiſon Royale.

& s'avance: cependant le Roi, qui ſe tient ca
dans le mains de Belinde, encore conſterné d
voir vu traîner ſa femme captive, regarde cet
& ne reſpirant que la vengeance, s'élance ſur
& le dompte.

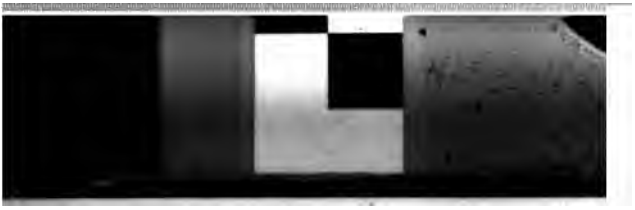
Belinde pouſſe alors un cri de joie en frapp
des mains; les vallées, les montagnes & les fl
ves en retentiſſent. Aveugles & foibles mort
toujours enflés dans la proſpérité & abattus d
l'adverſité! Bientôt cette gloire s'évanouira,
ce mémorable jour ſera à jamais déteſté.

Mais déja les vaſes les plus précieux de
Chine couvrent une table; le caffé s'écraſe &
réduit en poudre; une lampe s'allume; l'eſprit
vin produit une flamme azurée. On dreſſe l'au
ſelon les cérémonies du Japon; cette liqueur
mante, qui charme deux ſens à la fois, ſe ve
avec abondance, & remplit un nombre infini
coupes. Les Silphes agités ſont autour de
charmante Belinde: les uns rafraîchiſſent ſon caf
d'autres étendent leurs aîles pour garantir ſa parure

Le caffé, qui anime l'eſprit des politiques,
qui découvre tout à leurs yeux à demi ferm
inſpire au Baron un heureux expédient pour s'e
parer de ces cheveux tant déſirés. Arrête, jeune p
ſomptueux, arrête; reſpecte les Dieux, & cra
le deſtin de Scylla transformée en oiſeau (*a*): ſon
qu'elle paya cher l'offenſe des cheveux de Nyſus.

Oh combien de moyens ſe préſentent aux hor
mes pervers, pour accomplir leurs mauvais d
ſeins! Clarice laiſſa voir au Baron avec maligr
té des ciſeaux qu'elle avoit tirés de ſa poch
dans le tems qu'il avoit l'eſprit occupé de ſ
projet. Il prend cette arme fatale des mains
Clarice; ainſi, dans les antiques Tournois, les Ch
valiers recevoient de leurs Dames, ou la lance,

(*a*) *Ovid. Metam. lib.* 8



l'épée: le Baron, armé de ces ciſeaux redoutables, les porte à la tête de Belinde, dans l'inſtant qu'elle ſe baiſſe avec grace pour recevoir la fumée du caffé; mille Eſprits aériens volent auſſitôt pour défendre ſes beaux cheveux.

Trois fois ils ébranlent ſes pendans d'oreilles; trois fois Belinde regarde derriere elle, & trois fois ſon ennemi ſe retire. Le vigilant Ariel vouloit pénétrer ſa penſée; mais, hélas! tout ſon art ne lui ſervit alors qu'à découvrir un terreſtre Amour, caché dans le cœur du Baron. Interdit & confus, il cede à ſa deſtinée, & ſoupire de ſon ignorance.

Le Baron r'ouvre d'une main hardie les cruels ciſeaux, dans leſquels il renferme adroitement la boucle; & rapprochant les deux pointes fatales, il la coupe impitoyablement. Mais, avant que ces deux pointes ſoient réunies, un Silphe zélé s'élance au travers: le fer ſe rejoint & le coupe en deux, mais les parties ſubtiles de l'aérienne ſubſtance ſont auſſi-tôt réunies.

Ainſi, de leur ſacré chef ces beaux cheveux furent ſéparés, & le furent à jamais: une lumiere ſortit comme un foudre des yeux de Belinde, les Spheres en tremblerent. Non, on ne pouſſe point au Ciel des cris auſſi perçans, lorſqu'un mari ou un chien bien-aimé rend le dernier ſoupir, ou quand une belle porcelaine tombe, & que ſes fragmens ſe réduiſent en poudre.

Que l'on me couronne de laurier, s'écrioit le vainqueur, la boucle eſt à moi: je me glorifierai de cette glorieuſe conquête, auſſi long-tems que les poiſſons ſe plairont dans l'eau, les oiſeaux dans les airs, & les femmes Britanniques dans des caroſſes dorés; auſſi long-tems que l'Atlantis (a) ſera lue, que les viſites ſe rendront aux jours ſolemnels, & que des bougies en grand nom-

(a) Ouvrage du Chancelier Bacon.

nombre ſeront méthodiquement arrangées dans les cabinets : oui, auſſi long-tems que les Belles donneront des rendez-vous, & recevront de leurs Amans des bals & des fêtes, mon triomphe & mon nom ſeront immortels.

Le fer abbat ce que le tems conſerve : il fait tomber les hommes & les monumens ; il a détruit les travaux des Dieux, renverſé les tours de Troie, couvert d'herbes Carthage, & ruiné pluſieurs fois Rome même. Ne t'étonne donc pas, ô belle Nymphe, qu'il ait ſoumis tes cheveux à ſa force indomptable.

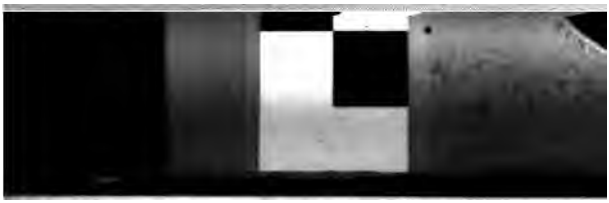
CHANT QUATRIEME.

CEPENDANT, les divers mouvemens dont l'eſprit de Belinde étoit agité, l'accabloient d'une cruelle inquiétude. Non, un jeune Roi fait priſonnier dans une bataille, une Femme abandonnée au mépris, un Amant deſabuſé dans le tems de la jouiſſance, un cruel Tyran aux approches de la mort, Cloris lorſqu'il manque un pli a ſon habit, n'eurent jamais tant de dépit, de colere & de fureur, qu'il s'en alluma, infortunée Belinde, dans ton ame, pour cette boucle qui te fut ravie.

Ariel, fondant en larmes, abandonne la Belle, ſuivi des autres Silphes. Auſſi-tôt Ombriel, le plus méchant des Gnomes, impatient de quitter la lumiere du jour, ſe précipite au centre de la Terre, ſéjour digne de lui. C'eſt-là que la caverne de l'Hypocondre eſt ſituée. Ombriel y vole avec ſes ailes peſantes ; il cherche long-tems l'entrée de la caverne, & la découvrant à la fin, il s'y introduit.

Cette Region ne connoît point les douces ha-

leines



loines des Zéphirs; les vents d'Orient avec toute leur malignité y ſouffient ſans ceſſe, & la grotte eſt ſi bien fermée, que l'air & les rayons du jour qu'on y abhorre, n'y pénetrent jamais.

Dans ce lieu, la Déeſſe, triſte, pâle & rêveuſe, eſt couchée dans un lit fait exprès pour entretenir ſes noirs ſoucis : on voit la Bizarrerie à ſes côtés, & la Migraine à ſa tête.

Deux chœurs de Filles égales en dignité, mais différentes par leurs figures, environnent ſon trône : la Méchanceté y paroît ſous la forme d'une Vierge antique; elle a la peau rude, noire & ridée, les mains pleines de pierres, & le ſein rempli de ſatyres.

Là ſe voit auſſi l'Affectation, qui, malgré ſon air infirme, porte des roſes nouvelles ſur ſes joues : ſoit oſtentation ou maladie, elle s'enveloppe dans ſes habits; elle s'évanouit avec grace, elle eſt fiere dans la langueur; & pour des maux qu'elle attend, elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique : c'eſt ainſi que nos Belles ont l'art de feindre, & de ſe parer avec une négligence qui releve leurs agrémens.

Une éternelle vapeur environne ce Palais, & au milieu de ces brouillards épais voltigent mille fantômes. Là paroiſſoient des Furies armées de ſerpens entortillés, des ſpectres, des tombeaux ouverts, des feux bleuâtres, des lacs d'or, des dômes de criſtal, & mille autres objets fantaſtiques.

Une foule innombrable de corps transformés par la Déeſſe s'offre aux regards; des vaſes de différente eſpece ſont animés, & marchent comme les trépieds d'Homere (*a*). Ici l'or pleure, l'airain gémit, l'argille ſe plaint, & le criſtal ſoupire.

Le Gnome arrive en ſureté, portant dans ſa main

(*a*) Hom. Iliad. 18.

main le rameau ſalutaire. Il s'adreſſe à l
ſe, la ſalue, & lui dit: lunatique Reine
qui gouvernez le beau ſexe, depuis le t
juſqu'au neuvieme luſtre, & même par d
vous ſalue, mere des eſprits bizarres, ſou
conde des vapeurs & des penſées des f
vous qui gouvernez leurs têtes, qui dirige
cerveaux, qui rendez celle-là Médecin,
Auteur: c'eſt par vous qu'elles deviennen
bles d'inventer des ſiſtêmes, & de faire de
c'eſt vous qui enſeignez à la Prude à f
viſites ennuyeuſes.

Il eſt une Nymphe ſur la Terre, qui
votre pouvoir, & qui d'un mot & d'un
peut donner à mille cœurs de l'amour & d
ſir. Mais ſi votre Gnome malfaiſant, vo
dele Miniſtre, a quelquefois dérobé un
ment, ou placé un bouton ſur un beau
ſi je peignis ſouvent les joues livides des
coquettes d'un vermillon jaune; ſi je pla
cornes aëriennes ſur des têtes follement ja
ſi je chiffonnai des juppes, & mis des lits
ordre, pour faire naître des ſoupçons injuſ
régnoit la fidélité; ſi par malice j'ai déran
coëffure, rendu malade un petit chien,
pour lui des larmes des plus beaux yeux;
tez-moi, Déeſſe, rendez en ma faveur
hypocondriaque, & tout l'Univers auſſi-tôt
dra comme elle.

Il dit; & la Déeſſe, avec un front déda
paroît lui refuſer la grace, & cependant la
corde. Auſſi-tôt elle prend une outre, ſer
à celle qu'Uliſſe remplit; elle y renferm
ce que la nature a donné de force aux f
pour pleurer, quereller, ſoupirer & crier
met au fond d'une bouteille enfumée les h
de la crainte, avec leſquelles elle mêle la
& les envies, délayées enſemble.

Le Gnome, réjoui de ce préſent funeſte, part & retourne ſur la Terre. Il trouva Belinde dans les bras de Taleſtris ſon amie, les yeux baiſſés & les cheveux épars; auſſi-tôt il déchire l'outre ſur leur tête : les paſſions, les fureurs, ſortent à l'inſtant. Belinde s'enflamme d'une colere plus qu'humaine, & Taleſtris l'excite & l'embraſe. Elevant la voix & les mains vers le Ciel, elle s'écrie.

O malheureuſe fille ! (Amptoncourt retentit de ſes cris, & les échos lugubres répetent ces triſtes mots, malheureuſe fille !) Quoi ! tant d'eſſence, dit-elle, de poudre, de pommade, tant de ſoins aſſidus, n'auront-ils été employés que pour cet audacieux ? Eſt-ce pour lui qu'on paſſa ſi ſouvent ces belles boucles dans un fer tortueux, & que cette tête délicate ſouffrit mille tourmens ? Quel triomphe pour le raviſſeur ! quel ſujet d'envie pour les autres amans ! quel ſera l'étonnement des femmes vertueuſes ! Non, l'honneur ne le permettra pas, cet honneur à qui nous devons tout ſacrifier, les plaiſirs, le repos, & juſqu'à la raiſon. Je comprens Belinde, toute l'étendue de ta juſte douleur; j'entens déja les diſcours railleurs; je vois les ſouris outrageans, & les regards pleins de malignité : tu ne ſeras plus la beauté régnante, te voilà dégradée. Comment à l'avenir aurai-je moi-même le courage & l'eſprit de déclarer ton honneur perdu ? Puis-je encore me déclarer ton amie ? Cette amitié ne me ſera-t-elle pas déſormais honteuſe ! Attens-toi que tes cheveux, qui viennent d'être coupés, ſeront indignement renfermés dans un criſtal entouré de Diamans. Tu les verras porter en triomphe par ces mêmes mains qui te les ont ravis. Ah ! que plutôt l'air, la mer, la terre, les hommes, les ſinges, les bichons, les perroquets retombent dans le cahos !

Elle dit; & ſe précitant avec des yeux étin-

celans ſur le Chevalier de la Plume, elle lui commande, comme à ſon Amant, d'un ton abſolu, de reconquérir la boucle fatale. Le Chevalier dans ce moment étoit occupé, & ce n'étoit pas ſans raiſon, à faire admirer ſa tabatiere d'ambre, & la pomme marquetée de ſa canne, avec un viſage rond & épanouï, qui marquoit le vuide de ſes penſées : il écoute Taleſtris en ouvrant des yeux étonnés ; & d'un ton gracieux, en prenant du tabac, il dit au Baron : Pourquoi donc ? Que diable eſt ceci ! Que maudite ſoit cette boucle ! Mais, morbleu ! il convient d'être civil : tu badines, & ce badinage n'eſt pas à ſa place ; allons, donne-moi ces cheveux, je t'en prie.

En achevant ce diſcours, il frappe de nouveau ſur ſa tabatiere. Je ſuis fâché, répond le Baron, qu'un Orateur ſi éloquent parle envain ; mais par la ſacrée boucle, oui, par cette boucle ſacrée (a), qui déſormais ne ſera plus unie à ſon chef, & qui, ſéparée d'une ſi belle tête, ne recevra plus en croiſſant de gloire nouvelle ; je jure par elle, que je la porterai à mon bras victorieux juſqu'à mon dernier ſoupir. En prononçant ces mots, il déploya la boucle d'un air triomphant.

Alors l'impatient Ombriel caſſe la bouteille, la Triſteſſe en ſort : Belinde, pénétrée de douleur, tient les yeux & la tête baiſſés, & fondant en larmes elle regarde Taleſtris en lui diſant : O jour à jamais douloureux & déteſté, où mes cheveux & mon repos me ſont ravis ! Quel bonheur pour moi, ſi je n'avois jamais vu Amptoncourt ! Mais je ne ſuis pas la premiere fille à la Cour que l'Amour ait trahie. Hélas ! ajouta-t-elle, que ne m'a-t-on plutôt laiſſée dans une Iſle déſerte, ou bien dans les Terres Septentrionales, où l'on ne prend point de caffé, & où le jeu d'hombre eſt in-

con-

(a) Imitation d'Homere.

connu ! J'aurois préſervé des regards des mortels ce qu'il y a d'aimable en moi ; je me ſerois fanée & éteinte comme la roſe ſur ſa propre tige. Qui porta mon eſprit à me promener avec le Baron ! Que ne ſuis-je demeurée oiſive & ennuyée dans ma maiſon, ou que n'ai-je ajouté foi aux ſignes qui m'ont frappé ce matin ! Trois fois ma main chancelante eſt tombée ſur ma pommade, & j'ai vu, ſans la moindre haleine de vent, trembler les porcelaines ſur ma table. Mirine tout à coup eſt devenue furieuſe ; mon perroquet a gardé un profond ſilence ; & jamais mon Silphe ne m'offrit rien qui marquât plus clairement ce qui devoit m'arriver en ce jour.

Vois ces reſtes malheureux de ma tête blonde, ô malheureux reſte ! Ne crains point, Belinde, d'arracher toi-même ce que le Raviſſeur a épargné. O deſtin cruel ! triſte ſouvenir de mes boucles ſi bien friſées, qui tomboient avec tant de grace ſur mes épaules ! Hélas ! il ne m'en reſte plus qu'une, qui prévoit ſa triſte deſtinée dans celle de ſa compagne : elle attend le ciſeau fatal. Viens donc, Traître, ravis-la encore d'une main ſacrilége. Ah ! cruel, pourquoi m'as-tu dérobé cette boucle ſi glorieuſement expoſée à la vue des humains !

CHANT CINQUIEME.

C'EST ainſi que Belinde parla : & ſa douleur attendrit tous ceux qui en furent les témoins ; mais les Dieux & la Deſtinée avoient fermé les oreilles au Baron. Les reproches & les menaces de Taleſtris ſont inutiles : s'il eſt inſenſible aux larmes de l'aimable Belinde, qui pourra l'émouvoir ? C'eſt vainement qu'on lui parle : Enée fut moins inſenſible aux prieres d'Anne & au déſeſpoir de Didon.

Ce-

& la terre & la mer c
rer & la rendre enc
nous ſert de paroître
promenades, & d'êtr
cles aux regards, au
grand nombre d'adorat
des Anges, nous trait
étions des créatures
tourmens réels ! ſi l'e
la beauté acquiert ; &
un beau viſage : cette
vantage ſur les autres p
à par ſa beauté. Ah !
pouvoient nous garanti
défendre contre les ride
veux de blanchir, qui
poids & à l'ennui des a
il quelque dévote qui n
quette & ſe farder ? Per
en droit de la cenſurer.
té fragile ſe détruit,
qu'on ſe néglige, ſoit
ne ſe farde pas, que
d'uſer de ce qui dépen
de l'eſprit & de la raiſo
te de la beauté. L'eſprit

qui nous arrive de fâcheux. Ainſi parla Clarice, & perſonne n'applaudit à ſon diſcours hors de ſaiſon.

Belinde fronça le ſourcil, & Taleſtris regardant la harangueuſe d'un air malin, l'appella fauſſe prude. Ce fut le premier ſignal du combat; un bruit terrible d'éventails & de paniers ſe fait entendre; les Héros & les Héroïnes ſe mêlent: les cris & les battemens de mains retentiſſent juſqu'aux Cieux. Comme les combattans ne ſe ſervent pas d'armes vulgaires, les bleſſures mortelles qu'ils y reçoivent, ne leur donnent pas la mort: c'eſt ainſi que le divin Homere, dans ſes batailles, nous fait voir les cœurs céleſtes enflammés d'une colere humaine (*a*). Tout l'Olympe eſt en feu; Pallas combat contre Mars, Apollon contre Mercure; Jupiter éclate dans les airs, & fait trembler les ſphéres; Neptune forme des tempêtes, fait mugir les abîmes, & par les coups redoublés de ſon redoutable trident, entr'ouvrant la terre, frappe d'un rayon de lumiére les yeux des Ombres épouvantées.

Le triomphant Ombriel, agitant ſes aîles joyeuſes, voit le combat, & s'en applaudit; les autres Gnomes, appuyés ſur les épingles des femmes, comme des ſoldats ſur leurs lances, animent les combattans, & rendent le combat encore plus terrible.

Cependant Taleſtris en furie renverſe les eſcadrons ennemis, & ſes beaux yeux portent partout la mort; elle terraſſe d'un ſeul coup (exploit illuſtre!) le plus bel eſprit des Petits-Maîtres, & un autre encore des plus galans: le premier meurt, en proférant une métaphore. O cruelle Nymphe, dit-il, je meurs d'une mort qui me reſſuſcite; il tombe ſur un ſiége en prononçant ces mots. Le ſecond, avec des yeux à demi fermés, & pleins d'une douce langueur, chante ces paroles . . . . .

Ah!

(*a*) Hom. Iliad. 20.

les ſeuls yeux poëtiques pouvoient l'appercevoir & la ſuivre : c'eſt ainſi que Procule vit ſeul le Fondateur de Rome monter au Ciel.

Déja cette boucle attachée au Firmament eſt changée en Etoile, & conduit avec elle une lumiere chevelue, plus claire & plus brillante que la célebre chevelure de Bérénice ; les Silphes ſes amis la ſuivent, & accompagnent ſon cours dans le Ciel. Les jeunes gens & les femmes, dont le cœur eſt tendre, iront la ſaluer au Parc (*a*) par leurs chants harmonieux : ils l'attendront comme l'étoile de Vénus, lui adreſſeront leurs vœux pour le Lac de Roſemonde (*b*), Patridge (*c*) l'obſervera dans un tems ſerein avec les yeux de Galilée (*d*), & ce célebre Devin y pourra lire la deſtinée de Rome & de Louis.

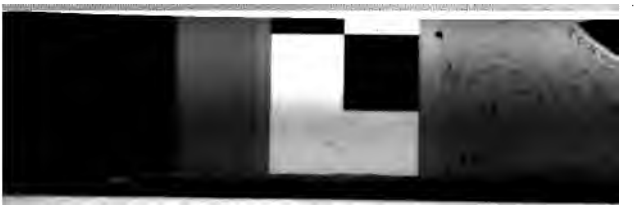
Et toi, belle Nymphe, ceſſe de t'affliger & de regretter la boucle enlevée : ſonge que la lumiere de tes beaux yeux, après avoir cauſé la mort de mille cœurs, s'éteindra à la fin, & que l'éclat des treſſes blondes paſſera ; mais ces cheveux, que ma Muſe a conſacrés, avec le beau nom de Belinde, régneront éternellement parmi les Aſtres.

(*a*) Le Parc de S. James, Promenade de Londres.

(*b*) Le Lac de Roſemonde eſt une grande Piece d'eau dans le Parc de S James. Il tire ſon nom d'une Maitreſſe d'un Roi d'Angleterre, nommée Roſemonde, & eſt fameux par le déſeſpoir de pluſieurs Amans qui s'y ſont précipités.

(*c*) Patridge étoit un célebre Aſtrologue d'Angleterre, qui, dans les Almanacs qu'il publioit tous les ans, prédiſoit toujours la deſtruction de la Papauté, & la mort de Louis XIV ; ce qui le rendit extrêmement ridicule, même parmi les Anglois.

(*d*) Galilée paſſe pour l'inventeur des Lunettes Aſtronomiques, quoique d'autres en attribuent l'invention à Jaques Metius.



LA BOUCLE
DE
CHEVEUX
ENLEVE'E.

quelques nouveaux agrémens
J'ai employé pour cela l
J'ai crû le plus convenable
Comique.

Heureux ſi j'ai pû imiter
langue les beautés & la vivac
célebre Auteur.

Si j'ai pris la liberté d'y e
unes, ce n'a été qu'en ſuiva
ſiennes, en ne changeant rie
reſte je le ſoumets au jugement

La traduction de la lettre d
Madame de Femor, à qui cette
& dont Monſieur Pope fait ſo
nom de Belinde, inſtruira aſſ
conſtitue ce Poëme.

Sans me donner la peine d
nouveau, j'ai cru la pouvoir
que le Traducteur de la Proſe
craindre qu'il le trouvera mauvais.

Les Vers qui ſe trouveront en
lique, marquent les penſées que j'a
d'ajoûter.

A MADAME FEMOR.

MADAME,

COMME *j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, il ſeroit inutile de diſſimuler que j'en fais quelque cas. Vous ſçavez qu'il n'a été compoſé, que pour amuſer de jeunes Da-*

Dames d'un eſprit bien fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur ſexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en ſecret quelques copies, qui bientôt ſe multiplierent. Mais un Libraire ſe préparant à en faire imprimer un exemplaire, qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de conſentir que je lui donnaſſe l'Original même, pour le rendre public; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors ſans Machine.

La Machine, MADAME, *eſt un terme inventé par les Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons; & c'eſt ce qui conſtitue le merveilleux du Poëme. Car les Poëtes reſſemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de groſſir les plus petites choſes.*

La Machine que j'ai employée vous paroîtra nouvelle & un peu étrange, l'ayant empruntée du ſyſtême des Cabaliſtes. Sçavez-vous bien, MADAME, *ce que c'eſt que les Cabaliſtes? Il faut que vous faſſiez connoiſſance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, ſera un Auteur François, dans ſon Livre intitulé,* Le Comte de Gabalis, *qui par ſon titre & par ſa conſtruction, reſſemble tellement à une Hiſtoriette, que je connois quelques Femmes qui, ſans y entendre fineſſe, l'ont lu comme un Roman ordinaire.*

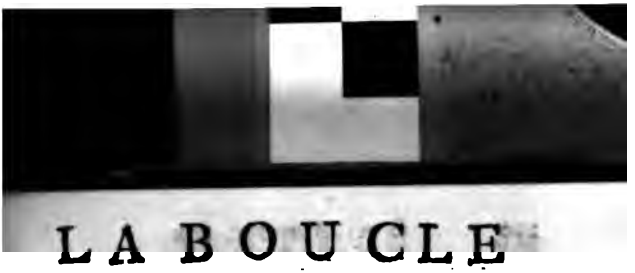
Or

Or ce Comte de Gabalis vous apprendra, que les quatre Elémens ſont peuplés d'Eſprits, appellés Silphes, Gnomes, Nymphes, Salamandres. Les Gnomes ſont les Démons qui logent dans la Terre, & qui ſont, dit-on, très-mal-faiſans. L'Eau eſt le ſéjour des Nymphes, comme le Feu eſt celui des Salamandres. A l'égard des Silphes, qui ſont répandus dans l'Air, ce ſont les plus jolies & les plus aimables Créatures du monde. On aſſure qu'on peut aiſément lier commerce avec eux, à une certaine condition, qui à la vérité ne convient pas à tout le monde, c'eſt d'être exceſſivement chaſte.

Ce ſyſtéme des Eſprits eſt expoſé dans mon premier Chant. Tout ce qui eſt contenu dans les autres Chants eſt également fabuleux, à l'exception, MADAME, *de l'Enlevement de votre charmante* BOUCLE DE CHEVEUX, *qui, comme vous ſçavez, eſt une avanture un peu plus réelle que leur Métamorphoſe. Tous les Héros du Poëme ne ſont pas moins des Etres imaginaires, que les Eſprits Aëriens qui y agiſſent. Belinde même ne vous reſſemble que par la beauté & les agrémens.*

Si je pouvois me flatter que mes Vers euſſent une partie de vos graces, je réunirois, comme vous, tous les ſuffrages, & je ſerois goûté au-moins d'une moitié du monde. Quelque ſoit mon ſort, je me ſçaurai toujours bon

MADAME,



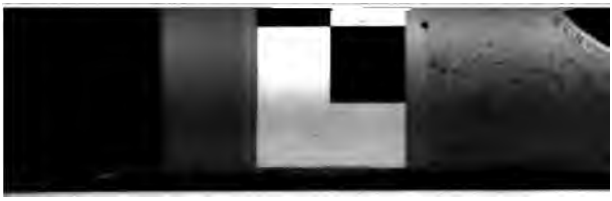
LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVE'E.

POËME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

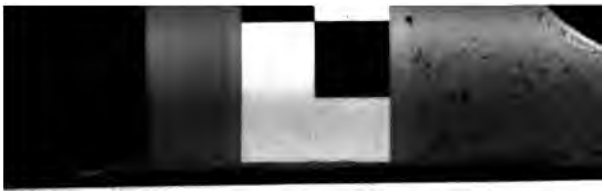
MUse, je chante une cruelle offenſe,
Qu'en badinant vient de cauſer l'Amour;
Aveugle enfant, c'eſt de ton imprudence,
Que naît ſouvent un funeſte retour.
J'offre à Tircis les accords de ma lire,
Plaire à Belinde, eſt mon premier objet;
Bien que je chante un ſi leger ſujet,
J'oſe eſpérer qu'elle voudra me lire!
On me louera ſi Belinde m'inſpire,
Et ſi Tircis ſe trouve ſatisfait.
Par quel motif un Seigneur qui veut plaire,
Hazarde-t-il un coup ſi téméraire?
Quelle raiſon eût-il de maltraiter
Une beauté qu'il devoit reſpecter?
Penſera-t-on comment il peut ſe faire,
Qu'à cet Amant elle ait ſçu réſiſter?

Porte tes vœux, donne la préférence:
Tous les objets d'ici-bas ſont des riens,
Et pour Belinde il faut de plus grands b
Il eſt chés nous des vérités ſecrettes
Qu'ont ignorés nos orgueilleux Sçavans :
Pour eux nos voix furent toujours muett
Nous n'en parlons qu'aux vierges, qu'aux
L'obſcure erreur d'un aveugle ſcrupule
L'entêtement d'un eſprit incrédule,
N'en croiroient rien, ou n'auroient point
A ce que va t'apprendre notre Loi.
Il n'appartient qu'à la pure innocence,
Qu'à la beauté d'avoir tant de ſcience;
Je t'apprends donc que mille légions
De purs eſprits t'environnent ſans ceſſe.
Les yeux mortels n'ont point aſſez d'adreſſe
Pour pénétrer juſques aux régions
Où le deſtin veut que nous réſidions.
Cette Milice à tes yeux inviſible,
Habite l'air; à tes charmes ſenſible,
Elle te ſuit. & te ſuivra toujours
Aux jeux, aux bals, aux feſtins, aux ſpe
Et franchiſſant pour toi tous les obſtacles,
Elle ſera ſans ceſſe à ton ſecours.
Réfléchis bien ſur tous ces avantages,
Et tu pourras renoncer aux honneurs,
Que t'offriroient de terreſtres Seigneurs,
Mylords ou Ducs, même ſuivis de Pages;
Bien mieux qu'eux tous, nous enchantons les
L'antiquité de notre Hyérarchie
Eſt au-delà de toute Monarchie

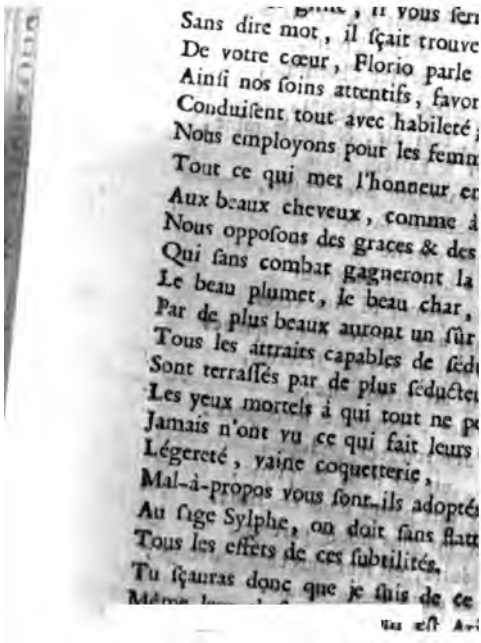


Le Tout-Puiſſant dès la création
Fit de nous tous la deſtination.
Aux premiers ſens, les plus beaux corps de femmes
Nous renfermoient; enſuite nous paſſâmes
Des corps mortels aux corps Aériens,
D'où nous ſerons à jamais vos ſoutiens.
Ne penſez pas, lorſque les femmes meurent,
Que tous leurs goûts périſſent; ils demeurent
Tout auſſi vifs qu'il furent autrefois;
Nous ne pouvons leur enlever ces droits.
Une Joueuſe emporte pour la carte
Mêmes fureurs, & ſon cœur éperdu,
Mépriſera tous les Guerriers de Sparte,
Dès qu'à ſes yeux Spadille aura paru;
Ne pouvant plus briller dans ſes calèches,
D'où par ſes yeux l'Amour lançoit ſes fleches,
L'autre, à l'aſpect de quelques chars brillans,
Treſſaille encor de tranſports violens.
Leur ame enfin reſte toujours la même,
Nous les voyons d'une vieilleſſe extrême,
Courir après leurs premiers élémens.
La femme fiere, ardente Salamandre,
Eſt élevée aux régions des feux;
La complaiſante & douce, en Nymphe tendre,
Va ſous les flots, elle y coule comme eux;
Pour elle eſt fait le thé-élémentaire,
Précipité au centre de la terre,
Séjour preſcrit aux eſprits de travers;
La Prude eſt Gnome, & s'occupe à mal faire;
Coquette ou vaine, en Sylphe dans les airs,
Va folâtrant parcourir l'Univers.

Sache à préſent quels ſont nos previleges ;
Bien dégagés de tous liens mortels,
Nous avons l'art de garantir des pieges
Qu'Amour groſſier vous tend ſous ſes autels.
A notre gré, nous choiſiſſons un ſexe,
Et le changeons de même à notre gré ;
De notre état c'eſt le plus doux annexe,
Aux Sylphes ſeuls ce droit eſt conſacré.
Par ce moyen nous careſſons les Belles,
Chaſtes ſur-tout, qui défendent leurs jours
De feux groſſiers, de terreſtres amours.
Nous les gardons de ruſes criminelles
Que trop ſouvent on fait agir contre elles,
En mille endroits deſtinés à ces tours.
Nous les ſauvons de l'ardeur dévorante
D'un emporté, d'un téméraire Amant ;
En vain le jour on lorgne, on ſe tourmente,
En vain la nuit on cherche le moment
De leur conter ſon douloureux tourment ;
Nous avons l'art de rendre indifférente
Celle qui touche au ſéducteur inſtant.
Lorſque le Bal, la Muſique, la Danſe,
Ont travaillé pour amolir leur cœur ;
Lors nous pouvons faire tourner la chance,
Et les armer d'une utile rigueur.
Ce qu'ici-bas vous appellez ſageſſe,
A dire vrai, n'eſt qu'une fiction ;
Du Sylphe ardent à vous ſervir ſans ceſſe,
Vous recevez cette inſpiration.
De leur beauté quelques-unes remplies,
Pour les punir de leurs vaines folies,



Des Gnomes ſeuls ont les embraſſemens;
Ce ſont du Ciel leurs juſtes châtimens.
Soumiſes donc une fois à ces Gnomes,
Eſprits jaloux, elles n'ont pour les hommes
Que du mépris, que de fiers ſentimens.
Leurs cœurs ſont froids, altiers, même ſauvages;
Qui mépriſant les plus tendres hommages,
Font aſſez voir d'où viennent leurs dédains,
C'eſt-là l'emploi de ces jaloux Lutins.
Lorſqu'un Seigneur fera briller l'hermine,
Qu'on lui verra Jarretiere & Cordon,
Qu'avec grand train, bon air, & noble mine,
On entendra ſonner le flatteur nom
De Mylord Duc, craignant avec raiſon,
Le Gnome alors accablera ſa Belle,
De ſoin preſſant, de careſſe nouvelle,
Et fera tant que le brillant Seigneur
Ne touchera ni ſes yeux, ni ſon cœur.
Quelques-uns d'eux aux regards des coquettes
Vont préſider, d'autres près des fillettes,
Vont exercer leur art pernicieux,
Pour leur apprendre à conduire leurs yeux.
A ſe couvrir d'une rougeur pudique,
Lorſqu'en ſecret, un vif déſir les pique,
Pour un Galant qui paroît dans ces lieux.
Les Sylphes ont un plus noble partage,
Vous bien conduire, eſt leur plus cher ouvrage;
Vous ſoupçonnez cette jeune Beauté.
De s'égarer, elle eſt en ſûreté;
Vous ignorez que ſon Sylphe la guide,
Il la connoît foible, tendre, timide;



Sans dire mot, il ſçait trouve
De votre cœur, Florio parle
Ainſi nos ſoins attentifs, favor
Conduiſent tout avec habileté ;
Nous employons pour les femm
Tout ce qui met l'honneur en
Aux beaux cheveux, comme à
Nous oppoſons des graces & des
Qui ſans combat gagneront la
Le beau plumet, le beau char,
Par de plus beaux auront un ſûr
Tous les attraits capables de ſéd
Sont terraſſés par de plus ſéductes
Les yeux mortels à qui tout ne p
Jamais n'ont vu ce qui fait leurs
Légereté, vaine coquetterie,
Mal-à-propos vous ſont-ils adoptés
Au ſage Sylphe, on doit ſans flatt
Tous les effets de ces ſubtilités.
Tu ſçauras donc que je ſuis de ce

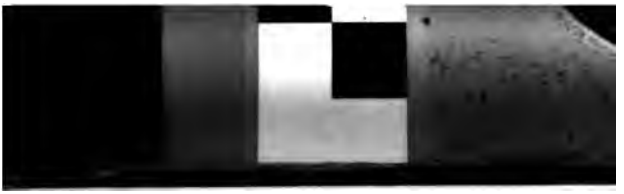
Mais faut-il donc, hélas! que je t'apprenne,
Qu'en parcourant des airs la vaſte plaine,
Ces jours paſſés, ton Aſtre dominant
Me découvrit qu'un funeſte accident
Va t'arriver, juge quelle eſt ma peine?
Puiſque je n'ai qu'une puiſſance vaine,
Pour te ſauver de ce fatal inſtant.
Veille ſur toi; fuis l'homme, fille ſage;
Garde toi bien de ſon trompeur hommage,
Plus loin ne peut s'étendre mon pouvoir;
Comment cela? Je ne le puis ſçavoir.
Il dit..... alors, Mirinne * impatiente,
Contre Morphée exhala ſon dépit;
D'abord grondant d'une voix ſuppliante,
Elle ſe plaint, gémit, & ſe tourmente;
Hauſſant le ton, enfin elle glapit,
Et dans l'inſtant s'élance ſur le lit.
En employant cent petits tours d'adreſſe,
Elle réveille à la fin ſa Maîtreſſe.
Alors on dit qu'à ſes premiers regards,
Se vint offrir une ſimple miſſive,
Et dès l'inſtant que d'un œuf curieux,
Eut vu les maux, les dangereux hazards,
Et les ardeurs dont elle étoit remplie,
Elle ſe trouble, & de ſonge s'oublie:
A demi nue, elle ſe leve enfin,
Quelles beautés pour le Sylphe enfin?
Ses premiers pas l'approchent d'une table,
Où ſe trouvoit dans un ordre admirable

Cent

* Mirinne eſt la petite chienne de Belinde.

Cent vaſes d'or & d'argent ciſelés
Du dernier goût & des mieux travaillés:
Là s'arrêtant toute de blanc vêtue,
Ses ſeuls cheveux paroient ſa tête nue.
Son tendre cœur avec dévotion,
Offre ſes vœux aux Puiſſances du Monde;
Mais quel objet fait ſon attention?
Une Venus ſortant du ſein de l'Onde,
Dans ſon miroir ſe préſente à ſes yeux,
Unique objet de ſes regards pieux,
Sur elle il grave une empreinte profonde,
Rien de plus beau ne parut ſous les Cieux.
Une prêtreſſe * inférieure arrive
Près de l'Autel, humblement attentive
A ce qui peut animer la beauté,
Sur cet autel regne la vanité.
Pour commencer alors les ſacrés rites,
Cette Prêtreſſe avec les trois Carites,
Va découvir les tréſors précieux
Dont la beauté doit éblouir nos yeux.
En abondance, & perle, & pierrerie,
Comblent au moins quatre riches coffrets,
Baumes exquis & parfums d'Arabie,
Mille bijoux très-rares & parfaits,
Etalent là d'éblouiſſans attraits;
A l'éléphant diſpute la tortue.
Sur les cheveux chacun d'eux s'évertue,
Là des monceaux d'épingles & de fleurs,
Et des rubans de toutes les couleurs;

* Il nomme Prêtreſſe inférieure, la Femme Chambre.



Ici on voit s'aſſembler à la hâte
Mouches, pommades, eſſence, poudre, pâte,
Bible, Romans, Gazette, Billets doux;
Dans le combat ils ſont confondus tous.
Déja l'on voit couverte de ſes armes,
Briller par-tout l'orgueilleuſe beauté;
A chaque inſtant ce ſont de nouveaux charmes,
Dont tout Mortel va reſter enchanté.
En elle on voit ſe réunir ſes graces,
Les doux ſouris accourent ſur leurs traces;
Ses yeux par-tout lancent des traits plus vifs;
Silphes enfin autour d'elle attentifs,
Mettent la main à toute ſa parure,
Ornant ſa tête, & de ſa chevelure
Font les liens de mille cœurs captifs.
L'un pour les plis de ſa juppe s'empreſſe,
L'autre ſur ſa manche ajoute d'adroits riens,
Sylvie alors, comme habile prêtreſſe,
S'en applaudit & donne à ſon adreſſe
Tous les honneurs dûs aux Aëriens.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

L'Aſtre du jour ſuccédant à l'Aurore,
Charme les yeux par l'éclat de ſes traits;
Belinde étoit plus éclatante encore,
Lorſqu'on la vit ſortir de ſon Palais.
Tout Londres court au bord de la Tamiſe;

Elle s'embarque, ô Dieu ! quelle ſurpriſe!
On voit près d'elle un eſſein de Beautés,
Que l'on eût pris pour des Divinités.
Trois Chevaliers d'une noble figure,
Eblouiſſant par leur riche parure,
Servoient d'eſcorte à ce groupe charmant;
De toutes parts on s'écrie, on admire,
Des curieux Belinde ſeule attire
Tous les regards & tout l'étonnement.
Sa belle gorge eſt richement parée
Du vif éclat d'une brillante croix,
Qui d'un Juif même eût été révérée;
Il en ſortoit mille feux à la fois.
Par ſes beaux yeux ſon eſprit ſe déclare;
S'ils ſe font voir dans l'agitation,
Rien ne les fixe, & rien ne les égare;
Elle a pour tout la même attention.
Avec prudence elle ſçait ſe conduire,
Sans irriter ni flatter un Amant;
Elle ménage un gracieux ſourire
Avec tant d'art, que chacun eſt content.
En imitant l'Aſtre qui nous éclaire,
Elle répand une égale lumiere;
Elle n'a rien qui paroiſſe affecté,
Et ſon air noble eſt par-tout reſpecté;
Petits défauts, s'il s'en trouvoit en elle,
Adroitement ſont cachés; une Belle
Peut-elle avoir quelque choſe à cacher?
Tout ce qu'elle a ſemble à ſon avantage:
Défaut qu'ailleurs on pourroit reprocher,
Le Sexe ſeul peut l'avoir en partage,

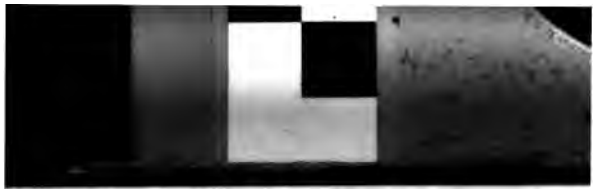
Et Bien ſouvent ces défauts nous engage;
Mais on la voit, tout s'oublie, & les cœurs
Sont embraſés des plus vives ardeurs.
Elle portoit pour parure ordinaire,
Négligemment deux boucles de cheveux,
Fatals liens de plus de malheureux
Que n'en eût fait la Reine de Cythere.
Sur cette gorge, *où la roſe & le lys*
Formoient un trône à l'Enfant de Cypris,
On voit tomber ces deux boucles en onde,
Servant de luſtre au plus beau col du monde.
Si les poiſſons ſe prennent aux filets,
Les beaux cheveux aux cœurs tendent des rets.
D'un fier Baron l'audace ſans ſeconde,
Va vous convaincre ici de leurs effets.
L'amour l'aveugle, il roule dans ſa tête
Tous les moyens de faire la conquête
De ces cheveux dont ſon cœur eſt épris:
Par ruſe ou force, il n'importe à quel prix
Dans ce deſſein, au lever de l'Aurore,
Avec ardeur il invoque, il adore
Les Déités de la Terre & des Cieux.
L'Amour ſur-tout eſt le Dieu qu'il implore,
Par préférence à tous les autres Dieux.
Sur un Autel qu'il lui dreſſe, il entaſſe
Douze Romans François, *in-folio*,
Un grand chéri prend la premiere place
Au milieu d'eux, comme un rare joyau;
Force produit de ſes amours premieres,
Mouchoirs, rubans, tablettes, jarretieres,
Brochant ſur-tout y ſont ſacrifiés,

Et

Et ſe vont voir bien-tôt incendiés.
Par trois ſoupirs qu'évapore ſon ame,
Cent Billets doux y vont porter la flâme;
Il ſe proſterne, & ſes yeux pleins d'ardeur,
En s'uniſſant aux deſirs de ſon cœur,
Il prie encore, & preſſe avec inſtance
Qu'il puiſſe avoir bien-tôt en ſa puiſſance,
Et pour toujours ces boucles de cheveux,
Unique objet de ſes plus tendres feux.
L'Amour l'entend; mais il n'obtient qu'à
Une moitié de ſes ardens deſirs:
L'autre moitié s'envole avec l'haleine
Des inconſtans & folâtres Zéphirs.
Déja bien loin la galante chaloupe
Qui conduiſoit cette divine troupe,
Voguoit au gré des favorables vents;
Un doux concert de voix & d'inſtrumens
Frappe les airs, & ſe répand ſur l'onde
Qui paroiſſoit dans une paix profonde;
Belinde rit, tous les cœurs ſont contens;
Mais Ariel, de ſoins bien différens,
Eſt agité, triſte & rêveur pour elle,
Il veut combattre & forcer ſon deſtin.
Pour accomplir ſon généreux deſſein,
A ſon ſecours promptement il appelle
Tous ces eſprits dont il connoit le zele,
Et les exhorte à lui prêter la main.
Il les inſtruit, auſſi-tôt chacun jure,
Même au péril de ſa ſubſtance pure,
D'exécuter les ordres de leur chef;
Tous à l'inſtant inveſtiſſent la nef.

Les uns s'en vont percher ſur les cordages,
Ainſi qu'oiſeaux échappés de leurs cages:
Quelques-uns d'eux grimpent au perroquet,
Pour mieux donner carriere à leur caquet;
Il s'en répand ſur la proue & la poupe:
Malheur à qui tombera ſous leur coupe;
Ils l'ont juré, fût il monſtre ou géant,
Il ſe verra bien-tôt mis au néant.
Leur arrivée inviſible & ſubite,
En fendant l'air, le comprime & l'agite,
Comme on le voit ſur nos flottans ſillons,
Former ſouvent d'inconnus tourbillons:
On attribue à l'haleine légere
Des doux Zéphirs cette petite guerre,
Sans ſe douter des Sylphes; car nos yeux
Trop éblouis par le flambeau des cieux,
Ne peuvent voir ces formes diaphanes;
Fluides corps, ils n'ont que des organes
Que l'air compoſe & la clarté détruit,
Comme elle fait les ombres de la nuit.
Un gros eſſain s'éloignant davantage,
Corps deſtiné pour l'obſervation:
L'un s'entortille en un doré nuage;
L'autre pour rendre au Soleil ſon hommage,
Etend ſon aile avec dévotion;
D'autres plus vifs, ſans ceſſe vont & viennent,
Tantôt en l'air, & tantôt à fleur d'eau;
En tel état cependant ils ſe tiennent,
Qu'ils ſont toujours attentifs au vaiſſeau;
Avec ceux-là, Zéphirs d'humeur badine,
Vont folâtrer, & dans leur robe fine

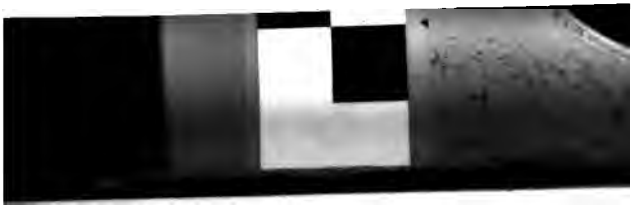
En ſe cachant, ſouffient dans tous les plis
Pour les enfler; quand ils les ont remplis,
Ils courent voir la couleur ſinguliere
Dont les ont teints les reflets de lumiere,
Car leurs habits ſe teignent dans le Ciel,
Et ſont tiſſus d'une fine roſée,
Avec tant d'art nuée & liſérée,
Qu'elle ſurpaſſe en couleurs l'Arc en-ciel.
Près d'Ariel préſidant ſur ſon trône,
Qu'il établit ſur le grand mât doré,
D'un vêtement de pourpre décoré,
Toute trompe accourt, & l'environne.
Au-tour de lui ſes chefs étant poſtés,
Son ſceptre en main de couleur azurée,
Ayant porté ſes yeux de tous côtés,
Il parle ainſi d'une voix aſſûrée:
Mes chers Sujets, ſilence, & m'écoutez;
Vous Sylphes, vous Sylphides bienfaiſantes
Vous connoiſſez, ſans revoir vos patentes,
Les fonctions de vos divers emplois,
Et vous ſçavez encor quels ſont vos droits.
Vous les devez à la main ſouveraine,
Je le redis, pour qu'il vous en ſouvienne:
Les uns dans l'air le plus pur, le plus ſai
Vont folâtrer, & là ſe réjouiſſent
Par mille jeux, du ſoir juſqu'au matin;
En plein ſoleil les autres s'embelliſſent,
Loin d'y hâler, jamais ils n'y vieilliſſent,
Car ſes rayons rafraîchiſſent leur tein;
Ceux-ci s'en vont conduire les planetes;
Ces autres-là prennent ſoin des cometes,



ur corriger leur naturel malin;
'autres encor vont habiter la Lune,
fin qu'étant plus près du Firmament,
r chaque étoile ils veillent aiſément,
: prennent ſoin, s'il en tombe quelqu'une,
e la remettre en place promptement:
s vont de-là former avec adreſſe
ous les brouillards de l'air le plus groſſier;
'autres encor ſont occupés ſans ceſſe
peindre Iris d'un goût particulier;
es uns ont ſoin de pétrir les tempêtes,
e déchaîner, de diſperſer les vents,
our nettoyer dans certains jours de Fêtes
qui ſalit tous nos tableaux mouvans.
'eſt par leur art que de douces roſées
ont humecter les vignes, les ſillons,
u'on appercoit ces brillantes nuées
ormant en l'air des montagnes dorées,
ù jour & nuit entre nous nous brillons;
hargés du ſoin de la nature humaine,
'autres s'en vont ſurveiller les Mortels;
ar eux les bons ſont délivrés de peine,
t les méchans traités en criminels.
our vous, mes chefs, à qui l'obéiſſance
e mes Sujets eſt due en mon abſence,
e plus grands ſoins vous êtes occupés,
'ous gouvernez des Nations entiéres,
'ous abbattez les têtes les plus fieres,
t vous rendez les Trônes uſurpés;
ar le ſecours de Légions puiſſantes,
'ous ſoutenez les Couronnes tremblantes,

Et

Et vous fondez les Etats les plus forts;
Enfin tout cede à vos nobles efforts;
Pendant que nous, nous veillons chaque
Emploi galant qu'on croit peu glorieux,
Dont cependant une gloire immortelle
Juſtement dûe aux ſoins de notre zele,
Rendra nos noms célebres dans les Cieux.
Sylphes témoins de mon inquiétude,
Vous le ſçavez ce qui fait notre étude;
Pour les mortels nous nous ſacrifions;
Quels ſoins pour eux! quelles attentions
A garantir de l'inſolent Borée,
L'arrangement d'une tête poudrée!
De ce brutal réprimant les fureurs,
Nous conſervons les ſuaves odeurs
Qu'auroient perdu le pomade & l'eſſence;
Nous employons les plus vives couleurs
Qu'on peut trouver dans les nouvelles fleu
Pour mettre un teint dans ſa magnificence.
Nous diſtillons les eaux de l'Arc-en ciel,
Remede ſûr, ſecret eſſentiel,
Pour rajeunir une peau ſurannée,
Et rafraîchir cette autre bourgeonnée;
Nous étendons avec dextérité,
Sur une joue, une levre livide,
Ce rouge fin, dont chaque Belle avide,
Sçait à nos yeux maſquer la vérité.
Nous diſputons aux Baigneurs la friſure;
Nous cantonnons les mouches à propos;
Au Sexe enfin nous donnons la figure,
En réparant une ingrate nature,



Telle qu'il faut pour ſéduire un Héros;
C'eſt de nos mains que s'échappent les graces
Pour corriger quelques laides grimaces;
D'un fin coup d'œil, d'un regard ſéduiſant,
Nous arrêtons le plus volage Amant;
Nous faiſons plus: car juſques dans leurs ſonges,
Nous leurs offrons d'agréables menſonges;
Elles ont vu des modes les flatter,
A leur réveil il faudra les porter;
Mais c'eſt aſſez, je laiſſe tout le reſte;
O Ciel! dit-il, quel augure funeſte
Vient me frapper & m'allarmer ici!
En ce moment j'en ai le cœur tranſi.
Sylphes, amis, je vois qu'une Mortelle
La plus brillante, oui, dis-je, la plus belle,
Dont mes Sujets auront jamais pris ſoin,
Eſt menacée, elle n'eſt pas bien loin,
Nous la voyons; quel ſera ſon déſaſtre?
Je n'en ſçais rien: je n'ai pu dans ſon aſtre
Approfondir plus avant ſon malheur.
A cet endroit tant ſon ame eſt émue,
Il eſt muet; enſuite il continue,
Toujours percé de la même douleur.
Non, mes amis, je ne ſçaurois vous dire,
Et je n'ai pu dans ſon étoile lire
Si la beauté doit enfreindre les loix
Qu'a fait Diane, & ſi dans ſon carquois
Le fol amour prépare quelque flêche,
Qui dans ſon cœur oſera faire brêche;
Si ſon honneur, ou bien ſi ſon habit
Sont attaqués par ſon deſtin maudit,

S'ils

S'ils recevront quelque perfide tache,
Que perdra-t-elle enfin ? ſon éventail ?
Son petit chien qui fait ſa tendre attache ?
Quelque portrait ? quelque boëte d'émail ?
Je n'en ſçais rien. Vous, Eſprits tutélaires,
Veillez-y donc, & ſoyez attentifs ;
N'épargnez pas vos ſoins & vos lumieres,
Ecoutez moi ; ſoyez toujours actifs ;
Je vous commets : vous, belle Zéphirette,
Pour bien garder l'éventail d'accident ;
A toi ſur-tout, je t'ordonne, Brillant,
De ſurveiller, ainſi qu'un chat qui guette,
Sa belle croix, avec ſon beau coulant ;
Vous, veillez bien, Momentille, à ſa mont
Criſpine, vous, approchez-vous tout contre,
Et gardez bien ces boucles de cheveux ;
Moi, votre chef, l'emploi ſeul que je veux,
C'eſt de garder ſa petite Mirine ;
Je ſuis charmé de ſa gentille mine ;
Mais ſur le tout, de Sylphes bien choiſis,
J'en veux cinquante, ils ſeront tous commis
A bien garder ſon juppon d'avanture ;
Car les juppons ne ſemblent pas clôture
A réſiſter aux aſſauts violens,
Quoique couverts de juppes reſpectables,
Dont tous les plis, les falbalas galans
Semblent former des remparts redoutables.
Soutiennent-ils l'effort des aſſaillans ?
Fiers gabions * ſervant de paliſſades,

* Gabions ſont les Paniers des Dames.

Pareront-ils les vives eſcalades ?
On vient à bout de renverſer des murs.
Vous ſerez donc de défenſeurs plus ſûrs :
Mais, leur dit-il, malheur à qui mes ordres
N'auront pas ſçu donner l'activité
Qu'il faut avoir contre de tels déſordres ;
Car il ſera, je jure en vérité
Le triſte objet de ma ſévérité.
Pour le punir de ſon délit énorme.
Je lui prépare un tourment ſans égal ;
Il n'aura plus déſormais d'autre forme
Que du bouchon d'un flacon de criſtal ;
Jetté dans l'eau ſale, croupie, immonde,
Il ſe verra honni de tout le monde ;
Vil pelloton d'épingles bien glouté,
Il ſe verra ſans ceſſe baloté ;
Il reſtera cent ans, peut-être mille,
En ſentinelle au pertuis d'une aiguille ;
Gomme ou pommade à jamais collera
Toute ſa plume, & plus ne volera ;
On le verra fleur fanée & flétrie,
Tournant toujours comme un autre Ixion,
De nos Lutins épuiſant la furie,
Il ſouffrira même punition ;
Il ſechera ſans ceſſe à la fumée
D'un chocolat ou d'un caffé brûlant,
Et cette mer écumante, enflamée,
L'engloutira vif ſous ſon flux bouillant.
Il finit là.... Tous les Sylphes dociles
Près de Belinde accourent ſe poſter,
Tous vigilans, bien inſtruits, fort habiles,

Mais

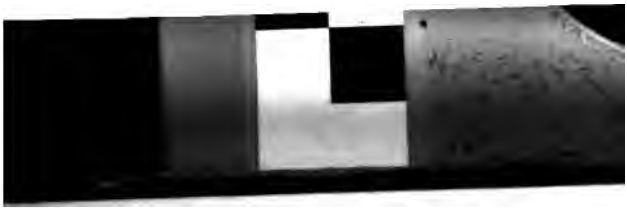
Mais trop craintifs pour ne point palpite
Des cruautés du ſort qui les regarde,
Bon pied, bonne aile, & ſur-tout l'œil
Chacun veillant à l'objet de ſa garde,
Attend l'effet ds ordres du Deſtin.

Fin du Chant ſecond.

CHANT TROISIE'M

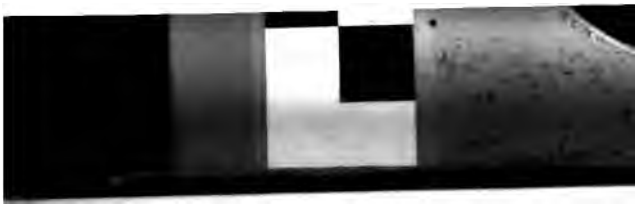
DAns le milieu d'une plaine charmante
Que la Tamiſe arroſe, & dont le co
Semble être fait pour le miroir des tours
D'une Cité ſuperbe & floriſſante;
On apperçoit un Palais (*a*) dont le nom
Eſt dérivé du Village d'Ampton.
C'eſt en ce lieu Royal & magnifique,
Que très-ſouvent le Conſeil Britannique
Vient s'aſſembler pour regler les deſtins
Des Potentats éloignés & voiſins.
C'eſt auſſi là, Sage & Puiſſante Reine, (*b*)
De trois Etats Maîtreſſe ſouveraine,
Que l'on te voit prendre avec majeſté
De ton Conſeil des avis, & du Thé.
Ce fut auſſi dans ce Palais des Graces
Que deſcendit Belinde avec ſa Cour,
Dans le deſſein d'y paſſer un beau jour,

(*a*) Amptoncourt Maiſon Royale.
(*b*) La Reine Anne.



Utilement, tous y prennent leurs places.
Les uns d'abord mettent ſur le tapis
Ce qu'ils ont vu dans une compagnie,
Népargnant rien des faits, geſtes, & dits.
Ceux-là ſont part de la galanterie
D'un bal charmant, où leur fine ironie
S'épanouit dans leurs malins récits.
La Reine enfin des Iſles Britanniques,
Sert d'entretien aux Galants politiques,
Son bon eſprit & ſon autorité
Sont bien vantés ; ou d'un écran des Indes,
Ils font briller le goût & la beauté.
Quelqu'un ſoutient qu'il n'eſt pas deux Belindes
Et le ſoutient avec vivacité.
D'autres Docteurs, Aſtronomes en mines,
Interprétant les geſtes, les regards,
Sous des couleurs auſſi noires que fines,
Débitent là leurs venimeux brocards.
A chaque mot, nouvelle flétriſſure
Vient aſſaillir la réputation ;
Et ſi l'on tombe en défaut d'avanture,
Pour tenir lieu de converſation,
De l'évantail ou de la tabatiere,
Le jeu ſuccede au babil abbattu.
On lorgne, on rit, on chante, de maniere
Qu'il ne ſe trouve aucun inſtant perdu.
Déja Phébus avançant dans ſa courſe,
Obliquement nous lançoit ſes rayons ;
Déja le Juge auſſi-bien que ſa bourſe,
Ne reſpiroit que les concluſions ;
On ſe hâtoit de ſigner les ſentences ;

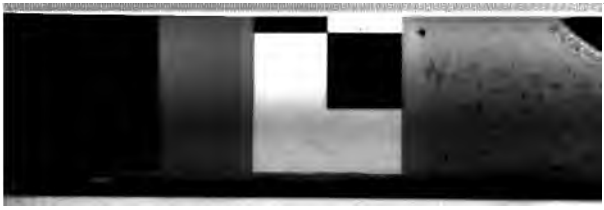
De l'Adonis, de la prude Coquette
Avoient ceſſé; l'odeur des mets divers
Se répandoit au plus loin dans les airs: (
Belinde ici conduite par la gloire,
Veut ſignaler ſon courage en ce jour;
Son air vainqueur annonce ſa victoire;
Un Jeu guerrier, (*b*) l'emporte ſur l'Am
Deux Cavaliers galans & redoutables,
Sont appellés par elle à ce combat;
Pour ſe poſter, on arrange des tables,
On en garnit une d'armes d'éclat;
On les viſite, on s'en munit, on s'arme;
Trois Eſcadrons de trois fois trois chacu
Sont arrangés, déja ſonne l'allarme;
Si contre deux Belinde n'en a qu'un,
Rien ne ſçauroit ébranler ſon courage;
Contre elle encore en fût-il davantage,
Elle en verroit ſon triomphe plus beau
A cet aſpect ſa Garde Aërienne
Fend l'air, deſcend, & d'un zele nouveau



Reçoit encor les ordres, qu'on ſe tienne
Toujours allerte; & chacun à l'inſtant
Va ſe poſter ſur chaque combattant.
Comme le Chef, Sire Ariel s'arrange
Sur le premier de tous les Matadors;
Son œil pétille & la main lui démange
De faire voir quels ſeront ſes efforts.
Il faut ſçavoir que de leur origine,
Les Sylphes tous, ſe reſſouvenant bien,
Sont délicats ſur la place; il n'eſt rien
Qu'on puiſſe ôter à race féminine,
Sans trop riſquer, elle crie & fulmine;
Contre elle enfin on perdroit tout ſon bien,
Si l'on oſoit lui diſputer le ſien;
Mais revenons: c'eſt aſſez faire entendre
Qu'Ariel, femme autrefois, maintenant
Des Syphes Chef, eſt en droit de prétendre
De ſe placer à l'endroit dominant.
L'on voit entrer ſur le champ de bataille
Quatre grands Rois, fiers & majeſtueux;
Barbe à mouſtache & l'air préſomptueux,
Même à l'abri d'une épaiſſe muraille,
Euſſent troublé l'Amadis le plus preux;
Viennent après quatre charmantes Reines,
Qui, pour marquer la douceur de leurs chaînes,
Portent chacune une fleur à la main;
L'échantillon du reſte de leur train
Eſt à chacune un Eſclave pour Garde,
Tocque ſur tête, en main la hallebarde,
Bien eſcortés, ſuivis & ſoutenus
D'un gros de gens bizarrement vêtus,

En rouge, en noir, & d'une bigarure
Qui marque bien leur fantaſque nature ;
En ce moment Belinde dit, je veux
Que Pique ſoit Triomphe : à ſa parole
Pique eſt Triomphe ; à s'arranger on vole,
Et pour & contre, on aſſemble ſes Jeux.
Tout étant prêt, notre fiere Héroïne
Fait avancer ſes trois noirs Matadors ;
Par leur démarche, à leur groteſque mine,
Ils reſſembloient à d'Africains recors.
Du premier coup l'invincible Spadille
Met à ſes pieds deux renégats ſujets ;
Et ſur leurs corps il jette ſa mantille,
Par la pitié que lui font ces objets.
Manille enſuite avance avec audace,
Sûre de vaincre, elle attaque & terraſſe
Deux ennemis plus dignes de courroux ;
Baſte guerroie avec moins d'avantage,
Un ſeul Triomphe éprouve ſon courage,
Un Plebeïen (*a*) vient tomber ſous ſes coups.
Le Roi de Pique approche, il entre en lice,
Sabre à la main, retrouſſant ſon manteau,
Il a tout l'air d'un Chef de Canton Suiſſe ;
Ses moindres coups conduiſent au tombeau ;
Un Renégat (*b*), ſon eſclave, a l'audace
De meſurer ſon courage avec lui ;
Un compagnon de Treffle eſt ſon appui ;
Mais tous les deux ils reſtent ſur la place.

(*a*) Une Carte blanche.
(*b*) Un Renégat, c'eſt le Valet de Pique.



O ſort cruel! toi vaillant Quinola (a)
Dans d'autres cas de tant de Rois, de Reines,
Le fier vainqueur; toi qui chargeas de chaines
Mille Guerriers, que viens-tu faire là?
Sans nul honneur tu commets ta puiſſance;
De ce combat quelle eſt ton eſpérance?
Ailleurs pour toi le triomphe étoit hoc,
Et maintenant tu tombes dans ce choc.
Nos deux Guerriers juſqu'ici de la Belle
Avoient ſubi le ſort victorieux;
Mais la fortune inconſtante contr'elle,
Va du Baron faire un audacieux:
A ſon ſecours la vaillante Amazone,
Du Roi de Pique honorable moitié,
Dans ce combat ſe préſente; elle étonne
Le Roi de Treffle; & pourtant par pitié,
Quoique Tiran, il lui trouve de charmes;
Une Pallas (b) peut briller ſous les armes;
Que va-t'il voir? Ah! bien-tôt ſes efforts
Vont l'envoyer tiranniſer les morts.
Adroitement, d'un coup ſûr de ſa lance,
De part en part lui traverſant la panſe,
Son ame noire au Ténare deſcend,
En arroſant la terre de ſon ſang;
A quoi lui ſert cette pompeuſe robe
Qui faiſoit honte à tous les Potentats?
Et de quel droit porter en main ce globe? (c)

Tout

(a) Quinola, eſt le Valet de Cœur, premier à-tout au Jeu du Reverſis.
(b) La Reine de Pique ſe nomme Pallas.
(c) Dans les Jeux de Cartes Anglois, le Roi de Treffle porte le globe.

Ce Roi joignant les fienne
Ils vont bien-tôt tout four
Et balancer le ſort de la ca
Chargeant enſemble, ils
Par-tout où peut pénétrer
On voit alors tomber com
De tous côtés Cœurs, Tre
Tels qu'on verroit culbuter
Des légions d'Africains & d
Dans ce déſordre, un intrép
De ces Carreaux, à la hont
Contre une Reine oſe faire
Reine (*b*) des Cœurs, il n'
Sujet fidele au parti de ſon r
Ce n'eſt que lui qu'il prétend
La Reine a beau proteſter d'a
Elle ſe voit priſonniere d'Etat ;
Belinde alors eſt émue & ſourci
Elle prévoit un menaçant Cod
Dans certains cas extrêmes, bie

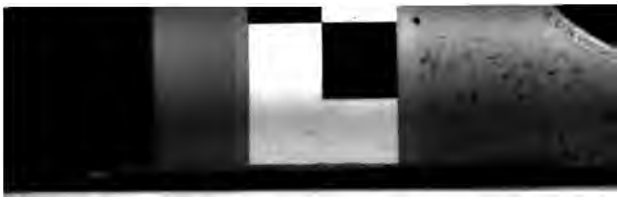
Lui donne échec; mais ſans que l'on y penſe,
Son Roi caché, qui gardoit dans ſon cœur
L'ardent déſir de bien venger ſa femme,
N'a gures priſe, & traitée en infame,
Part de ſa main, s'élance avec fureur
Deſſus cet As, le dompte, le terraſſe,
Et ſur les morts au même inſtant l'entaſſe,
Le regardant avec indignité
D'avoir paru devant Sa Majeſté.
Ce profitable & brillant avantage,
Remet Belinde, elle frappe des mains,
Elle reprend ſes eſprits, ſon cœur nage
Dans une joie ordinaire aux Humains.
Tous les vallons, les échos, les montagnes,
Les prés, les bois, les fleuves, les campagnes
Des environs s'en trouvent étourdis,
Et vont porter au loin ſes joyeux cris.
Foibles mortels! aveugles que vous êtes,
Toujours enflés dans vos proſpérités,
D'abord vaincus dans vos adverſités,
Connoiſſez-vous hélas! ce que vous faites?
Vous l'allez voir, Belinde, dans ce jour;
O gloire! ô joie! ô plaiſirs! quel retour!
Mais j'apperçois un autel qui ſe dreſſe,
J'y vois ranger des vaſes précieux:
Là le Jappon étale ſon adreſſe;
La Chine ici fait paroître à mes yeux
Tout ce qu'elle a de beau, de curieux,
Je vois briller une céleſte flame;
Je ſuis flatté de l'odeur d'un encens,
Qui ſe répand juſqu'au fond de mon ame,

Qui réjouit & réveille mes ſens.
Quel ſacrifice en ces lieux va-t-on faire!
Approchons nous, pénétrons ce myſtere?
Ah ! je t'entens broyer, charmant caffé,
Et je te ſens, c'eſt pour toi cette fête,
Divin caffé, baume fait pour la tête,
Dont le ſang froid ſe trouve réchauffé;
Belinde vient, coulez à pleine taſſe.
Elle s'aſſit, chaque Sylphe à ſa place,
Tout auſſi-tôt ſe trouve cantonné,
Comme Ariel leur avoit ordonné.
pour rafraîchir cette liqueur brûlante,
Chacun s'empreſſe, & l'on eſt étonné;
Dès qu'une mouche approche, on ſe tourne
On la ſaiſit, l'inſecte eſt condamné.
Pour épargner la moindre éclabouſſure
Que le caffé feroit à ſa parure,
Sous ſa ſoucoupe ils allongent la main,
Tendent leur aile, ou leur robe de lin.
Ce cher caffé qui ranime & réveille
D'un politique & l'eſprit & les yeux,
Et qui lui donne une ſubtile oreille
Pour pénétrer juſqu'aux ſecrets des Dieux;
Donne au Baron une audace intrépide,
Pour enlever ces cheveux convoités.
Arrête ici, tremble, mortel perfide!
Avec reſpect vois les Divinités!
Crains de Sylla * la triſte deſtinée!

* Sylla fut changée en oiſeau pour avoir f
per & enlever a ſon pere Niſus le cheveux
le rendoit invincible.

Elle paya bien cher, l'infortunée,
L'enlevement de ce cheveux fatal,
Avec lequel, ſe croyant invincible,
Le fier Niſus eut trouvé tout poſſible,
Juſqu'à braver le pouvoir infernal.
Pour accomplir leur perverſe malice,
De quels reſſorts ſe ſervent les humains!
Tout leur eſt bon, la maligne Clarice
Montre au Baron des ciſeaux; de ſes mains
Il les ravit dextrement, & ſon ame
Toute livrée au déſir qui l'enflâme,
Brûle déja de s'en pouvoir ſervir,
Pour accomplir ſon malheureux deſir.
Ainſi jadis le vaillant Don Quichotte,
Et comme lui tous les preux Chevaliers,
Pour leurs exploits adoptoient la marotte
De ne porter que lances, boucliers,
Sabres, épieux, dagues, fines épées,
Dont les armoient leurs belles Dulcinées.
Notre Baron ainſi donc bien armé,
Pour attaquer ces boucles reſpectables,
S'en va porter ces ciſeaux redoutables,
Sous les cheveux dont ſon cœur eſt charmé;
Et plus d'un Sylphe alors eſt allarmé;
Ce beau Filou, comme par politeſſe,
Affecte l'air d'un galant Damoiſeau,
Et dans le tems que Belinde ſe baiſſe
Pour rejouir de caffé ſon cerveau,
Il veut jouer de ſon fatal ciſeau.
Gardes ailés volent à ſa défence,
Se méfians qu'il en veut aux brillans,

A ſon collier, ſa croix, ſes diamans,
A quelque choſe enfin de riche eſſence;
Ils font trois fois remuer les pendans,
Trois fois Belinde eſt émue & regarde
Trois fois en vain l'ennemi ſe hazarde;
De ſon projet Ariel incertain,
Eut bien voulu pénétrer ſon deſſein:
Mais il ne peut découvrir autre choſe,
Qu'un mouvement de la terreſtre ardeur,
Que le Baron renfermoit dans ſon cœur,
Sans en pouvoir approfondir la cauſe;
Il cede enfin & ſoupire confus,
De voir ainſi ſes deſirs ſuperflus.
Le moment vient, le Baron le découvre,
Il le ſaiſit, prend ſes ciſeaux, les r'ouvre,
Renferme entr'eux avec habileté,
La belle Boucle, & fort précipité,
En reſſerrant les deux pointes fatales,
Se rend enfin vainqueur de la Toiſon.
Quel accident!.... quelles douleurs égales!
Un Sylphe en deux... quelle eſt ſa guériſon
Le pauvre Sylphe emporté par ſon zele,
S'étoit jetté bruſquement à travers,
Pour empêcher de reſſerrer ces fers.
La Boucle ſaute, on le coupe avec elle;
Cœur tendre hélas! ne vous affligez point?
Au même inſtant le Sylphe ſe rejoint.
Etant formé de ſubtiles parties
Du plus pur air, elles ſont réunies
Dans le moment, on n'en ſçauroit douter.
Braves Guerriers qui pourriez vous flatter,



Dans les combats d'avoir cet avantage,
Que ne pourroit tenter votre courage?
On ſe battroit ſans être retranché,
Et la valeur ſeroit à bon marché.
Ces beaux cheveux ont donc quitté leur tête?
Ils en ſeront ſéparés pour jamais.
Dieux, quels éclairs! quelle horrible tempête,
Sortent des yeux de Belinde! quels traits!
Quels cris affreux de tous côtés répondent!
Le Ciel, la Terre & les Mers ſe confondent;
Tout va périr! jamais de tels éclats
N'ont agité, ni troublé la nature;
Hors que ce ſoit dans la triſte fracture
D'un pot Chinois tombant de haut en bas;
D'un petit Chien, d'un Epoux au trépas.
Approchez-vous? venez qu'on me couronne,
A pleine voix dit le Baron vainqueur;
Je tiens la boucle, & plus rien ne m'étonne,
Elle fera ma gloire & mon bonheur.
Tant que Phébus éclairera la terre,
Que les poiſſons ſe plairont dans les mers;
Que les oiſeaux chanteront dans les Mairs;
Que l'on verra les femmes d'Angleterre,
Dans leurs beaux chars éblouir l'Univers;
Auſſi long-tems qu'Atlantis * ſera lue;
Que l'on verra dans les jours ſolemnels
Chaque viſite exactement rendue
Aux Cabinets, comme ſur les Autels,
Force bougie avec art répandue;

Auſſi

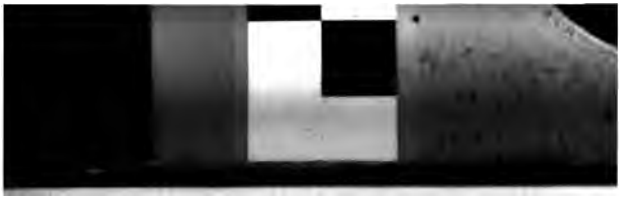
* Atlantis, ouvrage du Chancelier Bacon.

Troie a ſubi ſes boulever
Il a ſous l'herbe enſeveli
Plus d'une fois Rome a
O belle Nimphe eſt-il do
Qu'il ait ſoumis ta Boucle
C'eſt à lui ſeul que tu do
Sans lui qu'eût fait ce tém

Fin du troiſie

CHANT QUA

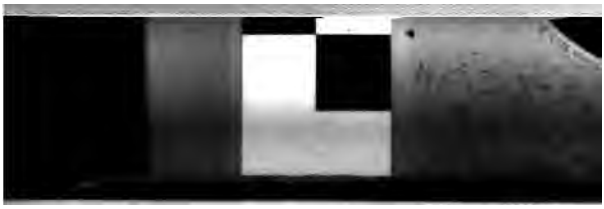
NOn, de Belinde interdite
Rien n'égaloit la profo
Tantôt tremblante, & tantôt
Elle eut touché le moins ſenſi
Un jeune Roi pris dans une n
A ſa rivale une belle immolée,
Un tendre A
Il conn



Qu'un pli va mal, ou manque à ſon habit,
N'eurent jamais un plus mortel dépit,
Tant de fureur, de colére & de rage,
Qu'en eut Belinde en ce fatal inſtant;
Pour ſe vanger du moins de cet outrage,
Son cœur médite un ſupplice éclatant.
Triſte Ariel, vous mettez bas les armes!
Belinde eſt-elle au bout de ſes revers?
Oui, ç'en eſt fait, il fuit fondant en larmes,
Toute ſa troupe avec lui fend les airs.
Lors Ombriel, le plus méchant des Gnomes,
Le plus ardent à tourmenter les hommes,
Impatient d'abandonner le jour,
Se précipite au centre de la terre,
Pour allumer une nouvelle guerre,
Contre Belinde en cet affreux ſéjour.
C'eſt dans ces lieux qu'une obſcure caverne,
Sur les confins de l'effroyable Averne,
De l'hypocondre a fixé le manoir,
Idole au teint livide, jaune & noir.
Au bruit du vol de ſes ailes péſantes,
Maître Ombriel, éveille ſes Lutins,
Rodant par-tout pour trouver les chemins
Qui ſont couverts de cent routes tournantes.
A la caverne enfin tombe Ombriel,
C'eſt-là qu'il va puiſer un nouveau fiel.
On ne connoît dans ce ſéjour funeſte,
Ni les Zéphirs, ni la ſaiſon des fleurs;
L'on n'entend là que ſoupirs & que pleurs,
Vents d'Orient n'y ſouffient que la peſte;
Jamais rayon de l'Aſtre qui nous luit,

Ne pénétra ſon éternelle nuit.
La Déité de ces lieux de ténebres,
A la lueur d'un brandon de Cyprès,
Reçoit ſa Cour dans un lieu fait exprès,
Pour l'entretien de ſes ſoucis funebres;
En luminaire on fait là peu de frais.
Réveuſe, triſte, & la migraine en tête,
Songes cornus aſſiegent ſes côtés,
Et là les jours de myſtere & de fête,
Tous ſes ſujets ſe trouvent invités.
Près de ſon trône on voit deux chœurs de
Egaux tous deux en dignités & rang,
A la clarté, bien loin d'être gentilles,
L'biſtoire dit que c'eſt un vilain ſang.
Sous le portrait d'une antique veſtale,
On voit les traits de la malignité;
Sa peau ridée, âpre, livide & ſale,
Couvre des mains pleines d'iniquité;
Pour oraiſons mainte & mainte ſatire,
De celle-ci font le chéri Pſeautier.
Cette autre là qui ſans ceſſe ſoupire,
Va vous montrer un plus galant métier:
Ces airs mignons veulent qu'on la reſpecte,
Et les regards languiſſans qu'elle affecte *
Semblent quêter d'intéreſſans regrets;
Son tein eſt neuf, perdra-t-il ſes attraits?
Non, ſa vapeur la ſaiſit avec grace,
L'oblige à faire une tendre grimace,
Chacun la plaint, elle s'en applaudit:
Vite au ſecours, on la tranſporte au lit;

* L'affect. t'on.



Dans le duvet, d'un air de nonchalance
Elle s'enfonce; & ſa reconnoiſſance,
Par un coup d'œil ſe témoigne, il ſuffit.
Sans le ſécours de ce bel art de feindre;
Maintes beautés n'auroient point tant d'appas;
L'air de langueur n'eſt pas le moins à craindre,
Ce n'eſt qu'un jeu, ne vous y fiez pas;
Une vapeur groſſiere, infecte, épaiſſe,
De tous côtés entoure ce Palais;
Spectres, Lutins, y voltigeant ſans ceſſe,
Rendent encor ſes brouillards plus épais;
On y rencontre un nombre de furies,
Les yeux ſanglans & les griffes munies
De noirs ſerpens, prêts à lancer la mort
Aux criminels qu'a plongé là leur ſort;
Tombeaux ouverts, folets de feux bleuâtres,
Fleuves dorés, piramides d'albâtres;
Châteaux & tours d'ébeine & de criſtal,
Dragons volans, marmouzets de métal,
Un million d'objets tous phantaſtiqués,
Cent mille corps plaiſamment transformés
Par la Déeſſe, ici ſont animés;
L'on voit agir Machines Pneumatiques,
Vaſes vivans babiller & courir,
Tout auſſi bien que les Trépieds d'Homere;
L'or pleure ici, l'argent ſe déſepére,
L'argile parle, on voit l'airain ſouffrir.
Le Gnome enfin pour abréger l'hiſtoire,
Ayant en main le rameau de ſalut,
Eſt introduit, comme vous pouvez croire,
En ſureté: voici ſon beau début.

Je

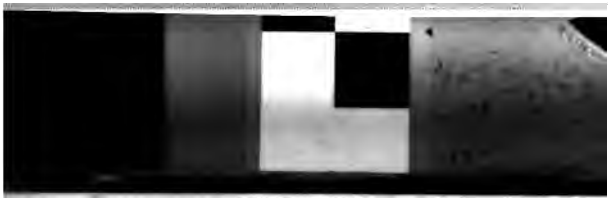
Je vous ſalue, ô lunatique Reine!
Grande Déeſſe, en qui tout plein pouvoi
Sur le beau Sexe, en tous lieux ſe fait vo
Vous qui ſçavez le gouverner ſans peine;
Vous dont il ſuit les fanatiques loix,
Depuis l'inſtant qu'il a la connoiſſance,
Juſqu'au moment qu'il retombe en enfanc
Sans déroger à pas un de vos droits;
O vous encor, ſource vive & féconde
Des ſentimens bizarres & quinteux,
Qui diſpenſez les vapeurs dans le monde
Qui rempliſſez de Rats les cerveaux creux
A votre gré qui tournez les cervelles,
De ce qu'on voit de ſçavantes Femelles;
De celle-là faiſant un Médecin,
De celle-ci le plus rare Ecrivain
Qui ſoit ſorti de l'école des Fées; *
Qui fourniſſez à ces legers cerveaux
L'invention, les ſublimes penſées
Que demandoient des ſyſtêmes nouveaux;
O vous enfin! qui ſoufflez à la Prude
Son amour propre & cette docte étude
Qu'elle ſe fait, d'accabler tous les jours
Ses auditeurs par d'ennuyeux diſcours.
Permettez-moi, Lutine ſouveraine,
Qu'avec reſpect, ici je vous apprenne
Qu'il eſt là haut une fiere Beauté,
Qui juſqu'ici s'eſt montrée aſſez vaine,
Pour ſe mocquer de votre autorité;

* Les contes des Fées.

D'un ſeul regard, d'un ſeul mot dans une ame,
Elle prétend & croit porter la flame
D'un tendre amour au gré de ſes deſirs;
Elle a déja cauſé mille ſoupirs.
Si votre Gnome attentif à mal faire,
Votre Miniſtre & très-fidele Agent
Par ſon ſervice a déja ſçu vous plaire,
Ecoutez-le dans ce beſoin urgent;
J'ai quelquefois dérobé certains charmes,
Aux plus piquants, aux plus jolis mentons,
Subſtituant à leur lieu des boutons,
Qui maintes fois ont cauſé des allarmes;
J'ai ſouvent peint les viſages fanés,
Les teins uſés de nos vieilles Coquettes,
D'un vermillon, le rebut des palettes,
Pour leur donner des rouges baſanés;
J'ai ſçu placer cornes Aëriennes
Sur bien des chefs mal-à propos jaloux;
Souvente fois j'annonçai des Antiennes
A des Maris que j'aurois rendus fous,
S'ils n'avoient pas reconnu l'injuſtice
De leurs ſoupçons, & ſi la vérité
N'eût pas forcé l'erreur & la malice,
A ſuccomber ſous la fidélité.
Vous le ſçavez, j'ai chiffonné des juppes,
J'ai découvert, j'ai culbuté des lits,
J'ai dépoudré, j'ai défriſé des huppes,
Pour tourmenter de crédules eſprits.
Enfin mon art a ſçu rendre malade
Un petit Chien, qu'on aimoit tendrement;
Et je puis bien me vanter ſans bravade,

Que

Que j'en ai fait pleurer amerement.
Employez donc contre qui vous attaque
En ce moment, mon zele & mon ardeur;
Rendez Belinde une hipocondriaque:
Tout l'univers aveugle en ſa faveur,
De l'imiter voudra ſe faire honneur;
Il finit là.... froide comme une glace,
Notre Déſſe au regard dédaigneux,
Paroît d'abord lui refuſer la grace;
Mais à la fin, elle exauce ſes vœux.
Elle lui donne un Outre tout ſemblable
A ceux qu'Uliſſe avoit rempli de vent;
Elle y renferme aſſez adroitement
Ce que nature au ſexe lamentable
A jamais ſçu donner de plus fervent,
Pour ſoutenir la douleur qui l'accable,
Et l'exciter encor plus vivement.
En ſuite au fond d'une vieille bouteille
Bien enfumée, elle fait par merveille
Un compoſé de noirs ingrédiens;
Elle avoit l'art de nos Pharmaciens.
Sombres ennuis & profondes triſteſſes,
Vives horreurs & mortelles détreſſes,
Le tout enſemble infuſé, bien confit,
Voilà de quoi ce compoſé ſe fit.
Le Gnome alors, auſſi content que preſte,
Fuyant chargé de ce préſent funeſte,
Court vers Belinde; elle étoit dans les bras
De Taleſtris, exhalant cent hélas;
Les yeux baiſſés, la chevelure éparſe:
Notre Ombriel joue à l'inſtant ſa farce.



Tenant en main ſon Outre ſuſpendu
Sur elles deux, & vîte il le déchire
A belles dents; voilà tout répandu:
Le ſcélerat qu'il eſt, n'en fait que rire,
Et craignant bien que rien ne ſoit perdu,
L'Outre maudit eſt mille fois tordu.
Les paſſions de fureur & de rage,
Dans le moment enflâment leurs eſprits;
Pour animer Belinde davantage,
Que fait alors la fiere Taleſtris?
Les mains au Ciel, la folle crie encore,
Huit fois plus haut qu'elle n'avoit crié;
Du pétulant dépit qui la dévore,
Voici trois mots qu'on n'a point oublié.
O malheureuſe! ô malheureuſe fille!
Tout Amptoncourt retentit de ces mots;
Des environs les gémiſſans échos,
Les ont porté juſques dans ſa famille,
A ce qu'on dit; écoutons Taleſtris,
Dire à Belinde en redoublant ſes cris,
Tout eſt perdu! Quoi peus-tu te réſoudre
A te montrer! hélas combien de poudre,
Combien d'eſſence & de papiers perdus!
Que t'ont valu tant de ſoins aſſidus!
Ah! falloit-il en faire un tel uſage,
Pour ce brutal, pour cet audacieux?
Tirez en donc vengeance, juſtes Dieux!
A l'avenir pour te montrer plus ſage,
Fuis à jamais la lumiere des Cieux;
Eſt-ce pour lui? quoi pour ce Petit-Maître,
Qu'on a grillé ſi ſouvent tes cheveux,

Sous

Oui, cet honneur, qui ſe
Et ſans lequel nous n'avon
A qui l'on doit le juſte fa
De ſon repos & de tous ſe
De la raiſon même en bo
Dés qu'elle tend à flatter n
Triſte Belinde, ah! te voil
De ton malheur vois toute l
J'entens deja les diſcours imp
Que contre toi tiendront les r
Deja je vois, & c'eſt ce qui
Mille ſouris outrageans & rai
Ne prétens plus à la beauté r
Va te cacher, Belinde, c'en ef
Tu rougirois ſans ceſſe au mo
Qui partiroit d'une bouche im
A l'avenir aurois-je le courage
En ta faveur de hazarder un m
Mais quoi je vois redoubler ton
Ton raviſſeur s'en va faire le ſo
On lui verra cette

Sera-t-il donc de ce rapt triomphant ?
Laiſſerons-nous ſon audace impunie ?
Non ; que plutôt l'air, la terre, & les mers,
Que les bichons, les ſinges, & les hommes,
Les Perroquets deviennent des atômes ;
Et que plutôt périſſe l'Univers.
Taleſtris dit, & comme une furie
Le Chevalier de Plume, en ce moment,
La voit ſur lui s'élancer ; elle crie,
Et lui commande ainſi qu'à ſon Amant,
D'une voix aigre & d'un ton impoſant,
De regagner cette Boucle fatale ;
Le Chevalier dans ce triſte intervale,
Ne s'occupoit qu'à bien faire admirer
Tous ſes bijoux qu'il venoit de tirer.
Tantôt ſa belle & rare tabatiere,
Tantôt ſa canne à pomme ſinguliere,
Sa montre d'or, ſes bagues, ſes cachets :
Car il étoit riche en colifichets ;
Mince d'ailleurs étoit ſon appanage ;
De ſon gros chef l'épanouï viſage,
Etoit la juſte étiquette du ſac ;
Tout à loiſir à répondre il s'apprête ;
Ayant enfin trois fois pris du tabac,
Ces graves mots ſortirent de ſa tête :
Morbleu, Baron, que veut dire ceci ?
Mais dis-moi donc, que diable vois-je ici ?
Je m'apperçois que Belinde eſt fâchée ;
C'eſt pour ſa Boucle : allons, que coûte-t-il,
pour l'appaiſer de paroître civil ?
Maudite ſoit cette Boucle arrachée ;

Don-

...peu touché d'un diſc
Notre Baron le renvoie à
Je ſuis faché qu'un ſi grar
Perde avec moi, dit-il, ſo
Car je te jure en bonne c
Que je n'ai pas deſſein d'y
Oui Chevalier par la Bouc
Par cette Boucle enfin ſi ré
Qui déſormais ayant quitté ſ
S'en doit compter pour jama
Par elle ici je jure de rechef,
Que ſur mon bras, tous les
Ayant paſſé dans la fatale ne
Je la verrai chez Pluton adore
Puis la montrant d'un air vic
Tiens, lui dis-il, tiens, fais l
Lors Ombriel pour finir ſa be
Caſſe ſa fiolle, & la triſteſſe e
Belinde ici de dépit ſe renfrogn
Son cœur je crois eut préferé la
O Taleſtris, dit-elle, chere am

Toute ma gloire aujourd'hui m'eſt ravie :
Pourquoi ſortir ? hé que n'ai-je reſté !
Voir Amptoncourt, ô ciel, quelle folie !
Mais ſuis-je hélas, ſeule fille trahie !
N'en eſt-il pas quelqu'autres à la Cour,
Qu'ait pu trahir, ainſi que moi, l'Amour ?
Que n'ai-je été dans quelque Iſle déſerte ?
Ou tout au moins dans des climats glacés ?
Je n'aurois pas eſſuyé cette perte ;
Ombre & caffé n'y ſont jamais paſſés.
J'aurois ſauvé mes attraits de ce piege.
Tranquillement en ces lieux, ſans cortege,
Là ! j'euſſe vu ma beauté ſe faner,
Sans que mes yeux s'en duſſent étonner.
Qui m'a porté à cette promenade
Avec ce traitre ? & quelle eſt la raiſon,
Qui m'a forcée à mener le Baron ?
En ce moment que n'étois-je malade !
Je me ſouviens que trois fois ce matin,
Sur ma pommade a chancelé ma main ;
J'ai vu trois fois trembler mes porcelaines,
Sans qu'on ſentît une haleine de vent ;
Je prenois tout pour des chimeres vaines,
Je te croirai, Sylphe, dorénavant.
Mirinne encor, ma petite Mirinne,
Seule avec moi, s'eſt montrée en fureur ;
Mon perroquet toujours aſſez jaſeur,
N'a pas dit mot, & m'a fait griſe mine ;
Oh Taleſtris, tout marquoit mon malheur !
Vois, chere amie, en moi ces triſtes reſtes ;
Vaine parure, ornemens trop funeſtes,

Cent fois encor, ô reſtes malheureux!
Arrachons-les ces reſtes de cheveux,
Que faire enfin de cette Boucle unique?
De ſa compagne attend-elle le ſort?
Viens traître, viens, la gloire étoit publiqu
De ces cheveux; viens les ravir encor,
Comble ton crime en me donnant la mor

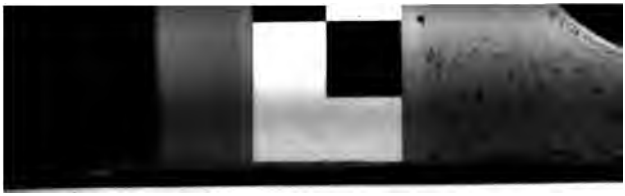
Fin du quatrieme Chant.

CHANT CINQUIE'M

BElinde ainſi de triſteſſe accablée,
Perçoit les cœurs de toute l'aſſemblé
Le Baron ſeul étoit ſourd à ſes cris.
Les Dieux cruels comme ſa deſtinée,
Avoient réglé cette triſte journée.
Que ferez-vous? c'eſt envain Taleſtris,
Que vous tonnez, ſi Belinde elle-même,
Ne peut toucher cet inſenſible cœur;
S'il ne veut pas écouter ce qu'il aime,
En viendrez-vous mieux qu'elle à votre h
Anne & Didon, en vain ont eu des char
Et près d'Enée, ont bien perdus des larme
Tout leur amour & tout leur déſeſpoir,
Sur cet ingrat, n'eurent aucun pouvoir.
Clarice alors, oui la grave Clarice,
Parle à ſon tour, & ſon air précieux,
En pareil cas, peut-être fera mieux,

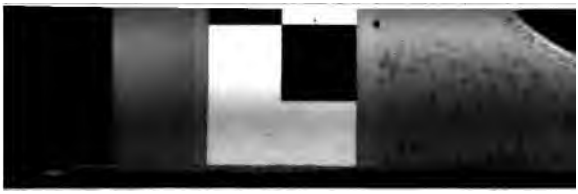
Ecoutons-la, faiſons ce ſacrifice;
Tout l'auditoire a ſur elle les yeux.
Son évantail avec art ſe compaſſe,
S'ouvre & ſe ferme avec précaution;
A ſon diſcours ce jeu ſert de préface,
Chacun l'écoute avec attention,
Moraliſant comme eût fait un Stoïque:
En bref voici ſon diſcours pathétique.
A la beauté que ſervent les honneurs,
Ces doux encens, ces ſéduiſans hommages,
Dont le vulgaire auſſi-bien que les ſages,
A chaque inſtant viennent flatter nos cœurs;
Dites-moi donc, quels ſont les avantages,
Qu'on peut tirer des terreſtres grandeurs?
Tous les préſens de la terre & de l'onde,
En nous rendant plus vaines en ce monde,
Peuvent-ils bien nous ſauver des revers,
Auxquels le ſort a ſoumis l'univers?
A quoi nous ſert de paroître brillantes
Aux jeux, aux bals, aux feſtins, aux tournois?
De captiver le cœur même des Rois?
Que deviendront ces beautés éclatantes?
Du fier deſtin il faut ſuivre les loix.
Tourmens réels! ô gloire trop funeſte!
De tout cela voyons ce qui nous reſte.
Si les honneurs, les biens & les plaiſirs,
Nous conſervoient au gré de nos déſirs;
Si les grandeurs, la parure, la danſe,
Nous préſervoient de la cruelle offenſe
Que font les ans à nos foibles appas,
On danſeroit, on ne finiroit pas.

Si la beauté qu'on puiſe à la toilette,
Nous aſſuroit le repos, la ſanté,
Plus de dévote, on la verroit coquette;
Adieu l'air ſimple, adieu la charité.
Que la raiſon à jamais nous conſerve,
Ce que l'honneur peut nous avoir acquis;
Que ſon uſage en tout tems nous préſerve,
De ce qui peut attirer le mépris.
Qu'on diſe donc s'il ſe peut d'une Belle,
Lorſque tout plaît de ce qu'on voit en elle,
Son bon eſprit, ſa douceur, ſes vertus,
Qui brillent moins, nous plaiſent encor plus.
Un accident, la petite vérole,
Peut emporter ces fragiles attraits;
Que la ſageſſe à l'inſtant nous conſole,
Rien d'ici-bas, n'eſt durable à jamais.
La beauté donc n'étant qu'un bien fragile
Qu'un ornement plus frêle que l'argile,
Préférons lui ce qui dépend de nous;
C'eſt la raiſon, l'eſprit & la ſageſſe;
Dans le beſoin chacun d'eux nous redreſſe,
Et nous ſoutient dans les plus rudes coups.
Oui, croyez-moi, conſolez-vous, ma chere,
Lorſque les pleurs & les ſoupirs ſont vains,
Il faut ſçavoir plaiſanter la premiere,
Des mauvais tours que nous font les deſtins.
Ainſi conclut Clarice & ſa doctrine,
Quoique ſenſée ailleurs, avec raiſon,
Ne parut guere en ce cas de ſaiſon.
Belinde en fait une revêche mine;
Mais Taleſtris ſe montrant plus mutine,



Prend le parti de ſon amie à cœur,
Et d'attaquer le beau Prédicateur,
Sur ſa morale & ſa façon poupine;
Elle lui rit au nez d'un air mocqueur,
La baptiſant du nom de fauſſe prude,
Ce qui parut à Clarice un peu rude;
Car l'épithete à ſon gré ſonnoit mal;
D'un vif combat, ce fut-là le ſignal.
Lors d'éventails le cliquetis horrible,
Les frotemens de jupes, de paniers,
En élevant une pouſſiere horrible,
La font voler juſqu'aux plus hauts greniers.
Dans ce combat, Héros comme Héroïnes,
Font déja voir à leurs bouillantes mines,
Qu'il fera chaud; grands claquemens de main,
Grands cris, grands ris, font un horrible train.
Les combattans dans de pareilles gueres,
Ne courant pas à des armes vulgaires,
Ne riſquent point un ſi funeſte ſort;
Jamais leurs coups ne vont juſqu'à la mort.
C'étoit ainſi que le divin Homere,
De ſes Héros peignoit l'humeur altiere;
Il nous apprend que les céleſtes cœurs,
Tous enflâmés d'une colere humaine,
Courent par-tout où ſon feu les entraîne,
Ne craignant pas la mort, ni ſes horreurs:
Il nous dépeint tout l'Olimpe en déſordre,
Dieux contre Dieux bien armés pour ſe mordre.
Pallas s'équippe & va combattre Mars,
Contre Mercure, Apollon court aux dards,
Jupiter tonne, il fait trembler le monde,

Tout courroucé Neptune ſort de l'onde ;
Les ſifflemens & des vents & des flots,
Vont pénétrer juſqu'aux demeures ſombres ;
Pluton lui-même, & ſes craintives ombres,
Penſent qu'ils vont rentrer dans le cahos.
Donnant carriere à ſes aîles joyeuſes,
Maître Ombriel voltige triomphant,
Il s'applaudit d'un combat ſi bruyant ;
Tous ſes recors avec mines hideuſes,
Gnomes j'entends, ſoumis à ſon pouvoir,
Sur chaque épingle ainſi que ſur leurs armes
Se repoſoient, de même qu'on peut voir,
Sur leurs mouſquets, ſoldats à leur devoir,
Se poſtant-là pour crier aux allarmes,
Et ſoutenir le combat juſqu'au ſoir.
Mais Taleſtris les affronte, elle perce
Ce qu'elle voit d'eſcadrons ennemis ;
A ſes beaux yeux ils ſont bien-tôt ſoumis,
Et d'un coup d'œil qui part avec adreſſe,
Exploit illuſtre, elle pouſſe & renverſe
Deux combattans bien vantés à la fois,
Par leur eſprit & leurs galants exploits.
L'un en tombant s'exprime en métaphore ;
Cruelle Nimphe, hélas ! dit-il, je meurs,
Mais d une mort qui me ranime encore,
Et reſte aſſis enyvré de douceurs.
L'autre moins mort, ou mourant comme un ci
Chante ces mots, les yeux demi fermés,
Mais bien gonflés d'une langueur inſigne
Ah ! tes beaux yeux, dont les miens ſont charr
Sont faits, ... ſont faits, ... pour arracher la



nt faits! ... & là ſans pouvoir achever,
reſte court, malgré ſa bonne envie,
étoit peut-être afin d'y mieux rêver.
près ce coup, le Chevalier de Plume,
uſſi Guerrier qu'éloquent Orateur,
arche à Clarice; hardiment il préſume,
ne ſans effort il ſera ſon vainqueur.
loé s'oppoſe à ſon boüillant courage,
: d'un regard le met hors de combat;
our exprimer ſon brillant avantage,
ıſques au Ciel, elle en pouſſe un éclat;
'ayant cherché dans ce choc que la gloire
e terraſſer ce Guerrier redouté,
ous l'allez voir ſignaler ſa victoire,
ar un ſourire il eſt reſſuſcité.
lors levant ſa balance dorée,
: vieux Papa des Hommes & des Dieux,
let d'un côté la boucle de cheveux;
e l'autre, il met pour faire la peſée
'out à la fois tout l'eſprit de ces preux;
'ela s'entend tout l'eſprit Petit-Maître.
lais de quel poids cet eſprit peut-il être?
lous allons être éclairci de ce cas.
.ſſez long-tems la balance vacille,
uis à la fin la drogue volatile
'évaporant, la boucle tombe en bas.
elinde fiere, à cet aſpect s'élance
ır le Baron; & ſes regards perçants
.e font trembler & perdre contenance;
'ant ils étoient animés, ménaçants:
)uoiqu'il jura qu'il n'avoit d'autre envie,

Juſques au toſt, la fille e
Ne doit-on pas louer ſa re
D'avoir ſouffert cela comm
Meurs à l'inſtant, meurs,
Et pour finir ſon malheure
De ſa ceinture arrache ave
Un poinçon d'or, inſtrume
Ce poinçon d'or, ſi l'on ve
Car l'un ou l'autre eſt dit
Fut autrefois porté pour orn
Comme parure en ce tems-l
En médaillon, par feu ſon b
Après cela Miledi feue ſa fe
De qui Dieu veuille avoir p
Voulant porter le cher bijou
L'avoit fait fondre; on lui vo
A ſa ceinture en boucle, par
Pour le défunt Seigneur ſon c
D'Hymen jadis les liens étoien
On chériſſoit les marques

De tous ſes biens voulant faire des lots,
Avant ſa mort la fit fondre en grelots,
Pour le hochet de ſa fille & filleule,
Grande maman de Belinde, & depuis
Ces beaux grélots ont été convertis
En une belle & fort galante aiguille,
Dont s'eſt parée aſſez long-tems ſa fille,
Et dont Belinde a, dit-on, hérité.
Voilà le fait au plus juſte conté.
Ne tire pas vanité de ma chute,
Dit le Baron, dans pareille culbute,
Tu céderas peut-être ton laurier,
A la valeur de plus mince guerrier;
Apprens Belinde, ennemie inſultante,
Que ce n'eſt point la mort qui m'épouvante;
Te perdre, hélas! c'eſt tout ce que je crains.
Fais moi mourir, & tour à tour revivre;
Te voir, t'aimer, par-tout te pouvoir ſuivre,
C'eſt mon tréſor, il eſt entre tes mains.
Rends donc la boucle, encor plus haut s'écrie
Cette Beauté avec tant de furie,
Que le Palais retentit de ces mots,
Et les renvoie aux plus lointains échos:
Moins animé jadis parût Orelle, *
Moins furieux pour le fatal mouchoir,
Que ne parut pour ſa boucle la Belle,
Hélas un rien emporte notre eſpoir!
N'a-t'on pas vu les plus grands Capitaines,
De leurs travaux perdre toutes les peines?

On

* Orelle Tragédie Angloiſe.

des larrons tout eſt bien
On garde là dans de préci
Et fort maſſifs, les eſprits
En l'on y voit d'autres pet
Petits étuis, petits coffrets
Jolis flacons, mignonnes ta
Pour renfermer les façons m
Et les eſprits de nos petits S
L'on trouve-là, les ſoupirs &
Des Amoureux, galants, ten
Tous enchaînés de guirlandes
Et de rubans de toutes les co
L'on garde-là la caiſſe & les a
Des charités qu'on fait, *in ext*
Les vœux enfreins, les ſolides
Des courtiſans & toutes les care
Dont nos Beautés agacent leurs
On trouve-là des chaînes pour l
Des trébuchets à prendre des co
Des Agenda de toutes les aſtuces
Des fins filoux, d

Enfin c'eſt-là qu'on voit tous les volumes,
Qu'ont compilé les Calotines plumes;
Des Papillons proprement deſſéchés,
En mille endroits s'y trouvent attachés.
Ma Muſe eſt vraie, & vous la devez croire,
Elle m'a dit qu'au Temple de Mémoire,
La boucle étoit conduite en ſureté;
Et c'eſt avec tant de rapidité,
Qu'elle a volé vers la céleſte voute,
Que l'œil poëte eſt le ſeul, dans ſa route
Qui l'ait pu voir, & c'eſt la vérité.
Ainſi Procule aſſure en galant homme,
Qu'il vit tout ſeul le Fondateur de Rome,
Quitter la terre, & s'élever aux cieux:
Sans héſiter on en crut à ſes yeux.
Déja la boucle, à la voute azurée
Eſt ſuſpendue, & ſi bien aſſurée,
Qu'on la verra juſqu'à la fin des tems,
Lancer ici ſes rayons éclatans,
Même plus vifs que ceux de Bérénice,
Moins ſoupçonnés de tout noir malefice.
Pour la garder & pour lui faire honneur,
Elle a déja des Sylphes à ſa ſuite;
Jeunes Galans, Belles d'un tendre cœur,
Viendront ſouvent au Parc (*a*) à ſa pourſuite;
Comme à Venus, leurs chant harmonieux,
En ſon honneur s'élevant juſqu'aux cieux,
L'entretiendront du Lac de Roſemonde, (*b*)

Et

(*a*) Parc de Sainte Jamme, Jardin Royal, à Londres.
(*b*) Lac de Roſemonde, piece d'eau dans ledit Parc.

Dans ſon aſpect, de Rome & de Louis
Toi belle Nimphe enfin ſeche tes larm
C'eſt trop pleurer ta boucle de cheveu
Réfléchis donc, que l'éclat de tes yeux
Doit nous payer des mortelles allarmes
Qu'ont eſſuyé mille cœurs malheureux
Qu'il s'éteindra ; mais que ta treſſe bru
Dont je conſacre aujourd'hui les attraits
Paroit déja rivale de la Lune,
Que ſon éclat ne s'éteindra jamais.

(a) Lunettes d'approche.
(b) Patrige fameux Aſtronome Anglois, fait tous les ans la mort du Pape, & celle de

FIN.

INÈS DE CORDOUE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

IL y avoit peu de tems que Philippe II. étoit marié à Eliſabeth de France ; & quoique ce Prince fût d'une humeur auſtere, l'amour qu'il avoit pour la Reine ſon épouſe, lui avoit ôté une partie de ſa ſévérité. Sa Cour étoit devenue galante, & les divertiſſemens n'en étoient pas bannis.

Comme on avoit renvoyé preſque toutes les filles qui étoient venues de France avec la Reine, on lui en avoit donné beaucoup d'Eſpagnoles, moins pour lui faire honneur, que pour veiller ſur ſa conduite ; mais, comme cette Princeſſe étoit aimable, elles s'attachoient plus à lui plaire qu'à ſuivre les intentions du Roi. Entre celles qu'elle conſidéroit le plus, Inés de Cordoue & Léonor de Silva tenoient le premier rang. Elles étoient toutes deux belles ; & la faveur de la Reine, qu'elles partageoient, jointe à la concurrence de beauté, leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre : cependant il n'en paroiſſoit encore rien au dehors, lorſque le jeune Marquis de Lerme, fils du Duc de ce nom, revint de la guerre de Flandre, où il s'étoit ſignalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur étoit né pour plaire, & ſes plus belles qualités n'étoient pas d'être l'homme de la Cour le mieux fait & le plus ſpirituel. Une grandeur de courage déja diſtinguée à vingt-deux ans, & une ame la plus tendre & la plus paſſionnée qui fut jamais, lui attiroient encore d'autres ſentimens que l'approbation univerſelle. Léonor de Silva fut la premiere perſonne avec qui il entra en quelque commerce, à cauſe du Baron de Silva, ſon frere, qui étoit revenu avec lui de Flandre : quoique ce Baron eût peu de mérite, & que par cette raiſon ils ne pûſſent être dans une liaiſon parfaite, une longue habitude de ſe voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié. Silva le préſenta à ſa ſœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers, lorſqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerme étoit galant, & que Léonor étoit belle, il lui diſoit ſans ceſſe des choſes flateuſes, qu'elle expliquoit ſi favorablement, que par avance elle prit les ſentimens qu'elle deſiroit de lui inſpirer.

Une légere indiſpoſition qu'avoit Inès de Cordoue, fit que pendant quelque tems elle ne ſe montra point à la Cour : c'étoit une faveur que la fortune faiſoit à Léonor, mais qui dura trop peu. Inès parut enfin dans une occaſion où ſon eſprit ſeconda ſi bien ſa beauté, qu'il n'étoit pas poſſible de réſiſter à la fois aux charmes de l'un & de l'autre.

La Reine, qui étoit Françoiſe, avoit conſervé le goût de la converſation ; elle avoit même quelque choſe de paſſionné dans l'ame qui lui faiſoit aimer les Vers, la Muſique, & tout ce qui avoit du rapport à la Galanterie. Les après-dinées elle ſe retiroit quatre ou cinq heures dans ſon cabinet avec les Dames de la Cour, qu'elle choiſiſſoit pour cette ſorte de retraite.

Elle

Elle propoſa, pour ſe faire un amuſement nouveau, d'imaginer des Contes galans ; l'ordre fut reçu avec plaiſir de toutes les Dames qui compoſoient cette petite Cour ; on convint de faire des regles pour ces ſortes d'Hiſtoires, dont voici les deux principales.

Que les avantures fuſſent toujours contre la vraiſemblance, & les ſentimens toujours naturels : on jugea que l'agrément de ces Contes ne conſiſtoit qu'à faire voir ce qui ſe paſſoit dans le cœur, & que du reſte il y avoit une ſorte de mérite dans le merveilleux des imaginations, qui n'étoient point retenues par les apparences de la vérité.

On tira au ſort, pour voir laquelle de ces Dames parleroit la premiere ; & le ſort étant tombé ſur Inès, le Prince Dom Carlos arriva, à qui la Reine conta le projet : il ſouhaita d'être préſent au récit que feroit Inès, ce que la Reine ne put lui refuſer ; & l'on donna à Inès le reſte du jour pour inventer le Conte qu'elle devoit faire le lendemain.

Dom Carlos étoit aſſidu chez la Reine ſa belle-mere. Comme il lui avoit été deſtiné pour mari avant que le Roi eût ſongé lui-même à l'épouſer, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant, de regretter ce qu'il avoit perdu ; & il la cherchoit ſans ceſſe, quoique ce fût augmenter ſes douleurs.

La Princeſſe d'Eboli, femme du premier Miniſtre, ne quittoit point la Reine, par un intérêt ſecret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeſte à la Reine qu'à lui.

Le jour deſtiné pour entendre Inès arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit oui parler de ſa beauté, ſupplia Dom Carlos de ſouffrir qu'il le ſuivit chez la Reine ; & ce Prince le lui permit. Léonor ſe flatta en le voyant, qu'il venoit la cher-

LE PRINC

LA Reine d'un Royaum
ſur la Carte, étant ve
voit tendrement aimé ,
proportionnée à l'amour qu
unique fruit de leur mariag
d'occupation , capable de
mais Florinde (c'étoit le no
devoit cauſer à ſon tour.

Un jour , que toutes les
étoient dans ſa chambre av
rut un petit Char d'yvoire ,
lons , dont les ailes étoient
leurs : une perſonne, dont la
quipage, & qu'on ſoupçonna
avoit fait pluſieurs tours ave
Biller.

Florinde eſt née avec beau
Mais ſon malheur doit être
S'il faut qu'un jour elle

raiſonnablement elle ne le devoit être ; la bizarrerie, & même l'impoſſibilité apparente de ce malheur, ne la raſſuroit point contre les caprices de l'amour & ceux du deſtin, joints enſemble. Elle ſongea à les prévenir, & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint l'âge d'aimer, pour lui faire connoître tous ceux qui pouvoient prétendre à l'épouſer. Entre les Princes ſes voiſins, il y en avoit un, caché aux yeux du monde ; mais le portrait de Florinde ne laiſſa pas d'aller juſqu'à lui par le moyen des Fées, à qui rien n'étoit impoſſible. Le Roi ſon pere, étant veuf d'une femme qui lui avoit fait ſouffrir toutes les horreurs de la jalouſie, en épouſa une ſeconde, peu propre à en inſpirer, mais née pour en prendre. Elle porta ſi loin les caprices de ſa paſſion, que le Prince connut qu'il n'avoit fait que changer de peine, & qu'il douta lequel de ces maux étoit le plus grand. Dans cette incertitude, il conclut que le mariage étoit un lien affreux, & il réſolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes, un fils unique qu'il avoit. Il le fit élever dans un magnique château, & le livra à tous les divertiſſemens de ſon âge. On lui apprit toutes les ſciences qui ne pouvoient l'inſtruire de ce qu'on lui vouloit cacher ; enfin on lui prodigua tous les amuſemens, hors le ſeul pour qui il étoit né : mais l'amour ne laiſſe rien échaper.

Ce Prince, qui trouva le portrait de Florinde ſous ſes pas, le regarda d'abord avec ſurpriſe. L'admiration ſuivit de près, accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune-homme accoûtumé à des exercices & à des réflexions qui n'avoient rien de commun avec ces ſentimens.

Son premier deſir fut de voir l'original de ce portrait ; c'étoit un viſage plus délicat que ceux qu'il avoit vus juſques-là ; & ſoit l'inſtinct d'un myſtere naturel à l'amour, ſoit qu'il jugeât qu'on lui

lui cachoit quelque choſe, il ne communiqua à perſonne le deſſein qu'il avoit de quitter un lieu qui lui avoit toujours paru agréable, mais qu'il commença de regarder comme ſa priſon, dès qu'il en voulut ſortir.

Il ſçut ſe dérober à ſes ſurveillans, & il ſe mit en chemin, ſans ſçavoir où il alloit; à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra la Fée dont nous avons déja parlé. Où vas-tu, Prince malheureux? lui dit-elle: tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter, mais tu ne peux échaper à ta deſtinée.

Cependant la mere de Florinde ordonna un magnifique tournoi, qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voiſins; ils voulurent à l'envi faire éclater leur bonne mine & leur adreſſe; mais ſi Florinde ne put ſe defendre de les eſtimer, l'amour ne lui fit point faire de choix, & une pitié cruelle pour tous l'empêcha de ſe déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elle les ſentimens que ſa beauté devoit inſpirer; elle auroit fait trop de miſérables, ſi elle en avoit fait un heureux.

La Reine congédia ces Princes avec douleur: ſa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vu; la moitié de la prophétie s'accompliſſoit, & le reſte étoit à craindre.

A quelque tems de-là, Florinde, laſſée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrêtât, obtint de ſa mere la permiſſion de ſe retirer à une maiſon de campagne; c'étoit un lieu agréable & propre à amuſer une perſonne libre des ſoins de l'amour. Un jour qu'elle s'y promenoit dans un parterre, elle apperçut un Roſier plus vert & plus fleuri que les autres, qui, courbant ſes petites branches à ſon approche, ſembloit lui donner de l'approbation à ſa maniere. Une action ſi nouvelle dans un Roſier, ſurprit la Princeſſe; ce prodige, qui ſe fai-

faiſoit en ſa faveur, lui plut; c'étoit une eſpece d'hommage dont elle fut touchée; elle fit pluſieurs tours dans le parterre; le Roſier ſe courba autant de fois qu'elle paſſa; elle voulut cueillir une roſe qui ſembloit fort vermeille, & elle ſe piqua vivement: cette piquure l'empêcha de dormir la nuit, & le lendemain elle ſe leva plus matin qu'à l'ordinaire, & ſe vint promener dans le parterre: le Roſier redoubla ſes révérences avec un empreſſement qui réjouit la Princeſſe, & qui lui fit oublier la piquure, pour ne ſonger qu'à cette merveille; enfin, en rêvant, elle s'approcha trop du Roſier, & elle s'y trouva accrochée, ſans pouvoir ſe débaraſſer. Comme elle vouloit ſe retirer, elle ſentit une réſiſtance extraordinaire; elle ſe débaraſſa cependant, mais elle entendit un ſon qui ſortoit de ſes feuilles, & qui reſſembloit à des ſoupirs. Quoi! s'écria-t-elle, un Roſier ſoupire? *Il fait plus*, Madame, lui dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler; ſouffrez qu'il vous conte ſa triſte Hiſtoire.

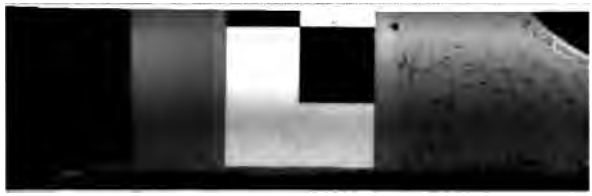
Je ſuis Prince, ajoûta-t-il. On m'avoit caché ce qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ai vécu ſans vous voir; & voici ce qu'il m'en coûte, pour être venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois juſqu'au jour que je ſerois aimé de la plus belle perſonne du monde; mais, ce que je vois ici, doit être réſervé pour les Dieux, & je cours riſque d'être toujours Roſier. La Princeſſe ne lui répondit point. Je ne ſçais quoi de ſérieux prit la place de la joie que lui avoient donnée les révérences du Roſier; elle le trouva même trop hardi, de l'avoir oſé embaraſſer dans ſes branches; elle le quitta, mais non ſans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son eſprit fut agité de ſentimens aſſez ſemblables, quoiqu'elle

les

De tous ſes biens voulant faire des lots,
Avant ſa mort la fit fondre en grelots,
Pour le hochet de ſa fille & filleule,
Grande maman de Belinde, & depuis
Ces beaux grélots ont été convertis
En une belle & fort galante aiguille,
Dont s'eſt parée aſſez long-tems ſa fille,
Et dont Belinde a, dit-on, hérité.
Voilà le fait au plus juſte conté.
Ne tire pas vanité de ma chute,
Dit le Baron, dans pareille culbute,
Tu céderas peut-être ton laurier,
A la valeur de plus mince guerrier;
Apprens Belinde, ennemie inſultante,
Que ce n'eſt point la mort qui m'épouvante;
Te perdre, hélas! c'eſt tout ce que je crains.
Fais moi mourir, & tour à tour revivre;
Te voir, t'aimer, par-tout te pouvoir ſuivre,
C'eſt mon tréſor, il eſt entre tes mains.
Rends donc la boucle, encor plus haut s'écrie
Cette Beauté avec tant de furie,
Que le Palais retentit de ces mots,
Et les renvoie aux plus lointains échos:
Moins animé jadis parût Orelle, *
Moins furieux pour le fatal mouchoir,
Que ne parut pour ſa boucle la Belle,
Hélas un rien emporte notre eſpoir!
N'a-t'on pas vu les plus grands Capitaines,
De leurs travaux perdre toutes les peines?

On

* Orelle Tragédie Angloiſe.



r de lui rendre ſa premiere figure, & quelque-
, malgré elle, elle le ſouhaitoit. Le Roſier de
côté trouvoit lieu à des plaintes au travers
paroles les plus flateuſes que lui diſoit la Prin-
. Si j'en crois, lui diſoit-il, vos diſcours
vos ſoins, j'excite votre pitié; mais vous n'en
point aſſez, ſi vous ne me donnez rien da-
ntage; & ce doux ſentiment de la plus belle
femme du monde ne me redonne pas ma fi-
e.

La Reine, cependant, ne put ſupporter plus
g-temps l'abſence de ſa fille, & lui donna or-
de revenir inceſſamment. Ce fut un coup de
dre pour la Princeſſe, il falloit ſe ſéparer du
ſier, pour qui dans le moment elle ſe trouva
e une véritable paſſion. Elle verſa quantité
larmes ſur ſes feuilles, qui ne purent en être
uées, ſans en reſſentir la vertu. Auſſi-tôt le
ſier diſparut, & Florinde ne vit plus à ſes pieds
'un Prince charmant. Il lui embraſſa les ge-
ux avec toute la certitude d'être aimé; plaiſir
i n'eſt preſque jamais ſûr pour les autres A-
ans; toutes les marques ordinaires ſont ſuſpec-
en comparaiſon de cet événement merveilleux:
ſi l'idée de ſon bonheur le tranſporta à tel point,
'il perdit, pour ainſi dire, l'uſage de ſes ſens,
meſure qu'il les recouvroit; il ſembloit, par ſon
mobilité, tenir encore quelque choſe de l'arbre
i l'avoit caché.

Florinde, à la vûe d'un Prince ſi aimable, ſentit
gmenter ſon amour; mais ſa pudeur augmenta
proportion: elle regretta les voiles qui lui ca-
oient à elle-même ſes propres ſentimens. Elle
rint à la Cour, le Prince l'y ſuivit. La Reine,
i ne ſçavoit rien de l'avanture du Roſier, & qui
moiſſoit ſeulement la naiſſance du Prince, lui
mit de prétendre à ſa fille. Il voyoit tous les

jours

jours ſa Maîtreſſe, mais ce n'étoit plus ſans témoins; il regrettoit ſouvent ſon écorce d'arbre; elle l'avoit moins contraint que toutes les bienſéances que l'on exigeoit de lui.

Le Prince preſſoit ſon mariage; mais Florinde épouvantée par le prodige de ſon amour, qui lui donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à ſouffrir qu'elle éloignât cet Amant, pour s'aſſurer de ſa conſtance avant que de ſe donner à lui. Elle le fit venir: Prince, lui dit-elle, vous ſçavez que je vous aime, & après ce mot je ſuis en droit de diſpoſer de vous. La prédiction de mes malheurs m'effraie; tout ce qui me les doit faire craindre, n'eſt que trop arrivé. Quand vous ne ſeriez par ſûr d'être infiniment aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre; ſi vous l'étiez moins, je préviendrois ma diſgrace en rompant avec vous; mais, malgré mes terreurs, je ne le puis; & il vaut mieux, qu'en me donnant des marques certaines de notre fidélité, vous démentiez l'Oracle. Vous n'aviez vu que moi, lorſque vous m'avez aimée. Je n'ai peut-être ſçu vous plaire que par la grace de la nouveauté, il faut vous éprouver; allez demeurer dans l'Iſle de la Jeuneſſe, juſqu'au jour que je vous rapellerai Partez, je veux bien me flatter, que plus le ſéjour en eſt charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle propoſition pour un Amant aimé! Depuis qu'il connoiſſoit l'amour, il avoit toujours vu ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'abſence. Vivre éloigné de Florinde, lui parut ſi terrible, qu'il crut être à ſon dernier moment; elle n'avoit pas la force de ſe plaindre; ſes larmes couloient ſans qu'il le ſentît: & ſon action marquoit un ſi grand amour, que la Princeſſe jugeant qu'elle ne pourroit réſiſter à tant de paſſion, s'enfuit dans l'appartement de la Rei-

ne, de-là manda à ſon Amant qu'il obéît
: la revoir, qu'il parût ſeulement; qu'elle au-
: ſoin d'adoucir ſes maux.
Le Prince ſe mit en chemin avec une ſoumiſſion
t on n'a point vu d'exemples après lui. Il
va malade dans l'Iſle de la Jeuneſſe, & il crut
rouver des Médecins; mais il n'y en avoit ja-
is eu dans une Iſle de ce nom. Les Ris, les
ux & les Amours le reçurent, en lui jettant
roſes; il y reſpira d'abord un air qui lui ren-
la ſanté, & en même tems tous les charmes
: la douleur lui avoit fait perdre. On le con-
t au palais de la Reine du lieu, par un che-
n couvert de ces fleurs qui naiſſent dans le
mmencement du Printems: il voit une per-
ne qui avoit toutes les graces de la beauté, a-
: toute la naïveté & toute la joie de l'enfan.
Elle n'avoit que quatorze ans; elle étoit aſſi-
ſur un Trône de Jaſmin, mille Amours folâ-
ient autour d'elle; les uns l'enchainoient a-
: des fleurs d'orange, les autres en répandoient
: ſa tête, les autres la décoëffoient, & laiſ-
nt tomber ſes cheveux ſur une gorge naiſſante;
: badinoit avec ſes femmes, & leur jettoit des
irs avec une grace merveilleuſe. Ce ſpectacle
oit bien de quoi le diſtraire de ſes ſentimens
ur Florinde. La Reine de la Jeuneſſe n'étoit
int mariée, parce qu'elle vouloit un mari de
. âge & galant, & cela n'avoit pu ſe rencon-
r. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'étoit
barbon. Quelques-unes des ſuivantes de la
neſſe lui demanderent des nouvelles des ſiecles
ſés. Mais la Reine commença à le regarder fa-
ablement. Ce ſiecle de dix années, qui diſtin-
oit leur âge, diſparoiſſoit par tous les agré-
ns dont le Prince étoit rempli. Cette Reine
ublia rien pour l'engager; les paroles flateu-
, de petites actions badines, dont le ſens eſt

très-

ficile que le Prince refuſât cette dot
de lui apporter. Il oublioit peu à p
& il étoit tems qu'elle le forcât de
qu'elle étoit encore au monde. A pe
été un jour ſans voir le Prince, c
l'horreur de vivre ſans ce qu'on aim
elle s'efforça de vaincre ſes ſentimen
déja aimé ſans voir, vouloit-elle e
ſans connoître ſi elle étoit aimée c
Quinze jours ſe paſſerent dans ces ag
elle alloit y ſuccomber ; la crainte &
vinrent ſe joindre aux douleurs de
fallut ſacrifier les réflexions à l'am
voya vers le Prince, à qui on donn
de ſa part.

Si vous ſouffrez autant que moi,
à plaindre ! Je ne puis ſupporter mes
les vôtres ; je ne veux point riſqu
perdre, pour vouloir trop m'aſſurer d
aſſez, vous êtes déja digne d'être ré
avoir obéi au plus cruel de tous les
las ! je n'en connoiſſois pas bien la ri
je l'ai ſentie, & je juge que vous n
ſoutenir ; partez & revenez ; qu
ſoi !

tre inconſtant ; & malgré le goût qu'il avoit ır la Reine de la Jeuneſſe, il ſortit de l'Iſle: is comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui oit des charmes pour lui, il lut ſa proſcription s quelques Placarts qu'il rencontra en ſon che- n. La Reine promettoit à ceux qui lui livre- ent vif ou mort ſon fugitif, les mêmes faveurs elle lui avoit offertes.

Il n'en falloit pas davantage pour guérir le nce. Il précipita ſa fuite ; & il arriva aux ds de Florinde, qui le voyant revenu, n'eut ı la force d'examiner s'il avoit été fidele. Ils s'é- uſerent ; & le Prince étant devenu Roi par la ort de ſon pere, il emmena ſon épouſe dans ſes ats, où le mariage, ſelon la coûtume, finit tous agrémens de leur vie. Heureux s'ils en étoient meurés à une honnête indifférence ! mais les ns accoûtumés à s'aimer, ne ſont pas ſi raiſon- bles que les autres, & ne ſont gueres l'exemple s bons ménages. Le Prince, par oiliveté, con- à Florinde qu'il avoit eu quelque foibleſſe lé- re pour la Reine de la Jeuneſſe. Florinde lui fit ant de reproches que ſi elle n'avoit pas été ſa nme ; il en fut choqué, importuné ; il voulut n plaindre, & s'en conſoler avec les Dames de Cour ; elle l'épia, le ſurprit, l'accabla d'inju- ; enfin, perſécuté de ſes fureurs, il demanda x Fées de redevenir Roſier, & il l'obtint comme e faveur. De ſon côté, Florinde jalouſe avoit tête ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſouffrir l'odeur ne fleur qui la faiſoit reſſouvenir de ſon amour. eſt depuis ce tems-là que les roſes ont toujours nné des vapeurs.

La Reine applaudit au récit d'Inés ; Dom arlos lui donna des louanges exceſſives ; & le arquis de Lerme, par l'air dont il gardoit le ence, fit juger qu'il penſoit quelque choſe au- ſſi ux des louanges. Léonor, qui avoit eu attiré ſeu-

RIQUET A LA HO

UN grand Seigneur de Grenade
des richeſſes dignes de ſa nai
un chagrin domeſtique qui empoiſo
biens dont le combloit la fortune,
que, née avec tous les traits qui fo
étoit ſi ſtupide, que la beauté mê
qu'à la rendre déſagréable. Ses acti
rien de ce qui fait la grace ; ſa ta
déliée, étoit lourde, parce qu'il ma
me à ſon corps.

Mama (c'étoit le nom de cette
pas aſſez d'eſprit pour ſçavoir qu'ell
point ; mais elle ne laiſſoit pas de
étoit dédaignée, quoiqu'elle ne
pourquoi. Un jour qu'elle ſe promen
qui lui étoit ordinaire) elle vit ſortir
homme aſſez hideux pour paroître un
vûe donnoit envie de fuir, mais ſes
pellerent Mama : arrêtez, lui dit-il,
ſes fâcheuſes à vous apprendre, mais
gr

ous met infiniment au-deſſous de moi,
ſais que par le corps ce que vous êtes
rit. Voilà ce que j'avois de cruel à vous
ais, à la maniere ſtupide dont vous me
, je juge que je vous ai fait trop d'hon-
orſque j'ai craint de vous offenſer; c'eſt
ne fait déſeſpérer du ſujet de mes propo-
cependant, je hazarde de vous les faire.
vous avoir de l'eſprit! Oui, lui répondit
de l'air dont elle auroit dit, non. Hé
joûta-t-il, en voici les moyens. Il faut
Riquet à la Houppe, c'eſt mon nom; il
épouſer dans un an, c'eſt la condition
vous impoſe; ſongez-y, ſi vous pouvez:
répétez ſouvent les paroles que je vais vous
lles vous apprendront enfin à penſer. A-
ur un an. Voici les paroles qui vont
votre indolence, & en même tems guérir
nbécillité.

Toi, qui peux tout animer,
Amour, ſi pour n'être plus bête
Il ne faut que ſçavoir aimer,
Me voilà prête.

ſure que Mama prononçoit ces vers, ſa
ſe dégageoit, ſon air devenoit plus vif,
arche plus libre: elle les répéta. Elle
ſon pere, lui dit des choſes ſuivies, peu
le ſenſées, & enfin de ſpirituelles. Une ſi
& prompte métamorphoſe ne pouvoit être
e de ceux qu'elle intéreſſoit davantage. Les
s vinrent en foule: Mama ne fut plus ſoli-
ni au bal, ni à la promenade; elle fit bientôt
fideles & des jaloux: il n'étoit bruit que d'el-
que pour elle.
mi tous ceux qui la trouverent aimable, il

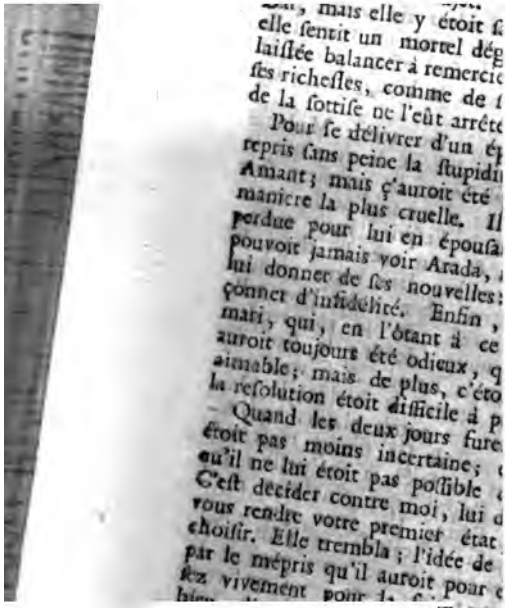
ſe, eut la préférence. (
reux du côté de la for
mere, voyant qu'ils avo
de leur fille en lui ſouh
pouvant le lui ôter, lu
ſons contre l'amour; mai
jeune & jolie perſonne, ce
bre de porter des feuilles a
aima qu'un peu davantage
de ſon Amant.

Elle s'étoit bien gardée
quelle avanture la raiſon lui
étoit intéreſſée à garder le ſi
aſſez d'eſprit, pour compr
cacher par quel myſtere il l

Cependant, l'année que lu
à la Houppe, pour appren
ſe réſoudre à l'épouſer, etoit
en voyoit le terme avec une c
eſprit, qui lui devenoit un pre
laiſſoit échaper aucune circonſta
dre ſon Amant pour jamais,
quelqu'un dont elle ne connoiſſ
té, ce qui étoit peut-être ſon n
fin quelqu'un qu'elle s'étoit enc
acceptant ſes do

& des voix ſouterraines, qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppe lui avoit fait apprendre : elle en frémit ; c'étoit le ſignal de ſon malheur. Auſſi tôt la terre s'ouvre ; elle y deſcend inſenſiblement, & elle y voit Riquet à la Houppe, environné d'hommes difformes comme lui. Quel ſpectale pour une perſonne qui avoit été ſuivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans ſon pays ! Sa douleur fut encore plus grande que ſa ſurpriſe ; elle verſa un torrent de larmes ſans parler : ce fut le ſeul uſage qu'elle fit alors de l'eſprit que Riquet à la Houppe lui avoit donné.

Il la regarda triſtement à ſon tour : Madame lui dit-il, il ne m'eſt pas difficile de voir que je vous ſuis plus deſagréable que la premiere fois que j'ai paru à vos yeux : je me ſuis perdu moi-même en vous donnant de l'eſprit ; mais enfin, vous êtes encore libre, & vous avez le choix de m'épouſer, ou de retomber dans votre premier état ; je vous remettrai chez votre pere telle que je vous ai trouvée, ou je vous rendrai maîtreſſe de ce Royaume. Je ſuis le Roi des Gnomes, vous en ſerez la Reine ; & ſi vous voulez me pardonner ma figure, & ſacrifier le plaiſir de vos yeux, tous les autres plaiſirs vous ſeront prodigués. Je poſſede les tréſors renfermés dans la terre, vous en ſerez la maîtreſſe ; &, avec de l'or & de l'eſprit, qui peut être malheureux mérite de l'être. J'ai peur que vous n'ayez quelque fauſſe délicateſſe ; jai peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous paroiſſe de trop ; mais, ſi mes tréſors avec moi ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduirai loin d'ici, où je ne veux rien qui puiſſe troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connoître ce lieu, & pour décider de ma fortune & de la vôtre.



ſoportion de ſon eſprit: elle fut effrayée de s'ê-re donnée à un monſtre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût paſſer encore un moment avec lui.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de ſa femme, & il en étoit bleſſé, quoiqu'il ſe piquât de force d'eſprit. Cette averſion lui reprochoit ſans ceſſe ſa difformité, & lui faiſoit déteſter les femmes, le mariage, & la curioſité qui l'avoit conduit hors de chez lui. Il laiſſoit ſouvent Mama; & comme elle étoit réduite à penſer, elle penſa qu'il falloit convaincre Arada par ſes propres yeux qu'elle n'étoit pas inconſtante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puiſqu'elle y étoit bien arrivée; il falloit du moins lui donner de ſes nouvelles, & s'excuſer de ſon abſence ſur le Gnome qui l'avoit enlevée & dont la vûe lui répondroit de ſa fidélité. Il n'eſt rien d'impoſſible à une femme d'eſprit qui aime. Elle gagna un Gnome qui porta de ſes nouvelles à Arada. Par bonheur, le tems des Amans fideles duroit encore. Il ſe déſeſperoit de l'oubli de Mama, ſans en être aigri: les ſoupçons injurieux n'entroient point dans ſon eſprit; il ſe plaignoit, il mouroit, mais avoir une penſée qui dût offenſer ſa Maîtreſſe, & ſans chercher à ſe guérir. Il n'eſt pas difficile de croire qu'avec ces ſentimens il alla trouver Mama au péril de ſes jours, ſi-tôt qu'il ſçut le lieu où elle étoit, & qu'elle ne lui défendoit pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux ſouterreins où vivoit Mama. Il la vit, il ſe jetta à ſes pieds, elle lui fit des choſes plus tendres encore que ſpirituelles. Il obtint d'elle la permiſſion de renoncer au monde pour vivre ſous la terre; & elle s'en fit beaucoup prier, quoiqu'elle n'eût point d'autre deſir que de l'engager à prendre ce parti.

La gaieté de Mama revint peu-à-peu, & ſa beau-

beauté en fut plus parfaite. Mais l'amour du Gnome en fut allarmé ; il avoit trop d'eſprit, & il connoiſſoit trop le dégoût de Mama, pour croire que l'habitude d'être à lui pût adoucir ſa peine. Mama avoit l'imprudence de ſe parer ; il ſe faiſoit trop de juſtice pour croire qu'il en fût digne : il chercha tant, qu'il démêla qu'il y avoit dans ſon Palais un homme bien fait qui ſe tenoit caché ; il n'en fallut pas davantage. Il médita une vengeance plus fine que celle de s'en défaire. Il fit venir Mama : je ne m'amuſe point à faire des plaintes & des reproches, lui dit-il ; je les laiſſe en partage aux hommes. Quand je vous ai donné de l'eſprit, je prétendois en jouir. Vous en avez fait uſage contre moi ; cependant je ne puis vous l'ôter abſolument, vous avez ſubi la loi qui vous étoit impoſée. Mais, ſi vous n'avez pas rompu notre Traité, vous ne l'avez pas obſervé à la rigueur. Partageons le différend : vous aurez de l'eſprit la nuit, je ne veux point d'une femme ſtupide ; mais vous le ſerez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment ſentit une peſanteur d'eſprit, que bientôt elle ne ſentit même plus. La nuit ſes idées ſe réveillerent ; elle fit réflexion ſur ſon malheur ; elle pleura, & ne put ſe réſoudre à ſe conſoler, ni à chercher les expédiens que ſes lumieres lui pouvoient fournir.

La nuit ſuivante, elle s'apperçut que ſon mari dormoit profondément ; elle lui mit ſous le né une herbe qui augmenta ſon ſommeil, & qui le fit durer autant qu'elle vouloit ; elle ſe leva pour s'éloigner de l'objet de ſon courroux. Conduite par ſes rêveries, elle alla du côté où logeoit Arada, non pas pour le chercher, mais peut-être qu'elle ſe flatta qu'il la chercheroit. Elle ſe trouva dans une allée, où ils s'étoient ſouvent entretenus, & où il la demandoit à toute la Nature. Mama lui

fit

fit le récit de ſes malheurs, & ils furent adoucis par le plaiſir qu'elle eut de les lui conter.

La nuit ſuivante, ils ſe rencontrerent dans le même lieu ſans ſe l'être marqué, & ces rendez-vous tacites continuerent ſi long-tems, que leur diſgrace ne ſervoit qu'à leur faire goûter une nouvelle ſorte de bonheur; l'eſprit & l'amour de Mama lui fourniſſoient mille expédiens pour être agréable, & pour faire oublier à Arada qu'elle manquoit d'eſprit la moitié du tems.

Lorſque les Amans ſentoient venir le jour, Mama alloit éveiller le Gnome, elle prenoit ſoin de lui ôter les herbes aſſoupiſſantes, ſi-tôt qu'elle étoit auprès de lui. Le jour arrivoit, elle redevenoit imbécile, mais elle employoit le tems à dormir.

Un état paſſablement heureux ne ſçauroit durer toujours; la feuille qui faiſoit dormir, faiſoit auſſi ronfler. Un Gnome domeſtique, qui n'étoit ni bien endormi, ni bien éveillé, crut que ſon maître ſe plaignoit: il court à lui, apperçoit les herbes qu'on avoit miſes ſous ſon né, les ôte, croyant qu'elles l'incommodoient; ſoin qui fit trois malheureux à la fois. Le Gnome ſe vit ſeul; il cherche ſa femme en furieux; le hazard, ou ſon mauvais deſtin, le conduiſit au lieu où les deux Amans ne ſe laſſoient pas de ſe jurer un éternel amour: il ne dit rien, mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure ſemblable à la ſienne; & ayant fait pluſieurs tours avec lui, Mama ne le diſtingua plus de ſon époux. Elle ſe vit deux maris au lieu d'un, & ne ſçut jamais à qui adreſſer ſes plaintes, de peur de prendre l'objet de ſa haine pour l'objet de ſon amour. Mais peut-être qu'elle n'y perdit gueres: les Amans à la longue deviennent des maris.

Léonor acheva ainſi ſon Conte; & quoiqu'il ne fût pas ſans art, & que ſa narration ne fût

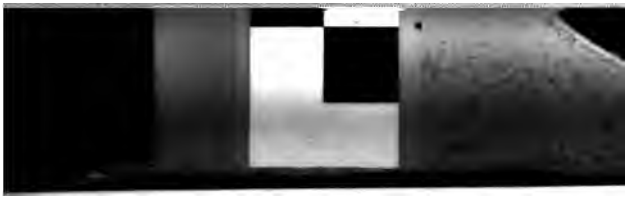
pas ſans eſprit, le Prince Roſier l'emportoit de beaucoup auprès du Marquis de Lerme : peu s'en falloit qu'il ne trouvât celui-ci ridicule, pour s'exempter de le comparer. Aucune louange ne ſortit de ſa bouche ; il ſembloit qu'il les dût toutes à Inès, & qu'il lui auroit dérobé celles qu'il auroit données juſtement à d'autres.

Léonor, outragée de ſon ſilence avec quelque ſorte de raiſon, réſolut de ſe venger de lui, en l'empêchant de parler à Inès ; elle y réuſſit par ſon application ; il la trouvoit par-tout ; ſi-tôt qu'il commençoit à parler à Inès, elle s'approchoit d'eux, & les interrompoit. La paſſion de de Lerme s'augmentoit cependant par l'obſtacle qu'il trouvoit à la déclarer ; & quoiqu'Inès en dût la premiere impreſſion à ſes charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de ſa rivale.

Il n'étoit pas poſſible qu'une paſſion auſſi violente fût ignorée de celle qui l'inſpiroit. Le Marquis de Lerme venoit tous les jours chez la Reine ; ſes yeux & ſon empreſſement marquoient ſa paſſion, même à ceux qui n'y prenoient pas d'intérêt : il étoit aimable ; ils étoient de condition à être l'un à l'autre ; on les empêchoit de s'expliquer leurs penſées, & ils ſe dédommageoient de leur ſilence par la vivacité de leurs ſentimens.

Ils furent long-tems dans cette contrainte : mais enfin, Dom Louis de Cordoue, Pere d'Inès, arriva à la Cour ; & ce fut une ſorte de ſoulagement à de Lerme, de penſer qu'il pourroit au-moins s'expliquer à lui. Mais le hazard lui donna bientôt le moyen de parler à Inès même, quoique ce fût dans une occaſion fâcheuſe.

Dom Louis de Cordoue, que le Roi avoit envoyé en Portugal, en revenoit avec la Reine, ſœur de Philippe II. Elle n'avoit point d'autre deſſein



deſſein que de voir ſon frere, & la Reine Eliſabeth, dont la beauté faiſoit beaucoup de bruit. Le Roi reçut la Reine ſa ſœur avec une magnificence extraordinaire, & il ajoûta les plaiſirs aux honneurs qu'il lui fit rendre. Il lui donna une magnifique fête à Aranjuez, où toute la Cour fut invitée: les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des caroſſes traînés par des chevaux de Naples. Léonor & Inès étoient, avec leur Gouvernante, dans un de ces caroſſes: les Cavaliers étoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portieres des caroſſes. De Lerme, voyant d'un côté un Cavalier qui parloit à Léonor, alla de l'autre pour parler à Inès; mais Léonor, plus appliquée aux diſcours de ſa compagne, qu'à ce que lui diſoit le Cavalier, faiſoit un embarras dans la converſation qui les empêcha tous de ſonger qu'ils étoient proche de la riviere qui mene à Aranjuez, & que les chevaux, malgré l'adreſſe du cocher, y étoient déja entrés par un autre endroit que celui qui étoit guéable. Inès en fut ſi troublée, qu'elle ſe mit dans le péril qu'elle vouloit éviter, & faiſant un cri, elle s'élança hors du caroſſe, & tomba dans la riviere; mais de Lerme, prompt à la ſecourir, ſe jetta après elle, & l'en retira.

Le cocher cependant ſçut manier les rênes des chevaux avec tant d'habileté qu'il les détourna de la riviere; mais quand ils en furent ſortis, ils coururent d'une telle fureur qu'il n'en fut plus le maître, & que Léonor, qui étoit dans le caroſſe, ſe trouva dans un péril auſſi grand que ſa compagne, ſans que perſonne l'en tirât, parce que le Cavalier qui lui parloit, ne put devancer les chevaux pour les arrêter.

Inès s'étoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit eue, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens étant arrivés, on la porta dans une

penſe lui de
me, qui remarqua ſon
ſans oſer lui parler. Er
je ſuis bien malheureux
ne demandois point d'au
tre conſentement au bonh
vos jours ; mais vous
dois la vie avec plaiſir,
embarraſſée de me trouver
me, lui dit-il, vous ê
vous adore, & qui n'a j
Je m'attire votre colere pe
lant, je tremble, & je m
Plus grand que celui que vo
me laiſſez pas dans l'incertitu
puis vous répondre, lui dit-e
dans ce lieu. Eh, Madame
pourrai-je vous parler ailleurs
oppoſent, & je ne vous vois
frir que je m'explique avec le
ſçauroient manquer d'approuve
vous. Et de qui mon bonhe
je ne le faiſois dépendre de vou
défends rien, lui dit-elle, que
moi davantage.
De l
avec

De Lerme la quitta, pour chercher dequoi la ramener à Madrid, où elle vouloit retourner, parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Fête; mais Dom Louis, ayant appris qu'elle étoit tombée, venoit la chercher lui-même, & l'y fit conduire.

De ſon côté il avoit ſecouru Léonor, en ſe mettant ſur le paſſage des chevaux, qu'il avoit arrêtés. La reconnoiſſance de Léonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru; ſon trouble avoit augmenté ſa beauté, & il n'y avoit pas été inſenſible. Il retourna à Aranjuez, où il s'attacha le reſte du jour à lui parler; & Léonor, concevant l'eſpérance de ſe venger d'Inès & de de Lerme, ſi elle rendoit Dom Louis amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'eſprit, pour ſe rendre maîtreſſe du ſien.

Dom Louis avoit pour l'amour un panchant que cinquante ans n'avoient pu affoiblir, & il avoit aſſez de fortune pour pouvoir attendre un heureux ſuccès dans ſes deſſeins.

Le Marquis obtint aiſément de lui la permiſſion de prétendre à ſa fille; mais auſſi-tôt que Léonor apprit cette nouvelle, elle tourna l'eſprit de Dom Louis avec tant d'art, qu'il delibéra long-tems ſur ce mariage après l'avoir approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant ils ſe parloient chez la Reine, ils avoient du-moins le ſoulagement de s'affliger enſemble.

Inès, à la faveur du mariage, s'étoit accoûtumée à entendre parler d'amour; elle avoit même appris à répondre en la même langue. Léonor interrompoit moins ſes diſcours, parce que Dom Louis l'occupoit, & que, voulant s'emparer de ſon eſprit pour leur nuire, elle avoit de longues converſations avec lui.

On ne reſpiroit que la joie, & on ne cher-

& Léonor, curieuſe de ce qui en arrive
gea à ſe rencontrer, s'il ſe pouvoit, ave
quis de Lerme: elle conſeilla à Inès, d'
lui qui l'aimeroit le mieux, c'étoit l'avis
quis; & ſelon les regles du jeu, il d
fête à Léonor. La fête fut magnifiq
lante, une partie de la Cour y étoit; n
put ſe contraindre au point de n'en
preſque tous les honneurs à Inès, quoi
nor eût lieu de les attendre: auſſi ne fu
maîtreſſe de ſon dépit. En vérité,
de Lerme, ſi on m'avoit demandé des
vous, je vous euſſe conſeillé de donner
à Inès plutôt qu'à moi. On doit tout
à un Amant, lui dit-il: vous n'ignorez
j'aime Inès; elle eſt ici.

Il pouvoit parler de ſon amour, puiſ
Louis lui avoit permis de prétendre à
mais il en parloit à une Amante. Jama
férence qu'il donna à Inès ne lui avo
ſenſible; & quoiqu'elle n'en eût poin
il n'en étoit pas venu juſqu'à la lui déc
le trouva même de l'incivilité à dire à u
perſonne, qu'il avoit de l'amour pour u
Dans la ſuite il parut ne pas faire d'

tendreſſe qu'elle ſentoit encore pour de Lerme, laiſſoit dans ſon cœur, malgré elle, l'eſpérance de l'épouſer, s'il pouvoit ſe rebuter par les obſtacles qu'elle apportoit à ſon mariage avec Inès; mais enfin le dépit s'emparant de ſon eſprit, ne lui laiſſa plus l'envie de ſe venger.

Dès le lendemain elle dit à Dom Louis, qu'elle l'épouſeroit, à condition qu'il déclarât ouvertement aux de Lermes, que leur alliance ne lui étoit plus agréable, & qu'il engageât Inès au Baron de Silva, ſon frere.

Ce Baron, dont l'eſprit ni le cœur n'avoient aucune délicateſſe, ne put cependant être inſenſible à la beauté d'Inés. La penſée d'épouſer une perſonne ſi charmante, fit naître dans ſon ame une ſorte d'amour qui n'avoit que des deſirs.

Dom Louis étoit trop amoureux, pour n'accepter pas la propoſition quelle qu'elle pût être; de ſorte qu'il défendit à ſa fille de parler jamais au Marquis de Lerme, & qu'il lui commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il lui deſtinoit pour époux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inès ſentit à ce revers. L'ordre étoit ſi terrible, qu'elle eut la force d'y déſobéir en partie, & bien qu'elle crût être réſolue à ne plus voir le Marquis de Lerme, elle ſentit bien qu'elle ne pourroit jamais ſe réſoudre à épouſer le Baron de Silva. Ce n'eſt pas que le premier de ces maux ne lui parût très-grand; mais toujours elle eſperoit trouver quelque conſolation dans le mérite de ſa conſtance.

Après avoir paſſé la nuit dans les larmes, Inès fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine; & en traverſant une galerie qui y conduiſoit, elle trouva le Marquis de Lerme, à qui Dom Louis avoit fait ſçavoir ſes intentions.

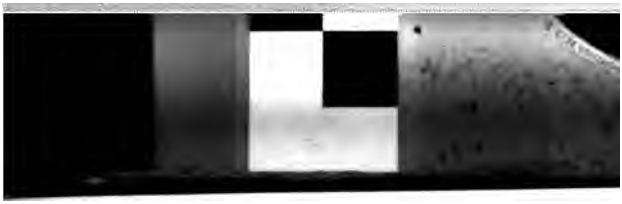
Il étoit venu là dans l'eſpérance de la rencon-

[illegible] épouſe le Barc
Silva ! s'écria douloureuſe
rien à vous dire, ajoût
reſpect, ſinon que je
C'eſt me preſcrire ce
Inès ; & vous verrez à q
té. Là-deſſus elle le qui
rer davantage en ce lieu
ſurpriſe.

Inès ſe jetta aux pieds
plia de vouloir bien ſe ſerv
l'empêcher d'épouſer le Bar
nor l'avoit prévenue en fa
ce ne fut qu'en verſant un to
nès obtint de la Reine, qu
mier engagement, elle oblig
accorder un délai de quelques

De Lerme & Inès, ne po
trouverent les moyens de s'écri
mée Mathilde, qui étoit abſol
ce plaiſir innocent produiſit un
ture.

Le Prince Dom Jean d'Au
tenu pour le fils de Quiciada
Philippe II. pour fils de Cha
reconnoiſſance ſe fit à Val
à la chaſ



quand on lui vint dire que le Roi arrivoit avec le Prince Dom Jean. Elle alla juſqu'à la porte les recevoir, & tout le monde l'ayant ſuivie, chacun s'empreſſoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confuſion, celle qui faiſoit tenir à de Lerme les Billets d'Inés, crut pouvoir lui en rendre un ſans qu'on le remarquât; de ſorte que s'avançant vers lui & lui ayant parlé, elle le lui donna : il le prit; & le mit dans ſa poche avec précipitation, en attendant qu'il pût ſortir pour le lire; mais le Baron de Silva, qui n'étoit pas loin de-là, & qui examinoit toutes ſes actions avec l'application d'un rival, approcha, & la preſſe redoublant, il tira adroitement le Billet de la poche de de Lerme. Ce Marquis ſortit quand il put ſe débarraſſer de la preſſe, & paſſa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inés : mais quelle fut ſa douleur lorſqu'il ne la trouva plus! Le Baron de Silva, qui s'en étoit ſaiſi, la liſoit dans une autre allée, & y trouva ces paroles.

Je trouve toujours dans vos Lettres une reconnoiſſance qui me bleſſe, & qui ne me promet qu'une foible idée de votre paſſion. Il eſt vrai que pour vous j'ai réſiſté aux volontés de mon pere, & vous m'en paroiſſez toujours ſurpris. Qu'il me ſeroit cruel d'en avoir tant fait, ſi vous ne vous y étiez pas attendu! Quand vous m'êtes ſi obligé de ma conduite, vous ne me l'êtes point aſſez de mes ſentimens; il s'en faut même beaucoup que vous ne les connoiſſiez : vous ne ſentez point combien j'ai dû m'oppoſer à ce qui peut m'empêcher d'être à vous. Je ſuis encore offenſée de vos craintes ſur l'avenir. Pourquoi voulez-vous que le Baron de Silva décide d'une choſe dont j'ai déja décidé en votre faveur? Ne ſçauriez-vous vous aſſurer ſur mon cœur & ſur mon courage? Laiſſez-moi le ſoin d'é-

d'éviter ce mariage, ſans qu'il vous en coûte rien; vous aurez plus de plaiſir à vous en fier à moi, & je vous en aurai plus d'obligation.

Le Marquis de Lerme, qui étoit dans une furieuſe inquiétude de ne pas trouver cette Lettre, retourna ſur ſes pas, & rencontra le Baron de Silva, comme il liſoit avec beaucoup d'application & de colere. De Lerme, s'approchant doucement, le ſurprit; il étoit aſſez près de lui pour reconnoître l'écriture d'Inès, & il lui demanda, qui lui avoit mis cette lettre entre les mains. Le Baron, qui liſoit l'endroit où l'on parloit de lui, répondit à de Lerme, qu'il acceptoit ce défi dont Inès avoit peur. De Lerme, à qui il étoit de la derniere importance de reprendre la Lettre d'Inès, la lui arracha des mains, & lui dit, qu'après cela il étoit prêt de lui en faire raiſon en lieu propre pour ſe battre. Mais Silva, outré de colere, tira l'épée; & malgré le reſpect du lieu, lui en donna un grand coup avant qu'il pût le parer. Cependant de Lerme eut encore la force de tirer ſon épée, & d'en percer le bras droit du Baron, qui laiſſa tomber la ſienne de la douleur qu'il ſentit. De Lerme ſe mit en devoir de la ramaſſer; mais, étant affoibli par le ſang qu'il perdoit, il tomba de maniere qu'il étoit caché ſous lui. Il tint néamoins ſon épée entre ſes mains; & Silva la lui voulant arracher, reçut un coup au viſage, qui le fit entrer dans une fureur extréme.

Ce combat ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes, ſi beaucoup de gens ne fuſſent accourus, & n'euſſent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat, & il n'auroit pas été excuſable envers le Roi de s'être battu dans ſon Palais, & preſque ſous ſes yeux; de ſorte que Dom Louis, étant un de ceux qui étoient venus au bruit, le fit ſauver par une petite porte qu'il trou-

uva ouverte. Comme tout le monde avoit ivi le Prince Dom Jean, & que la maiſon de om Louis n'étoit pas éloignée, il fut aiſé au iron de Silva d'y aller, ſans être vu que de fort u de gens. On mit le premier appareil ſur ſes aies, qui n'étoient pas dangereuſes, & le ſoir le tranſporta à un lieu moins connu. Cependnt le Marquis de Lerme, ayant perdu beaucoup ſang, demeura étendu ſur la place, & le bruit ourut qu'il étoit mort. Inès, dont les chagrins avoient point ceſſé depuis long-tems, ne put ſoutir cette derniere attaque, & s'évanouit entre les as d'une fille de la Reine. Léonor même ne fut s inſenſible à cette nouvelle, & ſe trouva heureuſe apprendre que ſon frere étoit bleſſé, pour pouir cacher ſon déſordre.

On tranſporta le Marquis de Lerme, & on pperçut qu'il n'étoit pas ſans vie. Le Roi téoigna une grande colere de ce qu'il avoit tiré épée ſi près de lui. Il ordonna au Duc de Lerme ſon pere, de lui répondre de ſa perſonne ſqu'à ce qu'il fût guéri. Les Médecins ne trourent pas ſa plaie dangereuſe, & ſes amis tâerent d'adoucir l'eſprit du Roi, en lui reréſentant que ſon crime n'étoit que d'avoir dendu ſa vie.

Le Prince Dom Jean, qui l'avoit connu à Tode, s'employa pour lui avec beaucoup d'ardeur; ais il ne put empêcher que le Roi ne relegûât Marquis à Alcala. Le Baron de Silva, ſçachant ien qu'il étoit le plus coupable, partit ſécrettenent de Madrid, où il épouſa une fille dont il evint amoureux, qui étoit d'une naiſſance fort iſproportionnée à la ſienne. Comme ce qu'il voit ſenti pour Inès étoit moins une paſſion u'un deſſein de l'épouſer, ce deſſein, quoique ormé, n'avoit pu ſe ſoutenir contre l'abſence.

Léo-

ce n'étoit pas la voir
Le Prince Dom Je
l'y visiter ; & l'amitié
lé, si un Amant pouvo
tresse. La liaison de
de Lerme avoit comm
avoient appris leurs e
de, l'Ecole de tous l
Cour.

Dom Jean, qui en
encore que le fils de Q
que de Lerme l'eût distin
re son ami ; & depuis q
fils de Charles Quint, il
dé que sur le même pied.
été cinq ou six mois à Al
moit des rebellions nouvell
Le Prince Dom Carlos avc
aller à la tête des troupes q
mais le Roi, qui ne vouloi
de tant de forces, de peur
pouvoir, donna le comma
au Duc d'Albe. Le Marquis
signalé sa valeur en plusieurs
& sur-tout le Prince Dom Je
casion pour deman

roit pour elle une eſpece de gêne, à la vérité moins cruelle que l'abſence, mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier; elle le ſouhaita, & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fut point aſſez, la fortune leur manqua. De Lerme partit avec le Duc d'Albe, & il fut heureux dans tous les emplois que ce Général lui donna. Les rebellions de Flandre ſe calmerent pour quelque tems, par la ſévérité du Duc d'Albe, qui fit arrêter les Comtes de Horn & d'Egmond, chefs de la révolte.

Le Duc d'Albe, ayant établi une eſpece de tranquillité, renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes, & demeura encore en Flandre, pour maintenir ce qu'il avoit fait.

De Lerme revint à Madrid, & y trouva de triſtes changemens. La Princeſſe d'Eboli, ne pouvant plus ſouffrir l'indifférence de Dom Carlos, commença à le haïr cruellement, & prit ſoin d'inſpirer ce ſentiment à ſon mari : il avoit déja beaucoup de panchant à nuire au Prince, parce qu'ayant été ſon Gouverneur, il l'avoit toujours traité ſi durement, qu'il l'auroit craint pour Maître. Ils concerterent de le perdre : ils firent comprendre au Roi, que ce Prince avoit des liaiſons criminelles avec la Reine; & l'on ſçait que Philippe II. qui étoit d'un naturel violent & impitoyable, condamna à la mort ce fils unique, qui choiſit pour ſupplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de tems aprés, la Reine, à ce qu'on penſa, ne fut pas exempte de ſes fureurs : il la fit empoiſonner, quoiqu'elle fût groſſe. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort. Il trouva Philippe II. dans un état aſſez tranquille pour lui donner audience, & pour raiſonner avec lui ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Flandre : il fut même ſi malheureux dans cette conférence, qu'il plut à ſon Maî-

Maître ; lequel étant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort d'Eliſabeth, l'honora de cet emploi : il le chargea auſſi de faire un Traité ſecret avec Charles IX. & Catherine de Médicis contre les Huguenots, qui avoient pour Chefs des perſonnes conſidérables.

De Lerme reçut cette marque d'eſtime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher ſous les dehors de la reconnoiſſance. Il falloit encore s'éloigner d'Inès : il mettoit au même rang ſa diſgrace paſſée, & les honneurs dont elle étoit ſuivie ; & ils lui paroiſſoient un long enchaînement de malheurs. Le déſordre où étoient toutes choſes par la mort de la Reine, lui fit trouver le moyen de voir Inès, & la veille de ſon départ il ſe gliſſa le ſoir dans un cabinet où elle étoit ſeule. D'abord Inès fut ſurpriſe de voir de Lerme dans ce lieu, & les ſuites fâcheuſes pour ſa réputation que pouvoit avoir cette entrevûe ſe préſenterent à ſon eſprit ; mais ces réflexions céderent au plaiſir de le voir & de lui parler.

Ils ſe rendirent un compte exact de tous les ſentimens qu'ils avoient eus dans leurs diſgraces, & ils virent bien, à la maniere dont ils s'aimoient, qu'ils s'aimeroient toujours ; mais ils ne laiſſerent pas de s'en demander mutuellement des aſſurances. Vous ne doutez point de la ſincérité de mon cœur, je ne doute point de la ſincérité du vôtre, dit le Marquis à Inès. Mais enfin, dites-moi que jamais je ne le perdrai. Vous ferez plus d'une conquête. Il va renaître des Barons de Silva. Pourrez-vous toujours réſiſter aux volontés d'un pere ? Répondez-moi des événemens ; ſongez que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime, je ne vous verrai point, & un preſſentiment cruel me fait appréhender encore mon retour autant que je le ſouhaite. Hé ! quand on eſt aimé comme vous l'êtes, qu'a-t-on

on à craindre ? lui répondit Inès. C'eſt mon bonheur qui fait mon inquiétude, lui dit-il. Je ſais tout ce que vous valez : je me ſuis attaché à vous ſans réſerve ; & s'il falloit m'en ſéparer, que me reſteroit-il, quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos ſentimens ? Vous aurez encore long-tems ces allarmes, lui dit-elle, ſi vous les avez tant que vous ſerez aimé : mais, connoiſſez-moi ; fiez-vous à mon cœur, à mes ſentimens, & plus que tout à vous-même. Hé ! qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t-il quelqu'un dans le Monde qui ne le doive raſſurer ? S'il ne faut que répondre des événemens, croyez que votre abſence m'a trop bien fait connoître le ſupplice de vivre ſans vous ; & que ſi je n'avois l'eſpérance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie : & ne voyez-vous pas que je ne puis jamais changer ? Le préſent vous eſt un gage de l'avenir.

Ils s'entretinrent encore long-tems, & ils eurent le loiſir de s'expliquer toutes leurs penſées. Cependant, quand ils ſe furent quittés, ils retrouverent beaucoup de choſes qu'ils avoient oublié de ſe dire. De Lerme ſortit ſans être vu de perſonne, & le lendemain il partit pour aller en France.

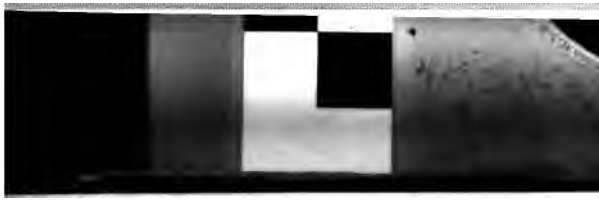
On fit de magnifiques obſéques à la Reine, & toutes les filles d'honneur furent congédiées. Inès revint à la maiſon de Dom Louis. Il la traita en fille déſobéiſſante : il lui donna ſa chambre pour priſon, & elle ne voyoit perſonne à qui elle pût confier ſes douleurs : mais c'étoit fortifier ſa paſſion, que de lui ôter tout ſecours : elle y penſoit ſans ceſſe, & jamais elle n'avoit tant aimé de Lerme, que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

Elle fut quelques mois dans cet état ; mais enfin

deſſein que de voir ſon frere, & la Reine Eliſabeth, dont la beauté faiſoit beaucoup de bruit. Le Roi reçut la Reine ſa ſœur avec une magnificence extraordinaire, & il ajoûta les plaiſirs aux honneurs qu'il lui fit rendre. Il lui donna une magnifique fête à Aranjuez, où toute la Cour fut invitée: les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des caroſſes traînés par des chevaux de Naples. Léonor & Inès étoient, avec leur Gouvernante, dans un de ces caroſſes: les Cavaliers étoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portieres des caroſſes. De Lerme, voyant d'un côté un Cavalier qui parloit à Léonor, alla de l'autre pour parler à Inès; mais Léonor, plus appliquée aux diſcours de ſa compagne, qu'à ce que lui diſoit le Cavalier, faiſoit un embarras dans la converſation qui les empêcha tous de ſonger qu'ils étoient proche de la riviere qui mene à Aranjuez, & que les chevaux, malgré l'adreſſe du cocher, y étoient déja entrés par un autre endroit que celui qui étoit guéable. Inès en fut ſi troublée, qu'elle ſe mit dans le péril qu'elle vouloit éviter, & faiſant un cri, elle s'élança hors du caroſſe, & tomba dans la riviere; mais de Lerme, prompt à la ſecourir, ſe jetta après elle, & l'en retira.

Le cocher cependant ſçut manier les rênes des chevaux avec tant d'habileté qu'il les détourna de la riviere; mais quand ils en furent ſortis, ils coururent d'une telle fureur qu'il n'en fut plus le maître, & que Léonor, qui étoit dans le caroſſe, ſe trouva dans un péril auſſi grand que ſa compagne, ſans que perſonne l'en tirât, parce que le Cavalier qui lui parloit, ne put devancer les chevaux pour les arrêter.

Inès s'étoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit eue, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens étant arrivés, on la porta dans une



ne lui laiſſer pas goûter ce douloureux plaiſir dans toute ſa pureté ; & elle avoit à y mêler la crainte de ne pouvoir pas lui paroître auſſi fidele qu'elle le lui avoit promis. Elle demanda du tems pour ſe réſoudre à ce mariage ; & comme on ne lui donna que huit jours, elle chercha le moyen de les employer à ſe mettre en ſureté. Un Couvent lui parut le ſeul azile contre ſon pere. C'étoit, il eſt vrai, renoncer au Marquis pour jamais ; mais c'étoit n'être à perſonne : & elle lui écrivit cette Lettre.

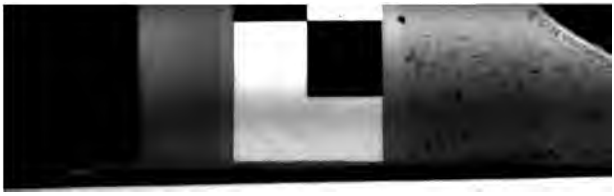
L'autorité de mon Pere l'emporte ſur mes promeſſes, mais non pas ſur ma paſſion : il veut me forcer à un mariage. Pour éviter une ſi cruelle deſtinée, je prens la réſolution de me retirer dans un lieu où je n'aurai point d'autre bien que de penſer à vous en liberté ; & je le préfere à tous les autres biens du monde.

Inès, voyant que ſes larmes & ſes prieres étoient inutiles, feignit d'accepter le parti qu'on lui propoſoit, afin d'avoir plus de liberté de ſuivre ſon deſſein ; & la veille du jour deſtiné pour ſon mariage avec le Comte de las Torrès, elle ſortit avec l'une des filles qu'il lui avoit déja données pour la ſervir, & qu'elle avoit gagnée par ſa douceur ; & elles allerent à une maiſon de Religieuſes, dont la ſœur de Dom Louis étoit Abbeſſe.

La tante d'Inès lui avoit toujours témoigné une amitié particuliere ; & la voyant venir à elle toute en pleurs lui demander ſa protection, elle ne la lui refuſa pas.

Elvire (c'étoit le nom de cette fille qui avoit ſuivi Inès) alla dire au Comte, que ſa Maîtreſſe étoit réſolue de ne point revenir, & de ſe faire Religieuſe. Las Torrès demeura ſurpris, & alla à l'heure même chercher Dom Louis, pour lui en apprendre la nouvelle. Ce pere, qui voulut être obéi,

...oit jamais, qu'Inès
Il ſe préſenta bien-
Inès. Le Marquis
ferme dans ſon devoir
loit être perdue pour
il partit de France, m
les mains d'un homme
ſans conſidérer qu'il fai
couta que ſon amour.
La diligence qu'il fit
qui l'empêcha d'arriver a
chagrin le firent tomber
de ſon départ le devança
lippe II. étoit trop ſév
faute de cette nature; &
dureté naturelle, il le fit
drid, & lui fit faire ſon
d'Etat. Dom Louis de
Chef, las Torrés tenoit le
autorité avec leur crédit le
ſa deſtinée. Sa mort, ou
étoient les peines qu'on lui
mort étoit proportionnée à
& devoit effrayer ceux qui
de manquer à leur devoir.
le étoit proportion...



ſi elle ſe réſolvoit à épouſer le Comte de las Torrès, ils ſe joindroient pour adoucir l'Arrêt qui ſe devoit rendre contre de Lerme.

Inès n'étoit point à l'épreuve de telles menaces, ſa réſiſtance fut à bout; & quoiqu'elle penſât que ſa conſtance, toute mortelle qu'elle auroit été pour de Lerme, lui ſeroit plus agréable que la vie qu'elle vouloit lui conſerver, c'étoit pourtant ſon plus preſſant devoir que de le ſauver.

Elle dit à ſon pere que, puiſqu'il avoit contribué lui-même à faire naître ſon inclination pour de Lerme, elle lui avouoit que la ſeule vûe de le tirer de péril pouvoit la déterminer; & qu'ainſi, pour épouſer las Torrès, elle attendroit que la vie de de Lerme fût en ſureté.

Léonor ne haïſſoit pas aſſez de Lerme, pour vouloir ſa mort. Sa longue priſon, qui étoit la ſeule grace qu'on lui pût faire, la mettoit hors d'état de ſonger à un mariage avec lui; de ſorte qu'elle donna parole à Dom Louis de l'épouſer le même jour qu'Inès épouſeroit las Torrès.

Le Conſeil ſe tint, quelques Juges opinerent à la mort; mais par le moyen de Dom Louis & de las Torrès, la pluralité des voix n'alla qu'à la priſon perpétuelle.

Dom Louis épouſa Léonor, & Inès épouſa le Comte de las Torrès, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles deſirs, ils augmenterent par ſon bonheur.

Lorſqu'Inès eut épouſé le Comte de las Torrès, & qu'elle ſe vit hors d'état de pouvoir jamais être à de Lerme, ni même de penſer à lui ſans ſcrupule, elle fut ſurpriſe de s'être jettée elle-même dans cet abîme. La différence de ſes malheurs préſens, & de ſes malheurs paſſés, lui parut très-grande; tout importunoit ſon eſprit,

... lui devoient ét...
té qu'avec elle-même
qu'un amour ſi malhe
pendant, vaincue par
le n'avoit jamais décou
pouvoit ſoutenir la vûe
ſée par ſon inclination
le la lui avoua, en s'e
faiſoit appercevoir qu'
excuſable.

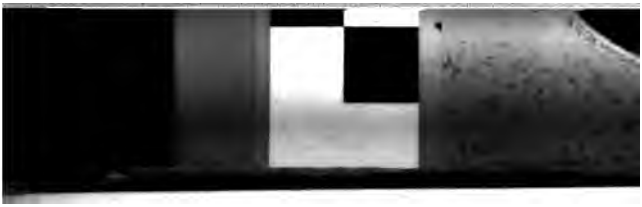
Le Marquis de Lerm
drid. Il y étoit priſon
la derniere rigueur; on
ſonne, ni recevoir aucu
ignoroit abſolument la
un cruel redoublement à
rude de ce qui regardoit
teſſe de las Torres, de ſ
ment affligée des peines
ſes yeux étoient toujours
vire, avec qui elle s'étoi
tenir de ſa paſſion, cherch
voit conſoler, & bien-tôt
ſions de la ſervir. Le frere
pour garder de Lerme en l'a
Château où il étoit enferm
comm...

, pourvu que la volonté ne manquât pas. Ces
ours étonnerent d'abord la vertu de la Com-
:; elle les rejetta même comme chimériques;
iite elle s'accoûtuma à les ſouffrir comme
. Les malheurs où de Lerme étoit réduit pour
oir aimée, demandoient qu'elle les adoucît,
par pitié, & par juſtice, quand même l'a-
ur n'y auroit pas eu de part. Peu à peu elle
vint à n'être plus embarraſſée que de la diffi-
té de réuſſir. Alors Elvire lui apprit que ſon
e étoit en pouvoir de lui rendre ſervice. Ce
encore un nouvel obſtacle pour Inès, que
facilité de manquer à ſon devoir; mais ſi le
jet lui avoit plu étant impoſſible, il lui plut
in étant aiſé. Elle voulut écrire à de Lerme,
is par où commencer? Comment lui dire, au
lieu de tout ce qu'il ſouffroit, qu'elle n'avoit
éviter d'être à un autre? Les lettres ſuffi-
nt-elles pour l'excuſer dans une telle conjonc-
e? Que dira-t-il, ma chere Elvire, s'écrioit-
:, de ce que je n'aurai pu lui garder mes
meſſes? Il me croira foible & légere, malgre
que je lui écrirai; & puis-je trouver des ter-
s raiſonnables pour accorder mon mariage a-
: mes ſentimens?

Elvire voyant par cet embarras, qu'elle avoit
is d'envie de voir de Lerme que de lui écrire,
chercha qu'à la favoriſer.

La Comteſſe, après être convenuë avec elle-
!me, qu'une lettre mettroit de Lerme dans un
is cruel état que celui dont elle le vouloit ti-
, réſolut de le voir, s'il ſe pouvoit, dans la
ſon: il méritoit cette faveur, autant par ſes
lheurs, que par les ſentimens qu'elle avoit pour
i; il avoit des lettres d'elle, qu'elle ſe dit qu'il
oit de ſon devoir de redemander. Enfin elle
it trouver des raiſons de vertu, dans ce que l'a-
our ſeul lui faiſoit entreprendre.

ne regarda ce
Voici le dernier jo
elle, je vais lui ôter
je ne puis ſouffrir la
dreſſe; c'eſt bien aſſez
combattre la mienne.
Elle envoya Elvire
paroit à la voir, &
ſon mariage; mais il é
à la fortune de de Le
Le Prince Dom Jean
moyens de le ſervir, av
tranſports de Philippe I
ment, il avoit été quelq
même feint d'oublier ſo
la colere du Roi, afin d'
lui faire perdre; & la co
Jean fit naître au Roi l'e
me ce priſonnier ſur ce q
négocier en France: inſen
cuſer ſur la violence des
faire pardonner les fautes d
fait pour la premiere fois.
ré la paſſion de de Lerme po
douteux que l'amour n'eût
Roi avoit toujours aimé



demander ſi Inès n'étoit point mariée ; en quel lieu elle étoit ; enfin ſi elle l'aimoit encore. Elvire, qui ſçavoit que ſa Maîtreſſe ſe réſervoit de lui apprendre elle-même une nouvelle ſi cruelle qu'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une perſonne chere, lui dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour : & enfin, comme il la preſſoit ſur le mariage d'Inès, & que c'étoit avouer que de ne pas répondre, elle lui dit qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole l'ayant raſſuré, il ne ſongea plus qu'à la voir.

Comme la Comteſſe de las Torrès étoit réſolue de lui parler dans le jour, Elvire demanda à de Lerme, s'il pouvoit la ſuivre dans le lieu qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin de-là ? De Lerme l'ayant aſſurée que ſon unique ſoin étoit de voir Inès, il envoya ſupplier le Prince Dom Jean, qui lui avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Philippe II. l'après-dîner, de vouloir bien lui donner auſſi ce matin pour être plus en état de ſe préſenter devant lui ; il ſe laiſſa conduire par Elvire dans un appartement dont elle diſpoſoit, parce que les Maîtres étoient abſens.

Un de ſes domeſtiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de ſecret, du conſentement même d'Inès, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui lui ſeroit preſcrite par Dom Jean.

Lorſqu'Elvire ſe fut aſſurée du Marquis de Lerme, & qu'elle eut dit à la Comteſſe de las Torrès qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit maîtreſſe de l'aller trouver, tous ſes combats redoublerent ; &, ſur le point de partir, elle vit qu'elle n'étoit pas encore réſolue. Cette démarche lui parut terrible ; & un preſſentiment de diſgrace, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, la retarderent ſi long-tems, que le Comte de las Torrès revint chez lui avant qu'elle fût ſortie : il lui

dit qu'il alloit ce jour-là donner quelques ordres de la part du Roi à celui qui avoit la conduite des bâtimens de l'Eſcurial.

Cette maiſon eſt à ſept lieues de Madrid : ainſi il l'aſſura qu'il ne reviendroit que le lendemain, & il la laiſſa maîtreſſe de donner au Marquis de Lerme plus de tems qu'elle n'avoit cru pouvoir lui en donner. Les ſcrupules revinrent en foule dans l'eſprit de la Comteſſe : mais elle ſe ſentit entraînée avant que de les avoir vaincus ; & avant que d'être bien déterminée à partir, elle partit cachée ſous les habits d'Elvire, & elle s'achemina ſeule & tremblante vers le lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire demeura dans la chambre de ſa Maîtreſſe, afin de dire au Comte, s'il revenoit par quelque raiſon imprévûe, que la Comteſſe étoit endormie dans ſon cabinet. Heureuſement la Comteſſe n'avoit été connue de perſonne, & elle arrivoit en la maiſon marquée.

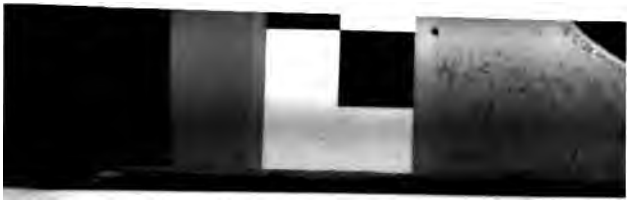
Mais elle avoit été retenue ſi long-tems, qu'il étoit l'heure où de Lerme devoit aller au Palais, & qu'elle trouva celui qui venoit l'avertir que le Prince Dom Jean l'attendoit pour le préſenter au Roi. La Comteſſe, voyant le tort qu'elle avoit eu par ſes retardemens, voulut le réparer en obligeant de Lerme à partir promptement. Elle pouvoit diſpoſer du reſte de la journée. Comment dire à de Lerme en un mot, qu'elle étoit mariée à las Torrés ? Comment ſe priver elle-même du plaiſir de s'en plaindre, & de l'en conſoler, puiſqu'elle lui devoit parler pour la derniere fois ? Elle lui dit de partir ; & voyant qu'il étoit effrayé de la propoſition, qu'il perſiſtoit à demeurer, & qu'il l'aſſuroit qu'auprès de lui rien ne pouvoit ſe meſurer avec le plaiſir de la voir, & que même il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part de Dom Jean, elle lui dit, que s'il partoit à l'inſtant, elle l'attendroit dans ce lieu. Il réſiſta en-

encore, & il ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner. Enfin, charmée de cette tendreſſe, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvénient, & que Dom Jean ne ſe laſſât de l'attendre ; & elle lui proteſta, que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle ſortiroit de cette maiſon pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au-moins quelque mot qui le conſolât : elle lui dit, quoiqu'avec timidité, qu'elle faiſoit un aſſez grand pas pour être diſpenſée de l'aſſurer de ſes ſentimens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inès n'étoit point mariée : il étoit en repos là-deſſus, & il alla chez le Roi avec quelque ſorte de ſatisfaction ; mais ils trouverent d'abord un obſtacle, qui penſa rompre toutes leurs meſures. La Comteſſe de las Torrès, qui vouloit demeurer une partie du jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un ſecret qui lui étoit inconnu, & qui n'étoit ſçu que du maître de la maiſon. La choſe eſt aſſez ordinaire parmi les Eſpagnols, que la jalouſie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes : elle balança ſi elle devoit demeurer ; mais ſes malheurs ne devoient pas être bornés-là, & elle courut au devant de ſon deſtin : elle n'avoit pas le loiſir de faire une mûre délibération. Cette occaſion perdue ne ſe pouvoit recouvrer ; le plus grand pas étoit fait : de ſorte que, déterminée par ſon cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de ſe preſſer de revenir. Il n'étoit pas néceſſaire qu'elle le lui ordonnât ; & il vola, pour ainſi dire, chez le Roi, afin d'en être plutôt de retour.

Cependant la Comteſſe demeura dans un état qui ne peut s'exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des réflexions, elle penſa une partie de ce qu'elle avoit déja penſé avant que de venir ; mais il étoit différent d'y

ſonger quand les pas étoient à faire, ou quand ils étoient faits. Elle penchoit déja vers le repentir. Les momens lui paroiſſoient d'une longueur inſupportabl, elle craignoit alors que de Lerme ne fût pas maître de ſon retour, comme leurs deſirs & une conjoncture preſſante le leur avoient perſuadé; enfin, elle craignit que l'abſence n'eût rallenti la paſſion de de Lerme, & qu'il n'eût plus le même empreſſement, quoiqu'elle eût été convaincue du contraire par ſes yeux. Les Amans malheureux ne le ſeroient pas aſſez, s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit déſeſperer.

Dom Jean préſenta de Lerme au Roi, qui, après lui avoir pardonné, ne laiſſa pas de le recevoir avec un viſage ſévere. De Lerme croyoit ſortir promptement; mais le Roi lui dit qu'il le retenoit pour toute la journée, & qu'il vouloit l'entretenir à fond ſur les affaires de France. Paſſez dans mon cabinet, lui dit-il avec un ſourire grave; je ne crois pas qu'en ſortant de priſon il vous ſoit bien dur d'être enfermé une après-dînér avec moi. De Lerme frémit de cet ordre: la mort lui auroit été moins cruelle; il ne ſçavoit comment ſe tirer de ce pas. La Comteſſe lui avoit dit de revenir promptement, & elle ne pouvoit ſortir du lieu où elle étoit, ſans qu'il lui en ouvrit la porte. Réſiſter à Philippe II. & ſe faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer; les prétextes étoient impoſſibles à trouver dans le trouble où il étoit, & n'auroient pas été reçus: la vérité ne ſe pouvoit dire ſans indiſcrétion; tout le monde connoiſſoit la perſonne dont il étoit amoureux. En cette extrémité, il regarda de toutes parts ſi Dom Jean étoit parti; & ne le voyant plus, ni aucun de ſes amis, hors le Comte de las Torrès, qui étoit retourné chez le Roi avant



avant que d'aller à l'Eſcurial, il s'addreſſa à lui: il l'embraſſa, tandis que le Roi avoit la tête tournée; il lui mit la clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de paſſer par la maiſon qu'il lui déſigna, d'ouvrir ſeulement la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reſte.

De Lerme ignoroit juſqu'au nom de celui qu'Inès avoit craint d'épouſer; elle ne le lui avoit point nommé lorſqu'elle lui avoit écrit; parce qu'elle étoit réſolue de ſe mettre dans un Couvent.

Le Comte de las Torrès l'aſſura qu'il lui rendroit cet office comme il le déſiroit. Ces ſortes de ſervices ſe rendent quelquefois en Eſpagne avec aſſez de fidélité: il étoit plus propre qu'un autre à cet emploi; & le peu de vivacité de ſon eſprit lui ôtoit la curioſité des intrigues amoureuſes. Il étoit le ſeul homme de la Cour que de Lerme croyoit qui n'eût pas vu Inès, parce qu'il n'étoit pas en Eſpagne lorſqu'elle étoit chez la Reine. Enfin de Lerme ne laiſſant pas de prévoir des ſuites très-fâcheuſes pour ſon amour, à informer ſa Maîtreſſe des raiſons qui l'obligeoient à tenir ce procédé bizarre, fut néanmoins en quelque ſorte de repos, d'avoir trouvé, dans ce beſoin ſi preſſant, un moyen de la mettre en liberté.

La Comteſſe, que les remords & la crainte tourmentoient également, s'étoit miſe à une jalouſie, & regardoit impatiemment ſi de Lerme ne revenoit point. Elle apperçut de loin ſon mari: cette vûe la fit pâlir; mais combien ſa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le vit s'arrêter & entrer dans la maiſon où elle étoit? Que ne penſa-t-elle point alors? Quel état approche de celui où elle ſe trouva? Cependant un ſentiment naturel la forçant à éviter ſa colere, elle chercha de tous côtés, & elle vit une petite porte qu'elle pouſſa rudement, & qui ſe trouvant mal fermée, s'ouvrit. Elle la refer-

Le Comte de las Torrès avoit
ſur le déſordre du Marquis, &
preſſante dont il l'étoit venu prier
porte. Toutes les difficultés qu'il
à ſon mariage avec Inès, ne lui av
mis d'ignorer la paſſion qu'ils av
pour l'autre, & il craignit qu'el
cette avanture. Néanmoins le Mar
voit pas choiſir pour un tel emp
que cette circonſtance pouvoit le ra
le craignit, bien qu'il ne le crût pa
l'avoit prié de pouſſer la diſcrétion
point de curioſité. Tout lui faiſ
parce qu'il avoit une paſſion ex
femme : mais enfin, on peut croi
occaſion l'inſtinct de la vérité l'en
apparences qui y étoient peut-être
entra dans l'appartement dont de L
donné la clef, ſans démêler quel
faiſoit agir. Il viſita toute cette m
trouvant pas la Comteſſe, il alla
voir ſi elle y étoit. Si-tôt qu'elle fu
frayeur qu'elle avoit eue pour ſa vie
de ce qu'elle deviendroit, lui parut m
cruelle : elle avoit le loiſir de ſentir

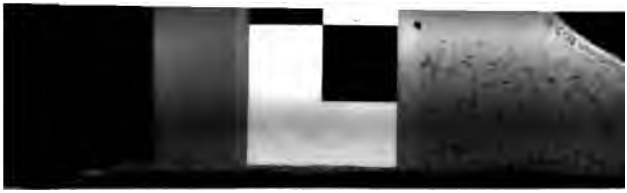
bloit ſi cruelle, qu'elle ne la trouvoit plus vraiſemblable. Enfin, elle imagina quelque choſe de la vérité; & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne ſeconde pas, elle s'abîma dans des idées funeſtes, dont elle ne pouvoit ſortir. Contrainte par ſon état de ſe confier à quelqu'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torrès, & de ſçavoir ce qui s'y étoit paſſé.

Le Marquis de Lerme avoit ſatisfait le Roi ſur toutes les queſtions qu'il lui avoit faites; & vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il courut au lieu où il avoit laiſſé Inès, pour ſçavoir ſi elle en étoit ſortie, & ſi, par un bonheur qu'il n'oſoit eſpérer, elle n'auroit point laiſſé quelque adreſſe du lieu où elle étoit allée: mais il ne trouva rien qui lui en pût donner le moindre indice. Cette avanture l'affligea beaucoup; il ne ſçavoit ce qu'Inès penſeroit de lui; elle ignoroit les raiſons qui l'avoient retenu auprès du Roi; elle pouvoit l'accuſer de négligence, peut-être d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître vraiſemblable à une perſonne qui avoit fait un pas ſi conſidérable, & qui ſe voyoit ainſi laiſſée: & quoiqu'il ſe fût preſque attendu à ce qui lui arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torrès, pour ſçavoir de lui s'il avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis; mais tout y étoit dans un déſordre extrême. Ce Comte, revenu chez lui pour calmer ſes ſoupçons, avoit demandé ſa femme. Elvire lui avoit répondu qu'elle dormoit dans ſon cabinet, mais il ne s'étoit pas contenté de cette reponſe, il en avoit voulu avoir la clef: de ſorte qu'Elvire, feignant de l'aller prendre, ſortit pour avertir ſa Maîtreſſe de ce qui ſe paſſoit; mais elle ne la trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous les

de ſon deſeſpoi
fait ; & il découvroit
que ne pouvant ſoute
tira ſon épée, & ſe la
avant qu'Elvire connût
des gens à ſon ſecour
pere, où ſa plaie, con
pas trouvée mortelle.

Elvire cependant ne t
ſe, & n'oſant retourner
Torrès, alla chez ſa mer
Elle lui apprit les triſtes
ſon mari, & du déſeſpoir
meura dans un accableme
inſenſible à ſes malheurs ;
pour être ſentis ; néanmoi
meurer long-tems dans
Elvire ſçavoir des nouvel
Marquis ; & ayant appris q
rir, elle ſe trouva encore
mais il falloit chercher du
malheurs ; & c'en étoit un
barras de ſonger à une retraite
gnoit avec raiſon qu'on ne d
elle étoit, & que la mere d'Elvi
ne fût exp[illegible] quelque viol



avoit proche de Séville : elle y offrit une retraite à la Comteſſe de las Torrès ; & cette Comteſſe acheta, par le don de quelques pierreries qu'elle avoit ſur elle, une retraite qui convenoit à ſa fortune. Elvire, étant en péril dans Madrid, partit cette nuit même avec la Comteſſe de las Torrès, qui ſe déguiſa ſi bien qu'elle arriva chez la mere d'Elvire ſans obſtacle. Là, elle ſe fit un devoir d'oublier toutes choſes ; c'étoit le ſeul remède à ſes maux. Son avanture publiée lui ôtoit ſa réputation, ſon pere ne l'aimoit pas, ſon mari n'avoit plus d'eſtime pour elle, enfin elle étoit ſéparée pour jamais de ſon Amant. Que de raiſons pour quitter le monde ! mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il lui portoit. Que de difficulté à l'oublier ! Ce n'étoit que par une eſpece d'oubli de ſoi-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire ; & leur maiſon étant ſeule au bord d'une forêt, elles n'avoient fait aucune habitude. La Comteſſe ignoroit juſqu'au nom de leurs voiſins : elle avoit bien oui dire, que les maiſons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de-là ; mais c'étoit pour elle une raiſon de ſe tenir cachée, & d'éviter toutes ſortes de rencontres.

Elles ſe promenoient quelquefois dans la forêt. Cette ſolitude faiſoit tous leurs plaiſirs ; de ſorte qu'à force de réflexions ſur l'embarras & ſur le chagrin même des plus grandes douceurs de la vie, elles parvinrent à n'en plus faire, & jouirent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid, la Comteſſe de las Torrès avoit laiſſé une lettre à la mere d'Elvire, & l'avoit priée de faire enſorte que le Comte de las Torrès la pût lire Cette

femme, ayant ſon voile baiſſé, l'avoit donnée le lendemain à un des domeſtiques du Comte pour la lui rendre, ſans lui dire de qui elle étoit.

Cette lettre contenoit un aveu ſincere des ſentimens qu'Inès avoit eue pour le Marquis de Lerme, & qui avoient été autoriſés par Dom Louis, avant que de prendre tant de force. Elle lui rendoit compte de la derniere démarche qu'elle avoit faite pour lui, & que la raiſon lui avoit en partie inſpirée. Enfin, elle lui diſoit, que criminelle par le mauvais ſuccès de ſon projet, elle n'oſoit paroître devant lui; que quand même il pourroit enfin être perſuadé de l'innocence de ſa conduite, ce qu'il apprenoit par-là de ſes ſentimens, lui devoit donner du chagrin, & à elle de la confuſion; qu'ainſi il ne la fit point chercher, qu'il ne la trouveroit pas, mais qu'au moins elle étoit perdue pour tout le reſte du monde, & pour elle-même, puiſqu'elle l'étoit pour lui. Cette lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre: il fit de nouveau chercher ſa femme par toutes les maiſons de Madrid, & aux lieux d'alentour; mais ne la trouvant point, la penſée de perdre pour toujours une ſi belle perſonne, le força de la regretter. La bleſſure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura, lui fit penſer qu'il étoit malheureux: l'ingénuité qu'il avoit eue de lui remettre entre les mains les clefs du lieu où Inès étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle lui diſoit dans ſa lettre. Le tems, qui ralentit la plus grande colere, faiſoit faire toutes ces réflexions au Comte de las Torrès; mais il l'auroit peut-être à la fin guéri de ſa paſſion, ſi une avanture ne l'eût forcé de ſe ſouvenir de ſa femme. Elle ſe promenoit un ſoir avec Elvire dans

leur

leur petit parc, entouré d'une haie vive, quand elles y virent entrer par une bréche un homme à cheval, dont l'air étoit d'une perſonne de qualité. La Comteſſe de las Torrès crut même remarquer en lui des traits qu'elle connoiſſoit. Comme elle n'avoit point ſon voile, elle détourna la tête, & Elvire alla au devant de lui. Il lui demanda pardon de ſon entrepriſe; & lui dit, qu'ayant été attaqué par des voleurs, dont il avoit tué l'un d'un coup de piſtolet, il fuyoit devant le reſte de la troupe; que ſur le point de tomber entre leurs mains, il avoit découvert la bréche par où il étoit entré dans ce lieu: il lui demanda la permiſſion de ſortir par l'autre côté; & les voleurs l'ayant vu diſparoître, & remarquant des maiſons, craignirent de s'être engagés trop avant, & retournérent ſur leurs pas.

Cependant la Comteſſe de las Torrès s'étoit retirée dans la maiſon, de peur d'être reconnue par cet homme, qu'elle craignit qui ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant donné le moyen de ſortir, la vint retrouver; elles raiſonnérent enſemble ſur le malheur des rencontres imprévûes qui rendent les précautions inutiles, & elles penſerent au péril qu'il y auroit pour la Comteſſe de las Torrès à être reconnue: elle en eut de l'inquiétude toute la nuit; mais enfin, elle n'étoit pas entierement ſure que ce fût le Baron de Silva, & la néceſſité de ſe tenir dans cet azile la força de ſe calmer: c'étoit en effet ce Baron, que la bleſſure qu'il avoit reçue au viſage par le Marquis de Lerme, avoit un peu changé.

Le Roi, à la ſollicitation de Léonor, lui avoit pardonné de s'être battu dans ſon Palais; mais ſa femme n'étant pas d'une naiſſance à paroître à la Cour, l'engageoit à demeurer preſque toujours à Se-

occaſion de lui nuire. Il écrivit à
lendemain, qu'il avoit trouvé la Co
Torrès.

Léonor, dont la haine n'étoit p
par tous les malheurs de ſa rivale, t
res à en avertir le Comte de las To
nant à cette retraite ſes plus noires c
le lui put donner, elle mit ſon eſpri
tuation cruelle. Il partit pour Sevil
bien examiné ce qu'il vouloit faire. S
ſes défirs, la Comteſſe de las Torrè
res coupable; mais elle le lui paroiſſ
s'il en croyoit Léonor.

Le Baron de Silva, qui lui enſeig
étoit la Comteſſe de las Torrès,
ſentimens de vengeance qu'il avoi
de ſorte que ce mari entra chez elle
reur. Il étoit ſeul, & le Baron de
quitté à la porte. Il demanda la C
Torrès: & ſur ce qu'un domeſtiq
connoiſſoit pas ſous ce nom, lui dit
ment il prenoit cette maiſon pour
entra ſans l'écouter; & ouvrant u
violence, il vint l'épée à la main dan
où elle étoit. Cette Comteſſe, que
a

mépriſe, jettoient un feu dans ſes yeux, & coloroient ſon teint d'une maniere fort avantageuſe à ſa beauté. Le Comte de las Torrès laiſſa tomber ſon épée. Ah! ſi vous me croyez coupable, lui dit-elle en la ramaſſant, & en la lui rendant, pourquoi m'épargnez-vous en l'état où je ſuis réduite? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie, qu'à me la conſerver. Elle ne put retenir ſes pleurs en diſant ces paroles. Le Comte de las Torrès n'avoit pas la force de lui répondre: il la regardoit d'une maniere à lui faire juger qu'il voyoit ſeulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, ſans lever les yeux de deſſus ſon viſage, qui ne vous croiroit innocente, Madame, lui dit-il? Pour moi, je ne ſçais ſi vous me trompez; mais je ne le puis penſer, & je ne vous veux plus de mal.

Là-deſſus ils répandirent un torrent de larmes. La Comteſſe de las Torrès apprit à ſon mari tout ce qui lui étoit arrivé, ſans lui déguiſer rien. Il lui marquoit tant de tendreſſe, que, malgré le ſentiment de ſes propres malheurs, elle ne lui pouvoit refuſer ſa compaſſion: il lui dit tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit partie de Madrid.

Comme Léonor & le Baron de Silva l'avoient ſollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur où l'on ne ſçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & lui dit que, puiſqu'il étoit ſûr de ſa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde: mais elle ne cherchoit point à ſe rétablir dans l'opinion des hommes: il étoit plus ſûr de la mépriſer, comme elle faiſoit. D'ailleurs, elle appréhendoit pour la tranquillité de ſon cœur: il lui paroiſſoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis; & quand elle ne l'auroit pas rencontré,

tré, la ſeule penſée qu'à tous momens il étoit poſſible qu'elle le rencontrât, auroit ſuffi pour la troubler. Elle ſupplia donc ſon mari de la laiſſer jouir de cette paix, qu'une longue ſuite de diſgraces & de réflexions lui avoit acquiſe; & les prieres, autant que ſes raiſons, le firent conſentir qu'elle demeurât à la campagne.

Le Roi lui avoit donné un emploi aſſez important, qui l'obligeoit de retourner en Flandre; & il engagea ſeulement la Comteſſe de las Torrès à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid dans une de ſes Terres, où elle devoit être d'une maniere plus convenable à ſa qualité: elle accepta le parti. Elvire l'y accompagna du conſentement de ſon mari, qui ne put refuſer cette conſolation à une femme, dont malgré lui il reconnoiſſoit la vertu. Si-tôt qu'il l'eût établie dans le lieu de ſa ſolitude, il alla en Flandre, & il la laiſſa dans un état différent de celui dont il l'avoit tirée. Ce n'étoit plus cette perſonne détachée de toutes ſortes de paſſions; & ſa tendreſſe pour de Lerme s'étoit réveillée, lorſqu'elle l'avoit voulu juſtifier à ſon mari: elle la trouvoit elle-même innocente, depuis qu'il en jugeoit ainſi. Ses ſcrupules s'affoibliſſoient chaque jour, & il régnoit dans ſon ame une tendre mélancolie, qui n'étoit pas ſans quelque ſorte de douceur.

La Ducheſſe de Feria avoit une maiſon de campagne peu éloignée de celle du Comte de las Torrès: elle y demeuroit preſque toujours, & la curioſité l'avoit obligée à venir rendre viſite à la Comteſſe ſur le bruit de ſon avanture. La Comteſſe lui rendoit ſes viſites, & comme elles n'avoient point d'autre voiſinage, elles ſe voyoient ſouvent. Le bruit du retour de la Comteſſe ſe répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de

Ler-

Lerme, qui ignoroit ce qu'elle avoit penſé, depuis qu'il l'avoit, pour ainſi dire, livrée à ſon mari, venoit aſſez ſouvent ſe promener déguiſé autour de ſa maiſon, pour tâcher de l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez la Ducheſſe de Feria, elle deſcendit un moment de ſon caroſſe pour ſe promener: elle étoit appuyée ſur Elvire, & ſes domeſtiques la ſuivoient de loin; elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il ôta ſitôt qu'il la vit: quoiqu'elle eût le voile baiſſé, il jugea à ſon air que c'étoit la Comteſſe de las Torrès; elle ne fut pas long-tems auſſi ſans le reconnoître pour le Marquis de Lerme, malgré la pâleur de ſon teint. La ſurpriſe de la Comteſſe fut extrême à cette vûe inopinée, & ſon trouble fut ſi grand, qu'il lui cauſa une eſpece de tremblement. Elle fut contrainte de s'aſſeoir ſur un monceau d'herbes, qui étoient là. Elvire lui leva un peu ſon voile pour lui faire prendre de l'air; & le Marquis de Lerme, qui n'oſoit s'approcher, la regardoit d'une maniere timide & reſpectueuſe, qui augmentoit le trouble où il l'avoit miſe: elle ne put s'empêcher de laiſſer couler quelques larmes, & elle eut envie de lui parler: cependant, la même raiſon qui le lui faiſoit ſouhaiter, l'en empêcha pour ce moment, & lui donna une ſi grande timidité, que, ſans démêler ce qu'elle devoit faire, elle retourna ſur ſes pas, dès qu'elle eut la force de marcher; mais ce ne fût pas ſans jetter ſur de Lerme un regard qui lui faiſoit réparation de ſa fuite.

De Lerme, qui avoit la même timidité, jointe au reſpect & à la crainte de donner quelque ſoupçon aux domeſtiques qui la ſuivoient, la laiſſa partir ſans oſer s'approcher. Les malheurs qu'il lui avoit cauſés, le rendoient encore plus circon-

lemander ſi Inès n'étoit point mariée ; en quel lieu elle étoit ; enfin ſi elle l'aimoit encore. Elvire, qui ſçavoit que ſa Maîtreſſe ſe réſervoit de lui apprendre elle-même une nouvelle ſi cruelle qu'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une perſonne chere, lui dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour : & enfin, comme il la preſſoit ſur le mariage d'Inès, & que c'étoit avouer que de ne pas répondre, elle lui dit qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole l'ayant raſſuré, il ne ſongea plus qu'à la voir.

Comme la Comteſſe de las Torrès étoit réſolue de lui parler dans le jour, Elvire demanda à de Lerme, s'il pouvoit la ſuivre dans le lieu qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin de-là ? De Lerme l'ayant aſſurée que ſon unique ſoin étoit de voir Inès, il envoya ſupplier le Prince Dom Jean, qui lui avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Philippe II. l'après-dîner, de vouloir bien lui donner auſſi ce matin pour être plus en état de ſe préſenter devant lui ; il ſe laiſſa conduire par Elvire dans un appartement dont elle diſpoſoit, parce que les Maîtres étoient abſens.

Un de ſes domeſtiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de ſecret, du conſentement même d'Inès, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui lui ſeroit preſcrite par Dom Jean.

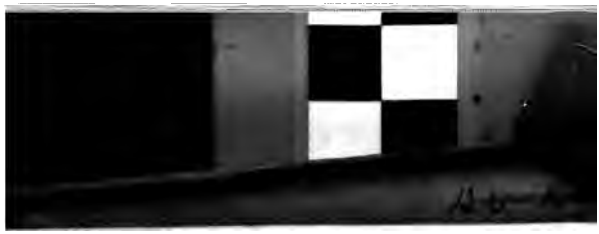
Lorſqu'Elvire ſe fut aſſurée du Marquis de Lerme, & qu'elle eut dit à la Comteſſe de las Torrès qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit maîtreſſe de l'aller trouver, tous ſes combats redoublerent ; &, ſur le point de partir, elle vit qu'elle n'étoit pas encore réſolue. Cette démarche lui parut terrible ; & un preſſentiment de diſgrace, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, la retarderent ſi long-tems, que le Comte de las Torrès revint chez lui avant qu'elle fût ſortie : il lui

de la Comteſſe dequoi entretenir ſa paſſion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute eſpérance.

Il cherchoit avec ſoin les occaſions de la revoir ; il ſçavoit qu'elle alloit ſouvent chez la Ducheſſe de Feria ; & le Duc de Lerme ſon pere, qui étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, rendit un ſervice conſidérable à cette Ducheſſe, qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaiſon avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roi de la grace qu'il lui avoit faite ; & ſçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué, elle lui en marqua ſa reconnoiſſance dans les termes que cet office méritoit. Il avoit deſſein de marier ſon fils à Caſilde, fille de la Ducheſſe ; & c'étoit dans cette vûe qu'il lui avoit rendu ce ſervice. Le Marquis, à qui il communiqua ſon deſſein, ne vouloit point ruiner par trop de ſincérité les ſeuls moyens qu'il avoit de voir la Comteſſe de las Torrès : il lui fit eſpérer qu'il pourroit s'y réſoudre, à condition toutefois qu'on lui laiſſât connoître particuliérement le caractere de Caſilde, avant que de faire des propoſitions de mariage.

La Ducheſſe de Feria retourna bien-tôt à ſa maiſon de campagne : le Duc de Lerme vint lui rendre viſite ; & le Marquis, en ayant obtenu d'elle la permiſſion, y alloit : elle leur avoit aſſez d'obligation pour ne pas refuſer de les voir. La Comteſſe de las Torrès avoit eu une légere indiſpoſition depuis le retour de la Ducheſſe de Feria, qui l'avoit empêchée pendant quelques jours d'y aller. La premiere fois qu'elle y retourna, à peine étoit-elle entrée, que le Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne fit que la Ducheſſe de

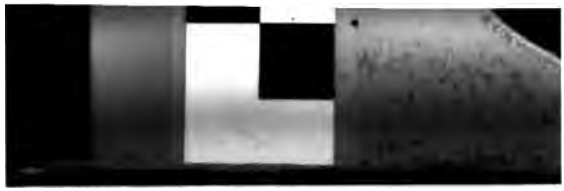


mander ſi Inès n'étoit point mariée ; en quel
u elle étoit ; enfin ſi elle l'aimoit encore. El-
re, qui ſçavoit que ſa Maîtreſſe ſe réſervoit de
i apprendre elle-même une nouvelle ſi cruelle
r'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une
rſonne chere, lui dit qu'il avoit lieu d'être
ntent de l'amour : & enfin, comme il la preſ-
it ſur le mariage d'Inès, & que c'étoit avouer
ne de ne pas répondre, elle lui dit qu'Inès pou-
it être encore à lui. Cette parole l'ayant raſ-
ré, il ne ſongea plus qu'à la voir.

Comme la Comteſſe de las Torrès étoit réſo-
e de lui parler dans le jour, Elvire demanda à
: Lerme, s'il pouvoit la ſuivre dans le lieu qu'elle
i marquoit, & qui n'étoit pas loin de-là ? De Ler-
e l'ayant aſſurée que ſon unique ſoin étoit de
ir Inès, il envoya ſupplier le Prince Dom Jean,
ui lui avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds
: Philippe II. l'après-dîner, de vouloir bien lui
nner auſſi ce matin pour être plus en état de
préſenter devant lui ; il ſe laiſſa conduire par
lvire dans un appartement dont elle diſpoſoit,
arce que les Maîtres étoient abſens.

Un de ſes domeſtiques, pour qui jamais il n'a-
oit eu rien de ſecret, du conſentement même
Inès, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y
enir trouver à l'heure qui lui ſeroit preſcrite par
)om Jean.

Lorſqu'Elvire ſe fut aſſurée du Marquis de Ler-
e, & qu'elle eut dit à la Comteſſe de las Torrès
u'il l'attendoit, & qu'elle étoit maîtreſſe de l'al-
r trouver, tous ſes combats redoublerent ; &,
ur le point de partir, elle vit qu'elle n'étoit pas
ncore réſolue. Cette démarche lui parut ter-
ible ; & un preſſentiment de diſgrace, joint à la
imidité que donnent l'amour & la vertu, la re-
rderent ſi long-tems, que le Comte de las Tor-
s revint chez lui avant qu'elle fût ſortie : il lui



ne vous accuſe de rien, lui dit la Com-
, & j'aurois pris votre défenſe contre moi-
ıe, quand je n'aurois pas d'ailleurs appris
ı innocence. Je ne ſçais ſi j'ai eu chez vous
emblable garant de ma fidélité; mais vous avez
roire, que ce n'a pas été par inconſtance que
épouſé le Comte de las Torrès. Là-deſſus
dit à de Lerme toutes les choſes qui l'y a-
ıt forcée. Hé! Madame, lui dit-il, quelle
ité de m'avoir conſervé la vie, quand vous
ıriviez de vous: la mort eſt moins cruelle
le déſeſpoir. Puiſque c'eſt la derniere fois,
lit-elle, que je vous parlerai en particulier,
vous avouer que mon malheur égalera tou-
; le vôtre; après cela, évitez-moi; c'eſt le
de l'aveu que je viens de vous faire. Quoi!
ame, lui dit-il, vous éviter, quand pour vous
ontrer quelquefois en la préſence de mille té-
ns, je trompe mon pere, & je lui fais eſpé-
que j'épouſerai Caſilde! Non, Madame, je
uis plus vivre ſans vous voir, & mes mal-
s ſi longs & ſi cruels m'ont acquis le droit
ous deſobéir en cette occaſion.

a Ducheſſe de Feria ſortit du cabinet comme
chevoit ces paroles. Il demeura encore quel-
; heures; mais ce fut avec un eſprit ſi occu-
que la Ducheſſe n'eut pas beſoin de beau-
p de pénétration pour connoître la vérité. Si-
que la Comteſſe fut ſeule avec Elvire, elle
redit cette converſation, qu'elle n'avoit pu en-
lre de ſi loin; & ſur-tout ce que le Marquis
Lerme lui avoit dit des deſſeins de ſon pere:
lle lui avoua que cette nouvelle ne l'avoit pas
ınt troublée qu'elle l'auroit penſé, ſoit que ce
une occaſion de ſe guérir que de le voir at-
hé à une autre, ſoit que par ſon peu d'agré-
ns Caſilde ne lui fit point de peur.

A la vérité cette jeune perſonne ne pouvoit être regardée comme une rivale : elle n'inſpiroit que le dédain ; & même, ſi quelque choſe étoit capable d'entretenir une paſſion malheureuſe, c'étoit de comparer Caſilde à la Comteſſe : cependant elle regardoit, à ce qu'il lui ſembloit, le mariage comme un port où ſa raiſon ſeroit en ſureté.

Tant que de Lerme ſera libre, diſoit-elle à Elvire, je ſentirai dans mon ame un plaiſir ſecret, qui y entretiendra l'amour ; il faut que j'en arrache juſqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas que l'eſpérance de voir de Lerme ſous une autre forme que celle de ſon Amant aux yeux du monde, & même de le voir ſouvent, ſe gliſſoit inſenſiblement dans ſon cœur.

Peu de jours après, le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Ducheſſe de Feria, malgré les prieres que ſon fils lui avoit faites d'en différer la propoſition, elle agit avec toute la vivacité néceſſaire pour le conclure ; & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas la même diſpoſition que ſon pere, elle crut qu'elle devoit engager par quelques artifices la Comteſſe de las Torres à l'y porter. Elle connoiſſoit la paſſion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les ſentimens délicats que cette Comteſſe avoit ſur la réputation : ainſi, par une feinte confidence, elle ſe plaignoit à elle de n'être pas heureuſe au milieu des honneurs & des richeſſes, puiſque ce n'étoient des biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit déſirer ; qu'elle ſouhaitoit depuis longtems le mariage de ſa fille avec le Marquis de Lerme, & que le Duc de Lerme le vouloit comme elle ; & que cependant il ſe trouvoit dans l'eſprit ou dans le cœur du Marquis une oppoſition qui les affligeoit ſenſiblement. Découvrons, ajoûta-t-el-

t-elle, s'il n'aime point ailleurs: car s'il a une paſſion heureuſe, il n'eſt pas juſte de le contraindre. Ces paroles porterent leur coup. La Comteſſe de las Torrès vit que ſa réputation étoit expoſée, ſi elle n'engageoit de Lerme à agir comme un homme ſans paſſion: elle ne chercha plus que les moyens de lui parler; & la Ducheſſe les lui fournit dans peu, en les laiſſant enſemble une ſeconde fois. Vous êtes ſurpris, lui dit la Comteſſe, que je ne vous fuie pas aujourd'hui; mais vous le ſerez davantage de ce que j'ai à vous dire. Je ſçais, lui dit-il, Madame, que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. Je prétens, ajoûta-t-elle, vous donner des conſeils; mais ſi vous ne les ſuivez pas, il faut vous réſoudre à ne me voir jamais. Vous avez raiſon de commander, Madame, lui répondit-il: aprés cela j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous épouſiez Caſilde: répondez à l'attente de votre pere, ſauvez ma réputation que votre réſiſtance fait ſoupçonner. Moi, Madame, que j'épouſe Caſilde! s'écria-t-il: oubliez-vous que je vous aime? Je regarderai, lui répondit-elle, ce mariage, comme un effet du pouvoir que j'ai ſur vous. Je ſçais qu'il vous faut plus de paſſion pour m'obéir dans cette occaſion, que pour demeurer à moi; mais enfin je vous fuirai, tant que vous ne ſerez pas engagé; je vous le jure, & je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me faſſe votre abſence, votre preſence m'en feroit encore davantage: faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi; faites-le moi croire, s'il ſe peut, à moi-même. Ainſi, Madame, interrompit-il, ſi, par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous obéir, vous me verrez d'un œil indifferent: être regardé ſeulement com-

avant que d'aller à l'Eſcurial, il s'addreſſa à lui: il l'embraſſa, tandis que le Roi avoit la tête tournée; il lui mit la clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de paſſer par la maiſon qu'il lui déſigna, d'ouvrir ſeulement la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reſte.

De Lerme ignoroit juſqu'au nom de celui qu'Inès avoit craint d'épouſer; elle ne le lui avoit point nommé lorſqu'elle lui avoit écrit; parce qu'elle étoit réſolue de ſe mettre dans un Couvent.

Le Comte de las Torrès l'aſſura qu'il lui rendroit cet office comme il le déſiroit. Ces ſortes de ſervices ſe rendent quelquefois en Eſpagne avec aſſez de fidélité: il étoit plus propre qu'un autre à cet emploi; & le peu de vivacité de ſon eſprit lui ôtoit la curioſité des intrigues amoureuſes. Il étoit le ſeul homme de la Cour que de Lerme croyoit qui n'eût pas vu Inès, parce qu'il n'étoit pas en Eſpagne lorſqu'elle étoit chez la Reine. Enfin de Lerme ne laiſſant pas de prévoir des ſuites très-fâcheuſes pour ſon amour, à informer ſa Maîtreſſe des raiſons qui l'obligeoient à tenir ce procédé bizarre, fut néanmoins en quelque ſorte de repos, d'avoir trouvé, dans ce beſoin ſi preſſant, un moyen de la mettre en liberté.

La Comteſſe, que les remords & la crainte tourmentoient également, s'étoit miſe à une jalouſie, & regardoit impatiemment ſi de Lerme ne revenoit point. Elle apperçut de loin ſon mari: cette vûe la fit pâlir; mais combien ſa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le vit s'arrêter & entrer dans la maiſon où elle étoit? Que ne penſa-t-elle point alors? Quel état approche de celui où elle ſe trouva? Cependant un ſentiment naturel la forçant à éviter ſa colere, elle chercha de tous côtés, & elle vit une petite porte qu'elle pouſſa rudement, & qui ſe trouvant mal fermée, s'ouvrit. Elle la

même conduite, & que même la Ducheſſe de Feria faiſoit entendre qu'il n'y avoit que la Comteſſe de las Torrès qui pût s'oppoſer à ce mariage, il fut vaincu: il ne pouvoit vivre ſans la voir, & il ne pouvoit ſoutenir les ſoupçons qu'on avoit contre une vertu ſi parfaite; il alla dire au Duc de Lerme qu'il étoit prêt d'épouſer Caſilde.

Cependant il ſe reprochoit l'injuſtice qu'il faiſoit à cette jeune perſonne de l'épouſer, quoiqu'il eût une autre inclination; mais la Comteſſe le lui commandoit, & ſon amour lui faiſoit vaincre ſes ſcrupules.

Le Duc de Lerme fut bien-aiſe que ſon fils ſe portât à ce mariage; il profita de cette diſpoſition; & le lendemain il en porta la nouvelle à la Ducheſſe, dont l'empreſſement à le conclure répondit aux ſouhaits de ce Duc. Si-tôt qu'il fut réglé, la Ducheſſe de Feria alla chez la Comteſſe de las Torrès pour lui en faire part, & lui apprit que la cerémonie ſe célébreroit le lendemain. La Comteſſe ne fut point tout-à-fait contente de cette nouvelle: quoiqu'elle l'eût ſouhaitée, elle y trouvoit dans ce moment une ſorte de répugnance qu'il lui étoit impoſſible de vaincre. Elle penſoit pour toute conſolation, que cette répugnance étoit égale du côté du Marquis de Lerme. La Ducheſſe de Feria la pria d'être d'un bal qui ſe devoit faire le lendemain des nôces, & elle ne put ſe diſpenſer de le lui promettre.

Le jour du mariage, elle reçut la nouvelle que le Comte de las Torrès étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea: il lui avoit marqué beaucoup d'amitié, & la reconnoiſſance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de ſa deſti-

oit ſi cruelle, qu'elle ne la trouvoit plus vrai-
mblable. Enfin, elle imagina quelque choſe de
vérité; & rêvant au malheur des précautions
e la fortune ne ſeconde pas, elle s'abîma dans
s idées funeſtes, dont elle ne pouvoit ſortir.
ntrainte par ſon état de ſe confier à quel-
'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le
mte de las Torrès, & de ſçavoir ce qui s'y
oit paſſé.

Le Marquis de Lerme avoit ſatisfait le Roi
r toutes les queſtions qu'il lui avoit faites;
vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui,
courut au lieu où il avoit laiſſé Inès, pour ſça-
ir ſi elle en étoit ſortie, & ſi, par un bonheur
'il n'oſoit eſpérer, elle n'auroit point laiſſé
elque adreſſe du lieu où elle étoit allée: mais
ne trouva rien qui lui en pût donner le moin-
: indice. Cette avanture l'affligea beaucoup;
ne ſçavoit ce qu'Inès penſeroit de lui; elle igno-
it les raiſons qui l'avoient retenu auprès du
i; elle pouvoit l'accuſer de négligence, peut-
re d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître
ſemblable à une perſonne qui avoit fait un
s ſi conſidérable, & qui ſe voyoit ainſi laiſſée:
quoiqu'il ſe fût preſque attendu à ce qui lui
rivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus
éparé.

Il alloit chez le Comte de las Torrès, pour
avoir de lui s'il avoit exécuté ce qu'il lui avoit
omis; mais tout y étoit dans un déſordre ex-
ême. Ce Comte, revenu chez lui pour calmer
s ſoupçons, avoit demandé ſa femme. Elvire lui
oit répondu qu'elle dormoit dans ſon cabinet,
ais il ne s'étoit pas contenté de cette reponſe,
en avoit voulu avoir la clef: de ſorte qu'Elvire,
ignant de l'aller prendre, ſortit pour avertir ſa
aîtreſſe de ce qui ſe paſſoit; mais elle ne la trou-
i plus; & après l'avoir cherchée dans tous les

r avertir, pour aller trouver le Marquis de rme; mais ce fut inutilement. La Ducheſſe Feria avoit fait hâter la cérémonie du ma-ge, qui ſe faiſoit chez elle, & il fut im-ſible d'aller juſqu'au Marquis. Cependant la nteſſe de las Torrès avoit ſenti quelque lagement, lorſqu'elle avoit envoyé chez la ıcheſſe de Feria porter les nouvelles de ſon ıvage; elles devoient retarder ou rompre le riage du Marquis: il lui ſembloit qu'elle en ıit quelque ſorte de honte & de chagrin; mais jours elle ne doutoit point que cela n'arri-

Quand elle ſçut que la Ducheſſe ſeule en a-t reçu les nouvelles, elle craignit que le ırquis ne les apprît trop tard; & ſe diſant, ès les premiers mouvemens de pudeur, elle étoit libre, & que toute ſa vie elle ſe-: reſponſable à de Lerme & à elle-même de timidité, elle fit appeller Elvire pour pren-ſes conſeils. On lui dit que cette fille étoit e chez la Ducheſſe de Feria: elle ſe flata que Lerme ſeroit inſtruit par là de ce qui la re-doit. Enfin, voyant qu'Elvire tardoit trop evenir, elle ſe leva pluſieurs fois du lieu où étoit; & quoiqu'elle ſçût que cette agita-ı ne l'avançoit pas, elle alloit du côté de la te, & en revenoit, avec une inquiétude ex-ordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de me; mais à peine la lettre étoit commen-, qu'elle apprit que la cérémonie de ſon ma-ge étoit faite. Elle ne ſe ſentit plus la force de laindre, & elle demeura dans une immobilité ke par l'excès de ſon trouble. Si-tôt qu'el-vit Elvire de retour, elle la pria de ne lui ı dire; & malgré ſa défenſe cette fille lui onta tout ce qu'elle avoit tenté pour parler

au Marquis, & les obſtacles invincibles q
avoit trouvés : partons, lui dit la Comt
n'ai plus rien à faire dans le monde, profi
moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent
avoit déja une fois choiſi pour azile
le mariage où ſon pere la vouloit cont
il lui en ſervit alors contre ſa propo
ſion. Le Marquis de Lerme apprit la
Comte de las Torrès le lendemain de
ces. Quel coup de foudre pour lui ! I
pas le maître de ſon déſeſpoir: il alla a
vent où étoit la Comteſſe de las Torrè
il ne put, ni la voir, ni lui écrire; &
gueur n'ayant pas diſcontinué depuis ſa
il lui prit une fievre dont il mourut en
jours.

HISTOIR

DE LA RUPTURE

D'ABENAMA

ET DE

FATIME.

ABENAMAR étoit un des principaux
Cour de Grenade : Fatime n'étoit p
ne naiſſance proportionnée à la ſienne ; n
agrémens de ſa perſonne, & ſon mérite e

aire, pouvoient remplir la diſtance que le rang ttoit entr'eux. Ils s'étoient aimés au moment ils s'étoient vus, & ils avoient eu pluſieurs yens de ſe voir : leur eſtime & leur amour ɔit redoublé toutes les fois qu'ils avoient eu aſion de ſe parler ; & dans un commerce aſſez uent & aſſez long, jamais ils n'avoient dé- vert l'un dans l'autre aucun défaut qui pût af- lir leur paſſion.

Abenamar lui avoit donné parole de l'épouſer ; is ſon pere, n'étant pas favorable à ſon inclina- ı, l'envoya en Eſpagne, pour voir ſi l'abſen- pourroit le guérir. Abenamar, peu de tems :s y être arrivé, fut attaqué d'une fievre -dangereuſe, où ſes chagrins avoient beau- p de part.

'atime, par ſes larmes & par ſon déſeſpoir, payoit de ſes ſouffrances ; & la bienſéance lui permettant pas de l'aller trouver, el- étoit tourmentée par tout ce que l'incer- de de la vie d'Abenamar avoit de plus af- ıx.

Quand il fut quelque peu ſoulagé, ſça, nt l'intérêt que prenoient à ſa ſanté plu- rs perſonnes qui lui étoient cheres, & ſur- : ſa Maîtreſſe, il fit écrire en ſon nom, & a de ſa main une lettre qu'il écrivit à Lin- che, ſa mere, qui tenoit un grand rang dans Royaume, & à qui toutes les perſonnes diſ- ;uées, ou par la naiſſance ou par le mérite, ɔient rendre leurs reſpects. Lindarache tranſ- ée de joie, lut cette lettre à tous ceux venoient chez elle le jour qu'elle la re- & Fatime, qui cherchoit ſans ceſſe des oc- ɔns de s'informer de la ſanté d'Abenamar, y t arrivée dans le tems qu'on liſoit cette :, on en continua la lecture, & on lui

dit que c'étoit une de ſes lettres. Fatime fut ſurpriſe de n'avoir pas reçu une pareille lettre, & ce ſentiment ſuſpendit en elle la joie d'apprendre que la ſanté d'Abenamar commençoit à ſe rétablir. Elle penſa cependant qu'elle ſe preſſoit trop de le condamner ; qu'il n'étoit pas vraiſemblable, non ſeulement qu'il l'eût oubliée, mais qu'il ne lui rendit pas les premiers ſoins, puiſqu'elle avoit toujours tenu la premiere place dans ſon cœur : ainſi elle conclut que, retournant chez elle, elle y trouveroit certainement des nouvelles qui la conſoleroient. Sa viſite ne dura préciſément que le tems néceſſaire pour le devoir, & elle retourna en ſon logis, agité d'eſpérance, & malgré elle d'un peu de crainte.

Si-tôt qu'elle y fut entrée, elle demanda à une de ſes femmes qui avoit toute ſa confiance, ſi elle n'avoit pas vu un courier d'Abenamar. On lui dit qu'il n'en étoit pas venu. Là-deſſus elle s'enferma dans ſon cabinet, fondant en pleurs. Celle qui lui avoit donné une ſi cruelle nouvelle, n'y put être admiſe ; & Fatime s'abandonna à tout ce que la honte, le dépit, & l'amour, ont de plus violent.

Cependant d'Abenamar n'étoit point coupable : il n'avoit pas cru devoir confier à un Secretaire les ſentimens qu'il avoit pour Fatime ; & n'étant pas en état de lui écrire lui-même, il avoit mieux aimé ne lui pas donner de ſes nouvelles, que de lui en donner avec la reſerve qu'exigent les voies indirectes : il ne prévoyoit pas que n'ayant point changé de ſentimens, il en pût être ſoupçonné.

Mais plus l'amour eſt grand, plus il eſt aiſé à bleſſer. Fatime, ayant une paſſion extrême,

ne

uvoit recevoir d'offenſes qui lui paruſſent
, & une négligence lui ſembloit un cruel
ge.
rgueil de la beauté, ſe joignant à la délica-
de l'amour, augmenta encore le crime d'A-
mar auprès de Fatime: elle ſe perſuada qu'el-
ritoit une meilleure deſtinée; & ſon dépit
porté à l'excès, lorſqu'elle reçut une lettre
namar.
ôt qu'il avoit pu écrire quelques mots de
in, il avoit écrit à Fatime; mais il étoit
tard. Elle regarda dédaigneuſement celui
ui apportoit la lettre, & ne voulut pas la re-
.
enamar, étonné à ſon tour de trouver de
rrerie dans une perſonne qui lui en a-
oujours paru exempte, ne démêla pas d'a-
ce qui lui pouvoit attirer ce traitement. Il
furieux ſans ſçavoir à quoi s'en prendre:
on devient aiſément jaloux, quand on eſt
ité d'une belle perſonne. Il crut qu'en ſon
ce un Rival l'avoit abſolument détruit,
e l'outrageoit pour le guérir, ou qu'elle vou-
u moins l'irriter aſſez pour lui ôter juſqu'au
d'un éclairciſſement, toujours plus cruel
les coupables, que les injures qui ſe diſent
le leur préſence; enfin, ſans s'aſſurer de ſes
ſtres, il avoit la même rage que donne la
ide d'être trahi.
revint le plus promptement qu'il pût à
ide; & la premiere perſonne qu'il trou-
a arrivant chez Lindarache, ce fut Fatime,
e trouvant encore trop attachée à lui, & ne
oulant pas donner la gloire de le croire,
a en le voyant une indifférence extrême.
t vivement choqué des manieres de Fatime:
nfirmé par-là dans ſes ſoupçons, il ne lui

parla pas, & il ne la ſalua même point lorſqu'elle ſortit de chez Lindarache.

Fatime ne s'étoit pas attendue à l'incivilité d'Abenamar ; & ſans ſonger que cette conduite ne marquoit rien moins que de l'inſenſibilité, elle en étoit trop outragée pour y chercher dequoi l'excuſer.

Elle réſolut d'écouter Mulei-Hamet, qui depuis long-tems étoit amoureux d'elle, & à qui le procédé des deux Amans, dont il venoit d'être témoin, donnoit quelque eſpoir.

Mulei-Hamet lui écrivit pluſieurs lettres, qu'elle n'auroit jamais reçues ſans la paſſion qu'elle avoit pour Abenamar ; & elle prit ſoin que ce qui ne ſe faiſoit que par rapport à lui, n'en fût pas ignoré.

La jalouſie de cet Amant augmenta aſſez, pour lui donner envie de changer, ou de feindre au moins d'avoir changé ; il fut honteux de n'avoir que des chagrins, quand Fatime avoit un nouvel engagement : il rendit des ſoins à Zaide, qui n'étoit pas auſſi belle que Fatime, mais qui l'étoit aſſez pour lui donner de la crainte, & dont la naiſſance, étant égale à celle d'Abenamar, pouvoit lui donner de l'inquiétude ſur le mariage.

Le chagrin réciproque d'Abenamar & de Fatime, leurs froideurs, & leurs incivilités lorſqu'ils ſe rencontroient, furent extraordinaires ; mais cet état violent ne pouvoit durer long-tems. Un jour la fortune les fit rencontrer ſeuls dans l'appartement de la Reine, qui étoit enfermée dans ſon cabinet, & qu'ils attendoient l'un & l'autre.

Après avoir été quelque tems ſans ſe parler, & même ſans oſer ſe regarder, leurs yeux ſe trouverent baignés de pleurs. Abenamar fit mil-

miſſe reprocher à Fatime de ſon changement, qu'il avoua ne pouvoir imiter, quelque ſoin qu'il prît de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne lui répondit que par des regards & par un torrent de larmes: enfin, elle lui fit la faveur de ſe plaindre de ſa négligence, & de ſe juſtifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil auroit ſuffi pour la faire trouver innocente: leurs plaintes réciproques avoient ſi peu de fondement, qu'il ne leur fût pas difficile de ſe juſtifier, ni même d'y trouver des ſujets de joie.

La Reine ouvrit ſon cabinet trop tôt à leur gré, quoiqu'elle y eût demeuré long tems. Abenamar pria Fatime de lui accorder le moyen de la voir ſans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs ſoupçons. Elle le lui promit; & le lendemain, en lui apprenant le lieu & l'heure où il pourroit lui parler, elle lui envoya toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Mulei-Hamet. Abenamar, tranſporté de plaiſir, l'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle lui marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvât.

Cependant, ſi tôt que le meſſager fut parti, Abenamar s'enferma: il lut toutes les lettres de Mulei-Hamet, & il en trouva qui réveillerent ſa jalouſie. Quelques-unes de ces lettres ſuppoſoient une complaiſance de la part de Fatime, à quoi il ne s'étoit plus attendu depuis qu'elle lui avoit parlé. Son dépit lui ferma les yeux ſur les raiſons de cette complaiſance, qui n'étoit que l'effet des chagrins de Fatime contre lui. Il ne vit rien, ſinon trop de douceur pour ſon rival; & il manqua à l'entrevûe qu'il avoit demandée avec tant d'empreſſement.

Fatime l'attendoit ; & ſurpriſe de ſe trouver la premiere au rendez-vous, elle le fut beaucoup plus d'attendre inutilement Abenamar. Mille penſées entrerent dans ſon eſprit, la vérité ſeule ne s'y préſenta pas: elle paſſa un jour plus cruel encore, s'il eſt poſſible, que celui qu'elle avoit paſſé depuis peu, lorſque pour la premiere fois elle avoit cru devoir ſe plaindre de ſon Amant.

Le lendemain, Abenamar ayant eu le loiſir de faire réflexion ſur la conduite qu'il venoit d'avoir; & jugeant, quand ſes premiers tranſports furent paſſés, que Fatime ſe ſentoit peu coupable, quiſqu'elle-même, ſans y être contrainte, lui avoit envoyé les lettres de Mulei-Hamet, lui écrivit pour lui demander pardon, lui avoua la vérité, & la conjura d'excuſer une faute qui n'avoit pour principe que la plus violente paſſion du monde.

Fatime, outrée de la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ſa conduite, lorſqu'elle étoit innocente, lui répondit que ſes ſoupçons le rendoient indigne d'avoir une Maîtreſſe fidele, & elle chercha alors véritablement à ſe guérir.

Mulei-Hamet fut moins écouté par rapport à Abenamar que par rapport à elle-même. Abenamar lui écrivit une ſeconde lettre, mais elle n'avoit rien à lui répondre.

Il ne reſtoit plus qu'une reſſource à cet Amant: c'étoit d'augmenter la jalouſie qu'elle avoit déjà eue de Zaïde, ſçachant bien que cette paſſion dans les femmes fait plus de racommodemens que de ruptures: mais il fut trompé; Zaïde étoit trop belle pour rendre la paſſion d'Abenamar vraiſemblable. Il avoit manqué un rendez-vous que Fatime lui avoit bien voulu accorder : elle conclut que le dépit ſeul n'auroit pu l'engager à lui

lui faire cette injure, ſi ſa paſſion avoit toujours été la même ; qu'il entroit de la froideur pour elle, & de l'inconſtance, dans ce procédé : & elle fut plus que jamais perſuadée de la néceſſité de ſe détacher d'Abenamar : mais elle ne fut pas long-tems ſans en ſentir toute l'impoſſibilité.

Elle rencontroit à tous momens Zaïde & Abenamar enſemble, cette vûe la faiſoit frémir ; la tendreſſe de Mulei-Hamet ne la conſoloit point, elle vit qu'elle alloit le rendre malheureux, & elle chercha un reméde ſûr & qui ne dépendit que d'elle.

Les déſerts lui parurent des lieux convenables à ſes malheurs ; mais elle médita long-tems la fuite, ſans pouvoir quitter une Cour où elle voyoit tous les jours un ſpectacle cruel pour ſon cœur.

Depuis qu'elle eut pris le parti de s'engager ſincerement à Mulei-Hamet, il ne lui fut plus difficile de lui avouer, que d'abord elle l'avoit trompé pour ramener Abenamar ; & enfin de lui dire, qu'elle ne pouvoit l'aimer, quoiqu'elle en eût le deſſein, & qu'elle l'eſtimât plus que tous les autres hommes.

Cet aveu plein de franchiſe donna de l'admiration à Mulei-Hamet, mais il lui donna une douleur très ſenſible, & il ceſſa de lui rendre des ſoins que réveilloient la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon Rival ; de ſorte que, livrée à ſes chagrins, & s'accoutumant en quelque façon à la ſolitude, elle ſe fortifioit ſans ceſſe dans la réſolution qu'elle avoit déja priſe.

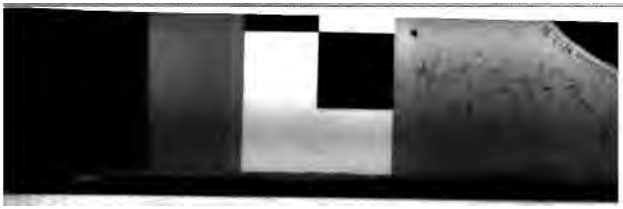
Abenamar, ſçachant que Mulei-Hamet ne la voyoit plus, réſolut, en lui portant les derniers coups, de la réveiller de l'aſſoupiſſement où elle ſembloit être. Il fit publier qu'il étoit prêt d'épouſer Zaïde ; & par les meſures qu'il avoit priſes,

ſes, il fit aller d'abord ce bruit juſqu'à Fatime. Il crut que les promeſſes qu'il lui avoit faites, devoient bien au-moins lui attirer ſes reproches ; mais Fatime n'avoit pas conſervé aſſez d'eſpérance pour être en droit de les lui faire, quoique ſa paſſion, qui ne s'étoit point affoiblie, lui permît encore les plaintes. Elle lui écrivit toutes ſes penſées, & donna ordre qu'on ne lui portât ſa lettre que lorſqu'elle ſeroit partie. Elle s'en alla ſans dire le lieu où elle alloit, & ne lui laiſſa que le regret de n'avoir pu profiter d'une inclination auſſi grande que celle qu'elle avoit pour lui.

FIN.

LE
COMTE
D'AMBOISE,
NOUVELLE
GALANTE.

MBOTA



A MADAME
LA
DAUPHINE.

MADAME,

L'Accueil favorable que vous avez eu la bonté de faire à ma premiere Nouvelle, m'a fait eſpérer la même grace pour celle-ci. J'ai même plus de beſoin de votre protection que jamais : je fais l'Hiſtoire d'un Homme, qui eſt aſſez généreux pour céder ſa Maîtreſſe à ſon Rival; & comme il y a peu de gens capables de ces grands efforts, & qu'on n'eſt touché que des choſes auxquelles on ſe ſent quelque diſpoſition, j'ai lieu de craindre pour le ſuccès de ce Livre. Mais, MADAME, les grands ſentimens ſe trouvent dans les Ames Royales. Ils ſont ſur-tout dans la vôtre au ſuprême degré, & peut-être que par là le Comte d'Amboiſe *pourroit vous plaire. Si j'oſois l'eſpérer, je ne ſe-*

rois

hommage qui vous eſt ſi légiti
par votre rang, par vos qual
tes, & ſur tout par vos bonte
avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-hu
obéiſſante Se

Tant que de Lerme ſera libre, diſoit-elle, je ſentirai dans mon ame un plaiſir ſecret y entretiendra l'amour ; il faut que j'en jouiſſe juſqu'à la moindre extrémité : mais elle ne ſe pas que l'eſperance de voir de Lerme à autre forme que celle de ſon Amant aux monde, & même de le voir ſouvent, ſe inſenſiblement dans ſon cœur.

Peu de jours après, le Duc de Lerme parlé de ce mariage à la Ducheſſe de Feria les prieres que ſon fils lui avoit faites d'en rer la propoſition, elle agit avec toute cité néceſſaire pour le conclure ; & voyant Marquis de Lerme n'y apportoit pas la diſpoſition que ſon pere, elle crut qu'elle engager par quelques artifices la Comteſſe Torrès à l'y porter. Elle connoiſſoit la qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les délicats que cette Comteſſe avoit ſur la tion : ainſi, par une feinte confidence plaignoit à elle de n'être pas heureuſe au des honneurs & des richeſſes, puiſque ce des biens que quand ils donnoient tout pouvoit déſirer ; qu'elle ſouhaitoit depuis tems le mariage de ſa fille avec le Marquis Lerme, & que le Duc de Lerme le voulo

qu'un Amant ſoit généreux. La maniere dont on parle des Amans, donne lieu à ce ſcrupule; mais après tout, ce n'eſt qu'un ſcrupule ſur lequel je paſſe, en faveur de ce qu'il y a de grand dans cette idée. Peut-être ſe plaindra-t-on de ce que je ne récompenſe pas la vertu du Comte d'Amboiſe; mais je veux punir ſa paſſion; & j'ai déclaré dans la Préface d'*Eléonor d'Yvrée* (*), que mon deſſein étoit de ne faire voir que des Amans malheureux, pour combattre, autant qu'il m'eſt poſſible, le panchant qu'on a pour l'Amour.

(*) *On imprimera dans ce Recueil* Eléonor d'Yvrée.

LE COMTE D'AMBOISE,

NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.

LE Regne de François ſecond ſembloit dans ſes commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine ſa femme étoit une des plus belles & des plus ſpirituelles perſonnes du monde: ſa Cour étoit compoſée d'une partie de ces Hommes illuſtres, qui avoient formé celle de Henri ſecond; & les Dames avoient autant d'agrément, que les Hommes avoient de valeur. Le Comte d'Amboiſe, & le Marquis de Sanſac, s'y faiſoient diſtinguer: leurs Familles avoient toujours été oppoſées d'interêt; & quoiqu'ils ne fuſſent pas ennemis déclarés, ils avoient une certaine émulation, qui ſembloit devoir avoir quelque ſuite. Ils étoient tous deux également bien faits: rien ne pouvoit être diſputé à l'un que par l'autre; auſſi ſembloit-il qu'ils dûſſent ſe diſputer toutes choſes.

La Comteſſe de Roie, étant veuve, s'étoit retirée à deux lieues de Paris à une maiſon de cam-

...d'être fort
ſe fit un grand plaiſ
lui ; & l'on peut dire,
formoient déja dans ſo
de paſſion, avant qu'il

Bien que Mademoiſe
cette eſpece d'indolence
dinairement, la vivaci
ſoit ſaiſir aiſément les
lui étoient données ; &
à ſa mere, de la bonne
généroſité du Comte, l
qui la diſpoſoit à quelq

Le jour qu'il devoit
fite, elle s'étoit parée
l'ordinaire, & elle étoit
tous ceux qui la voyoie
agréables jours d'Eté qui
Le Soleil, qui n'avoit p
fraîcheur délicieuſe ; & M
promenoit dans une des a
avec deux Dames des an
étoient venuës dîner avec
aſſez bonne heure pour n
Comte d'Amboiſe, & qu
étoit occupée de quelque

ouvert de tous côtés, fort agréable, & dans
il elles alloient entrer, pour s'aſſeoir, lorſ-
les apperçurent un Cavalier, qui, mettant
à terre, laiſſa ſes gens derriere lui, & s'a-
a vers elles. A meſure qu'il s'approchoit, el-
marquoit ſa taille & ſon air, qui lui paru-
dignes de tou.e l'attention qu'elle leur don-

Elle ne douta point que ce ne fût Mon-
d'Amboiſe: il venoit au jour marqué, ſon
eſſement ne pouvoit lui déplaire. La bonne
: de celui qu'elle voyoit, répondoit à l'idée
le s'étoit faite du Comte. Ces Dames qui
nt avec elle, ne le connoiſſoient point, parce
les n'étoient pas de la Cour. Elles avoient ap-
qu'on l'attendoit ce jour-là, & elles crurent
que c'étoit lui. Elles lui donnerent des louan-
qui aiderent encore à la prévenir en ſa fa-

ademoiſelle de Roie trouva ſon devoir bien
; elle ſe hâta peut-être un peu trop de le
e: c'étoit Monſieur d'Amboiſe qui lui de-
inſpirer cette joie que donne la premiere
ntre de ce qui doit plaire; & c'étoit pour
arquis de Sanſac qu'elle la ſentoit. Le ha-
l'avoit conduit en ce lieu: il venoit de chez
Dame de ſes parentes; & s'étant trouvé pro-
le la maiſon de Madame de Roie, comme
oit entendu parler de la beauté de ſa fille, il
'occaſion de leur faire une viſite. Il n'avoit
: vu Madame de Roie depuis la mort de ſon

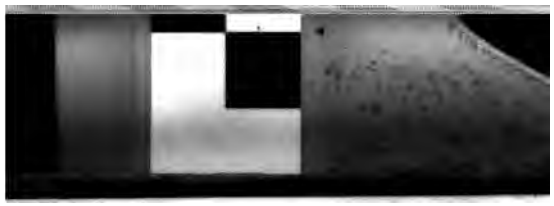
Elle vivoit dans une ſi grande retraite, qu'on
oit encore oſé la troubler. Cependant après un
: veuvage, il crut qu'elle ne feroit pas de dif-
é de le recevoir.

s'approcha de ces Dames, & quoiqu'il n'en
ût aucune, il leur dit tout ce que la politeſ-
la galanterie lui inſpirerent en cette ren-
e; mais il diſtingua d'abord Mademoiſelle
de

de Roie des autres. Auſſi, quoique l'une d'elles eût de la jeuneſſe, & meme de la beauté, celle de Mademoiſelle de Roie étoit ſi parfaite, qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle étoit. Elle trouva je ne ſçais quoi d'agréable dans cette avanture, qui lui donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire ſon nom; & ſçachant que les affaires qui retenoient ſa mere ne ſeroient pas ſi-tôt finies, elle propoſa à la compagnie d'aller s'aſſeoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sanſac avoit tenu, ne permettoit pas de douter qu'il n'allât chez Madame de Roie: il ne ſe défendit point d'avoir eu ce deſſein: & ces Dames, ſe confirmant dans la penſée qu'il fût Monſieur d'Amboiſe, lui firent pluſieurs queſtions fines ſur Mademoiſelle de Roie, qui lui firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte, qu'il ſçavoit être ſur le point de l'épouſer. Elles lui demanderent, s'il n'avoit rien à ſe reprocher, de s'amuſer avec elles, lorſqu'il étoit ſur le point de voir une ſi belle perſonne? Elle rougit malgré elle, d'une maniere qui aida à le perſuader qu'il ne s'étoit pas trompé quand il avoit penſé qu'elle étoit Mademoiſelle de Roie.

Le lieu où il la rencontroit, & ſon extraordinaire beauté, lui en avoient déja donné de grands ſoupçons: il n'en douta plus; il jugea même par ce qu'on lui diſoit, qu'elle n'avoit point encore vu le Comte d'Amboiſe, & qu'on l'attendoit. L'avanture lui parut agréable à ſon tour; cette erreur le faiſoit regarder favorablement d'une belle perſonne: il prit le parti de ne pas repondre poſitivement, pour ne les déſabuſer point, & pour pouvoir auſſi ſe tirer de ce pas lorſqu'elles viendroient à le connoître. On ne ſçauroit, dit-il, avoir une plus grande idée de la beau-



: de Mademoiſelle de Roie que j'en ai: lant j'ai peine à croire qu'elle ſoit au deſ- : ce que je vois ici, ajouta-t-il, en la re- ıt d'une maniere qui la perſuadoit qu'il en ouché. Elle prenoit un plaiſir très-ſenſible ıui ſe paſſoit, & elle étoit flatée de ce ›t effet de ſes charmes, d'une maniere qui encore à la rendre favorable à celui qui lui ›oit connoître le pouvoir. Ils avoient déja e heure dans ce cabinet, lorſqu'une groſſe les y tint aſſiégés. Perſonne n'en fut fâ- la converſation étoit ſi brillante qu'il ne toit pas poſſible de ſonger au tems qu'ils ieuroient. Monſieur de Sanſac avoit un ent infini dans ſa perſonne, & dans tout l diſoit; & ſa vivacité naturelle étoit encore ıntée par ce qu'il y avoit de piquant dans rencontre.

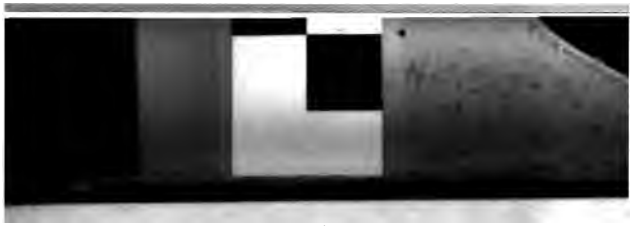
lemoiſelle de Roie étoit charmée de ſe r ſi digne de lui plaire: leurs yeux ſe ren- rent plus d'une fois d'une maniere qui la ugir, & qui lui fit enſuite éviter ceux nſieur de Sanſac. En effet, bien qu'elle u'il étoit le Comte d'Amboiſe & qu'elle l'épouſer, elle ſentoit, ſans le démêler, je is quoi d'indépendant de ſon devoir. Elle ut le loiſir de s'abandonner à une erreur devoit être ſi fatale dans la ſuite: car l'o- e ceſſoit point, & ils ne pouvoient ſortir ›inet. Enfin, Monſieur d'Amboiſe arriva; ıme il vit des Dames dans le cabinet, il ı, penſant que ce fût Madame & Mademoi- : Roie.

'y trouva point cette Comteſſe qu'il avoit la Cour; mais il reconnut auſſi-tôt ſa fille, trait qu'on lui en avoit fait, & ſur les s apparences qui avoient déja fait croire ırquis de Sanſac que c'étoit elle: de ſorte

Dit, je ne ſçais quoi de fin & de
rendoient très capable de plaire. C
rendirent toute la juſtice qui lui étc
Mademoiſelle de Roie fut fâchée
contrainte de douter qui des deux
mant. Elle les regarda l'un & l'a
pour leur demander lequel elle étoit
mer; mais c'étoit avec une certai
qui ſembloit marquer qu'elle eût b
c'eût été Monſieur de Sanſac.

La plus âgée de ces Dames, qui
ras de cette jeune perſonne, jugea
faire ceſſer. Comme les Femmes
ſelle de Roie avoient été contraint
rer dans le cabinet, à cauſe de la pl
voya l'une d'elles demander le nom
d'Amboiſe à ſes gens; & l'ayant ſç
connoître à Mademoiſelle de Roie.

Cette jeune perſonne ne put s'e
regarder avec plus de froideur que
elle ne devoit en avoir. La vivaci
verſation avoit animé ſon viſage,
encore ſa beauté. Monſieur d'Amb
deroit avec l'intérêt d'un homme à
deſtinée, & malgré l'idée qu'il avoi
le, il trouvoit lieu d'être ſurpris; ..



Elle regarda, ſans s'en appercevoir, Monſieur de Sanſac avec moins de précaution qu'auparavant, comme ſi elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenue plus hardie lorſqu'il lui falloit ôter l'eſpérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plutôt, lorſqu'elle avoit cru pouvoir lui en donner.

Monſieur d'Amboiſe avoit les yeux trop attachés ſur Mademoiſelle de Roie, pour ne pas ſuivre les ſiens; peut-être auſſi que l'oppoſition naturelle de Sanſac & de lui avança ſes craintes: enfin il ſoupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours, & Madame de Roie, qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenue, les vint reprendre dans ſon caroſſe. Elle ne s'attendoit point à trouver le Marquis de Sanſac dans ce lieu, cependant elle ne manqua pas de lui faire beaucoup de civilités. Cette Comteſſe marqua à Monſieur d'Amboiſe toute l'eſtime qu'elle avoit pour ſon mérite, & la joie où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée déſagréable qu'il avoit priſe malgré lui.

Madame de Roie les mena dans ſon appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque ſorte d'ennui. Le Comte d'Amboiſe, qui naturellement n'aimoit pas Sanſac, trouvoit la viſite de ce Marquis trop longue. Peu s'en falloit que Monſieur de Sanſac ne trouvât la même choſe de celle du Comte d'Amboiſe, quoiqu'il n'ignorât pas le deſſein qui l'amenoit: cependant il fallut qu'il lui cédât la place.

Les Dames s'en allerent auſſi, de ſorte que le Comte d'Amboiſe demeura le dernier. Il marqua à Mademoiſelle de Roie combien l'avantage de lui être deſtiné le charmoit; mais il lui dit en même tems que s'il n'étoit pas aſſez heureux

ouvoit recevoir d'offenſes qui lui paruſſent
es, & une négligence lui ſembloit un cruel
ge.

orgueil de la beauté, ſe joignant à la délica-
de l'amour, augmenta encore le crime d'A-
mar auprès de Fatime: elle ſe perſuada qu'el-
méritoit une meilleure deſtinée; & ſon dépit
porté à l'excès, lorſqu'elle reçut une lettre
enamar.

-tôt qu'il avoit pu écrire quelques mots de
ain, il avoit écrit à Fatime; mais il étoit
tard. Elle regarda dédaigneuſement celui
lui apportoit la lettre, & ne voulut pas la re-
ir.

benamar, étonné à ſon tour de trouver de
izarrerie dans une perſonne qui lui en a-
toujours paru exempte, ne démêla pas d'a-
ce qui lui pouvoit attirer ce traitement. Il
: furieux ſans ſçavoir à quoi s'en prendre:
: on devient aiſément jaloux, quand on eſt
raité d'une belle perſonne. Il crut qu'en ſon
ice un Rival l'avoit abſolument détruit,
lle l'outrageoit pour le guérir, ou qu'elle vou-
du moins l'irriter aſſez pour lui ôter juſqu'au
d'un éclairciſſement, toujours plus cruel
les coupables, que les injures qui ſe diſent
de leur préſence; enfin, ſans s'aſſurer de ſes
ſoupçons, il avoit la même rage que donne la
tude d'être trahi.

revint le plus promptement qu'il pût à
ade; & la premiere perſonne qu'il trou-
en arrivant chez Lindarache, ce fut Fatime,
ſe trouvant encore trop attachée à lui, & ne
voulant pas donner la gloire de le croire,
ſta en le voyant une indifférence extréme.
ut vivement choqué des manieres de Fatime:
onfirmé par-là dans ſes ſoupçons, il ne lui

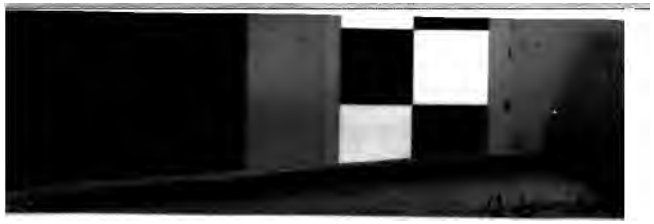
toit en droit de les aller voir ſouvent, arriva dans le tems que Monſieur de Sanſac en ſortoit. Une ſeconde viſite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude, qui parut malgré lui à Mademoiſelle de Roie, le lui fit trouver bizarre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle ſentit ſon éloignement pour lui, avant que de connoître que Sanſac en étoit la cauſe. Les ſoins que le Comte lui rendoit, lui devinrent incommodes, & lui donnerent d'abord une répugnance pour lui qu'elle combattoit envain. Un Amant, pour qui l'on eſt obligée d'avoir des égards, ſe fait toujours beaucoup haïr, quand il ne ſe fait pas aimer.

Le Comte d'Amboiſe s'appercevoit bien que Mademoiſelle de Roie ne l'aimoit pas: il en ſoupçonnoit la cauſe; & ſuivant la coutume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particulierement de ce qu'il ne ſçavoit pas aſſez pour être tout-à-fait miſérable.

Un jour que le Roi étoit à la promenade, & que toute la Cour le ſuivit, ce Comte, voyant que Sanſac étoit à quelques pas de la foule, s'approcha de lui, pour parler de Mademoiſelle de Roie. Mais quoiqu'ils euſſent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit ſe réſoudre à commencer. Enfin d'Amboiſe ſuivit ſon deſſein, il la loua beaucoup: mais Sanſac la loua peu, autant peut-être pour n'être pas d'accord avec ſon Rival, que de peur de ſe découvrir. Cependant le Comte d'Amboiſe n'étoit pas en état de ſe raſſurer: il auroit été inquiet, ſi le Marquis de Sanſac avoit trop admiré Mademoiſelle de Roie; & il le fut encore, de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer aſſez.

Peu d'heures après, ſa jalouſie fut entierement confirmée. Le ſoir, chez le Roi, la converſation s'étant tournée ſur la beauté de quelques femmes



mille reproches à Fatime de ſon changement, qu'il avoua ne pouvoir imiter, quelque ſoin qu'il prît de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne lui répondit que par des regards & par un torrent de larmes: enfin, elle lui fit la faveur de ſe plaindre de ſa négligence, & de ſe juſtifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil auroit ſuffi pour la faire trouver innocente: leurs plaintes réciproques avoient ſi peu de fondement, qu'il ne leur fut pas difficile de ſe juſtifier, ni même d'y trouver des ſujets de joie.

La Reine ouvrit ſon cabinet trop tôt à leur gré, quoiqu'elle y eût demeuré long tems. Abenamar pria Fatime de lui accorder le moyen de la voir ſans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs ſoupçons. Elle le lui promit; & le lendemain, en lui apprenant le lieu & l'heure où il pourroit lui parler, elle lui envoya toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Mulei Hamet. Abenamar, tranſporté de plaiſir, l'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle lui marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvât.

Cependant, ſi tôt que le meſſager fut parti, Abenamar s'enferma: il lut toutes les lettres de Mulei-Hamet, & il en trouva qui réveillerent ſa jalouſie. Quelques-unes de ces lettres ſuppoſoient une complaiſance de la part de Fatime, à quoi il ne s'étoit plus attendu depuis qu'elle lui avoit parlé. Son dépit lui ferma les yeux ſur les raiſons de cette complaiſance, qui n'étoit que l'effet des chagrins de Fatime contre lui. Il ne vit rien, ſinon trop de douceur pour ſon rival; & il manqua à l'entrevûe qu'il avoit demandée avec tant d'empreſſement.

nouvelle, & encore plus de s'y trouver ſi ſenſible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à lui trouver des défauts.

Le mariage de Monſieur d'Amboiſe étoit ſur le point de ſe conclure, lorſqu'il y ſurvint des difficultés qu'on n'avoit pas prévues. Le Roi eut quelque connoiſſance d'un ſoulevement que le Prince de Condé vouloit exciter dans le Royaume; & parce que ce Comte étoit particulierement attaché à lui, on crut qu'il y avoit quelque part: bien qu'on n'eût aucune preuve contre lui, il ſuffiſoit qu'on eût des ſoupçons, pour devoir veiller de près ſur ſes démarches. Il n'étoit point de la politique de lui laiſſer épouſer une parente de la Princeſſe de Condé, avant que ſa conduite fût éclaircie.

Il ſe paſſa beaucoup de choſes durant ce retardement. Madame de Roie, ne ſçachant point les ſentimens que Sanſac avoit pour ſa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune perſonne s'informoit avec trop de ſoin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiſelle d'Annebaut, pour ignorer la réſiſtance qu'il y apportoit; & il ne lui étoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la penſée qu'elle l'avoit touché. Elle ſuivoit ſon panchant avec ſcrupule, mais elle le ſuivoit.

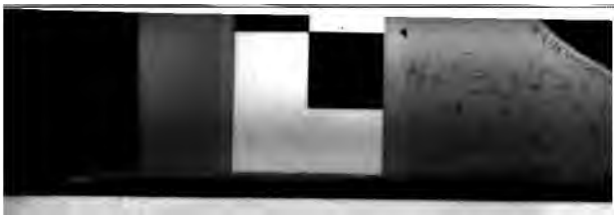
Sanſac remarquoit tous les jours de petits effets de la paſſion de Mademoiſelle de Roie qui le charmoient: cependant, dans les termes où elle étoit avec Monſieur d'Amboiſe, il n'oſoit lui parler ouvertement, de peur de perdre ces marques de ſa tendreſſe s'il la forçoit de les démêler; mais il fit confidence à Mademoiſelle de Sanſac, ſa ſœur, des ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de Roie, & il la pria de faire, s'il

ſe pouvoit, une étroite liaiſon avec elle, & de tâcher de détruire Monſieur d'Amboiſe dans ſon eſprit, afin que le mariage de ce Comte, étant déja reculé par des raiſons de politique, le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour lui.

Mademoiſelle de Sanſac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une eſtime ſinguliere; mais cette même eſtime la porta inſenſiblement à agir contre ſon mariage. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, & qu'elle étoit ſœur de Sanſac, il ne lui fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit avec Mademoiſelle de Roie, qui ne lui cacha point le chagrin où elle étoit de ſe voir deſtinée à un mari pour qui elle avoit ſi peu d'inclination. Elle rendoit juſtice à ſes bonnes qualités, mais c'étoit avec une eſpece de dépit. Son mérite lui étoit un reproche ſecret de l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elle le haiſſoit de ce qu'il l'aimoit, & de ce qu'il étoit aimable.

Mademoiſelle de Sanſac, que étoit fille de la Reine, & celle qui en étoit la mieux traitée, lui offrit toute ſa faveur auprès de cette Princeſſe, pour faire en ſorte qu'elle parlât à Madame de Roie, afin qu'on rompît ce mariage. Mademoiſelle de Roie, qui craignoit de deplaire à ſa mere, s'y oppoſa d'abord avec aſſez de vivacité: néanmoins elle laiſſa entrevoir, que ſi la choſe avoit pu ſe faire ſans la participation, elle en auroit eu de la joie.

Il n'en falloit pas davantage pour obliger Mademoiſelle de Sanſac à la ſervir. Elle avoit beſoin d'aller aux Eaux de Spa pour ſa ſanté, & elle vouloit, avant que de partir, en parler à la Reine, afin de ne pas manquer le tems d'obliger ſon amie. Quoique Mademoiſelle de Roie fût bien éloignée de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour ſon frere, c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de lui.



La haine du Comte d'Amboiſe pour Sanſac augmentoit extraordinairement. Mademoiſelle de Roie, ſans s'en appercevoir, donnoit à ce dernier des marques d'une eſtime toute particuliere, qui ne pouvoient échapper à la pénétration d'un Amant; auſſi balançoit-il quelquefois ſur le parti qu'il devoit prendre. Il lui étoit déſagréable d'épouſer une perſonne prévenue d'une autre inclination: la raiſon s'oppoſoit à ce deſſein, mais il étoit amoureux. Comment perdre l'eſpérance de la voir à lui? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne lui étoit pas poſſible de prendre aucune réſolution.

Le Marquis de Sanſac témoigna tant de froideur pour Mademoiſelle d'Annebaut, qu'elle travailla de ſon côté à éviter de l'épouſer, de ſorte que ce mariage fut rompu. Mademoiſelle de Roie en eut une joie ſi grande, qu'il ne lui fut pas poſſible de la cacher à Mademoiſelle de Sanſac, à qui tous ces mouvemens n'étoient pas indifférens. Elle voyoit ſouvent le Comte d'Amboiſe chez cette amie. Elle l'avoit trouvé auſſi aimable que malheureux, & inſenſiblement la pitié l'avoit menée à d'autres ſentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les intérêts de ſon frere; & même elle croyoit ſervir Monſieur d'Amboiſe, en l'empêchant d'épouſer une perſonne qui le haiſſoit.

Le comte de Sanſac ſon pere fut pouſſé par elle, à ſouhaiter que ſon fils épouſât Mademoiſelle de Roie; ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjoncture préſente. La maiſon d'Amboiſe n'avoit jamais ménagé les Sanſacs dans aucune occaſion. Les Sanſacs, que la faveur rendoit hardis, avoient ſouvent cherché à leur déplaire: de ſorte que rien ne les retint, & Mademoiſelle de Roie étoit un parti ſi conſidérable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roie. Cependant ils ne voulurent d'abord demander qu'une préféren-

ce, ſi le mariage de Monſieur d'Amboiſe ne s'achevoit pas. Mademoiſelle de Sanſac pria la Reine de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princeſſe le lui promit, & Mademoiſelle de Sanſac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promeſſe la Reine lui tint bien-tôt parole; elle fit des propoſitions à Madame de Roie. Elle lui laiſſa comprendre, que l'attachement de Monſieur d'Amboiſe pour le Prince de Condé le rendoit toujours ſuſpect, & qu'il étoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roi; mais Madame de Roie étoit de ces femmes exactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualités du Comte lui avoient donné pour lui une amitié, que ſon malheur augmentoit encore. Elle ſupplia la Reine de ſouffrir qu'elle tînt parole à Monſieur d'Amboiſe, qu'elle eſpérât que le Roi le reconnoitroit innocent, & lui rendroit ſa bienveillance.

La Reine, qui cherchoit à obliger Mademoiſelle de Sanſac, preſſa Madame de Roie encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriſer les Sanſacs. Enfin elle lui demanda ſa parole pour le Marquis, ſi elle rompoit avec le Comte d'Amboiſe. Madame de Roie fut bleſſée des propoſitions qu'ils lui faiſoient faire, dans le tems qu'elle étoit engagée avec un homme qu'ils n'aimoient pas, & de ce qu'ils ſaiſiſſoient ſi promptement une occaſion d'inſulter à ſa diſgrace. Elle dit à la Reine, qu'elle étoit au déſeſpoir de ne pouvoir lui rien promettre là-deſſus, parce que ſa fille avoit de l'antipathie pous le Marquis de Sanſac. Ce n'étoit pas qu'elle le crût, mais elle ſe tiroit par-là d'un pas embaraſſant.

Ce méchant ſuccès mit Sanſac dans un chagrin & dans une confuſion étrange: quoique les regards de Mademoiſelle de Roie l'euſſent ſouvent aſſuré qu'il n'étoit point haï, il n'oſoit plus les

les en croire. Enfin, il étoit ſûr de la haine de Madame de Roie, s'il doutoit encore de celle de ſa fille; & il perdoit l'eſpérance d'être jamais heureux.

Madame de Roie ne voulut point inſtruire cette jeune perſonne de ce qui s'étoit paſſé, pour ne la pas détourner des ſentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboiſe. Elle jugea auſſi qu'il falloit qu'il l'ignorât lui-même, de peur que, malgré les diſpoſitions où l'on étoit contre lui à la Cour, il n'en vînt à des extrémités avec un homme que le Roi aimoit. Elle ramena le lendemain ſa fille à la campagne, à une maiſon plus éloignée que celle où elle étoit d'abord; en attendant quelque changement aux affaires du Comte, auquel elle témoigna que l'air de diſgrace où il étoit, n'apporteroit aucune altération aux ſentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais que ſervoient ces ſentimens au Comte d'Ammboiſe? Il étoit preſque ſûr que ceux de ſa Maîtreſſe lui étoient contraires. Il réſolut de s'en éclaircir, & de faire enſorte que Mademoiſelle de Roie ſe trouvât engagée, par les prieres qu'il lui feroit, ou par ſon propre intérêt, de lui avouer une choſe dont le ſoupçon lui étoit déja ſi funeſte, que la certitude ne pouvoit l'être davantage. Si Mademoiſelle de Roie étoit prévenue d'une autre inclination, il valoit mieux qu'il en fût une fois perſuadé, que de le craindre toujours. Cependant il eut des occaſions de s'en inſtruire, mais il n'avoit pas la force d'en profiter; & quand il étoit ſur le point de l'apprendre, il ne vouloit plus le ſçavoir.

Mademoiſelle de Roie étoit partie ſi promptement pour la campagne, que Sanſac n'avoit pu trouver l'occaſion de lui parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle, ne le rebutoient point: il étoit piqué des paroles que

A MADAME
LA
DAUPHINE.

MADAME,

L'Accueil favorable que vous avez eu la bonté de faire à ma premiere Nouvelle, m'a fait eſpérer la même grace pour celle-ci. J'ai même plus de beſoin de votre protection que jamais : je fais l'Hiſtoire d'un Homme, qui eſt aſſez généreux pour céder ſa Maîtreſſe à ſon Rival; & comme il y a peu de gens capables de ces grands efforts, & qu'on n'eſt touché que des choſes auxquelles on ſe ſent quelque diſpoſition, j'ai lieu de craindre pour le ſuccès de ce Livre. Mais, MADAME, les grands ſentimens ſe trouvent dans les Ames Royales. Ils ſont ſur-tout dans la vôtre au ſuprême degré, & peut-être que par là le Comte d'Amboiſe *pourroit vous plaire. Si j'oſois l'eſpérer, je ne ſe-*

rois

ſition ouvrit les yeux à Madame de Tournon, & elle demeura perſuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiſelle de Roie, lorſqu'elle lui eut parlé de cette belle perſonne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer envain, & le dépit de voir triompher Mademoiſelle de Roie, qu'elle haïſſoit, ne pouvoient demeurer ſans effet dans le cœur de Madame de Tournon. Cependant ſa diſſimulation naturelle l'empêcha d'éclater. Elle lui promit de faire la partie qu'il lui propoſoit; mais elle s'étoit déja apperçue que Madame de Roie avoit quelque chagrin contre les Sanſacs. Elle lui écrivit, qui le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roie qui, aprés les propoſitions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, ſentit qu'elle ſeroit aſſez embaraſſée de cette viſite, répondit promptement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sanſac de ce deſſein. Madame de Tournon, qui, en écrivant à Madame de Roie, n'avoit cherché qu'à s'attirer cette réponſe, montra la lettre à Sanſac, comme à un ami pour qui elle n'avoit rien de caché.

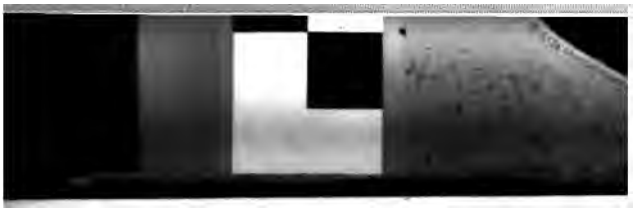
Sanſac, que ce méchant ſuccès chagrina, ne conſulta plus la Comteſſe ſur une choſe dont il n'étoit pas tems de lui découvrir le motif: il voulut aller chez Madame de Roie, mais il ne vit point ſa fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle ſe portoit mal: il y retourna une ſeconde fois, & on refuſa encore de la lui laiſſer voir, ſur des prétextes qui lui parurent peu vraiſemblables. Il ſçut que Monſieur d'Amboiſe étoit avec elle, de ſorte que, honteux du peu de ſuccès de ſes viſites, & déſeſpéré d'avoir un Rival plus heureux que lui, il prit la réſolution de quitter Paris, & alla à une de ſes Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiſelle de Roie, que la précipitation avec laquelle on l'avoit remenée à la campagne avoit

peſueuſe toucha Mademoiſelle de Roi
tié ſuccéda à ſa haine, mais l'amour
point à la pitié.

Il étoit trop innocent de la conſ
Prince de Condé, pour en être accuſé
& il en étoit alors preſque juſtifié. M
de Roie vit qu'elle alloit l'épouſer : i
d'une maniere qui méritoit quelque
ſa part ; & il lui ſembla que le devoi
aux mouvemens de ſon cœur.

Un jour que la triſteſſe du Comte
étoit extraordinaire, elle lui dit plus
obligeantes qu'elle ne lui en avoit jamai
elles ne firent que redoubler le chag
Amant. Eh ! Mademoiſelle, lui dit-
contraignez point ; ces dehors étudiés
dent pas moins à plaindre : vous affe
marquer de la bonté ; que je ſero
ſi vous en aviez pour chercher à m
Ce diſcours embaraſſa Mademoiſelle d
étoit aſſez fondé pour lui cauſer un pe
dre : elle fut long-tems ſans répondre
ſieur d'Amboiſe, s'enhardiſſant par ce
plutôt ſe confirmant dans ſes ſoupçons
la force de les empêcher de paroître.



de vous être obligé, ſi vous m'avouez que vous ne m'aimez pas. Il accompagnoit ces paroles de larmes. Mademoiſelle de Roie en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle? Elle n'étoit point encore ſa femme. Une pareille confidence ne pouvoit ſervir qu'à la dégager, & à la mettre dans la liberté de ſuivre ſes ſentimens.

Si la plus grande eſtime qui fut jamais, lui dit-elle.... Non, Mademoiſelle, interrompit-il, toute votre eſtime ne ſçauroit me conſoler de votre indifférence; mais, ajoûta-t-il, preſſé par ſa jalouſie, ſi quelque choſe pouvoit l'adoucir, ce ſeroit une confiance ſans réſerve: elle m'eſt bien due, pour me récompenſer de tout ce que vous ne me donnez pas. Quelle eſt cette occaſion que vous demandez encore? lui dit Mademoiſelle de Roie. Il me ſemble que je vous en marque beaucoup. Ah! Mademoiſelle, lui dit-il, ce n'eſt point aſſez, marquez m'en davantage: c'eſt me punir de ma curioſité, que de la ſatisfaire; & toute la grace que je vous demande, c'eſt que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de Rival? Avouez-le moi. Devez-vous douter que je ne ſois indifférente, lui dit Mademoiſelle de Roie, puiſque vous ne m'avez pas rendue ſenſible, vous qui m'étiez deſtiné? Hélas! Mademoiſelle, lui dit il, votre cœur pouvoit être prévenu.... Prévenu! lui dit Mademoiſelle de Roie. Connoiſſois-je quelqu'un avant que d'être engagée avec vous? Eh! Mademoiſelle, interrompit-il, emporté par ſa jalouſie, n'aviez-vous vu perſonne avant moi? Il ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

A ce mot, qui marquoit ſi préciſément ce qui s'étoit paſſé dans le cœur de Mademoiſelle de Roie, une ſi grande rougeur lui couvrit le viſage, que Monſieur d'Amboiſe ne douta plus de ſa diſgrace: il s'appuya ſur un ſiége, ne pouvant ſup-

LE COMTE D'AMBOISE,

NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.

LE Regne de François ſecond ſembloit dans ſes commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine ſa femme étoit une des plus belles & des plus ſpirituelles perſonnes du ıde: ſa Cour étoit compoſée d'une partie de Hommes illuſtres, qui avoient formé celle de ıri ſecond; & les Dames avoient autant d'a- nent, que les Hommes avoient de valeur. Comte d'Amboiſe, & le Marquis de Sanſac, faiſoient diſtinguer : leurs Familles avoient ours été oppoſées d'interêt; & quoiqu'ils ne ent pas ennemis déclarés, ils avoient une cer- e émulation, qui ſembloit devoir avoir quel- ſuite. Ils étoient tous deux également bien : rien ne pouvoit être diſputé à l'un que par re; auſſi ſembloit-il qu'ils dûſſent ſe diſputer es choſes.

a Comteſſe de Roie, étant veuve, s'étoit re- à deux lieues de Paris à une maiſon de cam-

ſée, n'oſoit ſe montrer à ſes yeux. Mademoiſelle de Roie n'appréhendoit pas moins de recevoir de ſes viſites. Il n'eſt point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raiſon de l'être, & qu'il eſt en droit de le témoigner.

Comme Madame de Roie s'apperçut que Monſieur d'Amboiſe ne venoit plus chez elle, elle en demanda la raiſon à ſa fille ; & ſoupçonnant par l'embarras de cette jeune perſonne qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit qu'elle vouloit qu'on le ménageât, lui remit devant les yeux ce qu'aſſurément il lui ſeroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir. Il fallut que Mademoiſelle de Roie obéît, mais elle en fut plus révoltée contre lui.

Monſieur d'Amboiſe ſentit bien qu'il ne devoit pas pénétrer plus loin que l'apparence, qui lui étoit favorable. Encore qu'il craignit de voir Mademoiſelle de Roie, il ne laiſſa pas d'aller chez elle le lendemain avec empreſſement. Il la trouva ſeule dans ſa chambre, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & dans une rêverie ſi profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le bruit qu'il fit en entrant. La penſée que le Marquis de Sanſac l'occupoit à ce point, renouvella la jalouſie du Comte d'Amboiſe. Mademoiſelle, lui dit-il en ſoupirant, que ceux qui peuvent vous faire rêver ſont heureux ! & qu'on eſt à plaindre quand on eſt. . . . .

Mademoiſelle de Roie fut fâchée qu'il commençât ce diſcours. Le commandement de Madame de Roie l'avoit miſe dans une diſpoſition chagrine ; de ſorte que, le regardant avec quelque dépit, je n'ai rien à vous répondre, lui dit-elle ; tout ce que je dirois vous ſeroit ſuſpect : mais je prévois les malheurs que votre défiance me

me prépare. Vous préparer des malheurs, Mademoiſelle! lui dit-il: eſt-ce à moi que vous parlez? Oui, lui dit-elle, je ne dois point me flater: vous avez eu des commencemens de jalouſie, que j'ai peut-être augmentés par ma faute, je ne puis plus penſer que vous ne me haiſſiez point.

Hélas! Mademoiſelle, lui dit-il, ce n'eſt pas ma haine que vous craignez, vous ne craignez que mon amour; mais enfin, je ne me trouve plus digne de vous, puiſque je n'ai pu vous plaire: c'eſt aſſez, je ne vous contraindrai pas davantage; je vous fuirai, puiſque c'eſt la ſeule marque de paſſion qui vous puiſſe être agréable en moi. Je vous aimerai toujours d'un amour violent, & je ne vous verrai jamais.

Mademoiſelle de Roie ne lui en demandoit pas tant; mais le chagrin où elle l'avoit vu, & la diſpoſition où il lui paroiſſoit être de ſe dégager, lui donna la hardieſſe de le lui propoſer. Elle lui repréſenta avec douceur, qu'il étoit deſormais impoſſible qu'il fût content en l'épouſant: que puiſqu'il avoit eu des ſoupçons une fois, il en auroit toujours: & qu'elle l'eſtimoit trop, pour vouloir le rendre malheureux. Enfin, peu-à-peu elle eſſaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roie. Il étoit dans un déſeſpoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux étoient attachés ſur Mademoiſelle de Roie. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le raſſureroit pas. Songez-bien à ce que vous exigez de moi, Mademoiſelle, lui dit-il; ſongez-vous bien que je vous aime; le plus grand effort de mon amour eſt-il dû à la plus cruelle preuve de votre indifférence? Vous pouvez me refuſer, lui dit triſtement Mademoiſelle de Roie. Eh! puis-je déſobéir? lui dit-il en ſe levant: votre cœur ne conſent point à mon bon-

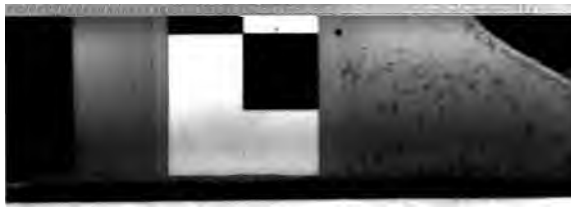
onheur, en voudrois-je malgré lui ? Mais du noins, Mademoiſelle, jugez de l'excès de ma endreſſe, par ce qu'elle me fait faire contre noi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiſelle de Roie, pour leur dire un ternel adieu. Il prioit Madame de Roie de lui ardonner s'il partoit ſans la voir & s'il répondoit ſi mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en ſa faveur; mais que l'éloignement que Mademoiſelle de Roie avoit pour lui y mettoit un obſtacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire ſon bonheur, s'il ne faiſoit celui de la perſonne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter ſa douleur dans des lieux éloignés; pour ſe guérir, s'il ſe pouvoit, par l'abſence. En effet, peu de jours après, s'étant abſolument juſtifié d'être entré dans la conſpiration du Prince de Condé, il paſſa en Angleterre avec la permiſſion du Roi.

Madame de Roie étoit fort mécontente, de ce qu'un mariage, qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité, trouvoit de pareils obſtacles. Elle avoit une ſi parfaite eſtime pour Monſieur d'Amboiſe, qu'il lui ſembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de ſon alliance. Elle parla à ſa fille avec reſſentiment, & lui dit qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle ſeroit bien punie de ſa froideur pour lui, lorſqu'elle épouſeroit quelqu'un qui en auroit pour elle. Elle eſſuya l'indignation de ſa mère avec chagrin, mais des menaces lui faiſoient peu de peur. Elle ſongeoit que Sanſac alloit profiter de la liberté où d'Amboiſe l'avoit laiſſée; mais elle ne ſçavoit pas ce qui s'étoit déja paſſé à cette occaſion.

Madame de Roie la ramena à Paris, & le bruit s'étant répandu de ſa rupture avec Monſieur d'Am-

Entre tous ceux
de Roie, le Vicom
preſſé, & il fit de
Si-tôt qu'elle fut à
l'appuya de tout ſon
extrême importance
avant que Sanſac eût
ſe ne prétendoit plus
Elle exagera à Madar
tages de ce parti. L
ſédoit de grands biens
augmenter; de ſorte
moiſelle de Roie par
tinés, que par ſa beaut
Madame de Roie,
pour Madame de Tour
te la conduite du Comt
ſa fille, & l'avoit priée
ne perſonne n'avoit po
nation. Quoique ſes
tombés ſur le Marquis d
avoit fait de lui, la me
nouer avec bienſéance, l
ment pour ce mariage.
Madame de Tournon r
Puiſqu'il



après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de différence pour tous les hommes, & même ucoup pour Sanſac en particulier ; qu'appaıment trop d'amour de la part du Comte mboiſe l'avoit empêché d'épouſer une perſonincapable de ſentir jamais de paſſion, ni mêde connoître les ſentimens qu'on avoit pour . Enfin, elle lui conſeilla fortement d'acceple Vicomte de Tavanes pour gendre. L'afe ſe traita avec un grand ſecret: elle auroit promptement achevée, ſi la maladie du Roi ût ſuſpendu tout.

l fut ſaiſi, à la chaſſe, d'un mal de tête ſi lent & ſi extraordinaire, que d'abord on en réhenda les ſuites. Le péril où il étoit, rapa à Paris tous ceux qui s'intéreſſoient pour ſa . Le Marquis de Sanſac y revint avec emſſement. Le Comte d'Amboiſe, quoiqu'il fût à ıe arrivé en Angleterre, retourna en France. te maladie fut auſſi funeſte que violente. Le i mourut en huit jours, & ſa mort fit prenune nouvelle face à toutes choſes. La Rei- Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle oit acquiſe. Catherine de Médicis fut décla- Régente durant la minorité de Charles IX. devient abſolue. Le Prince de Condé, qui avoit arrêté pour la conſpiration dont on le croyoit hef, fut mis en liberté: il conſervoit toujours ucoup d'eſtime pour d'Amboiſe ; & quoiqu'il ıt pu le faire entrer dans ſes deſſeins, il ne l'en it pas moins aimé.

.e Marquis de Sanſac parla à Mademoiſelle Roie le lendemain qu'il fut à Paris : elle it chez Madame de Tournon, où il y avoit ucoup de monde, & elle étoit un peu écartée autres ; de ſorte qu'il trouva moyen de ſe cer auprès d'elle, ſans que Madame de Tourı pût s'y oppoſer.

Elle regarda, ſans s'en appercevoir, Monſieur de Sanſac avec moins de précaution qu'auparavant, comme ſi elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenue plus hardie lorſqu'il lui falloit ôter l'eſpérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plutôt, lorſqu'elle avoit cru pouvoir lui en donner.

Monſieur d'Amboiſe avoit les yeux trop attachés ſur Mademoiſelle de Roie, pour ne pas ſuivre les ſiens; peut-être auſſi que l'oppoſition naturelle de Sanſac & de lui avança ſes craintes: enfin il ſoupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours, & Madame de Roie, qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenue, les vint reprendre dans ſon caroſſe. Elle ne s'attendoit point à trouver le Marquis de Sanſac dans ce lieu, cependant elle ne manqua pas de lui faire beaucoup de civilités. Cette Comteſſe marqua à Monſieur d'Amboiſe toute l'eſtime qu'elle avoit pour ſon mérite, & la joie où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée déſagréable qu'il avoit priſe malgré lui.

Madame de Roie les mena dans ſon appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque ſorte d'ennui. Le Comte d'Amboiſe, qui naturellement n'aimoit pas Sanſac, trouvoit la viſite de ce Marquis trop longue. Peu s'en falloit que Monſieur de Sanſac ne trouvât la même choſe de celle du Comte d'Amboiſe, quoiqu'il n'ignorât pas le deſſein qui l'amenoit: cependant il fallut qu'il lui cédât la place.

Les Dames s'en allerent auſſi, de ſorte que le Comte d'Amboiſe demeura le dernier. Il marqua à Mademoiſelle de Roie combien l'avantage de lui être deſtiné le charmoit; mais il lui dit en même tems que s'il n'étoit pas aſſez heureux

mencé, & aſſez de difficultés à la pe
ſon cœur, pour rendre la paſſion du Co
boiſe très-vive dès ce jour là.

Lorſque Mademoiſelle de Roie fut
demeura dans une profonde rêverie
qu'elle ne démêlât pas encore ſes ſentiı
gard de Monſieur d'Amboiſe & de M
Sanſac, il lui ſembloit néanmoins que
étoit le plus aimable.

De ſon côté, il avoit été frappé de
Mademoiſelle de Roie. Il avoit rem
ſa converſation ne lui déplaiſoit pas,
avoit reçu le Comte d'Amboiſe avec a
deur; de ſorte qu'il ne remportoit qu
agréables.

Il parla d'elle à la Cour avec de ſi
ges, que la Reine eut de l'impatience
& comme il avoit ſçu de Madame
qu'elles ne reviendroient pas ſi-tôt de
gne, il le dit à la Reine, qui témoig
fâchée.

Sanſac, qui ne cherchoit qu'un pr
retourner chez Madame de Roie, ſe
ſir de lui aller apprendre les ſentimens
ne: il vit Mademoiſelle de Roie
fois, il crut démêler quelque joie dan

l'eſprit de Monſieur d'Amboiſe? Mademoiſelle de Roie alloit épouſer un homme qu'il ſçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La penſée de la perdre ſans retour, & de la voir poſſédée par un mari qui l'avoit ſi peu méritée, excitoit en même tems ſon déſeſpoir & ſon indignation.

Il demanda à Madame de Roie la permiſſion de voir ſa fille, & il alla la trouver à ſon appartement. Elle étoit dans un état ſi triſte, qu'il n'avoit pas beſoin de ſon amour pour en être ſenſiblement touché. Son viſage étoit couvert de larmes, qui ne diminuoient point ſa beauté. Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle (ſentant qu'elle ne pouvoit cacher ſes pleurs), & vous ſçaurez bien-tôt ce qui l'a cauſée. Je ne le ſçais peut-être déja que trop, lui dit-il, Mademoiſelle; & j'oſe dire que je ſens plus encore les maux que vous ſentez, que je n'ai jamais ſenti tous ceux que vous m'avez faits. Que votre honnêteté m'eſt cruelle! lui dit Mademoiſelle de Roie, que ſon chagrin faiſoit parler. Cachez-la moi par pitié, afin que je connoiſſe moins le prix de ce que j'ai perdu. Que me dites-vous, Mademoiſelle? lui dit-il. Je n'ai point acquis aſſez d'indifférence, pour pouvoir entendre tranquillement ces paroles de votre bouche. Je ne cherche point à vous flatter, lui dit-elle; mais il eſt vrai que je me repentirai toute ma vie du procédé que j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-malheureuſe d'épouſer le Vicomte de Tavanes. Ah! Mademoiſelle, lui dit le Comte d'Amboiſe, je ne ſçaurois me plaindre de ma diſgrace, puiſqu'elle m'attire des paroles ſi obligeantes. Eſt-il poſſible que vous me puiſſiez préférer à quelqu'un? Je ne l'aurois jamais ſçu, ſi vous ne m'aviez forcé de renoncer à vous. Mais, quelques obſtacles que j'aye mis à mon bonheur, peut-être il ne me ſeroit pas impoſſible

de

vaincre, ſi vous y conſentiez. Vous au-
ion conſentement avec bien de la facilité,
faiſoit quelque choſe, lui dit Mademoiſel-
Roie, qui ne voyoit encore que le ſuppli-
épouſer Tavanes. Monſieur d'Amboiſe fut
ıſporté de la joie que lui donnoient ces
s, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la
er. Les ſoupçons qu'il avoit eu de San-
'effacerent de ſon eſprit. Il trouva qu'il
'oit pris ſur des fondemens légers. Mada-
: Roie lui avoit parlé du mariage de Ta-
comme d'une choſe avancée, mais non
onclue abſolument. Il alla trouver le Prin-
Condé: il le conjura de parler à Madame
ie, parce qu'il eût été embaraſſé à lui par-
i-même, à cauſe de l'irrégularité qui pou-
aroître dans ſon procédé. Ce Prince, qui
bien voulu entrer dans les détails de ſa paſ-
dès qu'elle avoit commencé, ſaiſit cette oc-
de lui rendre un office. Il alla voir Mada-
e Roie, & il l'engagea aiſement à rentrer
ès primieres liaiſons avec le Comte d'Am-
qu'elle avoit toujours plus eſtimé que tous
tres hommes. Elle dit à ſa fille que, s'il
vrai qu'elle eût de l'éloignement pour le
nte de Tavanes, elle n'iroit pas plus avant
lui, & qu'elle reprendroit ſes premiers en-
ıens avec Monſieur d'Amboiſe.
demoiſelle de Roie, qui n'avoit ſongé d'a-
qu'à n'épouſer pas Tavanes, vit qu'elle avoit
nent changé de malheur : celui-ci étoit
dre à la vérité, mais il étoit aſſez grand
la mettre au déſeſpoir. Enfin elle ſe l'étoit
: il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât; &
dit à ſa mere qu'elle lui obéiroit ſans ré-
ınce.
ıdame de Roie fit naître des difficultés ſur
ariage du Vicomte de Tavanes; & comme

elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle le rompit, ſans qu'il parût qu'elle en eût eu le deſſein.

Madame de Tournon, qui étoit trop avant dans ſa confidence pour ignorer ce qui ſe paſſoit, lui fit les propoſitions de Sanſac, lorſqu'elle vit qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour lui, de ſorte qu'il fut refuſé une ſeconde fois. Cette Comteſſe le lui apprit avec toute la malice dont elle étoit capable. Elle lui fit confidence des deſſeins de Tavanes & de leurs progrès: en lui diſant enſuite que Mademoiſelle de Roie n'avoit pu ſoutenir la penſée d'être à un autre qu'à d'Amboiſe; qu'une légere cauſe les ayant brouillés, leur raccommodement avoit été aiſé; & qu'elle avoit engagé elle-même ſon Amant à faire parler à ſa mere. La choſe étoit vraie en apparence. Elle la conta de la même maniere à quelques perſonnes, afin qu'on le redit encore à Sanſac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiſelle de Roie, il l'accuſa de l'avoir trompé par ſa fauſſe douceur. Il s'accuſa de s'être voulu tromper ſoi-même. Il examina combien les choſes qui l'avoient flaté étoient foibles. Enfin, il s'abandonna au déſeſpoir auſſi facilement qu'il s'étoit abandonné à l'eſperance, & il ceſſa de voir Mademoiſelle de Roie.

Elle avoit pris une réſolution qu'elle avoit de la peine à ſoutenir: ſa triſteſſe étoit extraordinaire, & d'Amboiſe n'étoit pas aſſez heureux pour ne la point pénétrer. Les ſoupçons qu'il avoit eu de Sanſac lui rentroient dans l'eſprit; cependant, la préférence qu'il lui avoit donnée ſur le Vicomte de Tavanes, & les choſes flateuſes qu'elle lui avoit dites à cette occaſion, venoient le ſoutenir contre ſes défiances; & ſi ces réflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tout

Tout ſe diſpoſoit pour ſon mariage. Mademoiſelle de Roie avoit beaucoup d'égards pour lui ; mais quand elle étoit ſeule, elle en dédommageoit Sanſac par un torrent de larmes. Elle ſe regardoit elle-même comme la cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne s'étoit vue ſi près d'entrer dans un engagement, contre lequel tout ſon cœur ſe révoltoit. Elle ne put ſoutenir ces diverſes agitations, & elle tomba malade.

Quel déſeſpoir pour Monſieur d'Amboiſe ! Il ne pouvoit douter que ſa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouſer. Il ſe ſentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêtetés pour lui. Malgré les maux qu'elle lui cauſoit, il l'eſtimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins : au contraire, l'admiration & la pitié ſe joignant à ſes autres ſentimens, rendoient ſa paſſion plus forte, mais en même tems plus capable de raiſon. Le moyen de contraindre une perſonne qui ſe contraignoit elle-même pour l'amour de lui ! il vit qu'il devoit ſe dégager une ſeconde fois ; mais en rendant Mademoiſelle de Roie à elle, il la mettoit entre les mains de ſon Rival. Cette penſée le faiſoit trembler, & il ne réſolvoit rien.

Cependant la maladie de Mademoiſelle de Roie augmentoit. Il ſentit alors qu'il l'aimoit aſſez pour ne la diſputer pas davantage aux dépens de ſa vie. Il vit qu'il falloit la céder à ſon Rival, qu'elle ne pouvoit être que malheureuſe avec un autre. Il crut qu'il étoit capable de cet effort. Il ſe flata même qu'une action ſi extraordinaire produiroit peut-être un effet extraordinaire ; & que s'il ne ramenoit pas Mademoiſelle de Roie vers lui, en faiſant pour elle une choſe dont un autre ne pouvoit être capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être

il remarqua c
eſſayât de cacher ſes
viſage ouvert & tranq
repréſenter l'état où il
ſe faiſoit pour lui, le
voit faire. L'amour,
moient mille combats c
long-tems ſans parler;
Mademoiſelle de Roie
larmes, Mademoiſelle,
juſqu'ici plus de force
mon projet, mais peut-
me donnez l'exemple de
ſe contraignant. Eh bi
m'arracher à moi-même
ſentimens pour Sanſac.
dre pour lui faire obten
le jugez plus digne que
être plus malheureux que
rai du moins en vous do
remarquoit pendant ce di
joie ſur le viſage de Mad
ne lui avoit jamais vue.
qu'il alloit faire, ſans né
Il eſt des momens où l'ô
force ſupérieure: ce qu'il

s'achevera pas s'il ſe retarde: & toute la grace que je vous demande, c'eſt de n'oublier point en me voyant, que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiſelle de Roie ne put réſiſter à ſes divers mouvemens: la ſurpriſe, la crainte, la honte, agitoient ſon cœur. Sa fievre en un inſtant redoubla ſi conſidérablement, qu'on jugea que ſa vie alloit être dans un trés-grand danger. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Monſieur d'Amboiſe. Il courut à l'appartement de Madame de Roie, il lui apprit le péril où étoit ſa fille, & la paſſion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, & de ne ſonger qu'à Mademoiſelle de Roie. Cette mere aimoit véritablement ſa fille. La maladie de cette jeune perſonne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à ſa guériſon lui paroiſſoit agréable. Elle marqua à Monſieur d'Amboiſe, combien elle étoit touchée de ſa généroſité, & lui donna des louanges auxquelles il étoit peu ſenſible. Il vit qu'il réuſſiſſoit trop aiſément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roie, & il alla ſe renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Quand il ne ſe vit plus rien à faire, il penſa à ce qu'il avoit fait: il enviſagea à loiſir le mariage de Mademoiſelle de Roie & du Marquis de Sanſac, auquel il n'y avoit plus d'obſtacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la poſſédât; & il fut mille fois ſur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par ſa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Enſuite il ſe repréſentoit l'état où il avoit vu Mademoiſelle de Roie. Cette idée le retenoit, mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit com-

me d'un ſonge, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il ſongea que Mademoiſelle de Roie perdroit le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtoit, dans la joie qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout inſupportable; il penſoit haïr Mademoiſelle de Roie autant que Sanſac, & il croyoit ne pouvoir jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roie employa un de ſes amis, qui l'étoit auſſi de Monſieur de Sanſac, pour lui faire ſçavoir que Monſieur d'Amboiſe étoit abſolument dégagé d'avec Mademoiſelle de Roie; & que s'il faiſoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obſtacles. Ce Marquis étoit trop amoureux, pour ſonger aux refus qu'il avoit déja eſſuyés deux fois. L'avance que Madame de Roie lui faiſoit, en étoit la réparation; mais il vouloit ſçavoir les ſentimens de ſa fille. Il alla chez cette Comteſſe: il vit Mademoiſelle de Roie, à qui la joie redonnoit la ſanté, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu'il étoit aimé; il le comprit en partie par les choſes qu'elle laiſſoit échapper, & plus encore par celles qu'elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanſac apprit à ſon pere le changement favorable pour lui qui s'étoit fait dans l'eſprit de Madame de Roie, mais il ne le trouva plus dans les mêmes diſpoſitions pour ſon alliance. Le refus qu'elle avoit fait de ſon fils, l'avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de ſa colere; mais d'autres raiſons ſe joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanſac étoit haï de Catherine de Médicis, parce qu'il avoit été Gouverneur de François II. qu'elle n'avoit jamais aimé. Elle ſe plaignoit que ce Gouver-

verneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à ſon égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour ſon fils même. Elle eut lieu de voir, lorſqu'il mourut, combien ſes ſentimens étoient reſpectés de toute la Cour, excepté des Sanſacs. Le Corps du feu Roi fut porté à Saint-Denis ſans aucune pompe. Meſſieurs de Guiſe, oncles de la Reine ſa femme, ne le ſuivirent même pas; & le Comte de Sanſac ſeul & ſon fils l'accompagnerent.

La Régente ne fut pas long-tems ſans marquer ſes reſſentimens au Comte de Sanſac en pluſieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de perſonne: il vit qu'il avoit beſoin d'être ſoutenu.

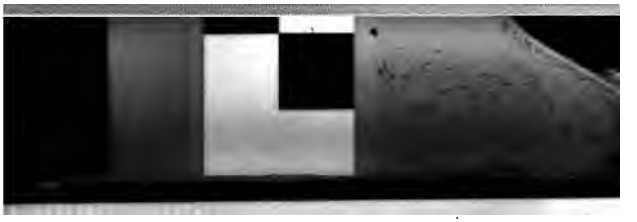
Mademoiſelle de Roie, & même Madame de Roie qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à ſa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Médicis, n'étoient pas propres à le remettre en bonne poſture auprès d'elle. Il avoit d'autres vûes: & il dit à ſon fils, qu'après le refus déſobligeant que Madame de Roie avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de ſonger encore à le devenir; & il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant ſe jetta aux pieds de ſon pere: il lui dit que tout le bonheur de ſa vie dépendoit d'épouſer Mademoiſelle de Roie, mais il ne le fit pas changer de deſſein.

Le Marquis de Sanſac ſe révolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laiſſé de grands biens; & quoique ceux de ſon pere fuſſent conſidérables, il les ſacrifioit ſans peine à ſon amour. Il mit deux de ſes oncles dans ſon parti, qui firent tous les pas qu'il falloit faire auprès de Madame de Roie, & dont les propoſitions furent reçues, mais à condition que le Marquis de San-

ſac ſe racommoderoit avec ſon pére avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité ſeroit ſecret juſques-là.

Ce Marquis eut cependant la permiſſion de voir ſouvent Mademoiſelle de Roie, dont la ſanté ſe rétabliſſoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que ſon cœur étoit content. Elle ſentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboiſe. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager, s'il ſe pouvoit, par ſa reconnoiſſance, des ſentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit ſoin de l'éviter. Il ſçavoit cependant que ſon mariage avec Sanſac n'étoit pas prêt à s'achever, mais ſi cette penſée adouciſſoit ſa douceur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiſelle de Sanſac revint à Paris: elle apprit avec plaiſir l'action de d'Amboiſe, & elle en parloit ſans ceſſe à Mademoiſelle de Roie. Un jour qu'elles ſe promenoient enſemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrerent qui étoit ſeul, & qui rêvoit ſi profondément, qu'il étoit proche de Mademoiſelle de Roie ſans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez bien, lui dit-elle, que je profite des occaſions que le hazard me donne de vous marquer mes ſentimens; il y a long-tems que je les cherche envain. Hé! Mademoiſelle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore; je vous ſuis inutile. Il lui fit une profonde révérence, & il ſe retira ſans regarder Mademoiſelle de Sanſac. Elles furent ſurpriſes de cette fuite. Mademoiſelle de Sanſac fut en colere de ce qu'il ne l'avoit pas ſeulement remarquée. Mademoiſelle de Roie connut par la triſteſſe du Comte, par ſa prompte retraite, combien ſa paſſion étoit encore vive, & combien



bien ſa généroſité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-ſenſible douleur d'avoir rendu un ſi honnête homme malheureux.

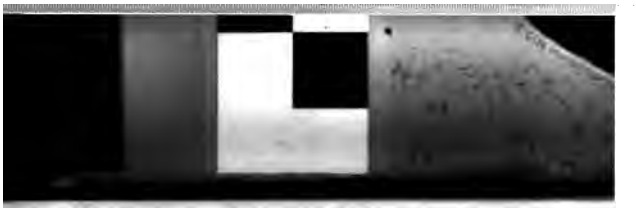
Il étoit au déſeſpoir de l'avoir quitté ſi bruſquement. Il craignit de l'avoir offenſée, & qu'elle ne vînt à la haïr. Enfin, il avoit encore ſenti du plaiſir à la voir. Il s'en étoit privé, de peur de s'y trop abandonner; mais il trouvoit que ſa raiſon lui avoit été cruelle: & que pouvoit-il lui arriver de plus triſte que d'être haï de Mademoiſelle de Roie, & de ne la voir jamais? Cependant il ne vouloit plus aller chez elle, mais il ſentoit que ce lui ſeroit une douceur que de la rencontrer.

Sanſac trouvoit le retardement de ſon bonheur ſi inſupportable, qu'il n'étoit gueres moins affligé que lorſqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit envain qu'il preſſoit Madame de Roie de conſentir qu'il épouſât ſa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanſac: elle ne vouloit point lui laiſſer perdre une partie de ſa fortune par trop de précipitation. L'eſtime que cette Comteſſe avoit pour d'Amboiſe, lui faiſoit ſouhaiter qu'il fût toujours de ſes amis. Cependant, quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'oſoit lui en faire des reproches: mais, comme elle eut beſoin de lui dans une affaire conſidérable, elle le lui fit ſçavoir, & il ne put ſe diſpenſer d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine, & avec quelque plaiſir. Il trouva d'abord Mademoiſelle de Roie ſeule dans la chambre de ſa mere, il fut ſi frappé de cette vûe qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roie étoit dans ſon cabinet avec une perſonne de conſidération, lorſqu'il entra. Comme elles étoit occupées d'une affaire particuliere, elle vint au devant de lui, le ſupplier de

vouloir bien demeurer un moment dans ſa chambre avec ſa fille. Mademoiſelle de Roie fut d'abord embaraſſée de la préſence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit par ce qui s'étoit paſſé depuis peu, que ſa reconnoiſſance même pouvoit chagriner. Le déſordre de Monſieur d'Amboiſe étoit extraordinaire : il ſe retrouvoit auprés d'une perſonne qu'il avoit été contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne le vouloit plus dire, quoiqu'il ſouhaitât qu'elle le ſçût, enfin avec une perſonne qui lui donnoit une cruelle jalouſie, & qui lui inſpiroit un reſpect extrême. Ils garderent quelque tems le ſilence l'un & l'autre; elle le rompit néanmoins la premiere. Je ne ſçaurois m'empêcher de me réjouir de vous voir, lui dit elle, quoiqu'il me paroiſſe que vous ne ſoyez pas content d'être ici. Mademoiſelle, lui dit-il, eſt-il poſſible que la préſence d'un malheureux que vous avez forcé de renoncer à vous, puiſſe ne vous être pas déſagreable? Je ne vous y ai point contraint, lui dit Mademoiſelle de Roie: vous m'avez fait un ſacrifice volontairement. Hé, reprit-il, Mademoiſelle, vous mouriez, ſi je ne vous l'euſſe fait. Vous ne pouviez ſoutenir la penſée d'être à moi. Je vous ôtois à celui ſans lequel vous ne pouviez vivre. Vous en dites beaucoup, interrompit Mademoiſelle de Roie, en rougiſſant. Hé, Mademoiſelle, lui dit-il, pourquoi cette retenue & cette contrainte? Avouez-moi que vous aimez mon Rival. Je le ſçais, je le vois malgré vous; & la réſerve dont vous uſez, eſt un rafinement de tendreſſe, dont je ſuis plus jaloux que de toute celle que vous me marqueriez avoir pour lui. Mais que vous dis-je? reprit-il: pourquoi vous montrer cette bizarrerie? Je vous demande pardon. Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Je

n'ai



n'ai pu être le maître de ne vous point parler une fois de Sanſac, mais je ne vous en parlerai plus. Je vous reſpecte aſſez pour reſpecter même votre paſſion. Je me contraindrai ſans ceſſe, & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la ſeule grace que je vous demande, c'eſt que vous me regardiez comme quelque choſe de plus qu'un ami. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque choſe de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choſes ſi peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des ſentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été ſi digne d'admiration, & Mademoiſelle de Roie lui étoit ſi obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une maniere qui ne flatât point ſon amour; auſſi ces paroles le firent ſoupirer. Madame de Roie entra comme elle les achevoit. Cette Comteſſe apprit à Monſieur d'Amboiſe en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choſes qu'elle ſouhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiſelle de Roie, & il ſe trouva encore ſenſible au plaiſir de lui rendre un ſervice. Ses honnêtetés, ou plutôt ſa vûe, avoient remis une ſorte de douceur dans ſon ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à ſa paſſion. C'étoit toujours beaucoup qu'elle eût pour lui toute l'eſtime qu'il méritoit & qu'elle la lui eût marquée.

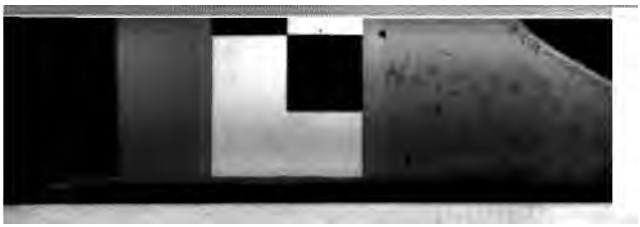
L'affaire dont Madame de Roie l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiſelle de Roie, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans ſon cœur quelque panchant à l'eſpérance. Les obſtacles qui s'oppoſoient au mariage du Marquis de Sanſac, pouvoient durer long-tems. Il n'étoit pas impoſſible qu'une

conduite ſoumiſe & déſintéreſſée ne lui attirât une bienveillance particuliere de Mademoiſelle de Roie, & que ne lui parlant jamais de ſa paſſion, & lui faiſant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prit à la fin quelque choſe ſur les ſentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon étoit au déſeſpoir de n'avoir pu empêcher la liaiſon de Sanſac & de Mademoiſelle de Roie : elle cherchoit du moins à la rompre ; & le Comte de Sancerre, qui dans ce tems-là revint à Paris, parut propre à la ſervir dans ſes deſſeins. Il étoit ſon ami particulier : cependant il ne lui avoit point fait confidence autrefois de ſon inclination pour Mademoiſelle de Roie ; & ce n'étoit que par l'application qu'elle avoit toujours eue pour ce qui regardoit cette belle perſonne, qu'elle l'avoit découverte : il avoit même eu de la peine à lui avouer une paſſion dont il eſperoit ſi peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui la cauſoit.

Le Comte de Sancerre étoit bien fait ; il étoit fin, adroit & ſpirituel. La Comteſſe avoit empêché, autant qu'elle l'avoit pu, qu'il n'aimât Mademoiſelle de Roie, & elle avoit beaucoup contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuir. Mais l'amour la fit changer d'intérêts. Elle ſacrifia la jalouſie de beauté, à la tendreſſe qu'elle avoit pour Sanſac ; & elle aſſura le Comte de Sancerre, qu'elle viendroit à bout de la lui faire épouſer, s'il vouloit ſuivre exactement la conduite qu'elle lui preſcriroit. Elle lui conſeilla de tâcher de s'inſinuer dans ſon eſprit ſous le nom d'ami, & de lui cacher ſes véritables ſentimens juſqu'au tems de les faire éclater avec ſuccès. Sancerre goûta cet avis, qui s'accordoit avoit ſon humeur & avec ſon intérêt.

Made-



Mademoiſelle de Sanſac ne pouvoit ſouffrir l'indifférence que d'Amboiſe avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui, de la part d'une perſonne raiſonnable ne pouvoient être que des marques de paſſion. Il connut avec chagrin des ſentimens auxquels il ne pouvoit répondre, & dont ſes propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiſelle de Roie s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de ſon amie, par les plaintes bizares qu'elle lui faiſoit ſans ceſſe de ce Comte. Elle craignoit tout de la diſpoſition de Monſieur d'Amboiſe; quelquefois elle eſpéroit que la tendreſſe de Mademoiſelle de Sanſac le toucheroit: elle vouloit lui en parler; mais quand elle faiſoit réflexion ſur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur, la faiſoit trembler pour ſon amie.

Mademoiſelle de Sanſac demeuroit dans une mélancolie, qui empêchoit le retour de ſa ſanté. Elle avoit demandé permiſſion à la Reine de ſe retirer de la Cour, & elle vivoit chez ſon pere dans une aſſez grande retraite. Mademoiſelle de Roie prenoit part à ſes maux, & elle étoit aſſez équitable pour lui en être obligée. L'indifférence que Mademoiſelle de Roie avoit pour d'Amboiſe, la flattoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'eſprit de ſon pere ſur le mariage de Sanſac & de Mademoiſelle de Roie; & elle ne déſeſpéroit pas d'y réuſſir: mais il lui arriva de nouveaux chagrins, qui l'empêcherent d'exécuter ce qu'elle s'étoit propoſé.

Un jour qu'elles étoient enſemble dans le caroſſe de Mademoiſelle de Sanſac, elles virent d'Amboiſe dans le ſien, entrainé par ſes chevaux avec tant de violence, que ſa vie étoit en danger. Mademoiſelle de Sanſac pâlit, & dit à ſes gens de mener ſon caroſſe ſur leur paſſage, afin de les ar-

bonheur, en voudrois-je malgré lui ? Mais du moins, Mademoiſelle, jugez de l'excès de ma tendreſſe, par ce qu'elle me fait faire contre moi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiſelle de Roie, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roie de lui pardonner s'il partoit ſans la voir & s'il répondoit ſi mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en ſa faveur; mais que l'éloignement que Mademoiſelle de Roie avoit pour lui y mettoit un obſtacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire ſon bonheur, s'il ne faiſoit celui de la perſonne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter ſa douleur dans des lieux éloignés; pour ſe guérir, s'il ſe pouvoit, par l'abſence. En effet, peu de jours après, s'étant abſolument juſtifié d'être entré dans la conſpiration du Prince de Condé, il paſſa en Angleterre avec la permiſſion du Roi.

Madame de Roie étoit fort mécontente, de ce qu'un mariage, qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité, trouvoit de pareils obſtacles. Elle avoit une ſi parfaite eſtime pour Monſieur d'Amboiſe, qu'il lui ſembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de ſon alliance. Elle parla à ſa fille avec reſſentiment, & lui dit qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle ſeroit bien punie de ſa froideur pour lui, lorſqu'elle épouſeroit quelqu'un qui en auroit pour elle. Elle eſſuya l'indignation de ſa mère avec chagrin, mais des menaces lui faiſoient peu de peur. Elle ſongeoit que Sanſac alloit profiter de la liberté où d'Amboiſe l'avoit laiſſée; mais elle ne ſçavoit pas ce qui s'étoit déja paſſé à cette occaſion.

Madame de Roie la ramena à Paris, & le bruit s'étant répandu de ſa rupture avec Monſieur d'Am-

d'Amboiſe, tous ceux qui pouvoient prétendre à elle, ſongerent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre, qui avoit eu de l'inclination pour elle dès le même inſtant qu'il l'avoit vue, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sanſac, qui ignoroit que Monſieur d'Amboiſe ſe fût dégagé, étoit encore ſur les Terres de ſon pere, mais il ne fut pas long-tems ſans l'apprendre.

Entre tous ceux qui ſongerent à Mademoiſelle de Roie, le Vicomte de Tavanes fut le plus empreſſé, & il fit des propoſitions pour l'épouſer. Si-tôt qu'elle fut à Paris, Madame de Tournon l'appuya de tout ſon pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sanſac eût ſçu que le Comte d'Amboiſe ne prétendoit plus à Mademoiſelle de Roie. Elle exagera à Madame de Roie tous les avantages de ce parti. Le Vicomte de Tavanes poſſédoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter; de ſorte qu'il regardoit plus Mademoiſelle de Roie par ceux qui lui étoient deſtinés, que par ſa beauté.

Madame de Roie, qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboiſe à l'égard de ſa fille, & l'avoit priée de découvrir ſi cette jeune perſonne n'avoit point quelque ſecrete inclination. Quoique ſes ſoupçons fuſſent d'abord tombés ſur le Marquis de Sanſac, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant hors d'état de renouer avec bienſéance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop, que puiſqu'il aimoit Mademoiſelle de Roie, il en étoit aimée, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roie, qu'a-

qu'après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sanſac en particulier ; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboiſe l'avoit empêché d'épouſer une perſonne incapable de ſentir jamais de paſſion, ni même de connoître les ſentimens qu'on avoit pour elle. Enfin, elle lui conſeilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanes pour gendre. L'affaire ſe traita avec un grand ſecret: elle auroit été promptement achevée, ſi la maladie du Roi n'eût ſuſpendu tout.

Il fut ſaiſi, à la chaſſe, d'un mal de tête ſi violent & ſi extraordinaire, que d'abord on en appréhenda les ſuites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéreſſoient pour ſa vie. Le Marquis de Sanſac y revint avec empreſſement. Le Comte d'Amboiſe, quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retourna en France. Cette maladie fut auſſi funeſte que violente. Le Roi mourut en huit jours, & ſa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choſes. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe. Catherine de Médicis fut déclarée Régente durant la minorité de Charles IX. & devint abſolue. Le Prince de Condé, qui avoit été arrêté pour la conſpiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté: il conſervoit toujours beaucoup d'eſtime pour d'Amboiſe ; & quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ſes deſſeins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sanſac parla à Mademoiſelle de Roie le lendemain qu'il fut à Paris : elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de monde, & elle étoit un peu écartée des autres ; de ſorte qu'il trouva moyen de ſe placer auprès d'elle, ſans que Madame de Tournon pût s'y oppoſer.

Il

me de Roie, & qu'elle n'en eut pas le loisir.

Monsieur d'Amboise y courut sans rien examiner. C'étoit à un de ces beaux lieux que les maîtres se font un honneur de laisser voir. On y venoit par deux côtés: il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiselle de Sansac. Mademoiselle de Roie avoit été arrêtée par la Comtesse de Tournon, qui, l'ayant rencontrée, avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être seule avec son amie.

D'Amboise, qui avoit été apperçu de Mademoiselle de Sansac, n'avoit pu éviter de lui parler. Elle lui dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Roie, & qu'elle s'ennuyoit de l'attendre; de sorte qu'il n'avoit osé la quitter que sa compagnie ne fût venuë. Ils furent embaraſſés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roie, en le voyant avec Mademoiselle de Sansac, jugeroit qu'il auroit fait réflexion à ce qui s'étoit dit le soir précédent; & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roie. Mademoiselle de Sansac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ses sentimens, & elle auroit été au désespoir de les lui faire connoître elle-même.

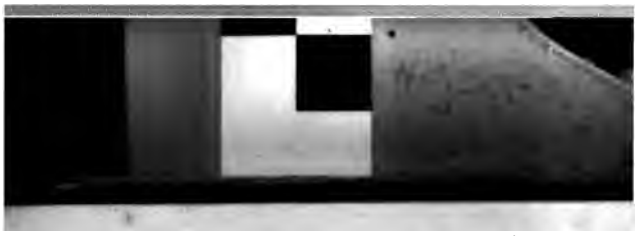
Fin du premier Livre.

lara ſon amour, & il la conjura de parler en ſa faveur, en attendant que ſon pere pût entrer dans cette affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confidence; mais elle prit le parti de diſſimuler, & elle ſçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réuſſît. Elle l'aſſura qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roie dès ce même jour; mais bien des choſes s'étoient paſſées qu'il ignoroit.

Si-tôt que Monſieur d'Amboiſe avoit été revenu d'Angleterre, il avoit été chez cette Comteſſe, qui l'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à ſa fille, qu'elle la deſtinoit au Vicomte de Tavanes, & cette nouvelle lui avoit donné une ſi vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le tems de lui répondre qu'elle lui obéiroit toujours, & elle étoit ſortie de la chambre de ſa mere, pour donner un libre cours à ſes larmes.

Lorſqu'il vit qu'elle n'avoit évité d'épouſer le Comte d'Amboiſe, que pour être au Vicomte de Tavanes, elle fut inconſolable. Sa perſonne lui avoit toujours déplu, & ſon deſſein le lui rendoit odieux. Elle penſoit que la parfaite eſtime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboiſe lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus ſortable d'être à lui, puiſqu'elle ne croyoit plus épouſer Sanſac, que d'être au Vicomte de Tavanes. Enfin, le mal paſſé ne lui paroiſſoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au préſent.

Madame de Roie, voulant faire connoître à d'Amboiſe qu'il n'avoit point perdu ſa confiance, ne lui fit point un ſecret du mariage de Monſieur de Tavanes avec ſa fille, elle lui en parla comme d'une choſe qui ſeroit bien-tôt conclue. Mais que ne produiſit point cette nouvelle dans l'eſ-



ſentiment de jalouſie, ſoit qu'il appréhendât de ne lui en donner aucun, il ne pouvoit ſon conſoler; le chagrin, la joie, ou l'indifférence de cette belle perſonne devenoient également cruels pour lui.

Il fut ſur le point de courir après elle, & de ne la point quitter qu'il ne fût pleinement juſtifié; mais le prétexte qu'elle avoit pris pour retourner, lui donnant lieu de croire qu'elle ne ſeroit pas ſi-tôt chez elle, il alla chez le Roi, & laiſſa malgré lui ces deux Amies en liberté.

Lorſqu'elles furent retournées au logis de Mademoiſelle de Roie, & entrées dans ſa chambre, elle ſe trouva embaraſſée. Le peu de ſuccès qu'elle prévoyoit à la paſſion de Mademoiſelle de Sanſac, lui faiſoit appréhender de la mettre ſur ce ſujet: cependant elle s'apperçut que ſon ſilence l'affligeoit encore davantage; de ſorte qu'elle la fit parler pour lui laiſſer prendre quelque ſoulagement, ſi ce n'étoit plus pour la conſoler.

Si l'on oſoit, lui dit-elle, vous demander par quelles manieres le Comte d'Amboiſe a pu s'attirer des ſentimens dont il eſt ſi peu digne . . . Je ſçais que j'ai tort, interrompit Mademoiſelle de Sanſac, mais je puis cependant m'excuſer. Je voyois inceſſamment le Comte d'Amboiſe avec vous; je le trouvois aimable par l'ardeur avec laquelle il aimoit; j'étois charmée de ſa délicateſſe. Vous ne l'aimiez pas; & quoique cette penſée me donnât un plaiſir ſecret, je blâmois votre injuſtice, & j'allai trop loin en voulant l'éviter. Quand je parlai à la Reine pour empêcher votre mariage avec lui, je croyois m'y engager pour l'amour de vous, ou pour l'amour de mon frere: cependant j'ai connu depuis, que c'étoit

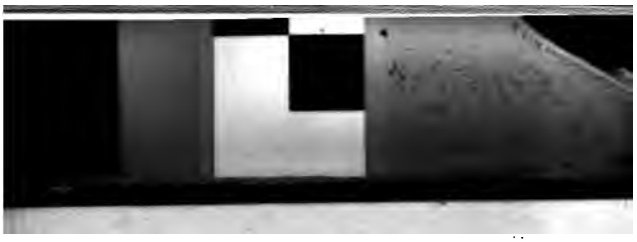
mon

mon intérêt ſeul qui me faiſoit agir. Madame d Roie rendit tous mes projets inutiles, par ſi fermeté dans ſes premiers ſentimens pour le Com te; j'eus du dépit d'avoir mal réuſſi. Vous re tournâtes à la Campagne; le Comte vous alloi voir ſouvent: je ne le voyois presque plus: cel me fit ſentir à quel point il m'étoit cher. Je vou lus m'oppoſer à mon panchant; mais ce fut inu tilement; & même en cherchant à rappeller m raiſon, je ſongeois ſans ceſſe à lui, & j'acheva de la perdre.

Elle ſe tût durant quelque tems, puis elle pour ſuivit, voyant que Mademoiſelle de Roie ne par loit pas. Je ſentis diſtinctement la jalouſie: j'eu des remords d'avoir eſſayé de vous ôter au Com te, puiſqu'il n'étoit plus à moi; mais je fus a déſeſpoir quand il ſongea une ſeconde fois à vo épouſer, & je n'eus de repos que lorſque, p un excès d'amour extraordinaire, il vous eut cé dée à ſon Rival. Cette action augmenta beau coup mon eſtime: il me ſembla qu'elle autor ſoit ce que je ſentois pour lui, & même ce qu j'avois fait contre lui: quoique cet exemple d généroſité me condamnât, je ne vis point la dif férence de ſon procédé & du mien, je crus qu ma conduite étoit juſtifiée par ce déſintéreſſemen & par votre indifférence; mais ce n'étoit en ef fet qu'un peu d'eſperance qui juſtifioit tout. He las! je ne fus pas longtems dans cette ſituation ſi j'eus des momens moins déſagréables, ce n furent que des momens: vous ſçavez ſi j'ai c lieu de me flater.

Mademoiſelle de Sanſac ne put continuer un t diſcours; & jettant un torrent de larmes, elle con traignit Mademoiſelle de Roie à lui parler. Je ſu plus malheureuſe que vous, lui dit-elle: je ſens to vos maux comme vous même, & j'ai encore

ch



chagrin de vous les avoir causés ; c'eſt par moi que vous avez connu particuliérement le Comte d'Amboiſe ; c'eſt peut-être pour l'amour de moi qu'il ne prend pas les ſentimens qui ſont dûs à votre mérite ; enfin, c'eſt mon indifférence pour lui, qui a donné lieu à votre pitié : tout vous devient un poiſon, je n'oſe rien entreprendre, & après avoir fait tous vos chagrins, j'ai la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moi, vous me regardez comme une Rivale, peut-être vous me haïſſez. Non, interrompit Mademoiſelle de Sanſac, c'eſt d'Amboiſe qu'il faut haïr, & ce n'eſt point vous ; mais je ne puis même avoir le ſoulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? Il ne m'a point trahie, puiſqu'il ne m'a jamais aimée. Hélas ! faut-il que ce ſoit-là ce qui m'ôte le droit de me plaindre !

Ses pleurs, qui redoublerent, l'obligerent une ſeconde fois au ſilence ; & Mademoiſelle de Roie, voyant de l'altération ſur ſon viſage, craignit qu'elle ne ſe portât mal, & l'obligea de ſe mettre ſur un lit. Elle paſſa enſuite dans ſon cabinet, pour parler à un de ſes gens : on l'avertiſſoit de la part de Madame de Roie, que le Comte d'Amboiſe devoit venir, & qu'elle eût à le recevoir, s'il arrivoit avant ſon retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant vu perſonne dans l'antichambre, ni même dans la chambre, parce que Mademoiſelle de Roie avoit ordonné à ſes femmes, lorſqu'elle étoit entrée avec Mademoiſelle de Sanſac, de paſſer dans ſon cabinet, qui en étoit aſſez éloigné, afin qu'elles ne fuſſent pas témoins de leur converſation, il alloit ſortir ; mais Mademoiſelle de Sanſac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit, dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point ; elle

elle avoit une partie de ſes coëffes ſur ſon viſage: il crut que c'étoit Mademoiſelle de Roie, qui ſe repoſoit ſur ſon lit; de ſorte que, l'eſprit encore tout rempli de l'avanture du jardin, & craignant même de perdre l'occaſion de lui parler, Mademoiſelle, lui dit-il, je ne puis différer un moment à me juſtifier: auriez-vous bien la dureté de croire que je pourrois aimer Mademoiſelle de Sanſac? Je n'eus pas hier le loiſir de vous répondre ſur ce que vous me voulûtes faire penſer de ſes ſentimens; mais en étoit-il beſoin? Si votre indifférence ne m'a pas fait changer, toute la paſſion qu'on pourroit avoir pour moi, ne le feroit pas davantage.

Mademoiſelle de Roie, qui comprit que quelqu'un entroit; & que même on vint avertir par un autre côté que c'étoit Monſieur d'Amboiſe, revint dans la chambre, & lui dit à demi bas, qu'une Dame de ſes amies dormoit ſur ce lit, & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre; mais elle ne ſçavoit pas qu'il en avoit déja trop dit.

Mademoiſelle de Sanſac en avoit été frappée comme d'un coup de foudre, & ce dernier malheur étoit ſi affreux, qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui en ôter la honte & la douleur. Elle demeura ſur le lit de Mademoiſelle de Roie, accablée de mille penſées differentes, ſans prendre aucune reſolution.

Monſieur d'Amboiſe étoit avec Mademoiſelle de Roie: il lui diſoit les mêmes choſes qu'il avoit cru lui dire lorſqu'il avoit parlé à Mademoiſelle de Sanſac; mais elle lui marqua qu'elle prenoit peu de plaiſir à les entendre, & que ſi quelque choſe étoit capable de la toucher, ce ne ſeroit que les ſentimens qu'il prendroit pour ſon Amie. Il fut outré de cette indifférence, & il demeura ſaiſi d'une ſi vive douleur, qu'il ceſſa de lui parler.

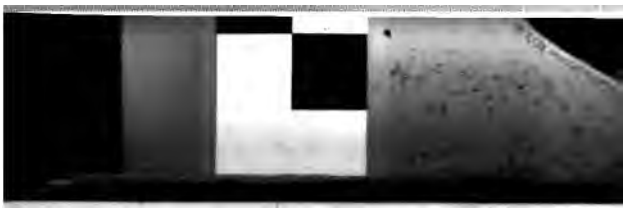
Ma-

aimés. Enfin, il ſe formoit, du débris de toutes ſes eſpérances, une nouvelle ſorte d'eſpoir. Toujours il penſa qu'il empoiſonneroit le bonheur de ſon Rival, en lui donnant lui-même ſa Maîtreſſe. Mais après tout, ce n'étoient que des idées. Son cœur ne goûtoit point ſes raiſons, & il lui auroit encore été plus aiſé de faire la choſe, que de la réſoudre.

Il alla voir Mademoiſelle de Roie le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle eſſayât de cacher ſes larmes, & de montrer un viſage ouvert & tranquille. Il eſt difficile de ſe repréſenter l'état où il ſe trouva. L'effort qu'on ſe faiſoit pour lui, le portoit à celui qu'il ſe devoit faire. L'amour, la pitié, le déſeſpoir, formoient mille combats dans ſon ame. Il demeura long-tems ſans parler; mais enfin, regardant Mademoiſelle de Roie avec des yeux baignés de larmes, Mademoiſelle, lui dit-il, vous avez eu juſqu'ici plus de force que moi. Je tremble de mon projet, mais peut-être je l'exécuterai. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut, en ſe contraignant. Eh bien, c'en eſt fait, il faut m'arracher à moi-même. Ne me cachez point vos ſentimens pour Sanſac. Je veux tout entreprendre pour lui faire obtenir un bonheur dont vous le jugez plus digne que moi: auſſi-bien, puis-je être plus malheureux que je le ſuis? Je vous plairai du moins en vous donnant à mon Rival. Il remarquoit pendant ce diſcours une impreſſion de joie ſur le viſage de Mademoiſelle de Roie, qu'il ne lui avoit jamais vue. Il ſe déſeſperoit de ce qu'il alloit faire, ſans néanmoins s'en repentir. Il eſt des momens où l'on ſemble agir par une force ſupérieure: ce qu'il faiſoit, tenoit plus du Héros que de l'Amant, & le rendoit digne en même tems de pitié & d'envie. Je pars, lui dit-il, Mademoiſelle, pour un deſſein qui ne

s'a-

s'achevera pas s'il ſe retarde: & toute la grace que je vous demande, c'eſt de n'oublier point en me voyant, que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiſelle de Roie ne put réſiſter à ſes divers mouvemens: la ſurpriſe, la crainte, la honte, agitoient ſon cœur. Sa fievre en un inſtant redoubla ſi conſidérablement, qu'on jugea que ſa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Monſieur d'Amboiſe. Il courut à l'appartement de Madame de Roie, il lui apprit le péril où étoit ſa fille, & la paſſion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, & de ne ſonger qu'à Mademoiſelle de Roie. Cette mere aimoit véritablement ſa fille. La maladie de cette jeune perſonne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à ſa guériſon lui paroiſſoit agréable. Elle marqua à Monſieur d'Amboiſe, combien elle étoit touchée de ſa généroſité, & lui donna des louanges auxquelles il étoit peu ſenſible. Il vit qu'il réuſſiſſoit trop aiſément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roie, & il alla ſe renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Quand il ne ſe vit plus rien à faire, il penſa à ce qu'il avoit fait: il enviſagea à loiſir le mariage de Mademoiſelle de Roie & du Marquis de Sanſac, auquel il n'y avoit plus d'obſtacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la poſſédât; & il fut mille fois ſur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par ſa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Enſuite il ſe repréſentoit l'état où il avoit vu Mademoiſelle de Roie. Cette idée le retenoit, mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit com-



Elle avoit introduit le Comte de Sancerre chez Madame de Roie: il étoit d'un caractére d'eſprit à faire plaiſir à tous ceux qu'il voyoit: il y alloit ſouvent, & ſon amour s'augmentoit tous les jours par la connoiſſance particuliere de l'eſprit de Mademoiſelle de Roie; cette paſſion étoit même irritée par celle qu'il lui connoiſſoit pour le Marquis de Sanſac. Bien ſouvent un Rival fait valoir le mérite d'une Maîtreſſe; & quand il ne ſçauroit la faire haïr, il la fait infiniment aimer.

Quoique Mr. d'Amboiſe évitât Mademoiſelle de Roie, il n'étoit pas poſſible qu'il ne la rencontrât jamais; & il y avoit plus d'un mois qu'il ne l'avoit vûe, lorſqu'il ſe trouva auprès d'elle un jour que la Reine Régente recevoit des Ambaſſadeurs d'Eſpagne. D'abord qu'il apperçut Mademoiſelle de Roie, ſon premier mouvement fut de changer de place; mais elle le ſalua d'une maniére, qui, bien qu'aſſez indifférente, avoit un charme par lequel il ſe ſentit arrêté: il n'oſa cependant lui parler; mais lorſque la cérémonie fut achevée, les Meſſieurs donnérent la main aux Dames, pour les remettre dans leurs caroſſes. Le Marquis de Sanſac fut obligé de prendre celle de Madame de Roie, & Monſieur d'Amboiſe dit à Mademoiſelle de Roie qu'il n'oſoit lui offrir la ſienne: elle ne lui répondit rien, & lui tendit la main avec aſſez de civilité.

Jamais Mademoiſelle de Roie n'avoit été ſi parée ni ſi belle; les applaudiſſemens qu'elle avoit reçus, faiſoient paroître ſur ſon viſage une joie modeſte, qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus inſenſibles. Quoique la paſſion de Sanſac fût au point de ne pouvoir augmenter, il avoit néanmoins ſenti un nouveau plaiſir à la regarder. D'Amboiſe ſe ſouvint des premiéres fois qu'il l'avoit vûe, il fit un profond ſoupir,

verneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à ſon égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour ſon fils même. Elle eut lieu de voir, lorſqu'il mourut, combien ſes ſentimens étoient reſpectés de toute la Cour, excepté des Sanſacs. Le Corps du feu Roi fut porté à Saint-Denis ſans aucune pompe. Meſſieurs de Guiſe, oncles de la Reine ſa femme, ne le ſuivirent même pas; & le Comte de Sanſac ſeul & ſon fils l'accompagnerent.

La Régente ne fut pas long-tems ſans marquer ſes reſſentimens au Comte de Sanſac en pluſieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de perſonne: il vit qu'il avoit beſoin d'être ſoutenu.

Mademoiſelle de Roie, & même Madame de Roie qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à ſa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Médicis, n'étoient pas propres à le remettre en bonne poſture auprès d'elle. Il avoit d'autres vûes: & il dit à ſon fils, qu'après le refus déſobligeant que Madame de Roie avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de ſonger encore à le devenir; & il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant ſe jetta aux pieds de ſon pere: il lui dit que tout le bonheur de ſa vie dépendoit d'épouſer Mademoiſelle de Roie, mais il ne le fit pas changer de deſſein.

Le Marquis de Sanſac ſe révolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laiſſé de grands biens; & quoique ceux de ſon pere fuſſent conſidérables, il les ſacrifioit ſans peine à ſon amour. Il mit deux de ſes oncles dans ſon parti, qui firent tous les pas qu'il falloit faire auprès de Madame de Roie, & dont les propoſitions furent reçues, mais à condition que le Marquis de San-

ſac ſe racommoderoit avec ſon pére avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité ſeroit ſecret juſques-là.

Ce Marquis eut cependant la permiſſion de voir ſouvent Mademoiſelle de Roie, dont la ſanté ſe rétabliſſoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que ſon cœur étoit content. Elle ſentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboiſe. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager, s'il ſe pouvoit, par ſa reconnoiſſance, des ſentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit ſoin de l'éviter. Il ſçavoit cependant que ſon mariage avec Sanſac n'étoit pas prêt à s'achever, mais ſi cette penſée adouciſſoit ſa douceur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiſelle de Sanſac revint à Paris: elle apprit avec plaiſir l'action de d'Amboiſe, & elle en parloit ſans ceſſe à Mademoiſelle de Roie. Un jour qu'elles ſe promenoient enſemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrerent qui étoit ſeul, & qui rêvoit ſi profondément, qu'il étoit proche de Mademoiſelle de Roie ſans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez bien, lui dit-elle, que je profite des occaſions que le hazard me donne de vous marquer mes ſentimens; il y a long-tems que je les cherche envain. Hé! Mademoiſelle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore; je vous ſuis inutile. Il lui fit une profonde révérence, & il ſe retira ſans regarder Mademoiſelle de Sanſac. Elles furent ſurpriſes de cette fuite. Mademoiſelle de Sanſac fut en colere de ce qu'il ne l'avoit pas ſeulement remarquée. Mademoiſelle de Roie connut par la triſteſſe du Comte, par ſa prompte retraite, combien ſa paſſion étoit encore vive, & combien

bien ſa généroſité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-ſenſible douleur d'avoir rendu un ſi honnête homme malheureux.

Il étoit au déſeſpoir de l'avoir quitté ſi bruſquement. Il craignit de l'avoir offenſée, & qu'elle ne vînt à la haïr. Enfin, il avoit encore ſenti du plaiſir à la voir. Il s'en étoit privé, de peur de s'y trop abandonner; mais il trouvoit que ſa raiſon lui avoit été cruelle: & que pouvoit-il lui arriver de plus triſte que d'être haï de Mademoiſelle de Roie, & de ne la voir jamais? Cependant il ne vouloit plus aller chez elle, mais il ſentoit que ce lui ſeroit une douceur que de la rencontrer.

Sanſac trouvoit le retardement de ſon bonheur ſi inſupportable, qu'il n'étoit gueres moins affligé que lorſqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit envain qu'il preſſoit Madame de Roie de conſentir qu'il épouſât ſa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanſac: elle ne vouloit point lui laiſſer perdre une partie de ſa fortune par trop de précipitation. L'eſtime que cette Comteſſe avoit pour d'Amboiſe, lui faiſoit ſouhaiter qu'il fût toujours de ſes amis. Cependant, quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'oſoit lui en faire des reproches: mais, comme elle eut beſoin de lui dans une affaire conſidérable, elle le lui fit ſçavoir, & il ne put ſe diſpenſer d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine, & avec quelque plaiſir. Il trouva d'abord Mademoiſelle de Roie ſeule dans la chambre de ſa mere, il fut ſi frappé de cette vûe qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roie étoit dans ſon cabinet avec une perſonne de conſidération, lorſqu'il entra. Comme elles étoit occupées d'une affaire particuliere, elle vint au devant de lui, le ſupplier de

pendant elle trouvoit elle-même l'artifice groſſier, & elle en eſpéroit peu de choſe : mais elle avoit commencé à ſemer la méſintelligence entre eux ; il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter ; & leurs cœurs étant déja prévenus de jalouſie, les moindres apparences pouvoient achever de les révolter.

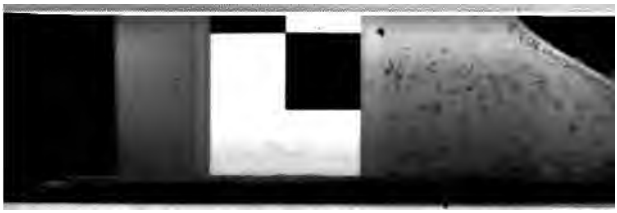
Sanſac reçut les rubans de Madame de Tournon, qu'on lui envoia de la part de Mademoiſelle de Roie ; & il écrivit à celle-ci avec tant d'amour & tant de jalouſie, que Madame de Tournon, à qui cette lettre fut montrée, appréhenda & eſpéra tout en même tems de cette diſpoſition : elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée, de faire dire à Sanſac que Mademoiſelle de Roie lui parleroit le ſoir apres la Maſcarade, & elle avoit reſolu de lui dire ſous le maſque des choſes qui le perſuaderoient que ſon Rival étoit aimé : on ſupprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre, & on dit ſeulement à Mademoiſelle de Roie, que Sanſac lui étoit très-obligé de ſes rubans ; ce mepris, qu'elle avoit ſi peu mérité, la mit dans une colere inconcevable. D'abord elle fut ſurpriſe de ce procédé ; mais ſon eſprit étoit aigri de longue main par la froideur extraordinaire qu'on lui marquoit ; car tout paroît vraiſemblable à la jalouſie. Combien de fois s'accuſa-t-elle de lâcheté, d'avoir pu faire une démarche ſi mal reçue : ce qui lui avoit d'abord paru ſi léger, lui parut alors terrible ; & ſa douleur l'auroit empêchée de ſe trouver à la Maſcarade, ſi elle n'avoit encore voulu voir de quelle maniére il s'y conduiroit.

Les Maſques danſérent ; chaque Bohémienne avoit un Bohémien qui portoit ſa couleur. Mademoiſelle de Roie vit quelqu'un qui portoit la ſienne, & d'abord elle ne le reconnut pas pour être le frére de Madame de Tournon, qui devoit

n'ai pu être le maître de ne vous point parler une fois de Sanſac, mais je ne vous en parlerai plus. Je vous reſpecte aſſez pour reſpecter même votre paſſion. Je me contraindrai ſans ceſſe, & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la ſeule grace que je vous demande, c'eſt que vous me regardiez comme quelque choſe de plus qu'un ami. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque choſe de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choſes ſi peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des ſentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été ſi digne d'admiration, & Mademoiſelle de Roie lui étoit ſi obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une maniere qui ne flatât point ſon amour; auſſi ces paroles le firent ſoupirer. Madame de Roie entra comme elle les achevoit. Cette Comteſſe apprit à Monſieur d'Amboiſe en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choſes qu'elle ſouhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiſelle de Roie, & il ſe trouva encore ſenſible au plaiſir de lui rendre un ſervice. Ses honnêtetés, ou plutôt ſa vûe, avoient remis une ſorte de douceur dans ſon ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à ſa paſſion. C'étoit toujours beaucoup qu'elle eût pour lui toute l'eſtime qu'il méritoit & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roie l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiſelle de Roie, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans ſon cœur quelque panchant à l'eſpérance. Les obſtacles qui s'oppoſoient au mariage du Marquis de Sanſac, pouvoient durer long-tems. Il n'étoit pas impoſſible qu'une



riage auprès de ſon pére, elle ne vouloit point entrer avec Mademoiſelle de Roie dans la confidence de ſon amour, & qu'il ne lui convenoit point de prendre de ces ſortes de maniéres avec une jeune perſonne. Il ne pouvoit la blâmer de cette réſerve; & il en ſoupçonnoit d'autant moins qu'elle fût capable de prendre un autre intérêt en lui, que celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toujours ſa jalouſie dans ſon cœur. Il voyoit que Mademoiſelle de Roie ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déja trop coupable pour mériter ſes reproches; mais il lui marquoit une froideur extraordinaire: elle l'attribuoit à ſa nouvelle paſſion pour la comteſſe, & elle en conſervoit un dépit qui ne parut auſſi d'abord que par ſa froideur; mais il étoit impoſſible qu'ils demeuraſſent long-tems dans cet état. Ils avoient des ſoupçons mutuels, qui devoient ſe tourner en certitude, ou il falloit qu'ils s'éclairciſſent de leurs doutes: il leur arriva une avanture qui acheva de les brouiller.

La Reine donna le Bal à Rheims le ſoir du Sacre de Charles Neuf. Comme c'étoit la Saiſon des Maſques, elle fit le plan d'une Maſcarade: elle ordonna qu'une Troupe de Bohémiens & de Bohémiennes vinſſent ſéparément prédire la bonne fortune du jeune Roi; qu'enſuite, chaque Bohémien prendoit une Bohémienne, & qu'ils danſeroient enſemble pour ſe réjouïr de s'être rencontrés à dire des choſes agréables.

La Comteſſe de Tournon & Mademoiſelle de Roie étoient de la Maſcarade: leur taille étoit à-peu-près égale; leurs cheveux étoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de différence ne ſe remarquoit point aux flambeaux: l'habillement de ces Bohémiennes étoit même ordonné d'une maniére à ne laiſſer preſque pas diſtin-

Mademoiſelle de Sanſac ne pouvoit ſouffrir l'indifférence que d'Amboiſe avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui, de la part d'une perſonne raiſonnable ne pouvoient être que des marques de paſſion. Il connut avec chagrin des ſentimens auxquels il ne pouvoit répondre, & dont ſes propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiſelle de Roie s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de ſon amie, par les plaintes bizares qu'elle lui faiſoit ſans ceſſe de ce Comte. Elle craignoit tout de la diſpoſition de Monſieur d'Amboiſe; quelquefois elle eſpéroit que la tendreſſe de Mademoiſelle de Sanſac le toucheroit : elle vouloit lui en parler; mais quand elle faiſoit réflexion ſur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur, la faiſoit trembler pour ſon amie.

Mademoiſelle de Sanſac demeuroit dans une mélancolie, qui empêchoit le retour de ſa ſanté. Elle avoit demandé permiſſion à la Reine de ſe retirer de la Cour, & elle vivoit chez ſon pere dans une aſſez grande retraite. Mademoiſelle de Roie prenoit part à ſes maux, & elle étoit aſſez équitable pour lui en être obligée. L'indifférence que Mademoiſelle de Roie avoit pour d'Amboiſe, la flattoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'eſprit de ſon pere ſur le mariage de Sanſac & de Mademoiſelle de Roie; & elle ne déſeſpéroit pas d'y réuſſir: mais il lui arriva de nouveaux chagrins, qui l'empêcherent d'exécuter ce qu'elle s'étoit propoſé.

Un jour qu'elles étoient enſemble dans le caroſſe de Mademoiſelle de Sanſac, elles virent d'Amboiſe dans le ſien, entrainé par ſes chevaux avec tant de violence, que ſa vie étoit en danger. Mademoiſelle de Sanſac pâlit, & dit à ſes gens de mener ſon caroſſe ſur leur paſſage, afin de les ar-

dant elle trouvoit elle-même l'artifice groſ-
, & elle en eſpéroit peu de choſe: mais elle
t commencé à ſemer la méſintelligence entre
; il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'au-
nter; & leurs cœurs étant déja prévenus de
ſie, les moindres apparences pouvoient ache-
le les révolter.

nſac reçut les rubans de Madame de Tour-
, qu'on lui envoia de la part de Mademoi-
de Roie; & il écrivit à celle-ci avec tant
iour & tant de jalouſie, que Madame de
rnon, à qui cette lettre fut montrée, appré-
la & eſpera tout en même tems de cette
ſition: elle pria cette femme qu'elle avoit
iée, de faire dire à Sanſac que Mademoiſelle
oie lui parleroit le ſoir apres la Maſcarade,
le avoit réſolu de lui dire ſous le maſque des
es qui le perſuaderoient que ſon Rival étoit
: on ſupprima les Lettres qu'ils s'écrivoient
art & d'autre, & on dit ſeulement à Made-
elle de Roie, que Sanſac lui étoit très-obligé
s rubans; ce mépris, qu'elle avoit ſi peu mé-
la mit dans une colere inconcevable. D'abord
fut ſurpriſe de ce procédé; mais ſon eſprit
aigri de longue main par la froideur ex-
dinaire qu'on lui marquoit; car tout paroît
mblable à la jalouſie. Combien de fois s'accuſa-
de lâcheté, d'avoir pu faire une démarche ſi
reçue: ce qui lui avoit d'abord paru ſi léger,
arut alors terrible; & ſa douleur l'auroit em-
ée de ſe trouver à la Maſcarade, ſi elle n'a-
encore voulu voir de quelle maniére il s'y
iroit.

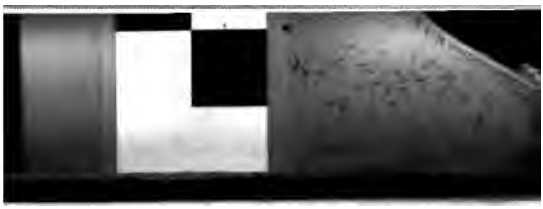
Maſques danſérent; chaque Bohémienne
un Bohémien qui portoit ſa couleur. Ma-
ſelle de Roie vit quelqu'un qui portoit la
, & d'abord elle ne le reconnut pas pour
le frere de Madame de Tournon, qui devoit

me de Roie, & qu'elle n'en eut pas le loiſir.

Monſieur d'Amboiſe y courut ſans rien examiner. C'étoit à un de ces beaux lieux que les maîtres ſe font un honneur de laiſſer voir. On y venoit par deux côtés : il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiſelle de Sanſac. Mademoiſelle de Roie avoit été arrêtée par la Comteſſe de Tournon, qui, l'ayant rencontrée, avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être ſeule avec ſon amie.

D'Amboiſe, qui avoit été apperçu de Mademoiſelle de Sanſac, n'avoit pu éviter de lui parler. Elle lui dit qu'elle attendoit Mademoiſelle de Roie, & qu'elle s'ennuyoit de l'attendre; de ſorte qu'il n'avoit oſé la quitter que ſa compagnie ne fût venuë. Ils furent embaraſſés l'un & l'autre. Le Comte ſongeoit que Mademoiſelle de Roie, en le voyant avec Mademoiſelle de Sanſac, jugeroit qu'il auroit fait réflexion à ce qui s'étoit dit le ſoir précédent; & il l'auroit quittée bruſquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiſelle de Roie. Mademoiſelle de Sanſac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ſes ſentimens, & elle auroit été au déſeſpoir de les lui faire connoître elle-même.

Fin du premier Livre.



yeux ſur elle, & qui la reconnoiſſoit aux
s que Madame de Tournon avoit intercep-
k qu'elle lui avoit montrés. Il ſortit auſſi
lui donner la main, & elle lui fut obligée
te honnêteté: elle lui dit qu'elle ne ren-
: pas, de ſorte qu'il la conduiſit juſques
elle. Il avoit trop d'intérêt à ſçavoir ce qui
ſoit dans ſon cœur à l'occaſion de Sanſac,
ne lui en parler pas, & il falloit dans ce dé-
porter les derniers coups à ſon Rival: il
t d'un air miſtérieux de n'être point tout-à-
rpris de ce qui étoit arrivé; c'en étoit aſſez
engager Mademoiſelle de Roie malgré elle
faire pluſieurs queſtions, auxquelles il répon-
une maniére qui augmentoit infiniment ſa
e & ſa douleur. Quoiqu'elle eût eu mille
ns, elle s'accuſa en elle-même de s'être
ée, & d'avoir conſervé trop de tranquillité,
: tems qu'on la trahiſſoit. Elle ne ſe laſſoit
de lui faire de nouvelles demandes, & il
ra plus long-tems avec elle qu'elle ne lui
permis d'y demeurer, ſi elle avoit été
agitée.

ac, après avoir danſé avec Madame de
on, qu'il prenoit toujours pour Made-
le de Roie, la mena dans un coin de la
pour lui parler: elle n'ôtoit point ſon
e, qui tenoit à ſa coëfure; de ſorte qu'il
détrompoit point. Il lui dit qu'il étoit
éré, qu'il ſçavoit que Sancerre lui avoit é-
& avoit oſé lui faire connoître ſa paſſion;
ependant elle ne l'en avoit pas plus mal
, qu'elle le voyoit avec plaiſir; & qu'en-
ne pouvoit plus vivre, ſi elle continuoit
r le même procédé avec lui. Madame de
on, feignant un ton embaraſſé, lui dit
étoit difficile qu'elle rompît avec un ami
mére. Ha! Mademoiſelle, lui dit-il, que

me faites-vous enviſager ? Pourquoi vous allarmer ? lui dit-elle d'un ton encore plus embaraſſé qu'auparavant : quand il ſeroit vrai que Sancerre auroit d'autres ſentimens pour moi que ceux de l'eſtime & de l'amitié, vous ne devez point penſer que j'en aie d'autres pour lui. Quoi ! Mademoiſelle, reprit-il, eſt-il poſſible que vous ayez de l'eſtime & de l'amitié pour un homme qui ſe déclare votre Amant ? Je ſuis perdu, ſi vous ne vous dédites de ces cruelles paroles. Je ne m'en dédirai point, lui dit Madame de Tournon : il y a de l'injuſtice à ce que vous demandez. C'en eſt trop, interrompit Sanſac : ou trompez-moi mieux, ou achevez de me détromper. Je ne ſçaurois demeurer dans l'incertitude où je ſuis : dites que vous aimez Sancerre, que vous ne ſçauriez rompre avec lui, & je ne vous importunerai plus de ma jalouſie ni de mes reproches. Madame de Tournon ne lui répondit rien. Je vous entens, Mademoiſelle, lui dit Sanſac, tranſporté de fureur : vous n'aurez plus à ſouffrir mes plaintes ; mais ce ſeroit envain que vous m'eſſiez attendu de moi de la modération, & tant qu'il me reſtera de la vie, j'empêcherai que mon Rival ne ſoit plus heureux que moi. Là-deſſus il la quitta bruſquement, & elle ne fit aucune démarche pour le retenir.

Madame de Tournon étoit dans une joie extraordinaire : jamais elle n'auroit oſé eſpérer un tel ſuccès, & tous ſes artifices étoient ſi heureux, qu'ils ne lui donnoient aucun remords. Quoique la Maſcarade fût finie, le Bal continuoit. Madame de Tournon, après avoir changé d'habits, rentra dans la Salle où l'on danſoit. Sanſac y étoit allé pour chercher Sancerre, & peut-être l'obliger à ſe venir battre ; mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon diſoit que Mademoiſelle de Roie s'étoit re-

tirée

tirée avec un grand mal de tête. En effet, Mademoiſelle de Roie l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas ſurpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal. Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il penſa qu'il pouvoit l'avoir ſuivie, & il ne lui fut pas poſſible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiſelle de Roie, ſur le prétexte de demander des nouvelles de ſa ſanté : & ayant ſçu par les gens de Sancerre qu'il y étoit, il demanda à la voir, pour lui faire, malgré ſa promeſſe, tous les reproches qu'il croyoit qu'elle méritoit; mais la colére où étoit Mademoiſelle de Roie l'empêcha de le recevoir: elle lui envoya dire, qu'elle ne pouvoit lui parler à cauſe de ſon mal de tête, & dans le même moment elle renvoya Sancerre; mais comme il comprenoit que Sanſac avoit remarqué ſes gens, & qu'il jugea que peut-être ce Rival auroit la curioſité de ſçavoir s'il ſeroit long-tems avec Mademoiſelle de Roïe, il demeura dans l'anti-chambre avec celle de ſes femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, ſans que Mademoiſelle de Roie ſçût qu'il y étoit, & ſans qu'elle y ſongeât.

Sanſac l'attendoit ſur ſon paſſage : agité de tout ce que la rage a de plus affreux, il vit venir le Comte d'Amboiſe, & dans le trouble où il étoit, il ne put ſe défendre de lui parler. D'Amboiſe, ayant été obligé de ſe trouver à Rheims pour le Sacre de Charles Neuf, avoit entendu dire que Mademoiſelle de Roie ſe portoit mal, & s'étoit trouvé encore aſſez ſenſible à ce qui la regardoit, pour venir avec empreſſement s'informer de ſa ſanté. Vous voyez un homme déſeſpéré, lui dit Sanſac, dès qu'il l'apperçut : vous m'avez plongé dans l'abîme où je ſuis, & vous vous en êtes retiré; vous m'avez cédé une perſonne qui fait tout le malheur de mes jours:

chagrin de vous les avoir cauſés ; c'eſt par moi que vous avez connu particuliérement le Comte d'Amboiſe ; c'eſt peut-être pour l'amour de moi qu'il ne prend pas les ſentimens qui ſont dûs à votre mérite ; enfin, c'eſt mon indifférence pour lui, qui a donné lieu à votre pitié : tout vous devient un poiſon, je n'oſe rien entreprendre, & après avoir fait tous vos chagrins, j'ai la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moi, vous me regardez comme une Rivale, peut-être vous me haïſſez. Non, interrompit Mademoiſelle de Sanſac, c'eſt d'Amboiſe qu'il faut haïr, & ce n'eſt point vous ; mais je ne puis même avoir le ſoulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? Il ne m'a point trahie, puiſqu'il ne m'a jamais aimée. Hélas ! faut-il que ce ſoit-là ce qui m'ôte le droit de me plaindre !

Ses pleurs, qui redoublerent, l'obligerent une ſeconde fois au ſilence ; & Mademoiſelle de Roie, voyant de l'altération ſur ſon viſage, craignit qu'elle ne ſe portât mal, & l'obligea de ſe mettre ſur un lit. Elle paſſa enſuite dans ſon cabinet, pour parler à un de ſes gens : on l'avertiſſoit de la part de Madame de Roie, que le Comte d'Amboiſe devoit venir, & qu'elle eût à le recevoir, s'il arrivoit avant ſon retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant vu perſonne dans l'antichambre, ni même dans la chambre, parce que Mademoiſelle de Roie avoit ordonné à ſes femmes, lorſqu'elle étoit entrée avec Mademoiſelle de Sanſac, de paſſer dans ſon cabinet, qui en étoit aſſez éloigné, afin qu'elles ne fuſſent pas témoins de leur converſation, il alloit ſortir ; mais Mademoiſelle de Sanſac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit, dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point ; elle

emoiſelle de Roie fut quelques jours ſans
le la chambre, ſur le pretexte de ſon mal
, de ſorte qu'elle ne voyoit point Sanſac.
mbat de ce Marquis avec Sancerre faiſoit
up de bruit à la Cour, mais on n'en di-
oint le ſujet. Sancerre avoit de trop gran-
ſons de le cacher, tant qu'il ne ſeroit point
auprès de Mademoiſelle de Roie. Ma-
de Tournon entra dans cette affaire avec
, & l'engagea au ſecret, lui diſant qu'il
des égards à une perſonne qu'il avoit ſi
tems aimée; mais en effet, c'étoit pour
her que Mademoiſelle de Roie n'approfon-
démêlé, ſi elle avoit ſçu la part qu'elle
. Sanſac ſuivit les conſeils de cette Com-
quoique ſa colére contre Mademoiſelle
ie ne fût point diminuée. Cet Amant eſ-
envain d'étouffer ſa paſſion : il haïſſoit
oiſelle de Roie; mais il ſongeoit inceſ-
nt à elle, & c'eſt l'oubli qui fait la guéri-

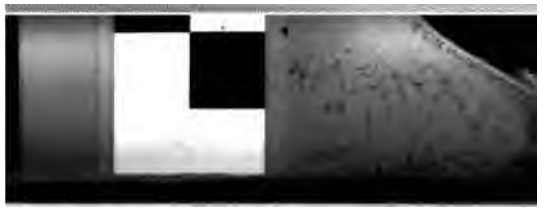
emoiſelle de Roie ayant demandé à San-
e ſujet de ſon combat avec Sanſac, il lui
ue le Marquis l'avoit querellé ſur un
e aſſez léger; mais que la véritable cauſe
haine pour lui étoit, qu'il l'avoit rencon-
op ſouvent à ſon gré chez Madame de
on, pour qui il ne pouvoit ſe perſuader
n'eût qu'une ſimple amitié. Mademoiſelle
ie avaloit ce poiſon ſans réſiſtance : rien
fendoit plus Sanſac dans ſon cœur contre
tes de ſurpriſes, & elle avoit une facilité
ire toutes les choſes qu'on diſoit de lui au
e Madame de Tournon, qui donnoit beau-
l'eſperance à ſon Rival.
lame de Tournon marquoit toujours à Ma-
elle de Roie la même amitié, mais on la
rece-

Madame de Roie revint plutôt qu'elle n'avoit penſé, & Mademoiſelle de Roie alla retrouver Mademoiſelle de Sanſac, dont le déſeſpoir redoubla par ſa préſence Elle fit un cri douloureux lorſqu'elle la vit. Ha! vous m'avez trahie, lui dit-elle: j'eſpérois du moins que le Comte ignoreroit ma foibleſſe; mais il manquoit quelque choſe à votre victoire, vous avez trouvé de la gloire au ſacrifice qu'il vous a fait de moi. Je vous demande pardon de vous ſoupçonner de cette penſée; mais pourquoi lui dire que je l'aimois, puiſqu'il vous aime? Elle n'eut pas la force de pourſuivre, ſes larmes couloient en abondance, & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiſelle de Roie comprit une partie de ce qui s'étoit paſſé; elle n'avoit rien à lui répondre, il n'étoit pas tems de juſtifier ſon intention, dans le tems qu'elle étoit coupable par de ſi triſtes effets: tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de l'aſſurer qu'il ſeroit aiſé de déſabuſer le Comte de la penſée d'être aimé; mais le remede n'étoit point encore du goût de Mademoiſelle de Sanſac. Non, dit-elle, qu'il le ſçache; & je ne le verrai jamais. Là deſſus elle ſe leva de deſſus le lit où elle étoit, elle ſortit de chez Madame de Roie, dans le deſſein de n'y revenir plus; & le lendemain elle alla à une maiſon de campagne que ſon pere avoit auprès de Tours. Là elle eſſaya d'oublier tout le monde: elle abandonna le deſſein de pourſuivre le mariage de ſon frere avec Mademoiſelle de Roie, quoiqu'il pût ſervir à la venger de d'Amboiſe; & tous ſes ſentimens céderent à ſa honte, ainſi elle ne laiſſa à cette Amie que le chagrin d'avoir perdu une perſonne à qui elle confioit ſes ſentimens, & de conſerver toujours un Amant malheureux.

La conſtance de Monſieur d'Amboiſe étoit ſi

cruel-



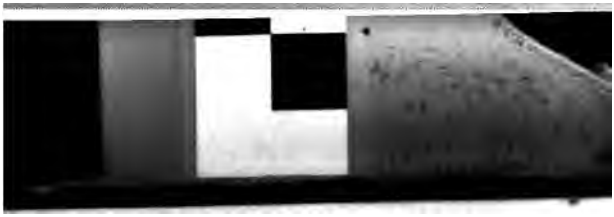
ne ſi véritable paſſion pour elle, & dont
des qualités & la conſtance devoient l'avoir
: à l'inclination qu'elle avoit pour Sanſac.
omte de Sancerre, qui étoit toujours attaché
ous le nom d'ami, crut que le tems é-
orable pour avouer ſa tendreſſe; mais il
à l'envie de ſe faire un mérite auprès
e l'avoir toujours cachée. Il craignit de
ger des chagrins qu'elle avoit eus contre
, s'il faiſoit voir qu'il avoit toujours été
al, & de rendre ſuſpectes les choſes qu'il
tes de lui; de ſorte qu'il feignit un com-
ient de paſſion, que l'occaſion de voir
s jours une belle perſonne ſans engage-
iiſoit naître.
:moiſelle de Roie s'étoit trop mal trouvée
our, pour le ſuivre une ſeconde fois; & ce
que par la reconnoiſſance du côté de Mon-
Amboiſe, ſi ſon cœur pouvoit encore être
: elle répondit à Sancerre avec cette in-
ce, qu'un Amant trouve plus inſupportable
colére. Auſſi comprit-il dès ce moment
qu'il en devoit attendre; cependant il lui
us d'une fois.
imour étoit las de ſe contraindre, il impor-
s'il ne pouvoit plaire; de ſorte que Made-
: de Roie fut obligée de lui marquer que,
tinuoit ces diſcours, elle ne le verroit ja-
Elle le lui dit d'un air ſi tranquille, qu'il
ta point qu'elle n'exécutât la menace: &
it un ſi cruel dépit, qu'il ceſſa lui-même de

ait envain que le Comte d'Amboiſe cher-
la campagne un repos qu'il n'y avoit pas
la premiere fois, une nouvelle raiſon de
rir ne faiſoit qu'augmenter ſon mal; le
de Sancerre, Mademoiſelle de Roie &
San-

Sanſac ſe préſentoient ſans ceſſe à ſon imagination, & le tourmentoient. Il retourna à Paris, entraîné par ſon inquiétude, & ſans ſçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roie, & il étoit tout-à-fait réſolu à éviter ſa fille; cependant, s'étant informé de ce qu'elle faiſoit, il ſçut que Sancerre avoit ceſſé de la voir, & on lui dit en même tems, que c'étoit parce que ce Comte étoit devenu amoureux d'elle; que ſa paſſion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque ſorte banni. Comme on cache peu les choſes qui ſont indifférentes, Mademoiſelle de Roie avoit avoué la vérité à quelques amies, qui lui avoient demandé pourquoi Sancerre ne la voyoit plus; & d'Amboiſe, qui cherchoit à le ſçavoir, ne pouvoit manquer d'en être inſtruit; il perdit par-là toute ſorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit été plus importuné que véritablement jaloux; il penſa que Mademoiſelle de Roie avoit ſeulement voulu chagriner Sanſac, plutôt que de le trahir, lorſqu'elle avoit refuſé de le voir après la Maſcarade qui s'étoit faite à Rheims, & qu'elle avoit reçu Sancerre; qu'enfin ce pourroit être la ſuite de quelque querelle d'Amans qu'il n'auroit point ſçue, & il ne lui étoit que trop aiſé de ramener toute ſa haine du côté de Sanſac; mais il apprit bien-tôt auſſi que ce Marquis étoit devenu amoureux de Madame de Tournon, & cette nouvelle produiſit en lui pluſieurs mouvemens, entre leſquels il ne démêla d'abord que la curioſité de ſçavoir ce que penſoit Mademoiſelle de Roie; il retourna chez elle avec empreſſement.

Madame de Roie le reçut avec ſes honnêtetés ordinaires. Mademoiſelle de Roie lui pa-

rut



rut mélancolique, mais civile & pleine d'égards ; comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune converſation particuliére avec elle ce jour-là ; mais elle ne laiſſa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore : elle fit réflexion ſur le procédé de ce Comte & ſur celui de Sanſac : elle oppoſoit la conſtance de l'un à la légéreté de l'autre ; & quoique des penſées ſi avantageuſes pour d'Amboiſe n'entraînaſſent point encore le cœur de Mademoiſelle de Roie, c'étoit cependant beaucoup qu'elle lui donnât une ſi entiére préférence dans ſon eſprit.

La premiére fois qu'il la vit ſeule, il lui voulut parler de Sanſac ; mais elle en évita d'abord le diſcours, par une confuſion ſecrete de lui paroître abandonnée d'un homme qu'elle lui avoit préféré ; cependant il lui fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on diſoit du changement de Sanſac, & ce fut d'une maniére qui en ôtoit en quelque façon la honte à Mademoiſelle de Roie : elle eſtimoit aſſez ce Comte, pour prendre le parti de la ſincérité avec lui. Ayez le plaiſir de vous venger de moi, lui dit-elle, je dois vous laiſſer jouir de ce triomphe ; hé bien, il eſt vrai que Sanſac me quitte pour Madame de Tournon. Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, interrompit-il, cela peut-il être ? Quoiqu'on me l'ait dit, quoique vous me le confirmiez, je connois trop l'impoſſibilité de ceſſer de vous aimer, pour le pouvoir croire. Rien n'eſt plus vrai, lui dit Mademoiſelle de Roie ; mais qu'y a-t-il-là qui ſoit incroyable ? on ne voit que des exemples d'inconſtance. Mademoiſelle, lui dit-il, n'en voyez-vous point d'autres ? Ne connoiſſez-vous point un Amant mépriſé, haï & conſtant ? Je ne le connois point mépriſé ni haï, lui dit

mens de leurs cœurs. D'Amboiſe, qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiſelle de Roie, l'avoit cependant remarqué, & il en fut pénétré d'une douleur mortelle; alors ſon mal fut extrême, puiſqu'il réſolut de ſe guérir. Il ſentit qu'il ſeroit toujours expoſé à chercher Mademoiſelle de Roie, à la rencontrer, & à ſouffrir tout ce que l'amour déſeſpéré & la jalouſie ont de plus affreux. De ſorte que, voyant qu'il lui étoit néceſſaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Rheims, & il ſe promit de ne plus revenir qu'il n'eût éteint tous les reſtes de ſa malheureuſe paſſion. Ainſi Mademoiſelle de Roie fut délivrée pour quelque tems d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour lui, & qu'elle n'oſoit le maltraiter.

Mais c'étoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien appréhendé, qui devoient cauſer tous les malheurs de ſa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de ſe déclarer ſon Amant; de ſorte qu'il avoit commencé à entrer en liaiſon avec elle, en lui parlant ſouvent de Sanſac, & à la faveur de ce nom il ſe rendoit aimable: elle le voyoit avec un plaiſir qui étoit même ſuſpect à Sanſac; il craignoit de trouver un Rival dans un homme qui lui paroiſſoit redoutable, & qui étoit aſſidu chez Mademoiſelle de Roie; il lui avoua ſes ſoupçons; mais elle l'aſſura ſi fortement qu'il n'étoit qu'ami, & elle en étoit ſi perſuadée, qu'elle ne fit même point de réflexion aux inquiétudes de Sanſac. Il avoit auſſi tant de raiſons de s'aſſurer de l'inclination de Mademoiſelle de Roie, qu'il voulut bien d'abord lui ſoumettre ſa jalouſie.

Madame de Tournon, qui, par les promeſſes qu'elle lui avoit faites de s'employer pour ſon

moiſelle de Roie, parce qu'il les en avoit priés, ſans leur en dire la raiſon. Dans le tems que Sancerre étoit encore des amis de Mademoiſelle de Roie, Madame de Tournon lui avoit écrit qu'ils étoient dans une parfaite intelligence, & depuis perſonne ne l'en avoit déſabuſé. Cette Comteſſe, qui recevoit ſouvent des lettres de Sanſac, parce qu'elle lui écrivoit tous les jours, faiſoit montrer à Mademoiſelle de Roie les plus tendres de celles qu'elle avoit de lui, comme ſi on les avoit ſurpriſes.

Mademoiſelle de Roie entroit dans une colére inconcevable lorſqu'elle les voyoit, & l'inconſtance de Sanſac faiſoit plus auprès d'elle, pour Monſieur d'Amboiſe, que tous les ſervices de cet Amant n'avoient pu faire. Le Comte de Sanſac mourut dans ce tems-là, & ſa mort mettoit ſon fils en liberté d'achever ſon mariage avec Mademoiſelle de Roie; mais il n'en profita pas. Madame de Tournon, qui n'y voyoit plus d'obſtacles que ceux qu'elle y apporteroit, redoubla ſes artifices; elle fit dire par-tout qu'elle épouſeroit ce Marquis ſi-tôt qu'il ſeroit de retour à Paris, où il devoit revenir dans peu, pour prendre les ordres du Roi. Le deſſein de Madame de Tournon étoit d'engager avant cela Mademoiſelle de Roie à prendre un parti. Madame de Roie ne pouvoit ſoutenir l'affront qu'on faiſoit à ſa fille: elle lui dit qu'il étoit de leur gloire de prévenir Sanſac. Mademoiſelle de Roie étoit encore plus irritée, & ne cherchoit qu'à ſe venger. Le Maréchal de Goſſé fit faire dans ce tems-là des propoſitions pour l'épouſer; mais la diſproportion de leur âge faiſoit balancer Madame de Roie, malgré les avantages de cet établiſſement. Le Comte d'Amboiſe avoit toujours la même paſſion pour Mademoiſelle de Roie; mais

il

La paſſion de Mademoiſelle de Sanſac étoit de celles que rien ne peut guérir, elle fut ſaiſie d'étonnement & de douleur ; & quoiqu'elle eſſayât de cacher ces mouvemens, elle aſſura ſon frere qu'il pouvoit ſe repoſer ſur elle du ſoin de cette affaire, dont elle viendroit infailliblement à bout ſi quelqu'un y pouvoit réuſſir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le ſervir. Il retourna à Tours après cette aſſurance, & elle ne ſongea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balança point à choiſir les voies les plus promptes, & qui lui parurent les plus ſûres : il lui ſembla que ce ſeroit envain que Mademoiſelle de Roie ſeroit perſuadée de la tendreſſe de Sanſac, & que quand elle rentreroit dans ſes premiers ſentimens pour lui, ils ſeroient inutiles, parce que ſa timidité l'emporteroit toujours ſur ſon inclination ; & qu'enfin il ſeroit plus aiſé de jetter dans l'eſprit de d'Amboiſe des ſcrupules qui l'obligeaſſent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre choſe pour rompre ſon mariage, qu'après tout ce ne lui ſeroit pas un malheur de n'épouſer point une perſonne qui avoit été ſi long-tems prévenuo pour Sanſac ; qu'il n'y avoit preſque pas lieu de douter que ſa tendreſſe ne ſe réveillât, lorſqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiſelle de Sanſac écrivit à Monſieur d'Amboiſe, & elle lui envoya la lettre que Sanſac écrivoit à Mademoiſelle de Roie, déguiſa ſon écriture, afin qu'on ne ſçût pas que ces lettres vinſſent de ſa part, & elle partit quelques momens après, pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboiſe les reçut le lendemain de ſon mariage, & lorſqu'il croyoit que

ſa

e m'ont point empêché de l'être, &
point fait vos honnêtetés ? J'aurois dû
lles être ſûr que vous ne m'aimerez ja-
cependant elles m'ont fait eſpérer, ou
nt tenu lieu de bonheur, tant que vous
à perſonne ; mais vous ne ſçauriez plus
tre à quelqu'un, & je crains que vous
ubliez. Ce ne ſeront point les engage-
me feront peur, lui dit Mademoiſel-
ie, ce ne pourroient être que les gens
je ſerois obligée à m'engager. Hé !
ſelle, lui dit-il, êtes-vous en état de
différences ? J'appréhende que quelque
ſouvenir ne vous rende toujours le choix
i deſagréable, ou du moins indifférent ;
ſera égal. Mais, ajoûta-t-il, pourquoi
ter de vous déclarer ? Vos bontés ne me
point aſſez de hardieſſe pour me fai-
, que ſi vous étiez capable de diſtinc-
les fuſſent en ma faveur ; vous m'avez
outumé à être malheureux, pour me laiſ-
lre des eſpérances.

m'offenſez, lui dit-elle, par ces ſou-
ue vous voulez que j'aie, cependant je
n vous répondre préciſément ſur le reſ-
avez d'ailleurs aſſez mérité que je m'ex-
avec vous ſans détour ; & puiſque je ne
me diſpenſer d'entrer dans quelque liai-
ſerois fâchée que ce ne fût pas avec vous.
paroles pour Monſieur d'Amboiſe ! Pou-
aire des réflexions contraires à ſon bon-
Il pria Madame de Roie de le préſérer
échal de Coſſé ; & comme elle y avoit
p de panchant, ſon mariage fut une troi-
ns réſolu. Il ſembla alors à cet Amant
avoit plus rien à redouter, & qu'il étoit
as de tous ſes malheurs. Plus de Rival.

Plus

eſpérance, Peut-être auſſi que ma conduite vous a déplû. Peut-être a-t-elle précipité la réſolution que vous prenez. Hélas! je me flatte, je ſerois encore trop heureux d'avoir part aux raiſons de votre mariage, tout funeſte qu'il eſt pour moi. Non, vous aimez d'Amboiſe comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon ſi je vous offenſe, quoique je ſouhaite de vous offenſer; faites ceſſer ce reproche, s'il vous eſt trop ſenſible; faites revivre cette inclination dont vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoi! vous la portez à d'Amboiſe, après que votre cœur m'avoit diſtingué de lui d'une maniere ſi obligeante? Je m'oppoſe à votre mariage, par le droit que m'ont donné ſur vous vos premiers ſentimens; & s'il vous en reſte quelque choſe, je vous aime aſſez pour pouvoir prétendre de les rappeller tous. Vous croyiez autrefois que nous étions nés l'un pour l'autre; pourquoi nous ſéparer, quand je vous aime encore? Ha! quittez la penſée d'entrer dans un nouvel engagement; ſinon craignez la fureur d'un Amant, qui perdra tout plutôt que de perdre un bien qu'il a mérité par ſa tendreſſe & par la vôtre.

Quel effet produiſit la lecture de ces lettres dans le cœur de Monſieur d'Amboiſe! Il ſe voyoit contraint de douter s'il étoit aimé, dans le tems qu'il étoit poſſeſſeur de la perſonne qu'il aimoit. Quelle horreur ſe préſentoit à ſon eſprit! Il demeuroit accablé de cette idée, & ſon mariage étoit encore le plus funeſte de tous ſes maux. Tant qu'il n'avoit été qu'Amant, l'entiere aſſurance de n'être pas aimé, lui avoit paru moins cruelle que l'incertitude où il ſe voyoit alors réduit: comme il n'avoit jamais aimé ſi vivement, jamais il n'avoit été ſenſible aux atteintes de la jalouſie; être au comble de ſes vœux,

&

ſure, & lui faiſoit croire tout poſſible; juſqu'à n'avoir point été trahi. Il s'accuſoit déja d'avoir peut-être donné trop tôt de la jalouſie à Mademoiſelle de Roie, par Madame de Tournon. D'Amboiſe, qu'il avoit toujours vu ſi éloigné d'être aimé de Mademoiſelle de Roie, ne lui paroiſſoit point avoir dû s'emparer avec tant de promptitude d'un cœur qui s'étoit toujours refuſé à lui : cependant, dans quelques momens, il penſoit que la même inconſtance qui l'avoit portée à aimer Sancerre, pouvoit l'avoir portée auſſi à aimer d'Amboiſe; mais cette idée lui ſembloit ſi cruelle, qu'il la rejettoit d'abord; enfin, il ne démêloit plus rien, ſinon qu'il ne pouvoit ſouffrir que quelqu'un fût heureux en épouſant Mademoiſelle de Roie. Il ne croyoit point que ſon mariage ſe dût faire avec tant de précipitation, & il eſpéra d'y mettre encore des obſtacles; néanmoins il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit ſouhaité, parce que les Huguenots, avec qui on avoit fait un Traité de paix qui n'eut point d'effet, s'étoient emparés de pluſieurs Villes, & avoient même des troupes proche de Tours, de ſorte qu'il ne lui étoit pas poſſible de quitter ſon Gouvernement; mais il ne voulut point différer de faire ſçavoir à Mademoiſelle de Roie l'état où ſon mariage l'alloit réduire, quoiqu'il ignorât les diſpoſitions où elle étoit pour lui. Il alla chez Mademoiſelle de Sanſac ſa ſœur, qui n'étoit qu'à deux lieues de-là: il lui apprit ce mariage, qu'il ſçavoit bien qui la devoit toucher autant que lui; il la conjura de partir ſur le champ, de donner à Mademoiſelle de Roie une lettre qu'il lui écrivoit, & de mettre en uſage tout ce qui pourroit l'empêcher d'épouſer le Comte d'Amboiſe.

La paſſion de Mademoiſelle de Sanſac étoit de celles que rien ne peut guérir, elle fut ſaiſie d'étonnement & de douleur ; & quoiqu'elle eſſayât de cacher ces mouvemens, elle aſſura ſon frere qu'il pouvoit ſe repoſer ſur elle du ſoin de cette affaire, dont elle viendroit infailliblement à bout ſi quelqu'un y pouvoit réuſſir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le ſervir. Il retourna à Tours après cette aſſurance, & elle ne ſongea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balança point à choiſir les voies les plus promptes, & qui lui parurent les plus ſûres : il lui ſembla que ce ſeroit envain que Mademoiſelle de Roie ſeroit perſuadée de la tendreſſe de Sanſac, & que quand elle rentreroit dans ſes premiers ſentimens pour lui, ils ſeroient inutiles, parce que ſa timidité l'emporteroit toujours ſur ſon inclination ; & qu'enfin il ſeroit plus aiſé de jetter dans l'eſprit de d'Amboiſe des ſcrupules qui l'obligeaſſent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre choſe pour rompre ſon mariage, qu'après tout ce ne lui ſeroit pas un malheur de n'épouſer point une perſonne qui avoit été ſi long-tems prévenue pour Sanſac, qu'il n'y avoit preſque pas lieu de douter que ſa tendreſſe ne ſe réveillât, lorſqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiſelle de Sanſac écrivit à Monſieur d'Amboiſe, & elle lui envoya la lettre que Sanſac écrivoit à Mademoiſelle de Roie, déguiſa ſon écriture, afin qu'on ne ſçût pas que ces lettres vinſſent de ſa part, & elle partit quelques momens après, pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboiſe les reçut le lendemain de ſon mariage, & lorſqu'il croyoit que

ſa

ſa félicité ne ſeroit jamais troublée, il ouvrit celle de Mademoiſelle de Sanſac, dont il ne connut point le caractere, & qui étoit conçue en ces termes.

LETTRE.

JE n'ignore point votre delicateſſe; puiſque vous épouſez Mademoiſelle de Roie, vous croyez être maître de ſon cœur: je vous donne un moyen de vous en aſſurer; voici une lettre que Sanſac lui écrit; puiſqu'il l'aime encore, il peut en être encore aimé, conſultez-la ſur cette lettre; ſi elle la reçoit avec indifférence, vous n'en aurez que plus de repos dans votre mariage; & ſi vous vous appercevez que ſa paſſion ne ſoit pas éteinte, vous pourrez éviter un engagement qui ne feroit jamais votre bonheur.

Il lut enſuite celle de Sanſac, dont il connoiſſoit l'écriture, & il y trouva ces paroles.

A MADEMOISELLE DE ROIE.

ON m'apprend que vous allez épouſer Monſieur d'Amboiſe, & cette nouvelle fait une impreſſion ſi vive ſur moi, que je ne ſçaurois m'empêcher de vous écrire, malgré tous les ſujets que j'ai de me plaindre de vous. Je ne ſuis pas en état de vous faire des reproches; je vous aime, & je vous perds; c'eſt à moi de me juſtifier, & de vous demander grace; j'ai feint d'aimer Madame de Tournon; j'ai voulu me guérir, ou plutôt me venger; mais je n'ai fait qu'entretenir ma paſſion par cette eſpé-

...ent été empêch...
neur, s'étoient je...
noient lieu de re...
rivant que Mader...
& il en eut autan...
quoiqu'il eût crai...
ſe perſuader qu'il...
n'avoient fait qu'att...
plus capable de ſe...
le préparer à la ſuj...
ce que le déſeſpoir a...
fut pas long-tems...
étoit deſtiné à mouri...
bonheur, & on app...
ce Comte.

Monſieur d'Ambo...
diverſes agitations de...
avec une violence ſi...
premiers jours ſa vie...
eſſe d'Amboiſe étoit...
fondant en larmes; l...
paroître, & les ſoins q...
ſervation, le touchoi...
le déſeſpéroient, quand...
prendre pour des marc...
il ne pouvoit ſe défen...

plaindre d'elle; il ſentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, & il réſolut de ne lui parler point des lettres qui lui donnoient la mort, de peur de lui marquer de la jalouſie, & de lui ôter peut-être par-là la liberté de ſuivre ſon inclination quand il ne ſeroit plus. Cet effort de généroſité lui coûtoit néanmoins encore; ſes ſentimens n'étoient pas aſſez affoiblis pour ne point s'oppoſer à une réſolution qui leur étoit ſi contraire, & ſes délires découvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboiſe, qui cherchoit à pénétrer la cauſe de ſon affliction & de ſa maladie, démêla enfin que la jalouſie le tourmentoit. L'eſtime & l'amitié qu'elle avoit pour ſon mari, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même, ne lui permettoient pas de le laiſſer vivre ou mourir avec des penſées ſi déſavantageuſes pour elle; elle ſe jetta plus d'une fois à ſes pieds, lui diſant que le mépris qu'il lui faiſoit paroître en la privant de ſa confiance, lui étoit inſupportable. Madame, lui dit-il, que cherchez-vous à ſçavoir? Croyez que la tendreſſe que j'ai pour vous, eſt la cauſe du ſecret que je vous faits. Vous ne ſçauriez m'entendre, ajoûta-t-il en ſoupirant, & je perds tout le plaiſir que j'aurois à me faire un mérite auprès de vous de ce dernier ſacrifice; mais c'eſt pour vous laiſſer plus de repos & de tranquillité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquiétude de Madame d'Amboiſe, & lui faiſoient redoubler ſes inſtances, tant qu'enfin la mort de ce Comte n'étant plus incertaine, & les Médecins l'ayant annoncée à ſa femme, la douleur extraordinaire qu'elle lui faiſoit paroître, & la maniere dont elle le preſſoit, eut le pouvoir de lui arracher ce qu'il avoit gardé juſques-là. On croit que votre mal redouble, lui dit-elle en l'embraſ-

...; je ne prétens
douleurs. Il ne s'
plaignez vous de
éclairciſſez-vous p
pos. Peut-être ne
pable, ſi vous me
dame, lui dit Mon
rêveries ont comm
ont chagrinée, il
réparer ce qu'elles
lui dit-il en lui pré
ques: voilà ce qui c
vivre, & douter qu
meurs pour vous laiſſ
aimera jamais comm
ſerez plus heureuſe,
davantage.

Madame d'Amboiſe
ou de la malice de c
lettre d'avis à ſon m
point, & elle étoit ſi
rant pour elle, que n
lettre de Sanſac ne fit au
prit. Monſieur d'Amboi
gré lui à examiner les m
ne la vit point

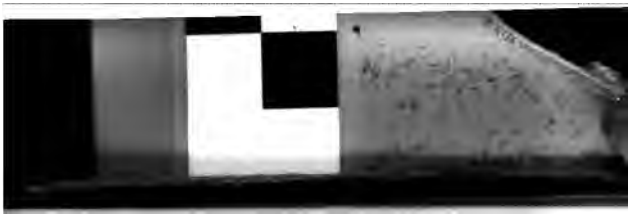
ſac, ſans reprendre pour lui des ſentimens qui vous fuſſent déſagréables : je voudrois qu'on me l'eût donnée : je vous l'aurois remiſe entre les mains, comme je l'y remets préſentement. Ha! s'il eſt vrai, Madame, lui dit-il avec un tranſport qui abrégea encore ſes jours, faut-il mourir? Quoi! vous auriez oublié Sanſac, ajouta-t-il avec des yeux où l'amour n'étoit pas éteint? Je ſuis honteuſe, lui dit-elle, d'avoir à vous en donner de nouvelles aſſurances; mais j'en ſerai contente, ſi elles peuvent vous tirer de l'état où vous êtes. Non, Madame, lui dit-elle, je meurs avec autant de ſatisfaction que de regret; mais enfin vos premiers ſentimens ont été pour Sanſac : je ne ſuis point injuſte, ni tyran, c'eſt beaucoup pour moi que d'avoir pu les éteindre un moment durant ma vie: ils ſe rallumeront après ma mort; je n'en murmure pas: ne leur oppoſez point ma mémoire; vous ſçavez que tant que je l'ai pu, j'ai préféré votre bonheur au mien, & j'enviſage avec quelque ſorte de joie que vous ſerez parfaitement heureuſe, ſans que j'en ſois malheureux. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il s'évanouit : on mena la Comteſſe d'Amboiſe hors de la chambre, malgré ſes pleurs & ſes cris. Madame de Roie, qui n'étoit gueres moins affligée de l'état où elle voyoit ce Comte, tâchoit neanmoins de la conſoler autant qu'il lui étoit poſſible.

Monſieur d'Amboiſe revint de ſon évanouiſſement: il fit prier ſa femme de ne plus entrer dans ſa chambre, afin qu'elle s'épargnât un ſpectacle affligeant, & parce que ſa vue lui faiſoit quitter la vie avec trop de regret: il mourut le lendemain.

Madame de Roie mena la Comteſſe d'Amboiſe dans un Couvent, où elle demeura quinze

propoſoit ; que le caroſſe de Madame d'Amboiſe ne pouvoit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit, & que peut-être la néceſſité vaincroit la répugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboiſe tâcha de lui répondre ſans incivilité, mais ſans lui promettre auſſi qu'elle ſe ſerviroit de ſon ſecours ; inſenſiblement ils entrerent en converſation, Monſieur de Sanſac trouva l'art de la faire durer, en diſant à Madame d'Amboiſe des choſes qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on étoit allé querir pour raccommoder le caroſſe arriverent, & dirent qu'il étoit impoſſible qu'on le menât à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboiſe étoit dans une furieuſe inquiétude, la nuit étoit commencée ; Sanſac offroit de lui donner ſon caroſſe, & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la malhonnêteté à l'y laiſſer ; elle avoit cependant de la peine à ſe réſoudre de ſe mettre dans le même caroſſe, avec un homme qui l'avoit aimée, & qu'elle craignoit qui ne lui fût pas encore indifférent. A la fin, la néceſſité l'obligea de le prier de la mener juſqu'aux premiéres maiſons, en attendant qu'elle envoyât querir un caroſſe à Paris. Comme ces maiſons étoient très-éloignées, elle ne pouvoit avec bienſéance le laiſſer dans la campagne ; & il trouvoit trop de plaiſir à accompagner Madame d'Amboiſe pour s'en défendre un moment, de ſorte qu'il la mena avec deux de ſes femmes juſqu'au village prochain. Quel charme pour lui de ſe retrouver avec elle ? Il n'oſoit lui dire que des choſes indifférentes ; mais il lui parloit, il la voyoit, & il eſpéroit que cette rencontre ne ſeroit pas ſans ſuites ; même



le retourna le plutôt qu'il lui fut poſſible.

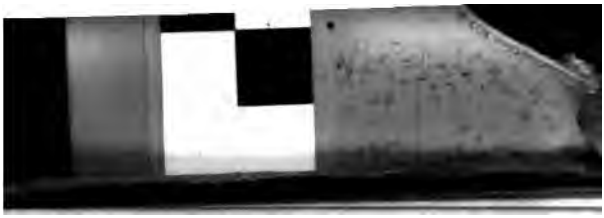
Lorſqu'elle fut revenu chez elle, elle entra dans ſon cabinet, & elle ne put s'empêcher de lire la lettre que Monſieur d'Amboiſe lui avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée; elle la trouva pleine de paſſion, & elle la relut encore; enſuite elle entra dans une profonde rêverie, dans laquelle elle ne vouloit point diſtinguer ſes propres penſées.

Quelques jours après, Monſieur de Sanſac ayant gagné quelques-uns de ſes gens, pour ſçavoir de quel côté elle devoit ſe promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard; & lorſqu'il la rencontra, il la ſalua d'une maniere triſte & reſpectueuſe, qui lui donna encore plus d'émotion que la premiere fois. Elle étoit deſcendue de ſon caroſſe pour prendre l'air; mais après avoir ſalué ce Marquis, elle y remonta avec précipitation; cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que ſon caroſſe rompit; il étoit tard, elle étoit aſſez loin de Paris, & elle ſe trouva dans un très-grand embarras.

Monſieur de Sanſac, qui vit de loin le déſordre qui étoit arrivé à ſon équipage, s'approcha; & n'oſant parler à Madame d'Amboiſe, il pria une des femmes qui accompagnoient cette Comteſſe, de lui offrir de ſa part ſon caroſſe pour la ramener. Madame d'Amboiſe ne put ſe diſpenſer de répondre à cette honnêteté, elle le remercia, & elle lui dit qu'on alloit chercher des gens pour raccommoder ſon caroſſe. En effet, elle y envoya à l'heure même; il lui dit qu'il étoit bien malheureux d'être refuſé dans une occaſion où il étoit preſque impoſſible de ne pas accepter le parti qu'il

propoſoit ; que le caroſſe de Madame d'Amboiſe ne pouvoit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit, & que peut-être la néceſſité vaincroit la répugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboiſe tâcha de lui répondre ſans incivilité, mais ſans lui promettre auſſi qu'elle ſe ſerviroit de ſon ſecours ; inſenſiblement ils entrerent en converſation, Monſieur de Sanſac trouva l'art de la faire durer, en diſant à Madame d'Amboiſe des choſes qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on étoit allé querir pour raccommoder le caroſſe arriverent, & dirent qu'il étoit impoſſible qu'on le menât à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboiſe étoit dans une furieuſe inquiétude, la nuit étoit commencée ; Sanſac offroit de lui donner ſon caroſſe, & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la malhonnêteté à l'y laiſſer ; elle avoit cependant de la peine à ſe réſoudre de ſe mettre dans le même caroſſe, avec un homme qui l'avoit aimée, & qu'elle craignoit qui ne lui fût pas encore indifférent. A la fin, la néceſſité l'obligea de le prier de la mener juſqu'aux premiéres maiſons, en attendant qu'elle envoyât querir un caroſſe à Paris. Comme ces maiſons étoient très-éloignées, elle ne pouvoit avec bienſéance le laiſſer dans la campagne ; & il trouvoit trop de plaiſir à accompagner Madame d'Amboiſe pour s'en défendre un moment, de ſorte qu'il la mena avec deux de ſes femmes juſqu'au village prochain. Quel charme pour lui de ſe retrouver avec elle ? Il n'oſoit lui dire que des choſes indifferentes ; mais il lui parloit, il la voyoit, & il eſpéroit que cette rencontre ne ſeroit pas ſans ſuites ; même



même l'air de miſtére, qui ſe trouvoit par hazard dans cette avanture, lui donnoit beaucoup de plaiſir.

Les raiſons qui faiſoit la joie de cet Amant, allarmoient la ſévérité de Madame d'Amboiſe; elle étoit ſi agitée de ſes penſées différentes, qu'elle ne parla qu'en déſordre. Ce Marquis, qui s'en apperçut, n'en tiroit pas un méchant augure: cependant il n'oſa lui demander la perſſion de la voir plus long-tems, après qu'il l'eut miſe où elle ſouhaitoit d'aller; mais il demeura aux environs de la maiſon juſqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain il lui écrivit, pour lui demander une heure d'audience avant qu'il allât à Chartres, où le Roi l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient ſe jetter dans la Ville, que les Huguenots avoient aſſiégée.

Cette Comteſſe fut embarraſſée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occaſion; toute la nuit elle avoit été occupée de la rencontre qu'elle avoit faite. Sanſac lui avoit paru plus amoureux que jamais, mais elle n'oſoit le trouver auſſi aimable; cependant il étoit preſque juſtifié dans ſon eſprit au ſujet de Madame de Tournon, par ſa Lettre qu'elle avoit relue pluſieurs fois. Monſieur d'Amboiſe, bien loin de craindre qu'elle ne l'épouſât, le lui avoit en quelque ſorte ordonné en mourant: toutefois il lui ſembloit que ce n'étoit point aſſez pour l'épouſer, mais que c'étoit aſſez pour le voir ſans ſcrupule; qu'il falloit qu'elle lui parlât, & qu'elle ſçût qui avoit envoyé à Monſieur d'Amboiſe les Lettres qui avoient cauſé tant de déſordres; qu'enfin elle devoit apprendre à Sanſac la réſolution qu'elle avoit faite de demeurer veuve: dans cette penſée, elle lui fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joie revint-il chez elle, & ſe retrouva-il en liberté de lui parler de ſes ſentimens! Il lui ſembla que ſa beauté étoit encore augmentée: ſes habits de deuil, & l'émotion qui paroiſſoit ſur ſon viſage, lui donnoient mille charmes. Il ſe jetta à ſes pieds, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole, & ſans ſonger même à ce qu'il faiſoit.

Madame d'Amboiſe l'obligea de ſe relever avec un ſérieux qui le glaça de crainte; il prit un ſiége, comme elle le lui ordonnoit, & il fut longtems ſans oſer lever les yeux ſur elle; ce reſpect la toucha plus que le tranſport de ſon amour n'avoit fait.

J'ai eu la hardieſſe de demander à vous voir, Madame, lui dit-il, ſans preſque la regarder, mais j'en ſuis aſſez puni, & votre air m'annonce des malheurs que j'avois évité de prévoir. Madame d'Amboiſe d'abord ne lui répondit point. Vous ne me dites rien, Madame, ajoûta-t-il? Parlez, déſeſpérez-moi; les duretés que vous me direz, me ſeront moins cruelles que votre ſilence. Je vous parlerai auſſi, lui répondit-elle: je ne vous aurois pas laiſſé venir, ſi je n'avois eu beaucoup de choſes à vous dire, & je ſuis ſeulement embarraſſée par où je commencerai. Je crois que je ne dois point me réjouïr, Madame, lui dit-il, des choſes que que vous avez à me dire: il m'eſt aiſé de prevoir qu'elles ne me ſeront pas avantageuſes; & vous diminuez beaucoup la grace que vous me faites, qui auroit été trop grande, ſi vous n'aviez eu qu'à m'entendre. Je ne ferai point de difficulté de vous avoüer, lui dit-elle, que j'ai vu la Lettre que vous m'avez écrite à l'occaſion de mon mariage, & qui fut envoyée à Monſieur d'Amboiſe: il faut que je ſçache de vous à qui vous l'aviez donnée, & com-

Ah! Madame, lui dit-il avec le déſeſpoir dans l'ame, je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrois qu'il fût vrai, lui dit-elle en ſoupirant. Hé! Madame, s'il ne l'eſt pas, reprit-il, pourquoi me dire des choſes ſi cruelles, & pourquoi vouloir que je renonce à vous? Je ne ſçaurois le faire, il m'eſt plus aiſé de mourir. Quoi! interrompit-elle, vous ne ſçauriez faire un effort pour me laiſſer à moi-même, comme Monſieur d'Amboiſe en a fait pour me laiſſer à vous? Non, lui dit-il, Madame, ne me propoſez point d'exemples, j'ai trop d'amour pour ſonger ſeulement à vous perdre; & ſi vous m'ôtez l'eſpérance, les périls où je vais être expoſé, & où je ne me ménagerai point, vous délivreront d'un Amant trop paſſionné pour vaincre ſes ſentimens ou pour les cacher. Répondez-moi encore une fois, Madame: ma vie ou ma mort ſont entre vos mains. Ha! que me dites-vous? lui dit Madame d'Amboiſe avec des yeux groſſis de larmes: pourquoi voulez-vous que je me détermine? Laiſſez moi du moins irreſolue, puiſque vous ébranlez déja ma réſolution. Sanſac voulut l'engager à lui donner parole poſitive de l'epouſer, mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduiſoit.

Lorſqu'il fut parti, Madame d'Amboiſe vit combien elle avoit déja fait de chemin; que les ſoupçons que Sanſac avoit diſſipés, lui étoient devenus, pour ainſi dire, un mérite auprès d'elle; & qu'elle avoit trouvé un grand ſujet de ſe louer de lui, à n'avoir pas un grand ſujet de s'en plaindre: elle crut qu'elle s'étoit démenti trop aiſément & trop tôt; & que, lorſqu'il ſeroit des retours ſur cette conduite, il auroit moins d'eſtime pour elle que d'amour: cette penſée la chagrina; elle ſe dit même, qu'un Mari comme celui qu'el-

qu'elle avoit eu, méritoit une femme capable de grands ſentimens & de fermeté; qu'enfin, le plaiſir de penſer à lui, & d'être contente d'elle, devoit l'occuper toujours.

Mais elle fit bien-tôt après d'autres réflexions. Monſieur de Sanſac fut tué devant Chartres, en faiſant une ſortie ſur les Huguenots; & elle en eut une douleur ſi cruelle, qu'elle jugea qu'il ne lui auroit pas été poſſible de vouloir mériter longtems ſon eſtime aux dépens de la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Elle retourna à la campagne, où elle paſſa le reſte de ſes jours, remplie de ſes diverſes afflictions, & ſans oſer les démêler, de peur de reconnoître la plus forte.

L'ELOGE DU VIN DE BOURGOGNE,

AMI du jus divin dont la chaleur m'inſpire,
Mais Poëte inconnu dans le ſacré vallon,
En faveur de POMAR *je vais toucher la lire;*
Mon goût ſera mon Apollon.
GRENAN, *puis-je eſpérer de te ſuivre au Parnaſſe,*
D'atteindre de tes ſons la force & l'agrément?
Je ſuis aſſez heureux, traduiſant un HORACE,
Si je traduis fidélement.
Je conſacre ces vers à la liqueur charmante,
Qui rend BEAUNE fameux, qui fait l'honneur de NUIS.
Autour d'elle ſuivis de la ſanté brillante,

Vol-

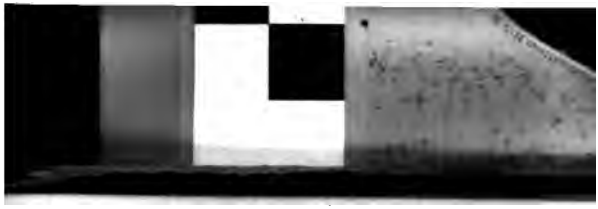
Ah! Madame, lui dit-il avec le déſeſpoir dans l'ame, je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrois qu'il fût vrai, lui dit-elle en ſoupirant. Hé! Madame, s'il ne l'eſt pas, reprit-il, pourquoi me dire des choſes ſi cruelles, & pourquoi vouloir que je renonce à vous? Je ne ſçaurois le faire, il m'eſt plus aiſé de mourir. Quoi! interrompit-elle, vous ne ſçauriez faire un effort pour me laiſſer à moi-même, comme Monſieur d'Amboiſe en a fait pour me laiſſer à vous? Non, lui dit-il, Madame, ne me propoſez point d'exemples, j'ai trop d'amour pour ſonger ſeulement à vous perdre; & ſi vous m'ôtez l'eſpérance, les périls où je vais être expoſé, & où je ne me ménagerai point, vous délivreront d'un Amant trop paſſionné pour vaincre ſes ſentimens ou pour les cacher. Répondez-moi encore une fois, Madame: ma vie ou ma mort ſont entre vos mains. Ha! que me dites-vous? lui dit Madame d'Amboiſe avec des yeux groſſis de larmes: pourquoi voulez-vous que je me détermine? Laiſſez moi du moins irreſolue, puiſque vous ébranlez déja ma réſolution. Sanſac voulut l'engager à lui donner parole poſitive de l'epouſer, mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduiſoit.

Lorſqu'il fut parti, Madame d'Amboiſe vit combien elle avoit déja fait de chemin; que les ſoupçons que Sanſac avoit diſſipés, lui étoient devenus, pour ainſi dire, un mérite auprès d'elle; & qu'elle avoit trouvé un grand ſujet de ſe louer de lui, à n'avoir pas un grand ſujet de s'en plaindre: elle crut qu'elle s'étoit démenti trop aiſément & trop tôt; & que, lorſqu'il ſeroit des retours ſur cette conduite, il auroit moins d'eſtime pour elle que d'amour: cette penſée la chagrina; elle ſe dit même, qu'un Mari comme celui qu'el-

L'aimable Dieu du vin fera couler ſa veine,
Il inſpire mieux que Phébus.
A quoi ſert dans le camp la bruyante trompete?
C'eſt à NUIS d'y répandre une noble vigueur;
Sans ſes dons, le ſoldat certain de ſa défaite,
N'eſt que foibleſſe & que langueur.
Mais, c'eſt aſſez régner. O liqueur favorable,
Ramene avec la paix les danſes & les jeux!
Redonne nous enfin ſa préſence adorable.
Qu'elle eſt lente au gré de nos vœux!
Aujourd'hui l'ornement des tables fortunées,
Bientôt de nos bergers tu ſécheras les pleurs.
Je les vois; quels plaiſirs! agréables journées!*
Ils ont oublié leurs malheurs.
Plus de ſoins inquiets, plus d'horreurs, plus de guerre.
Pour eux des jours ſereins vont couler déſormais
L'un chante ſa Philis, l'autre vuide ſon verre.
Furent-ils à plaindre jamais?
Si l'AUVERGNAT fumeux s'offre dans une fête
Vin groſſier que d'abord y porte le chagrin,
De cruelles vapeurs il accable la tête,
Breuvage affreux, hôte aſſaſſin.
Du BOURGOGNE léger la douceur bienfaiſante
Eſt un remede ſûr, aiſé, délicieux;
Nos maux ſont diſſipés, quand ſa ſéve innocente
Flatte notre goût & nos yeux.
Le doux ſommeil s'envole, & ſourd à ma priere,
S'obſtine à me ravir les charmes du repos.
A mon ſecours, POMAR..... déja ſur ma paupiére,
Morphée a verſé ſes pavots.

* Jours de Réjouïſſance pour la Paix.

LA



Voltigent amours, jeux & ris.
Des prodiges certains ſignalent ſa puiſſance;
Elle ſçait délier l'eſprit le plus épais;
Mieux qu'un travail conſtant, mére de l'éloquence,
Elle nous prête d'heureux traits.
A ſon riant aſpect fuit la ſombre triſteſſe,
Le pauvre qu'elle anime eſt au deſſus des loix;
Pour lui plus de miſére: aimable enchantereſſe,
Tu l'éléves au rang des Rois.
Envain s'offre une table & propre & délicate,
Où le rafinement ait ſçu tout ordonner,
Le plus charmant repas a-t-il rien qui me flate,
Si tu ne viens l'aſſaiſonner?
Du mâle SILLERY que RHEIMS s'enorgueilliſſe,
Et prodigue l'encens à ſon montant flateur;
Qu'étincelant de feux, il petille, il jailliſſe;
Redoutons un vin ſéducteur.
Craignons de nous livrer aux eſprits qu'il envoie;
D'un plaiſir apparent fuyons la trahiſon;
Ils flattent l'odorat, ils répandent la joie,
Mais ils cachent un ſûr poiſon.
Que cependant au fruit AUVILE' ſoit d'uſage.
Bacchus, modeſte alors, peut avoir des appas:
Avec lui les bons mots, l'élégant badinage,
Viendront amuſer le repas.
NUIS ſuſpend les regrets de la morne vieilleſſe.
Lait divin, ſa chaleur, ſource des doux plaiſirs,
Dans le déclin des ans fait naître la jeuneſſe,
Et rappelle au moins les deſirs.
Un Sophocle ſe glace, il enfante avec peine,
Qu'il laiſſe l'eau du PINDE, & goûte de ce jus.

L'ai-

L'aimable Dieu du vin fera couler ſa veine,
Il inſpire mieux que Phébus.
A quoi ſert dans le camp la bruyante trompete?
C'eſt à NUIS d'y répandre une noble vigueur;
Sans ſes dons, le ſoldat certain de ſa défaite,
N'eſt que foibleſſe & que langueur.
Mais, c'eſt aſſez régner. O liqueur favorable,
Ramene avec la paix les danſes & les jeux!
Redonne nous enfin ſa préſence adorable.
Qu'elle eſt lente au gré de nos vœux!
Aujourd'hui l'ornement des tables fortunées,
Bientôt de nos bergers tu ſécheras les pleurs.
Je les vois; quels plaiſirs! agréables journées!*
Ils ont oublié leurs malheurs.
Plus de ſoins inquiets, plus d'horreurs, plus de guerre.
Pour eux des jours ſereins vont couler deſormais
L'un chante ſa Philis, l'autre vuide ſon verre.
Furent-ils à plaindre jamais?
Si l'AUVERGNAT fumeux s'offre dans une fête
Vin groſſier que d'abord y porte le chagrin,
De cruelles vapeurs il accable la tête,
Breuvage affreux, hôte aſſaſſin.
Du BOURGOGNE leger la douceur bienfaiſante
Eſt un remede ſûr, aiſe, delicieux;
Nos maux ſont diſſipés, quand ſa ſéve innocente
Flatte notre goût & nos yeux.
Le doux ſommeil s'envole, & ſourd à ma priere,
S'obſtine à me ravir les charmes du repos.
A mon ſecours, POMAR..... déja ſur ma paupiére
Morphée a verſé ſes pavots.

* Jours de Réjouiſſance pour la Paix.

LA CHAMPAGNE VENGÉE,

OU

LOUANGE DU VIN DE RHEIMS.

RÉPONSE A LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

CHERE hôteſſe d'un Vin qu'on ne peut trop priſer,
D'un vin qui doit à Rheims, comme moi ſa naiſſance,
Bouteille, à mon ſecours ! j'entreprens ta défenſe.
Pour ton propre intérêt viens me favoriſer.

Eſt-ce un ſonge ? O merveille ! une douce manie
Chez moi, dans ce moment, au gré de ta liqueur
Répand de veine en veine une noble vigueur,
Et forme de ces vers la nombreuſe harmonie.

Autant que, ſans porter ſa tête dans les cieux,
La vigne par ſon fruit eſt au deſſus du chêne ;
Autant, ſans affecter une gloire trop vaine,
Rheims ſurpaſſe les vins les plus délicieux.

Qu'Horace du Falerne entonne les louanges,
Que de ſon vieux Maſſique il vante les attraits.
Tous ces vins ſi fameux n'égaleront jamais
Du charmant Sillery les heureuſes vendanges.

Auſſi clair que le verre où la main l'a verſé
Les yeux les plus perçans l'en diſtinguent à peine.
Qu'il eſt doux de ſentir l'ambre de ſon haleine,
Et de prévoir le goût, par l'odeur annoncé !

D'abord

D'abord à petits bonds une mouſſe argentine
Etincele, petille, & bout de toutes parts;
Un éclat plus tranquille offre enſuite aux regar
D'un liquide miroir la glace cryſtalline.

Ce vin, dont l'aſpect ſeul enchante le bûveur, [cruë
N'eſt pas d'un bourgeon foible une humeur froide
Autant que la couleur en réjouït la vûe,
Autant en plaît au goût l'agréable ſaveur.

Taiſez-vous, envieux, dont la langue cruelle
Veut qu'ici, ſous les fleurs, ſe cache le venin:
Connoiſſez la Champagne, & reſpectez un vin,
Qui des mœurs du climat eſt l'image fidelle.

Non, ce jus, qu'à grand tort vous oſez outrager,
De nuages fâcheux ne trouble point la tête,
Jamais dans l'eſtomac n'excite de tempête:
Il eſt tendre, il eſt net, délicat & léger.

Il s'ouvre dans les reins une facile route,
Il n'y fait point germer de ſable douloureux,
Et n'y prépare pas, ſéducteur dangereux,
Par l'attrait du plaiſir le tourment de la goute.

Vers la fin du repas, à l'approche du fruit,
(Car on doit ménager une liqueur ſi fine)
Auſſi-tôt que paroît la bouteille divine,
Des Graces à l'inſtant l'aimable Chœur la ſuit.

Parmi les conviés s'éleve un doux murmure.
Le plus ſtoïque alors ſe déride le front.
Beaune alors céde à Rheims, & confus de l'affron
Cherche loin du buffet une retraite obſcure.

Eq